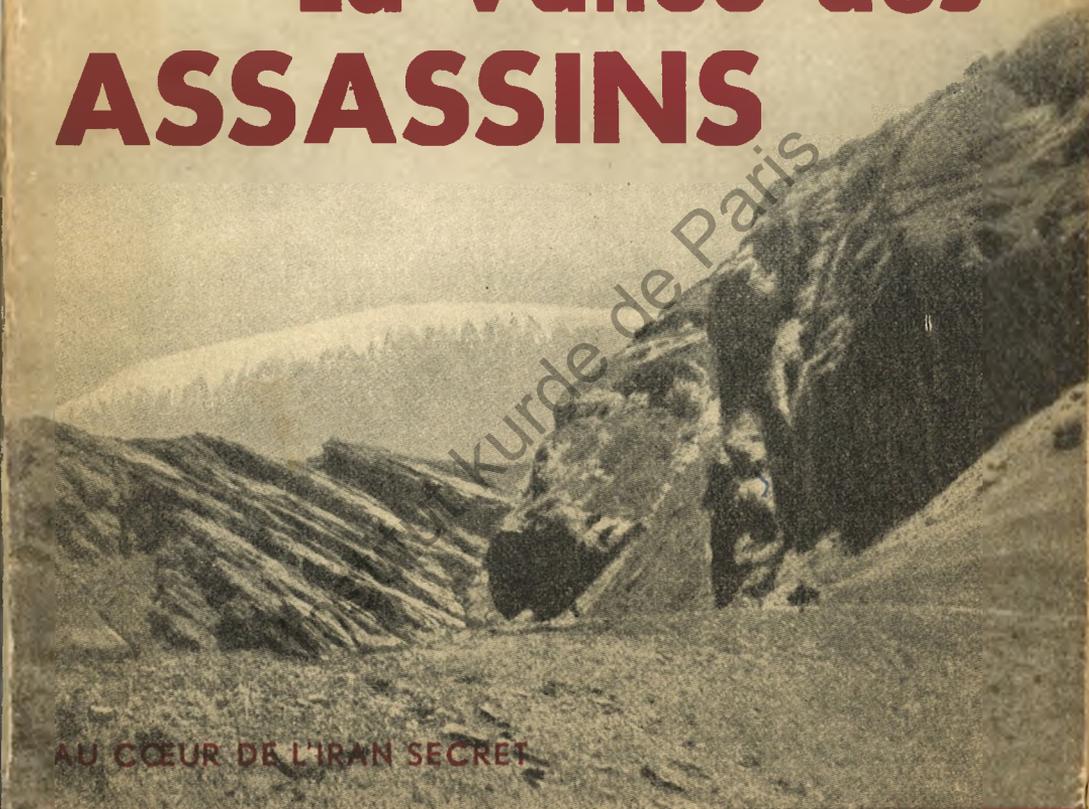


FREYA STARK

La Vallée des **ASSASSINS**



AU CŒUR DE L'IRAN SECRET

EDITIONS "JE SERS" PARIS

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris

LA VALLÉE DES ASSASSINS

Institut kurde de Paris

DU MÊME AUTEUR

(chez le même éditeur)

LES PORTES DU SUD..... 1 vol.

Copyright 1946 by Société Commerciale d'Édition et de Librairie
Editions « Je sers ». Tous droits réservés.

Dépôt légal : 2^e trimestre 1946.

BIBLIOTHÈQUE DES VOYAGES : 11

LIV. FREY 3761

28/06/2018

FREYA STARK

STA VAL

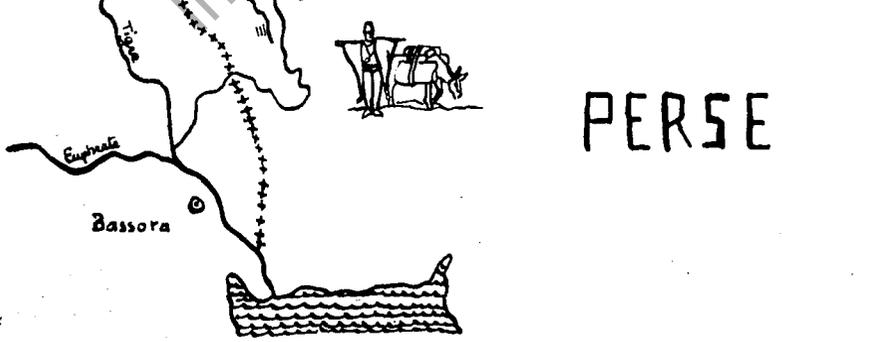
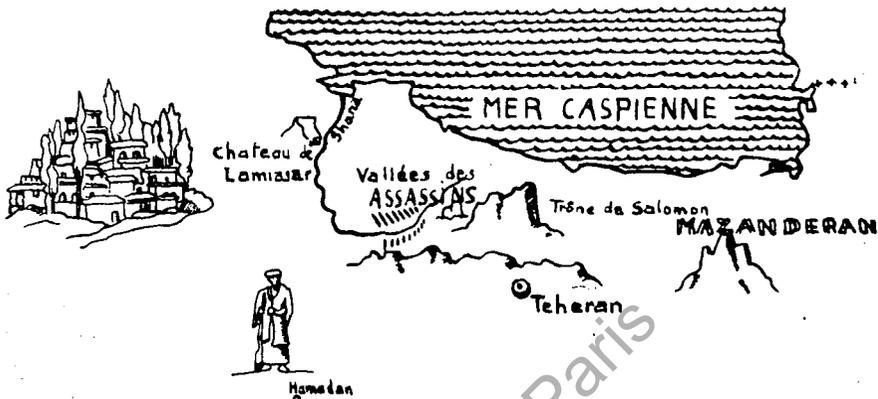
LA VALLÉE DES ASSASSINS

(THE VALLEYS OF THE ASSASSINS)

Texte intégral
Traduit de l'anglais par
Mme M. METZGER



ÉDITIONS « JE SERS » PARIS
107, BOULEVARD RASPAIL, PARIS-VI^e



PERSE

PRÉFACE

Je crois bien qu'une tante, pleine d'imagination, qui m'envoya pour mes neuf ans un exemplaire des « Nuits d'Arabie » fut à l'origine de toute l'histoire.

Le petit lumignon allumé, bien que personne n'y veillât et qu'il passât inaperçu, se nourrissait secrètement de mes rêves. La chance sous l'aspect d'un missionnaire revenu de Syrie et qui habitait près de chez moi l'alimenta encore. Enfin le destin m'infligeant de longs mois de maladie et d'inaction en fit une flamme assez brillante pour éclairer mon chemin à travers les labyrinthes de l'Arabie et en définitive m'amener sur la côte de Syrie à la fin de 1927.

Je pensais qu'une fois arrivée là, je serais au bout de mes peines, je n'aurais plus qu'à observer, à apprendre, à jouir.

Et il en eut été ainsi en effet, si les deux vertus de notre Occident civilisé, vertus fatales à la joie de vivre — je veux parler du sens de la responsabilité et de l'illusion, chère aux esprits précis : qu'une action doit avoir un but, — si ces deux vertus ne se fussent sans cesse dressées devant mes pas pour me poser des questions embarrassantes : — Pourquoi donc êtes-vous seule ici ? — ou : Qu'avez-vous l'intention de faire ?

J'avouerai tout de suite que je ne me suis jamais demandée pourquoi je venais en ce lieu, encore moins pourquoi j'y venais seule, quant à ce que j'allais faire — pourquoi me serai-je faite du souci d'avance pour une chose aussi vague. Si l'on insistait outre mesure, la seule explication que je pouvais donner de ma présence superflue en Asie, serait l'intérêt que m'inspire la grammaire arabe, déclaration rarement acceptée par mes interrogateurs, sceptiques quant à la simplicité d'esprit qui me la dictait.

J'en arrivais à la conclusion qu'il faut trouver des raisons plus sérieuses que l'unique plaisir, si l'on veut voyager en paix; faire les choses pour s'amuser paraît un peu trop léger, voire immoral dans notre monde utilitaire. Et, bien que pour ma part je pense que le monde a tort, et que je sache tout au fond de moi-même, que la meilleure des raisons d'agir est d'aimer ce que l'on fait, je conseillerais à ceux qui craignent les sourcils froncés aux bureaux des passeports, de produire des mots tels que entomologie, anthropologie ou quelqu'autre logie — à leur convenance.

Pendant ce livre étant destiné au grand public doit forcément être sincère, j'avouerai donc qu'en ce qui me concerne, j'ai voyagé tout simplement pour m'amuser. J'ai appris le peu d'arabe que je sais et quelques mots persans pour m'amuser, et pour m'amuser aussi je suis allée voir les châteaux forts des Assassins, et les bronzes du Luristan dont il sera parlé plus loin. Je voudrais remercier à ce propos les fonctionnaires souvent mis à l'épreuve, et critiqués, souvent embarrassés non sans raison, qui ont croisé ma route. Ils ont toujours fait preuve à mon égard de beaucoup d'indulgence, mêlée parfois de désapprobation mais jamais de mauvaise humeur.

J'ai retracé les événements de mon voyage et mes impressions aussi exactement que je l'ai pu : Je tiens tout particulièrement à insister sur ce point en ce qui concerne la chasse au trésor dans le Luristan, que des lecteurs non familiarisés avec des régions aussi extraordinaires pourraient taxer de pure fantaisie. — La seule entorse à la vérité que je me suis permise a pour but de cacher l'emplacement du trésor et de la caverne. Mon souvenir va à bien des personnes aimables rencontrées pendant mes pérégrinations, Anglais, Arabes, ou Persans, qui restent très vivants dans le cadre enchanté de mes jours et dont je ne saurais jamais assez reconnaître l'affabilité.

FREYA STARK.

Villa Fria, Freia Asolo. Italie.



CHAPITRE PREMIER

UNE QUINZAINE DANS LE NORD-OUEST DU LURISTAN

La civilisation, cause de tant de dégâts, n'a pas encore détruit l'enchantement qui s'attache au nom de Luristan. Les fleuves du Luristan sont indiqués sur la carte en pointillé bleu, et la position de ses collines est affaire de goût. La contrée est restée vierge pour l'explorateur.

Il se rend compte de ce qu'il ne peut faire.

Puis il s'en va et le fait.

Je n'ai pas fait ce que je ne pouvais faire, car je n'ai pénétré que bien peu profondément dans la région. Mais j'ai passé quinze jours dans la partie du pays où l'on risque le moins de se faire assassiner, et j'ai vu les Lurs, dans leurs vêtements moyenâgeux. — La tunique blanche serrée à la taille, pourvue de manches, retombant en pointe depuis le coude, et le bonnet de feutre blanc posé sur les boucles qui cachent les oreilles. Le Gouvernement persan a l'intention d'habiller tous les habitants à la Ferangi d'ici un an. Ils porteront des képis pointus ornés d'un portrait du Shah. Sans doute vaut-il la peine de dépeindre ces gens avant qu'ils ne soient gâtés par trop de propreté.

Nous voilà donc Hajji et moi grim pant sur des poneys décharnés la piste du col de Vararan. Derrière nous, la ville de Nibavend et plus près le monticule de Gian où des archéologues français offrent une aimable hospitalité, et garnissent les valises des voyageurs de Bovril comprimé et de jambons. Hélas impossible de toucher à

ce dernier, pour cause de religion, la religion contraire toujours le cours plaisant de l'existence. Hajji a l'air sombre. Des amis lui ont dit qu'il allait être tué. Les pentes herbeuses du Kuh Garuh enferment le Luristan, comme d'une muraille. Il est fort divertissant de grimper ainsi vers une contrée tenue pour peu sûre, bien que par un aussi brillant soleil, dans une solitude aussi radieuse et au milieu d'une si vaste étendue de montagne sous le clair ciel d'octobre, il soit impossible d'éprouver la moindre crainte.

Et d'ailleurs, seuls les trois autres cols qui traversent le Kuh Garuh sont supposés être occupés par des brigands à l'heure actuelle. Notre Vararan est entre les mains du Gouvernement depuis six semaines. C'est une chose bonne à savoir sinon on risquerait fort de prendre les policiers de la garnison pour des bandits.

Ils sortirent en se bousculant d'une tour ronde en pierres, leurs fusils propres et bien polis tranchant sur le reste de leur équipement. Ils exigent un droit de douane de huit Krans, (1s. 3d) pour chaque bête de somme qui passe le col. Dans le temps les bandits ne prenaient que sept pence de plus et auraient pu toucher ainsi un revenu régulier pendant fort longtemps, s'ils n'avaient un jour perdu patience, en discutant avec deux marchands, qui voulaient leur faire rabattre cinq pence sur le tarif, et dont la mort arrêta le commerce du charbon, extrait du Kuh Garu. Là-dessus le Gouvernement délogea les bandits, distribua une dizaine de fusils à quelques Lurs de Khava qui, pour l'instant, sont du côté de la loi et de l'ordre, et remit le col et ses revenus entre leurs mains.

Ces volontaires étaient de bonnes gens, ravis de pouvoir causer, et assez chevaleresques pour renoncer à leurs huit Krans, en l'honneur de la première Ferangi de la plaine.

Ils apportèrent de petits verres de thé au soleil, étendirent par terre une couverture de fourrure et nous entretenirent de la sécurité qui régnait à présent en Perse, avec l'enthousiasme habituel ici chez les petites gens.

L'un d'eux avait une blessure à la jambe que je soignai

avec du rhum, pendant que le chef du poste, rejetant ses cheveux en arrière, lisait lentement l'adresse de ma lettre d'introduction au Gouvernement d'Alishtar. La lettre fut un véritable « Sésame ouvre-toi ! » Son contenu parfaitement insignifiant était heureusement cacheté, mais le nom écrit sur l'enveloppe m'avait déjà permis de surmonter toutes les difficultés de la police de Nibavend. La seule vue de la lettre faisait croire que je voyageais protégée par l'autorité du Gouvernement et lorsque j'en faisais montre je cherchais à prendre des manières en rapport avec ce précieux document.

J'emportais une autre lettre destinée au frère du gardien du Col, et qui me valut beaucoup d'amabilité et la promesse d'un gîte pour la nuit dans la vallée de Khava au dessous de nous.

Les dix hommes du poste assis en rang me contemplaient, ce que faisaient aussi deux *menials* venus, me dit-on, pour les nettoyages, bien qu'il n'y eût dans ces rochers, rien qui parût nécessiter une activité domestique de ce genre.

La caravane des hommes des tribus montait vers le col et quelqu'un de notre groupe descendit à leur rencontre pour encaisser les droits de douane. Les petits bœufs noirs, à peine visibles sous les énormes sacs de poil de chèvre, chargés de charbon et de grain, vaguaient de droite et de gauche d'un pied sûr tandis que les hommes versaient la somme due et donnaient des nouvelles de la jungle ou de la ville, suivant qu'ils venaient du sud ou du nord. Au-dessous de nous la route, telle un ruban, traversait la plaine de Khava que bordaient vers le sud de petites collines pointues. Plus loin encore un moutonnement de montagnes s'évanouissaient dans le lointain.

Très peu d'Européens ont visité cette région. Sir A. T. Wilson y est venu, et peut-être encore une demi-douzaine d'autres. En 1836, Sir Henry Rawlinson l'a parcourue avec son régiment persan, y situant en esprit les nations disparues dont les chevaux avaient été au pâturage dans ces larges espaces herbeux.

Après avoir quitté le poste de garde, nous avançâmes avec lenteur sur le versant sud à cause de ses escarpements abrupts, difficilement praticables aux chevaux. La route du col passe le long d'une crevasse rocheuse. Toute la montagne est pareille à une vague dont nous avions escaladé la pente douce en venant de la vallée de Nibavend. A présent il s'agissait de descendre à pic. Tandis que nous glissions et trébuchions sur la surface lisse des calcaires, Hajji oubliant qu'en se présentant à moi, il avait prétendu connaître toutes les pierres de la route, affirma d'un ton pathétique que cet endroit convenait uniquement à des voleurs.

En effet l'entrée dans la région interdite ne semblait pas devoir être trop facile. Notre attente n'avait cessé de grandir depuis Nibavend. Bien qu'on y soit tout près du Luristan, on en parle, comme d'un pays inconnu, dont les lois et les coutumes, n'ont rien de commun avec celles des paisibles citadins. Des caravanes de bœufs noirs transportent chaque jour leur chargement de charbon ou de grain par-dessus la montagne. Les hommes des tribus, les cheveux en broussaille et le regard hostile, s'accroupissent en groupes, au pied des remparts de la vieille forteresse et n'ont aucun contact social avec les citoyens de la ville. Les gardiens du Vararan avec leurs vêtements misérables et leurs fusils étincelants, mettent encore l'accent sur cet état de choses.

En arrivant chez eux nous avions atteint les portes d'une contrée nouvelle. Personne n'y peut voyager sans l'agrément des tribus, ou quelque autre protection. Parmi ceux qui montaient au col, il ne se trouvait ni paysans, ni marchands, rien que des Lurs en tuniques blanches, nous fixant de leurs yeux méfiants et hardis.

Ils ne saluaient personne, mais étaient tout prêts à répondre à qui leur parlait.

Et voici qu'à un tournant de l'étroite gorge la plaine de Khava s'ouvrit à nos pieds. Ses ondulations déferlaient jusqu'aux rochers de Kuh Garu. Telle un paysage d'Arcadie, elle était parsemée de troupeaux noirs et de tentes

et coupée d'est en ouest par un fleuve aux rives herbeuses. Du côté sud, de petites collines où régnait une solitude pastorale, mais au centre des champs couverts de moissons, des hommes en train de labourer, des villages établis au point de rencontre de la montagne et de la vallée, et ici et là des tertres indiquant l'emplacement de cités ensevelies.

Ces cités ont dû être fort populeuses. Un sentier en lacets montait sans doute vers les cols plus faciles de Nibavend ou de Harsin et, passant par le village de Khava se dirigeait vers Alishtar, ville importante au quatorzième siècle. La piste allait jusqu'à Khorsabad et les plaines de l'est. C'est quelque part dans cette région que l'on situe la victoire de Darius sur le rebelle Gautama ; peut-être aussi les pâturages des Nissian que traversa Alexandre, en route pour la Perse se trouvaient-ils par ici. D'ailleurs, bien avant Alexandre, ces pâturages étaient célèbres par leurs chevaux sous les rois Achéménides. On a trouvé des objets en bronze, des silex, de la céramique dans les vallées solitaires. Des vagues de peuplades dont les noms et le nombre demeurent inconnus sont venues les unes après les autres se perdre ici dans les ténèbres oubliées des siècles.

Nous étions moins préoccupés cependant de ces problèmes du passé, que du moyen de découvrir nos Lurs particuliers dans une vallée de dix miles sur vingt, que personne ne connaissait.

Nous avions eu pour guide depuis Nibavend un grand diable efflanqué aux sourcils broussailleux. Lui aussi, je m'en rendis compte bientôt, n'avait jamais été là-haut encore, et de plus c'était une victime de l'opium : et l'opium vous coupe les jambes plus complètement que la bière. Par moments, il restait assis de l'air d'un voyageur dans la première phase de la traversée de la Manche, refusant de s'intéresser le moins du monde à mon désir de déjeuner, au milieu d'amis.

Nous atteignîmes la zone cultivée, et, traversant à un trot modéré des champs labourés et des plantations de

melons, nous finîmes par trouver des gens qui nous dirigèrent vers la colline de Qal's Kafrash à l'Ouest où se trouvaient nos Lurs Keram Ali. Quelques maisons de terre battue auxquelles s'ajoutaient une ou deux rangées de tentes noires constituaient tout le village. La colline haute d'environ 80 pieds et large d'autant se dresse dans cette forme régulière, significative des constructions humaines ensevelies. Répandues sur toute la Perse et la Mésopotamie, elles donnent à tant de paysages de ces contrées l'aspect d'un cimetière d'une extrême ancienneté. Les Lurs de Kafrash cependant n'étaient pas émus par le voisinage de vestiges anciens. On n'eut pu souhaiter plus joyeuse bande. Ils furent enchantés de nous, parce que nous étions assez braves pour venir jusqu'à eux comme ils disaient. En l'absence du Khan, sa femme dirigeait la maison. C'était une femme charmante au long visage très étroit aux sourcils arqués. Une beauté farouche et étrange. Mais son sourire était le plus fripon qui se puisse voir. Ses cheveux noirs, touchés par endroits de henné retombaient en deux longues boucles sur ses épaules. Un immense sarband ou turban de soie multicolore les couronnait, planté de biais sur un œil, ce qui donnait à la dame un aspect comique à la fois digne et polisson.

Elle portait un vieux manteau de velours rouge bouffant à la taille et bordé de paillettes, sur une robe flottante de cotonnade imprimée, à fleurs jaunes. Ses mouvements étaient ceux d'une reine. Elle menait aussi sa maison comme une reine, sans rien de la soumission des femmes persanes en général. Elle me fit asseoir à côté d'elle, essaya mon chapeau, examina tout ce qu'elle put voir de mes vêtements, m'embrassa, me dit que j'étais sa sœur et me permit de prendre son bébé dans mes bras. Les cousins, les oncles, les beaux-frères, pendant ce temps, assis en rond de l'autre côté du foyer, attendaient la fin de ces amabilités féminines. Ils avaient des yeux un peu trop rapprochés et fuyants dans des visages allongés, mais ils étaient solidement charpentés, robustes et bien portants.

Ils n'estimaient pas les gens de la plaine. — Ici nous ne fumons pas d'opium, dirent-ils en jetant un regard sur mon guide qui venait de saisir une braise pour allumer sa seconde pipe. Hajji lui-même, fut mis à l'écart comme un étranger car il déclara ouvertement que seule une *cille* persane peut être synonyme de civilisation. Mais moi qui suis une femme de la montagne et qui voyageais dans le Luristan pour mon plaisir, je fus acceptée avec bonté.

Lorsque vint le soir, et que le plateau devant nous eut été vidé de sa dernière bouchée de riz, on apporta pour m'y faire coucher un énorme lit de camp pris aux Russes. Mon hôte et sa belle épouse s'installèrent sous une couverture dans un coin de la pièce, et quatre frères ou cousins, s'accroupirent à mes pieds. Mais non pas sans avoir pensé à ramasser mes chaussures et à les mettre sous mon matelas. Je n'avais pas encore appris qu'il faut en Luristan se coucher sur tout ce que l'on possède. Le lendemain matin, on aurait pu se croire en Ecosse par un jour d'automne. Une légère brume qui pénétrait jusque sous les toits de laine de la tente, traînait sur le sol parmi quelques saules, épars le long d'un petit cours d'eau. Tandis que les femmes allumaient le feu à l'intérieur, les hommes, appuyés contre un mur abrité, cherchaient à se réchauffer au soleil matinal. Mahmud, un frère aux yeux bigles de notre hôte, offrit de me guider pour la traversée du col jusqu'à Alishtar. Vous pourrez vous passer de votre homme de Nihavend, dit-il. Il peut rentrer chez lui!

J'y avais pensé moi-même, mais cette idée ne m'apparut plus aussi agréable, formulée par quelqu'un dont les projets pouvaient être inquiétants. Renvoyer mon guide de Nihavend c'était risquer le passage d'un col solitaire en compagnie douteuse, avec une escorte personnelle diminuée de moitié. Les regards effrayés de Hajji, dont la tribu assemblée s'apercevaient, n'améliorèrent pas les choses. Je me disais cependant qu'un pareil fumeur d'opium serait de peu de secours en cas de besoin. Si les

Lurs nourrissaient de mauvais desseins, ils avaient toutes facilités pour les mettre à exécution, quelles que fussent nos précautions.

J'affirmai que je serais enchantée de la société de Mahmud, et j'ajoutai avec tact que je témoignerais auprès du Gouverneur à Alishtar de l'amabilité de la tribu.

Hajji intimidé par les regards hostiles de ses voisins tenta quelques objections d'une voix étouffée.

Quand au guide de Nihavend, il éclata en sanglots. Un homme pareil porterait malchance à tout le monde, dit notre guide, tandis que nous le regardions s'éloigner à travers champs.

Nous suivîmes nos traces de la ville le long de la rivière Badavar près du village de Noah et à travers des terres cultivées, puis nous obliquâmes vers le sud où les villages cessent. A perte de vue, ce n'est qu'un ondulement de montagnes couvertes des buissons épineux de la gomme adragante. Les Lurs récoltent la gomme et la vendent dans les villes. On a creusé autour de chaque plante un petit fossé. Les troncs sont incisés trois fois par an, à une semaine d'intervalle environ et la gomme qui s'écoule est vendue telle quelle. Les fossés rendent la traversée de la contrée des plus malaisée, on se croirait dans un terrain à lapin du Dartmoor.

Nous cheminâmes dans une agréable solitude, parlant de choses et d'autres — de-ci, de-là, un berger et son troupeau rompaient la monotonie de ce pays vallonné et désert. Cependant je finis par remarquer que nous ne suivions pas la direction prévue du Col de Gatchkah, où un poste de police garde la piste d'Alishtar.

— Pourquoi obliquons-nous si loin vers le sud ? fis-je.

— Le Gatchkah n'est pas sûr, en ce moment, répondit Mahmud, en me jetant un de ses regards fuyants. Nous passerons par une autre voie.

— Mais je croyais qu'il y avait un poste de police là haut !

— C'est vrai, mais c'est un pays de montagne ! -

Nous dûmes nous contenter de cette énigmatique réponse, et continuâmes à chevaucher dans un silence méditatif, d'où l'inquiétude n'était pas absente.

A présent nous arrivions sur une petite crête d'où nous aperçûmes un nouveau campement et quelques maisons. C'était le hameau de Deh Kush. Au delà une surprise nous attendait : Dans cette absolue solitude courait une grande route, la route d'auto non terminée de Khorramabad à Harsin. Entre nous et la route se promenait un gendarme à cheval dans un uniforme bleu pâle.

Il fut encore plus surpris que nous. En tout cas il le montra davantage, et arriva tout bredouillant me demander si je savais que je me trouvais en Luristan. Je répondis que, non seulement je le savais, mais que j'allais faire une visite au Gouverneur et je produisis la fameuse lettre qui fit son effet habituel. Malgré cela, il fallut un moment pour remettre le gendarme de l'émotion de cette rencontre, et il chercha quelqu'un à qui faire les reproches d'usage en pareil cas. « On ne peut voyager ainsi en plein désert » dit-il, s'adressant à notre guide. « Pourquoi avez-vous quitté la route? »

La question ne fut jamais résolue. L'homme prit un air si coupable que je sentis se confirmer mes pires appréhensions. Plus tard seulement, lorsque je m'aperçus de l'air coupable de tous les Lurs dès qu'ils se trouvent en présence de la loi, je me dis qu'après tout Mahmud était peut-être innocent.

Quoiqu'il en fut, on ne nous permit pas encore de nous remettre en chemin. Le gendarme, désireux coûte que coûte, de nous faire faire quelque chose qui n'était pas dans nos intentions, nous enjoignit de déjeuner d'abord. On est tenté de répondre aimablement quand on sait par là ennuyer les gens, et la perspective d'un repas ne nous répugnait nullement. Mais, moitié pour entrer dans le jeu de la contradiction, moitié parce que les villageois auraient pu prendre notre acte pour un manque d'amitié, je refusais de m'asseoir seule avec mon escorte, sous un arbre comme le voulait le gendarme et j'entrais en revanche

dans l'une des tentes des hommes de la tribu. Une fois là et tout en surveillant un poulet pareil à un oiseau héraldique, qui rôtissait à la broche, nous nous radouçimes progressivement. Nous n'avions plus chance de gagner Alishtar ce soir-là, mais que signifie une journée de plus ou de moins, en voyage ? Quant au gendarme qui nous avait obligé à nous arrêter alors que nous désirions continuer, il ne craignait plus de voir son autorité lui échapper. Il se mit à jeter des regards admiratifs sur ma gourde d'aluminium, et entama un soliloque sur les avantages qu'offriraient de pareils objets à de pauvres gendarmes obligés de vivre dans les montagnes loin de leurs camarades. Les Lurs eux se laissèrent aller peu à peu à parler du sujet qui les intéressait le plus à ce moment là — c'est-à-dire du vêtement.

Il y a longtemps déjà qu'on leur a enjoint de se procurer dans le délai d'une année veston et pantalon à l'euro péenne et chapeau Pahlevi. Nul d'entre eux ne songea à obéir. Les contes de fées qui connaissent la nature humaine accordent toujours un délai d'un an et d'un jour, et le héros ne réfléchit à ses obligations que la veille de l'échéance. Mais à présent, un ordre nouveau est arrivé de Téhéran, et dans cinq jours le Luristan devra être vêtu selon les règles et rasé, les cheveux longs étant incompatibles avec l'aspect civilisé.

Se procurer un vêtement de citadin en cinq jours dans le désert du Luristan est une plaisanterie digne uniquement de Punch ou du Gouvernement persan. Les Lurs prirent une expression de perplexité désolée, en écoutant le gendarme exposer le message de la capitale.

— Croyez-vous que les vêtements des Ferangi soient imperméables à la pluie et à la neige, autant que ces habits de peau ? fis-je, à la fin.

— Oh non, dit le gendarme. Je ne crois pas non plus que le chapeau Pahlevi tienne longtemps dans ce climat.

— Il ne tiendra pas du tout, crièrent les Lurs en chœur avec un plaisir évident.

Le gendarme déposa ma gourde.

— C'est un ordre du Shah, fit-il observer avec dignité, puis il nous fit entendre qu'il était temps de partir. Les cols, nous expliqua-t-il, étaient moins dangereux à présent qu'avant déjeuner. Il ne pensait pas qu'une escorte me fut nécessaire. Si ma gourde me servait à moi-même, il n'avait pas la moindre intention de m'en priver, il n'avait pas même songé sérieusement à me suggérer de la lui offrir. Je dirais, n'est-ce pas, au Gouvernement à quel point j'avais eu à me louer de ses services.

Nous partîmes donc, laissant très à gauche les montagnes du Gatchkah et suivîmes la piste, marquée seulement, pour autant que nous pouvions le voir, par les sabots d'ânes et de mules innombrables. La route n'est pas entièrement terminée et la dernière partie, la plus sûre, est exposée de temps à autre à des incursions de brigands, c'est ce qui venait d'arriver cinq jours plutôt. Ici dans la brousse elle paraissait se griller paisiblement au soleil se déroulant dans une verte contrée à moutons, qui s'élevait par douces ondulations jusqu'aux montagnes rocheuses et aux taillis de la petite vallée peu connue de Dïlfan, au sud-ouest. En chevauchant à la douce lumière de l'après-midi, nous ne vîmes d'autre signe de la présence de l'homme que les amoncellements de pierres sur le bord de la route, et un berger avec son troupeau sur la pente d'un côteau. Cette longue crête basse porte le nom de Col de Firuzabad et nous nous rendîmes compte, que nous avions passé la ligne de partage des eaux en atteignant un petit ruisseau qui bondissait dans les rochers à notre gauche.

L'eau violette et brillante comme un œil d'oiseau, courait vers Alishtar, nous la suivîmes et arrivâmes au coucher du soleil au débouché de la vallée et à un petit groupe de tentes établies sur son bord occidental.

Il nous fallut attendre à l'entrée de la tente principale que le Khan fut averti de notre arrivée. Les Lurs, comme la petite fille aux cheveux bouclés, *sont très gentils quand ils sont gentils*, mais quand ils ne le sont pas ils sont détestables, et on ne sait jamais de quel côté penchera

la balance. Il y a un moment d'incertitude et d'attente pénibles chaque fois que l'on arrive dans une tribu inconnue. Cette incertitude n'est pas spéciale aux étrangers. Je l'ai remarquée chez tous mes guides indigènes; ils se hâtaient d'expliquer ma présence avec un empressement qui ressemblait fort à des excuses. Cette fois l'explication fut acceptée avec réserve. Les petits yeux verts et rusé de notre hôte allaient de ma personne à ma valise d'une façon significative, et il ne faisait aucun effort pour engager la conversation.

Le temps est le facteur principal en ces occasions-là. Nous étions assis en silence, dans le crépuscule, tandis que la fumée des tentes flottait comme de la brume sur la plaine. Des chèvres et des brebis arrivaient pour la traite du soir. Le bruit de leurs sabots et de leur bêlement emplissait l'air d'une sorte de paix vespérale. Un arbre se dessinait tel une dentelle au loin, et la nouvelle route, traversant en diagonale la trouée de Khurramabad, se perdait dans l'ombre.

Nos chevaux mastiquaient la paille des mangeoires de boue, tout près de notre tente. Il était impossible d'obtenir de l'avoine dans la contrée, et ils secouaient la tête de temps en temps avec un petit bruit de sonnaïlles. Les montagnes d'Alishtar et la chaîne de Sefid Kuh, se détachaient contre le ciel à l'Est, d'un trait si clair et si pur, que leur seule vue faisait pénétrer le calme et la quiétude en nous.

Était-ce la beauté de la nature, ou bien la perspective plus précise du souper, ou encore tout simplement parce qu'ils s'habituèrent à nous, toujours est-il que les Lurs s'installèrent à causer, faisant montre soit les uns, soit les autres de quelque amical intérêt pour nous. A l'encontre des Lurs de Qal' a' Kafrash, ceux-ci étaient des nomades véritables, qui n'habitaient jamais de maisons. Ce sont des Mumivend.

En été ils vivent aux environs d'Alishtar, en hiver ils se déplacent avec toute la tribu vers leurs « Garmsir », les vallées chaudes qui entourent Tarhan, au sud ouest. Ils

allaient s'y rendre, d'ici un mois en novembre. Le gouvernement fait de sérieux efforts pour les obliger à construire des maisons qui les fixeraient en un lieu précis, mais ils sont unanimes dans leur répugnance à changer d'existence. Ils prétendent que les hivers dans le Nord leur feraient perdre une partie de leurs troupeaux, et comme la seule ressource du Gouvernement serait de pénétrer avec une force armée, au sud d'Alishtar ou de Khava, les nomades auront sans doute gain de cause pour quelque temps encore.

On me mit une botte de foin sous mon sac de couchage cette nuit là, et je dormis sous la tente, avec les bêtes autour de moi, Hajji et les chevaux à proximité.

Le lendemain nous nous mîmes en route à travers la vallée. Au loin le fort d'Alishtar émergeait d'une touffe d'arbres. C'est à présent le siège de la loi, et la résidence du Gouverneur du Luristan Nord. Il y a trois ans encore, il eut été impossible à un gendarme persan, ou même à tout voyageur ordinaire de se montrer à des lieues aux alentours du fort. Mir Ali Khan y régnait pareil à un roi. Il tenait tout le Luristan Nord, et menaçait d'un côté Nihavend, de l'autre Khurramabad. Les habitants de la vallée n'osaient fermer l'œil en dehors des murs de leurs villes. Les Lurs lui étaient dévoués. Les Salsile, dont fait partie sa propre tribu les Hasanavend, prétendent encore aujourd'hui qu'ils comptaient 20.000 combattants, et beaucoup d'autres tribus s'étaient jointes à eux. Mir Ali Khan avait journellement 300 hôtes à sa table, à ce que l'on dit, et gardait en même temps que ses cinq femmes, un demi million de toman d'or, dans sa forteresse.

J'ai rencontré à Alishtar sa belle-sœur, une jeune femme élevée à Téhéran et qui ne nourrissait aucune sympathie pour les tribus. Elle me parla de son désespoir d'avoir été forcée de vivre au milieu d'elles, sans médecin pour la secourir lorsqu'elle était tombée malade, sans personne à qui parler sauf les femmes indigènes à demi sauvages, et sans aucune perspective de jamais quitter la vallée.

Le Gouvernement se décida de guerre lasse à en finir

avec Mir Ali Khan. Il envoya un Arménien son ami, du nom de Sangari Garkhan, faire partie d'une petite expédition contre un potentat du voisinage.

La campagne fut couronnée de succès et les deux alliés traversaient à cheval côte à côte le col de Khurramabad se dirigeant vers Alishtar, quand tout à coup l'Arménien fit volte face. Les troupes gouvernementales qui l'accompagnaient l'imitèrent et se jetèrent sur Mir Ali Khan qu'ils ligotèrent avant que ses hommes n'eussent le temps même de venir à son aide. Puis on l'emmena à bride abattue à Khurramabad où il fut aussitôt pendu.

Pendant ce temps l'Arménien rentra au fort en ami, en prit possession au nom du Shah et se mit à parcourir les vallées d'Alishtar et de Khava, désarmant la population, et détruisant toute construction susceptible de servir de forteresse. Les ruines sont encore visibles ici et là. L'Arménien pour sa récompense fut nommé Gouverneur; mais il a fini misérablement depuis.

Voici du moins ce que nous raconta notre guide, tandis que nous suivions paisiblement, au tintement des sonnailles de nos bêtes, la vaste plaine cultivée, traversant des bras du fleuve Kahman et nous rapprochant par degrés des montagnes à l'extrémité orientale de la chaîne. C'est là, dit-on, que naît le Kahman, dans un bosquet semblable au Paradis.

Le climat est plus chaud dans cette région qu'à Khava. Le riz, l'opium y poussent et les cours d'eau sont pleins de roseaux. Un serpent d'eau jaune pâle dressa la tête à notre passage. Des quantités de petits arums rouge foncé fleurissaient tout contre le sol dans les chaumes. Après avoir chevauché pendant une heure environ nous parvînmes à des villages d'apparence fort ancienne. On y voit des tombes appartenant aux premiers siècles de l'Islam, blocs rectangulaires un peu surélevés au centre et portant à chaque coin une sorte de protubérance. Les tombes sculptées étaient couvertes d'inscriptions et d'arabesques. Il y a, en outre, des tertres, dont un très grand et un village appelé Geraran. C'est le plus impor-

tant de l'Alishtar. Il est situé près de la gorge du Kahman qui s'ouvrait à notre gauche.

— C'est ici, dit notre guide, qu'on enterra le trésor des cinq Croyants. Mais personne jusqu'à présent ne l'a retrouvé.

Notre guide était devenu fort sociable et il nous chanta un air à la manière Kurde.

Baina baina
 Nazaram baina
 Agax dust nam diri
 Shan neilimtanha.

Baina baina
 Regarde-moi baina
 Si tu en as envie aussi
 Je ne dormirai pas seul.

Kai lorva lowa
 Margak am lowa
 Jerkam arraye
 Dusakam kowa.

Kai Lorva lowa
 Mon oiseau lowa
 A cause de mon amour
 Mon foie est semblable à un Kabob.

A la fin de chaque vers, le refrain ai, ai, ai, perçant et sauvage se terminant par un petit sanglot aigu, ressemblait au jurement des Alpes, mais plus violent, comme le grondement d'un tigre ressemble au ronronnement d'un chat.

Lorsque nous atteignîmes le fort d'Alishtar, nous mîmes pied à terre dans la cour de Kerim Khan, le frère de Mir Ali qui avait été pendu.

Nous avons l'impression d'être dans une capitale, car bien que ce ne fut qu'un hameau, il était fort animé

par la présence du château, du gouvernement et de la police, par une école de 12 élèves et par l'amorce du garage en vue de la route future.

Kerim Khan, jeune homme séduisant avec son chapeau Pahlevi posé de façon provocante, était chez lui. Mais les deux femmes, sa femme et sa belle-mère étaient au bain et les messages réitérés pour demander la clé du premier salon de réception et pour dire que nous avions faim, semblèrent n'avoir aucun effet sur elles. Elles répondaient qu'elles étaient en train de savonner le visage du petit Iran ou quelque chose de semblable. Il allait bientôt sonner deux heures et mon hôte et moi, tous deux à moitié mort de faim étions assis en face l'un de l'autre sur le tapis du deuxième salon de réception, trop épuisés pour parler. Kerim secouait la tête de temps en temps et me faisait remarquer la façon dont les maris étaient traités au Luristan. J'essayais de le reconforter en lui signalant que de pareils traitements existaient également ailleurs, et on envoyait un deuxième message tout aussi efficace, aux dames récalcitrantes.

Elles firent enfin leur apparition vers quatre heures, sortant toutes fraîches de leurs ablutions, et nous trouvèrent dans un état d'inanition tel que nous étions prêts à accepter n'importe quelle excuse pourvu qu'elle fut suivie de nourriture, et le « pilau » d'ailleurs ne fut pas long à venir.

Kerim continua à grommeler entre ses dents entre deux bouchées de riz, mais du ton incertain qui est naturel à un homme devant le front unique que représentent deux femmes décidées. La belle-mère était vraiment effrayante. Elle tenait à la fois de la grenouille et du grenadier et son attitude révélait des revenus indépendants. Elle me dit que son premier mari avait l'habitude de la battre sur la tête avant qu'elle ne s'en fut débarrassée. Je ne pus m'empêcher d'éprouver une admiration secrète pour quelqu'un d'assez courageux pour s'y être risqué. Quant à Kerim, c'était de la cire entre ses mains. Il se retira après le déjeuner dans la cour où le

vieux Tartare avait relégué sa propre mère parmi les servantes. Les deux dames s'assirent dans le premier salon de réception de chaque côté de moi et m'expliquèrent qu'elles étaient chrétiennes en tout, excepté de nom. Elles détestaient le Luristan et elles espéraient priver Kerim du plaisir qu'il avait de vivre dans sa propre tribu sur ce qui lui restait de ses terres: elles tenaient à habiter dans une ville et à entretenir des relations avec des missionnaires. « Ils m'ont enseigné que l'amour est la seule chose qui compte dans le monde » dit la belle-mère qui tenait deux de ses petits-enfants sur les genoux, « et vous ne pouvez vous rendre compte combien j'aime ces enfants. Tous, excepté celle-là là-bas » ajouta-t-elle, indiquant de la tête l'aînée des petites filles, toute seule dans un coin. « Je ne peux la supporter. »

Cette interprétation singulière des commandements du Christ me fit protester doucement; je dis, si je m'en souviens bien, que c'était plutôt injuste pour la troisième petite fille. Un regard glacial apparut dans les yeux aux lourdes paupières de la dame. « L'amour est ainsi fait, fit-elle d'un ton bref, il va et vient comme il veut », et tout fut dit.

Le cas de la belle-mère en tant que convertie chrétienne devait être particulièrement embarrassant. Je n'ai jamais vu personne d'une brutalité aussi intraitable. Elle avait, dans la maison, une jolie jeune fille de 17 ans qu'elle avait arrachée à l'école de Hamadan où elle avait été élevée par la mission américaine et qu'elle faisait vivre maintenant comme une domestique, ne lui permettant jamais de pénétrer dans le 1^{er} salon de réception, de s'asseoir avec nous aux repas, ou d'avoir aucun rapport avec ceux de son milieu; on ne lui trouverait pas de mari, si bien que l'enfant n'avait en perspective qu'une vie d'esclave et de corvées sans évasion possible. Elle parlait un bon anglais et me mit au courant de ses malheurs la nuit où elle me conduisit à l'écurie pour prendre un bain chaud; mais je ne pus jamais lui parler à nouveau, car l'œil jaloux de la vieille dame était sur nous et cela



n'aurait servi qu'à attirer plus de désagrément à la jeune fille.

La belle-mère avait les qualités de ses défauts. Je suppose qu'elle n'avait de toute sa vie eu peur de quelqu'un ou de quelque chose. Quelques hommes d'une peuplade sauvage tuèrent l'intendant de ses terres, situées près du défilé et la police renonça à les poursuivre parce qu'il y avait trop de risques. Mais une nuit elle se glissa hors de sa chambre à coucher en laissant brûler la lumière pour que les villageois ne pussent remarquer son absence et elle partit à la recherche des assassins dans la montagne. Au bout de cinq jours elle les trouva, et amenant ses gens pour les saisir elle les remit entre les mains des autorités.

Les deux dames étaient fort aimables à mon égard. C'était pour moi un vrai repos de me sentir pour un temps tout à fait en sûreté et d'avoir la possibilité de me laver. Quand le soir vint, je connaissais déjà toute la société du Fort Alishtar.

Kerim me conduisit au château chez le Gouverneur et je fus introduite dans une longue salle d'audience et présentée au chef de la Police, un agréable Nihavend, aux manières exquises, que je fus appelée à mieux connaître par la suite. Le Gouverneur est aussi un Lur de Dizful, il a les bonnes manières d'un Persan bien né mais la malaria qui traîne toujours le long des rizières l'a rendu mélancolique. Il interrogea Kerim à mon sujet d'une voix triste et fatiguée, et Kerim lui donna un aperçu de mon histoire, de mon état actuel, et de mes intentions futures, beaucoup plus plausible que tout ce que j'aurais jamais trouvé à dire moi-même.

Le château est une enceinte carrée en briques de pisé remplie de bâtiments servant aux appartements du Gouverneur, aux quartiers de la police, à la prison, aux bureaux, et à l'école. Tout paraît négligé depuis les grands jours de Ali Mir Khan. Dans la longue salle d'audience, les peintures s'écaillent sur les murs. Elles ont encore un air d'animation extraordinaire avec leurs scènes de chasses et de combats, leurs dames en voitures au milieu de

fleuves au courant violent, leurs officiers persans en pantalons bouffants appuyés sur de petits canons, et la lorgnette en main. C'est, en fait, l'époque victorieuse du Luristan. Mais tout respirait la tristesse de la décadence.

A l'étage inférieur, le gouverneur et une douzaine de visiteurs environ étaient assis en demi-cercle autour d'une table ronde. C'était une réunion silencieuse : le gouverneur lisait des pétitions en ne posant que de rares questions. Entre deux documents, il me demanda si je pouvais le photographier. Puis après un certain intervalle de temps, il se leva, alla à une autre extrémité de la pièce pour se faire mettre un nouveau pantalon très élégant par deux valets : Nous restions tous assis sans parler, nos yeux discrètement fixés au plafond ou au plancher. Une fois l'opération terminée et lorsqu'un manteau convenable eut été ajouté aux autres vêtements, le Gouverneur revint. D'un air sensiblement plus gai, il m'informa qu'il était prêt pour son portrait, et nous nous rendîmes tous dans la cour où je le pris dans une attitude officielle près de la fontaine.

Le deuxième jour de mon séjour fut agréable mais sans aventures.

Nous fîmes une promenade d'un mille ou deux vers le nord jusqu'au site de la ville disparue qui dut être l'Alishtar mentionnée par le géographe du XIV^e siècle Mustawfi. Aucune construction ne subsistait, mais il y avait beaucoup de pierres tombales comme nous en avons vues auparavant et des tessons de poterie du XIII^e et du XV^e siècle disséminés partout. Tous les gens de l'endroit parlaient d'un vieux minaret qui semble avoir ressemblé à celui de Saveh, une tour ronde en briques ornée de spirales et de motifs géométriques. Les troupes du Gouvernement le rasèrent il y a 3 ans lorsqu'ils craignirent un soulèvement des Lurs. Il n'y avait pas trace dans la région d'Alishtar située trop à l'est des plus anciennes tombes qui constituent le plus grand intérêt du Luristan. On en trouvait, me dit-on, à Dilfan.

J'avais l'intention de me diriger ostensiblement vers

l'Ouest dans la direction de Harsin, mais en réalité de faire un détour pour voir ces tombes de Dilfan en chemin. Je fus donc déçue lorsque Kerim me dit que les autorités ne pouvaient pas me laisser risquer ce voyage seule et que le chef de la police, le Sardari Naib Khan m'escorterait lui-même sur la nouvelle route. Je lui avais donné une trop haute idée de mon importance. Il est toujours difficile de rester dans le juste milieu; on souhaite d'une part voir les gens obtempérer à vos désirs et ne pas être interné comme vagabond, mais d'autre part on voudrait rester assez insignifiant pour qu'on nous laissât seul. Je pensais cependant que si j'attendais jusqu'à ce que le chef de la Police fût séparé de ses collègues, j'aurais peut-être plus de chance et que je le persuaderais même de m'aider à fouiller une tombe ou deux. De toutes façons, je ne pouvais qu'accepter la proposition avec la plus grande satisfaction apparente.

Je dis adieu à Kerim Khan et à ses dames le matin suivant et nous partîmes vers l'ouest, le pays des nomades. Nous étions seuls. Le Sardari Naib devait nous rejoindre à Deh Ram à une heure de chevauchée environ.

Lorsque nous atteignîmes ce village nous ne vîmes pas le moindre signe de la présence du Sardari non plus que dans la plaine derrière nous. Je pensais qu'il rattraperait facilement nos animaux chargés de bagages et décidai de pousser jusqu'aux tentes où nous avions logés auparavant, et de traverser la plaine avant que le jour ne fût par trop chaud. Ni Hajji ni les Lurs ne se montrèrent enthousiastes de ce projet et ils me suivirent à contre cœur. Ils ne pensaient pas que le Sardari aimerait ces tentes de particuliers dont la loyauté leur paraissait douteuse. Mais j'étais lasse de voir mon escorte se rater chaque fois que nous apercevions l'ombre d'un agent de police et je déclarai que ce qui était assez bon pour moi l'était aussi pour le Sardari, hérésie monstrueuse qui les réduisit au silence.

C'était un beau jour. La lumière se posait brillante sur les hauteurs : la plaine d'Alishtar, comme un bol creux

entouré de tous les côtés sauf à l'ouest d'un moutonnement de montagnes, baignait dans le soleil et dans la paix. Le verger d'abricotiers autour du fort ne fut plus qu'une petite tache sombre dans le lointain derrière nous. Les villages se faisaient rares à droite et à gauche : les rizières devinrent chaumes et terrains incultes où paissaient moutons et chèvres noires. Déjà la plaine se relevait en pente douce et, regardant en arrière, nous aperçûmes le Sardari et une escorte de 5 cavaliers qui ne se dirigeaient pas du tout dans notre direction mais loin de nous, vers le nord du côté du Défilé de Gatchkah et de Khava.

Soudain une petite silhouette se détacha et se mit à galoper vers nous. La petite silhouette se transforma en un agent de police presque fou de rage. Il m'ignora, les femmes en Perse sont si peu considérées que ce sont leurs familles et non elles qui sont responsables des bêtises qu'elles peuvent faire. Ma famille, pour le moment c'était Hajji et les Lurs qui eux baissèrent la tête sous le torrent d'invectives sans songer à me faire des reproches et commencèrent à se répandre en excuses des plus humbles devant la loi. Nous revînmes sur nos pas, avec des sentiments partagés, jusqu'à l'endroit où le Chef de la police en compagnie de deux autres agents, de deux petits chefs de tribu et de son Mirza ou secrétaire porteur d'un énorme registre rouge, attendaient son déjeuner et nos personnes vagabondes dans un campement de six ou sept tentes au pied des monts Gatchkah.

Le Sardari Naib n'était pas du tout en colère et il m'accueillit avec beaucoup d'amitié. Néanmoins puisque je déclarai que mon but était Dilfan et non Khava et que je n'avais aucun désir de voyager dans la direction qu'il prenait lui, il fut un peu déconcerté. Pendant tout le déjeuner j'essayais de le convaincre de l'importance des tombes préhistoriques et de plus en plus je compris combien il avait été prudent de le sortir de l'atmosphère officielle du Fort Alishtar avant d'aborder un sujet aussi délicat. Son amabilité naturelle cependant le faisait pencher de mon côté. C'était un homme d'âge mûr et

d'aspect agréable avec de beaux traits tannés par le soleil. Il avait des manières charmantes même envers les plus pauvres bergers que nous rencontrions. A la fin du repas l'archéologie parut l'intéresser et nous avions abouti à un compromis : je traverserais avec lui le Gatchkah et passerais la nuit sous la protection de la police à Khava où il trouverait quelqu'un pour me conduire vers le sud le lendemain.

Lorsqu'on visite un campement avec le chef de la Police, on a l'impression d'avoir troublé l'ordre d'une fourmière tant sont grands l'agitation et le remuement suscités par son arrivée. C'était comme si les Lurs se demandaient lequel de leurs crimes les avait trahis. Notre présence n'était pas accueillie avec joie, car partout où nous allions, la question du vêtement revenait sur le tapis et il se trouvait toujours quelqu'un pour arracher les bonnets de la tête en l'honneur des nouveaux règlements : Quand nous nous arrêtions, un agent de police s'asseyait dans une tente voisine et faisait venir les Lurs les uns après les autres pour leur couper les cheveux. Les malheureux revenaient vers notre cercle autour du feu avec des regards pleins de honte, se plaignaient d'avoir froid aux oreilles et disaient : « Wallah, voici la civilisation », tandis que le Sardari Naib, assis les jambes croisées, son épée courbe à la main parlait de la façon la plus polie au chef, commençant ainsi : « Que Votre Grandeur me laisse expliquer, oh mon âme... » et déclarant ensuite que le Shah, comme Dieu sur cette terre, pouvait ordonner même aux gens d'aller tout nus et qu'il n'y avait rien à faire qu'à obéir.

Enfin, avec force bousculade et en grande pompe, nous partîmes vers deux heures pour monter le chemin rocailleux qui conduit au col. Un homme porteur d'un fusil tenait la tête en éclaireur et le reste d'entre nous suivait comme un seul corps. Le Mirza, son registre rouge sous le bras, des lunettes noires aux yeux et deux énormes pistolets dans son arçon, fermait la marche.

Comme nous approchions du sommet, dans un passage

étroit, nous rencontrâmes deux muletiers qui descendaient dans une direction opposée. J'étais restée une centaine de mètres en arrière pour faire un relevé au compas et je les vis venir nu-tête, avec des regards sombres : leurs bonnets avaient été arrachés et déchirés en deux : et comme ils passaient en grommelant farouchement, quelqu'un de l'escorte revint sur ses pas pour s'assurer que j'étais toujours saine et sauve.

Au sommet de la montée raide et caillouteuse, une petite tour gardait le défilé. De l'autre côté le terrain descendait en pentes herbeuse jusqu'à Khava et remontait ensuite vers l'arête de Kuh-Garu. On voit ici et là des pierres de l'ancienne chaussée et les ruines de quelques vieilles tour de guet.

L'étage supérieur de la tour était recouvert de tissu de laine comme une tente et on y montait par une échelle. Les hommes de la garnison y vivent comme ils peuvent. Ils ne sont pas relevés à intervalles réguliers. Parfois ils restent, semble-t-il, indéfiniment dans le voisinage. Pourtant en hiver le passage est fermé et ils descendent dans l'un des villages au-dessous. Ces postes sont de six ou de cinq hommes chacun, éparpillés entre Gatshkah et Tudaru à l'ouest, et toutes leurs provisions leur viennent, une fois par mois, de Khurramabad. Le fort Alishtar est leur centre. C'est là qu'ils rassemblent les prisonniers dont on ne manque jamais. Le matin de notre départ on en amena une vingtaine avec des chaînes autour du cou, des pieds et des poignets. Le pourcentage des brigands que l'on capture est pourtant, semble-t-il, très faible : la région est pleine de cachettes et de fourrés et les bandes de voleurs sont en général composés d'amateurs, venus là pour une semaine ou deux et qui se dispersent ensuite, chacun retournant sous la protection de sa tribu avant qu'on ne le découvre. Malgré les bons sentiments naturels que l'on nourrit pour les hommes des tribus, le Lur est si traître et si cruel dans ses crimes que la sympathie va à la petite poignée de policiers qui établissent un certain ordre dans le pays,

ayant à leur disposition des moyens si maigres. Ce n'est pas leur faute si l'« Effendi » de Téhéran leur fait exécuter des réglemens absurdes à propos des vêtements.

Nous arrivâmes à Khava au soleil couchant. Les falaises de Kuh-Garu brillaient comme des opales dans une lumière qui leur est propre. La brume traînait dans les creux et l'air était froid. Dans le village de Beira où nous logions et qui se trouve dans la partie Nord-Est de la plaine, à côté d'un autre tumulus antique, la population n'avait pas encore quitté les tentes pour les maisons d'hiver, si bien que nous passâmes encore une soirée autour d'un feu de buissons épineux au milieu de la tente d'un chef qui y avait fait étendre ses tapis, en notre honneur. Un pan de la tente était relevé : une longue ligne de bœufs noirs, avec des couvertures de feutre sur leur dos, obstruait l'ouverture et jouait le rôle d'écran contre le vent; ils rumaient tranquillement dans la nuit. Quant à moi, je dormais comme je pouvais, tandis que des ruisselets d'air froid se glissaient le long de ma colonne vertébrale. De temps en temps, un homme, au visage de bandit, se levait dans la pénombre et jetait une brassée de ronces sur les braises; la tente s'emplissait alors d'ombres étranges et de flots de chaleur.

Ici, parmi les nomades, on ne trouvait pas même l'universel samovar persan et on faisait bouillir l'eau pour le thé dans une bouilloire de cuivre munie d'un bec et presque enterrée dans le feu. Quant à l'eau pour se laver il faut la chercher dans la campagne environnante, et comme il faisait très froid et que la toilette s'accomplissait en public on se lavait très peu. Les Lurs n'avaient pas de savon mais ils tenaient tout spécialement à verser de l'eau sur leurs mains avant et après les repas. Ils ont coutume de chauffer la seconde eau de sorte qu'elle a quelque propriété de nettoyage. A part cela, ils ne se lavent ni ne prient et semblent se passer fort bien de la vertu de piété et de celle de propreté. Ils font don de leur argent à n'importe quel vagabond si celui-ci porte une ceinture ou un turban vert et se déclare de la famille du

Prophète. Mais ils n'ont rien de la bigoterie inhospitalière de certains villages persans et ils aiment à partager leur nourriture avec le voyageur. En réalité, un de leurs griefs contre les juifs ou les Arméniens qui s'aventurent jusqu'ici pour leur commerce d'antiquités est le refus de ces derniers de boire ou de manger dans le même bol qu'eux.

Au matin nous accueillîmes avec joie nos petits verres de thé chaud. Nos hôtes cassèrent des morceaux de leur pain de sucre et l'empilèrent dans nos propres verres avec une extrême générosité car le thé et le sucre sont les deux luxes des Lurs. Ils ne s'attendent jamais à être payés de retour. Peut-être se proposeront-ils de faire une razzia sur les bagages de leur hôte pendant son sommeil, mais cela c'est une autre affaire : c'est le passe-temps favori du pays qui a ses réglemens particuliers, et qui sommes-nous après tout, pour exiger une morale logique?

Comme le soleil montait au dessus de Kuh Garu, je quittai Beira et le Sardari Naib et me mis en route avec mes premiers compagnons pour aller voir les Lurs Nurali du Khan Abdul à Dillan. Bien que ce fut un ami du Sardari et qu'on put lui faire confiance, nous ne devions pas rester plus d'un jour sans rejoindre la police à l'ouest de Khava à Chavari. Comme nous les quittions tous, la bonne humeur de Mahmud mon guide lur, se réveilla et il se mit à vouler dans le matin frais : mais Hajji traînait par derrière, l'air sombre à nouveau.

Nous longeâmes le bord méridional de Khava au sud de la célèbre tombe de Cheha Husein, remarquant pour la première fois la vaste étendue de cette belle plaine. La piste qui monte d'Arjine et de la jungle aboutit ici. Des files de bétail noir sous les sacs de charbon la suivaient. On voyait ici et là les manteaux blancs des hommes que la police n'avait pas encore fait disparaître. Ces hommes ne saluaient jamais les premiers, mais ils souriaient quand on leur parlait et paraissaient avoir des sentiments amicaux en dépit de leur réputation redoutée. Ils mettent trois jours à faire le charbon et quatre encore pour l'ap-

porter de chez eux jusqu'à Nihavend : sept jours en tout pour lesquels ils gagnent douze krans ou 2 s. 5 d.

Nous étions maintenant au milieu des montagnes peu élevées que nous avions aperçues du défilé de Varazan et nous suivions une dépression entre deux chaînes peu élevées. C'est la vallée de Gatchenah et elle appartient aux Nurali. A l'entrée de la vallée nous traversâmes la nouvelle route et aperçûmes les fondations abandonnées de 3 ou 4 baraques, représentant ce que les journeaux persans intitulaient « Construction de villages sédentaires dans le Luristan. » Sans nous arrêter à ces misérables tentatives, nous allâmes vers un groupe de tentes noires toutes bourdonnantes du battage du blé. Le chaume couvre les pentes douces : on n'y voyait ni maisons, ni arbres ; partout régnait un délicieux laisser-aller, une impression d'éloignement, de paix, et la gaité de la moisson. Les gens que nous rencontrâmes nous saluaient amicalement ; le nom d'Abdul Khan servait de passeport. Des femmes qui portaient la farine aux tentes en équilibre sur leurs têtes dans des petites outres en peau de chèvres en guise de sacs, s'arrêtèrent pour badiner le plus simplement du monde avec notre guide qui était bien connu dans le district.

Il y avait dans la vallée quelques ruines de bâtiments construits, m'a-t-on dit, par le père d'Abdul Khan au temps où les Nurali n'avaient pas encore été vaincus par leur ennemi, l'Emir Afshar. Abdul Khan lui-même dût s'enfuir et passa 15 ans à Nihavend où il se civilisa et apprit incidemment à fumer l'opium. Il ne put rentrer dans son propre pays que l'année dernière avec l'appui des troupes gouvernementales ; d'où son loyalisme. Sa célébrité cependant s'est obscurcie et en chemin les connaissances que nous fîmes secouaient la tête et nous disaient que nous aurions dû voir les Nurali de Dilfan aux jours de leur grandeur.

Abdul Khan vivait près du débouché de la petite vallée à l'endroit où un saule ou deux barrent la ligne des montagnes. A notre arrivée le soleil était déjà assez

bas dans le ciel vespéral. Nous trouvâmes Abdul Khan assis sur un matelas, penché sur une lampe d'opium dans l'obscurité de sa tente. Il n'était plus qu'un squelette, une figure de parchemin jaune ravagée par la drogue, mais il se montra hôte agréable et cordial. En hiver il lit Firdusi et des traductions perses de romans français. Il se montra aussitôt intéressé et même sympathisant pour mes recherches de crânes de Lurs préhistoriques.

La vallée de Gatchenah est bordée d'un bout à l'autre par des tombes de toutes les époques et de tous les types et il suffit d'explorer quelques centaines de mètres des deux côtés pour trouver les restes d'anciennes sépultures ouvertes et pillées.

Lui-même n'avait jamais rien fait d'aussi illégal que d'ouvrir une tombe, me dit Abdul Khan, en nettoyant sa pipe à opium avec un poignard de bronze vieux de deux à trois mille ans, de l'air tranquille et innocent du Persan quand il ment. « Mais puisque mon ami le Sardari Naïb désire que vous en voyiez une, mes hommes se mettront en chasse et si Dieu le veut, il se peut que nous trouvions quelque chose aujourd'hui ou demain. »

Je dis que je donnerai trois toman à quiconque trouverait une tombe contenant un crâne intact. Une vague d'enthousiasme s'empara des Nurali. Ils s'éparpillèrent sur les flancs de toutes les montagnes voisines, par petites bandes conduites par des hommes tenant de longues barres qu'ils fichaient en terre de façon à toucher les dalles qui recouvrent les tombes. Il ne semblait pas que ce fut leur premier essai de ce genre. Les tombes ne sont en général pas à plus de deux ou trois pieds de profondeur et paraissent se trouver au bas des collines, près des sources.

Les plus anciennes remontent à l'époque où seuls des silex et de la poterie grossière étaient enterrés avec le cadavre couché sur un lit étroit bordé de pierres. Plus tard on trouva des tombes contenant à la fois des silex et des bronzes et des tombes circulaires où les morts sont assis, entourés de poteries et de bronzes. Les *Lihags* dans lesquelles, m'a-t-on dit, on trouve jusqu'à vingt

squelettes ensemble ou même davantage, appartiennent en réalité au Luristan central. Je ne suis pas sûre que ce type ait existé à Gatchenah. Deux hommes s'offrirent à m'en montrer quelques unes si je voulais bien retourner de quatre milles en arrière. Nous les fîmes, en galopant à une bonne allure sur les collines désertes car le soleil était déjà très bas. Mais quand nous atteignîmes l'endroit, les «*Lihags*» avaient disparu. Les pierres de leurs voûtes que mes amis me dirent avoir vu en place environ une quinzaine de jours auparavant avaient été emportées, peut-être pour la nouvelle route. On ne voyait rien dans la campagne sauf une trentaine de trous informes et quelques pierres arrondies éparpillées parmi lesquels les moutons se frayaient leur chemin pour le retour du soir. Comme nous rentrions et que la vallée brillait devant nous avec les tertres de ses cimetières ou, peut-être, de ses habitations parfaitement visibles sous les plis du terrain, le grand âge du monde sembla se révéler d'une façon brusque et poignante. Ici les hommes avaient erré depuis des milliers d'années, ils étaient nés, ils étaient morts inconnus. Les rangs de leurs morts sont plus pressés que ceux des vivants parmi ces montagnes.

Le soleil s'était couché avant que nous ayons atteint nos tentes et nous rencontrâmes les équipes des fouilleurs qui s'en revenaient en baissant le nez après un après-midi infructueux. Ils devaient faire un nouvel essai le lendemain matin et maintenant rentraient chez eux, pour y rassembler des bronzes à vendre.

Assise près du brasero d'Abdul Khan, au milieu des Nurali, je passais maintenant par des moments délicats. En effet, sans aucune expérience pour me guider, il me fallait estimer chaque objet qu'on me présentait et concilier à la fois mon désir de le posséder, la nécessité de conclure une bonne affaire, la sagesse qui me conseillait de ne pas avoir l'air de porter sur moi quelque argent valant la peine d'en parler, et le fait qu'en réalité j'en avais très peu. Je n'avais aucune idée du cours des prix bien que naturellement la population dût les connaître

assez bien. Presque toute l'Europe est aujourd'hui inondée d'antiquités venant du Luristan (dont beaucoup sont des faux.) Abdul Khan avec un désintéressement des plus estimables me faisait remarquer de temps en temps que je payais trop cher et me vendait un poignard ou un bol pour 1 s au lieu de 2, au grand désappointement du sujet à qui l'objet se trouvait appartenir : personne cependant ne contredit le chef, ou ne refusa de vendre sur son ordre.

Quand le dernier bronze eut été produit et qu'on lui eut fait un sort, nous fîmes cercle autour du feu, à la lueur de lanternes et parlâmes de progrès. Oh que les vieux jours étaient difficiles et pourtant si agréables! Que ceux d'aujourd'hui étaient faciles et pourtant si monotones! Et ce gouvernement qui exige que chaque tribu lui envoie tellement d'enfants à l'école à Khurramabad! Les neveux d'Abdul Khan, deux joyeux petits garçons joufflus assis à côté de moi avaient pleuré amèrement quand ils furent compris parmi les victimes de l'éducation, au point qu'on avait envoyé à leur place deux enfants de rang moins élevé.

Un autre hôte avait pris place parmi nous, un commerçant musulman de Dizful, qui avait le droit de voyager par ici à cause de sa femme, une Lur de la tribu des Ittivend au Sud-ouest de la nôtre. Il était en route pour aller la voir et aussi, d'après ce que je compris, pour ramasser des bronzes, bien qu'il n'en parlât pas. Mais il m'interrogea d'un air soupçonneux, visiblement peu enchanté de voir une Européenne sur ses chasses réservées. Ses manières douteuses faisaient un contraste désagréable avec la spontanéité amicale des hommes de la tribu, et s'il l'avait pu il aurait fait de son mieux pour m'empêcher de pénétrer plus avant dans le pays.

Cette nuit je dormis dans la tente des femmes. Elles firent preuve de sentiments amicaux. Mais nous étions gênées par la langue. Elles ne parlaient pas persan et je ne savais pas le lur ou laki comme on dit dans le luristan du nord ouest. Elles portaient des *sarbands* ou turbans,

encore plus gros que ceux d'Alishtar et de Khava et lorsqu'elles se mouvaient avec raideur dans leurs robes flottantes sous leurs énormes coiffures, c'était dans le demi-jour de la tente, comme si les visages d'un paquet de cartes prenaient vie soudain.

Ces tentes étaient beaucoup plus confortables que celles que nous avions vues auparavant et les gens y vivaient toute l'année. Elles étaient entourées d'un mur de boue de cinq pieds de haut qui les préservait du vent. À l'intérieur, un écran de rotin dans lequel des fils de laine dessinaient des motifs formait un étroit corridor et servait de porte.

Des sacoches, des « jajim » de Khuramabad et des tapis tissés dans le Luristan central étaient amoncelés sur les côtés, et on avait rangé les couvertures autour du foyer central. Je m'en servis sans appréhension, car je trouvais fort peu d'insectes dans le Luristan et les nuits étaient si fraîches qu'on est reconnaissant de trouver quelque chose pour se couvrir.

Le lendemain tandis que je déjeunais, les cris des messagers hors d'haleine m'apprirent la découverte d'un crâne. Je me précipitai sur le flanc de la colline et trouvai un attroupement autour d'une tombe. Celle-ci était du type le plus ancien, le squelette presque intact était couché sur le côté droit, la tête tournée vers le Sud et les genoux repliés. Il n'y avait avec lui qu'un silex aiguisé et trois tessons de la plus grossière poterie. Tout près cependant et dans le même type de tombe, on avait trouvé quelques semaines auparavant une magnifique jarre ornée de flammes brunes, tout à fait semblable à celles du tumulus de Gian près de Nihavend. J'achetai la jarre et ramassai le crâne qui se brisa dans ma main. Il exigeait un emballage soigneux. Je m'en allai pas trop satisfait des résultats de la matinée, j'avais espéré trouver une tombe de l'Age du Bronze et il était maintenant tout à fait vain de s'attendre à de nouvelles fouilles de la part de la tribu. Le fait que le squelette n'avait évidemment pas été placé dans la direction de la

Mecque calma les appréhensions des Lurs, inquiets de voir emporter des ossements. Mais ils n'étaient pas entièrement rassurés, la loi persane des antiquités ayant puni plusieurs tribus pour commerce illicite de bronzes. Le Gouvernement envoie de temps en temps des espions, puis oblige les chefs à payer des amendes. Il fait réellement des efforts louables pour sauver ce qui reste des tombes du Luristan.

Je savais que mes agissements allaient tout à fait à l'encontre de la loi, mais j'avais des circonstances atténuantes. Le pillage se poursuit sans cesse dans un pays que la police ne peut véritablement pas surveiller. Quand une expédition organisée pourra se risquer à venir ici, il ne restera plus grand chose à trouver. J'avais l'impression qu'on avait bien raison de chercher à découvrir le plus de choses possibles pendant qu'on était sur place. Quant à mes amis persans dont la gentillesse me rendit de tels services, ils n'avaient aucune responsabilité là-dedans, il ne leur vint jamais à l'esprit que j'étais venue sans pleins pouvoirs de Téhéran.

Après le déjeuner nous primes congé d'Abdul Khan et nous nous mîmes en route pour Chavari où nous devons rejoindre notre escorte. Notre guide lur Qal'a Kafrash nous avait déjà quittés la veille. Il me fit des adieux pleins d'amitié touchante, mais il emporta le gilet de peau de mouton de Hajji comme souvenir, sans y faire la moindre allusion.

Abdul Khan me procura un nouveau guide, un jeune homme à turban qui galopait comme un centaure sur un petit poney sauvage et qui aimait à rappeler les jours où le Luristan résonnait encore des coups de canon. Tandis que nous descendions de Gatchenah, il me demanda de faire un détour pour voir un de ses cousins malade qui habitait chez les Nurali de Jusuf Khan un peu plus bas dans la vallée. Ce Jusuf avait été un jeune chef adoré par tous les Lurs du Nord. Il fut pris et exécuté à Hamadan. Ces partisans dont était mon guide, enlevèrent son corps du cimetière; En quatre jours de voyage, ils l'apportèrent à

Kermenshah et de là, en poussant des lamentations aiguës, à son lieu de sépulture actuel à Hulailan. Le frère de Jusuf est maintenant chef du clan.

Il vint à ma rencontre lui-même et me conduisit sous une tente où gisait un mourant. Les gens de sa tribu assis ou debout autour de lui se répandirent en gémissements, à mon entrée. Mais le malade était déjà en route pour le grand voyage. Il contemplait un autre monde avec l'étrange regard étonné de la mort. Aucune foule ne pouvait forcer sa solitude, et son regard ne changea pas lorsque je baignai son visage et ses bras.

« Y a-t-il de l'espoir ? » me demandait-on, avec cette vive confiance qui fait tant de peine parce qu'on ne peut la satisfaire. Je fus soulagée de pouvoir ressortir au grand air dans le soleil. Les montagnes auxquelles le temps accorde de plus longues étapes changent plus paisiblement et plus imperceptiblement que nous.

Nous nous dirigeons vers le Nord à travers la chaîne basse derrière laquelle coule le Badavar. Mais il est plus prudent dans cette région de rester à découvert et notre guide nous conduisit de nouveau dans la plaine de Khava près du tertre de Cheha Husein. Puis, traversant la rivière et la route, nous obliquâmes au Nord-Ouest par les montagnes vers Chavari, l'extrémité N.-O. de la plaine de Krava qui s'étend avec quelques villages jusqu'au pied du Kuh-Garu.

A Deh-Kabud, le village le plus grand et le plus oriental, notre Sardari Naib avait son quartier général, et je le trouvai assis sur le plancher d'une vieille maison de guet avec des trous sur tous les murs pour qu'on puisse tirer à travers, ce qui produisait de nombreux vents coulis. Après avoir gravi quelques marches de pierre, évidemment d'anciennes pierres tombales, on arrivait sur une petite terrasse découverte où six policiers attendaient respectueusement.

Le Sardari me fit un accueil chaleureux. Il ne s'était pas attendu à me voir sitôt et n'avait pas pensé à me chercher un logement dans le village. Mais il y avait un

excellent diner en train et il m'offrit la moitié de son plancher pour dormir. C'était dur et froid, sous mon sac de peau de mouton sans parler de l'intérêt passionné que les six policiers prirent au minimum de toilette que je fis et des grattements des rats qui mêlèrent le bruit de leur trot à l'harmonie des ronflements du Zardari, si bien qu'au matin je n'avais aucune envie de passer plusieurs nuits dans une maison de guêt.

Une surprise plus désagréable encore m'attendait dans la cour. On donnait la bastonnade au sergent à plat ventre sur un tapis bleu étendu par terre : Un policier était assis sur ses chevilles, un autre sur ses épaules et deux autres le frappaient alternativement de chaque côté avec une lanière de cuir. Le Sardari assis auprès sur une selle retournée m'appela d'un geste amical. L'homme avait, me dit-il, volé les cartouches du gouvernement. Pendant ce temps, je concluais en moi-même que l'homme ne souffrait pas réellement, bien qu'il poussât de vigoureux hurlements à l'adresse de tous les *Imams* à la file. Les simples soldats font peut-être attention à la façon dont ils frappent leur propre sergent. Lorsque le Sardari eut compté 40 coups, les deux hommes lâchèrent leur supérieur qui cria et plia leurs lanières, tandis que la victime se levait un peu raide mais joyeux et saluait comme pour insinuer que le passé était le passé.

Nous nous préparâmes alors à nous séparer de nouveau. Je n'avais pas, dis-je, trouvé à Dillan le type de crâne que je voulais. Ce que je cherchais, c'était une de ces tombes dans lesquelles hommes et chevaux étaient, paraît-il, enterrés ensemble. Elles appartenaient à l'âge du bronze et on y avait trouvé le magnifique mors et les harnais qui avaient donné le plus grand intérêt aux fouilles du Luristan de ces dernières années.

On ignore à la fois leur époque et leur origine et on ne soupçonnait même pas la civilisation à laquelle elles appartenaient jusqu'à ce que les hommes des tribus eussent apporté à Kermenshah quelques bronzes curieux qui éveillèrent l'attention des archéologues. Peut-être

pourraient-elles expliquer l'apparition du cheval en Perse, et sa venue par ici : peut-être aussi forment-elles un maillon de la chaîne qui relie les Pré-Sumériens à leur patrie inconnue. En attendant, personne ne peut résoudre ces problèmes, car personne ne peut séjourner dans la partie du Luristan où se trouvent les tombes. On m'avait dit que je les trouverais à Alishtar ou Khava, mais c'était inexact comme on l'a vu. Elles sont creusées le long de la vallée du Saidmarreh et de ses affluents, dans le pays des Ittivend qui a une réputation particulièrement mauvaise parmi les tribus. Le coin le plus septentrional où apparaissent ces tombes, est la vallée Sar-i-Kashti, sur un petit affluent du Giza-Rud, à une bonne journée de cheval de Chavari.

Chavari touche la limite Nord des Ittivend à Duliskan et les Lurs pensaient qu'on pourrait peut-être y trouver quelques sépultures. En outre il était plus facile de présenter la chose au Sardari en deux étapes. Il est en général plus sage de ne pas demander aux gens l'autorisation d'aller dans un pays avant qu'on ne soit assez près de la frontière, pour qu'on puisse trouver des volontaires qui vous la font passer. Je décidai donc d'aller à Duliskan et de rejoindre notre escorte le même soir à Tudaru, la dernière garnison au Sud-Ouest. Nous ne voulions nous aventurer à Sar-i-Kahti situé au-delà de la zone placée sous le contrôle de la police, que si nous ne trouvions rien au Nord de cette contrée.

Chavari est la dernière région habitée par des populations sédentaires. Les emplacements de ses villages sont évidemment très anciens. Elle est presque entièrement peuplée d'hérétiques, restes sans doute d'un shisme ignoré plus ancien que le leur. Ce sont les Ali-Hahis et on prétend qu'ils sont capables de manger du feu ou, selon des esprits plus scientifiques, de s'asseoir dans le feu. Les Lurs orthodoxes ne les considèrent pas du tout comme des Musulmans, ils parlent d'eux comme d'infidèles.

Après les avoir quittés, on suit encore la pente du Kuh-Garu et on se trouve alors à l'extrémité supérieure

du pays de Khava d'où partent des vallées creuses qui s'allongent jusqu'à Giza-Rud. Mais ce n'est pas Khava ou Chavari, c'est Duliskan, et ces régions vagues qui n'ont pas de frontières visibles dans un pays où il n'y a pas une maison, à part quelques cabanes construites sous la pression du gouvernement par le Kadkhuda de Tudaru et qui ne sont habitées que lorsque la police est dans les parages. Ces lieux semblent se fondre l'un dans l'autre si bien qu'il n'y a pour ainsi dire de point fixe nulle part. (Les difficultés pour l'esprit minutieux d'un géographe sont infinies).

Comme je l'avais pensé, il n'y avait à Duliskan aucune des tombes que je cherchais. Et son chef était en vacances avec sa femme et sa famille dans un Imamzadeh qu'on apercevait entre des arbres sur la pente rouge du Kuh-Garu. Puisqu'il semblait qu'il n'y eut pas de trouvaillès à faire ici, je ne pensais pas qu'il valût la peine d'attendre pour le voir, et nous continuâmes jusqu'à Tudaru situé au pied de la grande montagne appelée Chia Dozdan que l'on voit de chaque côté à plusieurs milles de distance.

En approchant, tandis que nous galopions encore par les coteaux nus, couverts de gomme adragante, nous distinguons peu à peu, se profilant sur l'horizon, le contour du Tang-i-Charash et le défilé de Giza Rud où nous devions nous aventurer le lendemain. Les pentes de Sari-Kashti appurent aussi, bleu pâle dans le lointain vers le Sud.

Tudaru appartient aux Lurs Kakavend qui s'établirent ici dans le pays des Ittivend. Ils ont planté leurs tentes noires sur les rives d'un fleuve bordé de roseaux, et de chaque côté on aperçoit les crêtes de Gulanor et de Chia Dozdan. Leur chef était un personnage très aimable et amical et il nous reçut dans sa nouvelle maison humide au toit de pisé, et qui ne servait, c'était évident, que pour ces occasions officielles. Son petit garçon, coiffé d'un chapeau Pahlévi, était assis à côté de lui et il nous observait d'un regard inquiet, tandis qu'on m'offrait son dernier jouet, un magnifique poignard de bronze, découvert dans

quelque tombe. J'avais un couteau de poche et nous fîmes un échange solennel. Les hommes des tribus vinrent par groupes de deux ou trois me parler d'une façon paisible, si différente de la politesse servile des citadins. Mon voyage de Sar-i-Kashti faisait l'objet de la conversation. Il était impossible de m'y faire escorter, car la police ne s'aventurait au Sud de Tudaru qu'en masse compacte. Le mois dernier, dix policiers avaient été tués dans le défilé et le Sardari ne tenait naturellement pas à m'y laisser aller seule. Mais j'avais tous les hommes pour moi; ils pouvaient, me disaient-ils, me procurer un guide de toute confiance qui connaissaient les Ittivent; et ils m'amènèrent aussitôt Keram Khan, un Kaka-vend à l'air doux avec un éclair de malice dans le regard et des manières nonchalantes. Devant lui on avait l'air ridicule lorsqu'on se faisait du souci pour quoi que ce soit. Il portait la redingote couleur biscuit du 7^e génie dont il était très fier. Mais il se fit un peu réticent lorsque je me mis à examiner ses boutons et que je lui demandai où il se les était procuré : c'était un présent, me dit-il, au grand amusement de ses amis. Il ajouta ensuite, comme s'il avait eu une arrière-pensée, que c'était des hommes qui portaient les manteaux de l'armée russe qui les avaient volés.

Après quoi tout le monde admit que mon voyage à Sar-i-Kashti était chose convenue et le Sardari se tut. Il me fit promettre de n'y pas passer plus d'une nuit; il attendrait de nous savoir sains et saufs sur la piste de Harsin par laquelle nous devons revenir, et Keram devait lui envoyer des nouvelles, dès que nous l'aurions atteinte. A huit heures et demie le lendemain matin, je lui fis des adieux reconnaissants, je saluais les Kaka-vend de Tudaru tous réunis et nous nous engageâmes dans le défilé du Giza Rud. On appelle Tang-i-Vharash cette coupure étroite entre Chia-Dozdan, la montagne des Brigands à l'Ouest, et un groupe de hauteurs dont la première est Pir-i-Dozd (le vieux Brigand) et la dernière Peri-Kuh à l'Est. Une eau verte coule entre les saulés

et les herbes épineuses et le Badavar s'y jette à l'entrée du défilé.

Notre sentier passait à une certaine hauteur sur la pente de Chia-Dozdan. Autour de nous poussaient des taillis de chênes et de nêtres, premiers signes de la jungle du Sud. De l'autre côté de la vallée on pouvait voir un nouveau groupe de tentes de Kakavend avec leurs troupeaux noirs paissant alentour. Une petite procession en venait et se dirigeait vers la rivière avec un cadavre qu'ils allaient lancer dans l'eau courante en poussant des lamentations aiguës. Nous étions maintenant à l'endroit où les dix policiers s'étaient battus avec les brigands et où ils avaient été tués. C'était une entrée sinistre dans les montagnes.

Keram toutefois, allait en tête, insouciant, sans armes, en sifflant un petit air comme s'il se trouvait à Richmond Park, un dimanche matin. Le paysage semblait paisible avec toutes ses montagnes arrondies l'une derrière l'autre et baignées de soleil. La vallée s'ouvrait en un large fond vert de rizières où des hommes labouraient. Il faisait plus chaud qu'à Khava ou à Duliskan. Des tamaris commençaient à apparaître entre les saules. Aussi loin que portaient nos regards nous apercevions des caravanes de charbonniers se hissant péniblement derrière leurs petits bœufs noirs chargés d'énormes sacs sur le sentier de la rive qui monte du Saïdmarreh au sud-Ouest. Les hommes s'arrêtaient à l'ombre des rochers et mangeaient des poires sauvages cueillies dans le maquis. Keram me raconta que dans la vallée, on se trouve bientôt en présence d'arbres gigantesques : jamais le soleil ne traverse leur épais feuillage. On rencontre encore des panthères dans la forêt au bout de laquelle s'ouvrent les larges vallées de Hulailan et Tarhan, lieux de gisement de la plupart des tombes et des bronzes antiques.

D'ailleurs nous étions déjà dans une région à tombes. Nous dépassâmes un cimetière, pillé au bord du sentier. On a découvert d'autres sépultures tout le long des pentes du Chia Dozdan. La plupart contiennent une

jarre avec un squelette à l'intérieur, mais on trouve aussi des tombes circulaires avec des ossements d'hommes et de chevaux, du moins le dit-on.

Au bout de deux heures environ nous passâmes à gué le Giza Rud et nous nous dirigeâmes vers le Sud-Ouest par des ondulations herbeuses sous la falaise du Peri-Kuh, et suivîmes alors un fleuve appelé le Kangaveri qui mène à Sari-Kashti. Là aussi des tombes étaient éparpillées au pied des montagnes où la rivière coulait solitaire. Quelques tamaris poussaient entre les pierres blanches de son lit et des troupeaux de bétail y paissaient mais nous ne vîmes pas traces d'un être humain.

Cette région est tout à fait dangereuse. On risque à chaque tournant de recevoir un coup de fusil. Keram pour qui notre expédition était une sorte de partie de plaisir, ne cessait de murmurer à intervalles réguliers : « La main de la Dame a brisé le Talisman du Luristan », et il m'assurait qu'aucune femme européenne n'avait mis le pied ici auparavant : « Y a-t-il des policiers dans le pays » demanda Hajji devenu difficile, depuis qu'il voyageait avec une escorte. « Il y en avait deux : ils ont été tués » dit Keram négligemment sans se rendre compte de l'effet désastreux de ces paroles. C'était un homme charmant. Je crois qu'il n'avait jamais peur bien que la région parut fourmiller de parents de ceux qu'il avait tués, ce qui était d'ailleurs un handicap sérieux à son rôle de guide en dehors de sa tribu. D'autre part il y avait un certain avantage à voyager avec quelqu'un qui avait la réputation de tirer plutôt que de se laisser tirer dessus. Comme le disait Kéram d'un air très content de lui, ils pouvaient peut-être me tuer mais ils savaient que si j'étais avec lui il y aurait du grabuge ensuite.

Keram avait un réel sens de l'humour et il excellait dans le genre anecdote. Il me raconta comment il avait été dépouillé de son fusil pour avoir tué les cochons favoris du Gouverneur Arménien à Alishtar, le même qui avait trahi Mir Ali Khan. Les cochons paissaient près du château, et Keram en bon musulman, n'aurait jamais

pensé qu'on puisse se soucier de soigner de tels animaux, il s'amusa à en tuer six et blessa le 7^e. Le dernier se traîna en boitant jusqu'au château au moment où le Gouverneur en sortait pour sa promenade du soir. « Qu'est-ce que cela veut dire ? » demanda le Gouverneur. « J'ai tué 6 cochons dans le bois » : répliqua innocemment Keram. Aussitôt on lui enleva son fusil. « J'ai du me mettre à l'opium. Mon cœur regrettait trop les longs jours passés dans les montagnes. »

C'était l'heure de sa pipe, et je lui proposai de m'asseoir sur le bord de la route et d'attendre tandis qu'il fumerait, proposition qui le toucha évidemment beaucoup, car il ne cessa de la raconter à ses amis comme exemple de la Akklaq-i-shirin ou douceur de caractère des femmes européennes.

Pendant la bataille l'an dernier, il prit parti pour le Gouverneur contre Mehmed Ali Khan de Tarhan. Et il eut à subir des coups durs. Les ennemis tenaient les sources et les Kahavend étaient à court de nourriture. Les Persans jetaient des provisions du haut d'avions, mais malheureusement se trompaient de camp si bien que Keram eut la contrariété supplémentaire de voir ses ennemis manger sa pitance.

Maintenant il a un emploi prospère dans le gouvernement en quelque sorte comme agent de liaison entre l'autorité et les tribus, mais il n'en est pas heureux. « Ils nous ont changé en femmes. Ils nous ont pris nos fusils », disait-il : « Si j'avais apporté un fusil », m'informai-je « je suppose qu'il aurait disparu depuis longtemps. »

« Bien sûr » répondit-il « je l'aurais volé moi-même. »

Voler est un art national. Les Lurs y mettent leur amour-propre plus qu'en toute autre chose. On rapporte qu'aux temps des Croisades, ils étaient si habiles à escaler les murs que Saladin, les jugeant dangereux, les mettait en général en première ligne lors de ses attaques pour en exterminer le plus possible.

Lorsque le général persan monta à Duliskan il y a environ un an avec 1800 hommes, les Ittivend traversèrent les

lignes pendant la nuit et volèrent dans sa tente des vêtements et des armes. La nuit suivante les hommes de garde furent doublés mais les Lurs s'arrangèrent pour pénétrer dans la tente, retirer la couverture du lit du général et s'enfuir au moment où il s'éveillait. « Il n'y a personne au monde pour voler comme nous » dit Keram.

Je me demandai comment dans ces circonstances, les marchands juifs qui viennent chercher des antiquités jusqu'à Sar-i-Kashti, et qui, on le sait, portent de l'argent sur eux, trouvent moyen de passer les défilés. Il paraît qu'ils paient une amende régulière aux bandits sous forme de cartouches et achètent ainsi leur passage aux dépens des autres voyageurs.

Cependant après quatre heures de cheval depuis Tudaru, nous arrivâmes à Sar-i-Kashti. C'est une région aussi vague et mal délimitée que toutes celles d'alentour. Elle occupe le versant d'une montagne ronde appelée Bala Buzurg qui bouche la vue au Sud de Kangaveri. En venant de Khurramahad Sir A.T. Wilson la vit et en fit mention. Elle était pour lui à l'Ouest. Il y a un « imamzadeh » très saint sur sa pente Sud et les bandits fréquentent les abords du col. Le Bala Buzurg sépare les terrains découverts de la jungle bien que les vieux parmi les Ittivent se souviennent d'arbres poussant drus plus au Nord il y a seulement cinquante ans dans toute la région qui va de Giza Rud à Chia Dozdan.

Après deux heures de cheval le long du Kangaveri dans une solitude absolue, nous arrivâmes à un petit moulin fait de pierres rondes ajustées sans « mortier » au bord de l'eau. Le meunier, un Ittivent en haillons entouré de quatre enfants farouches réussit à surmonter l'ahurissement provoqué par notre apparition pour nous montrer du doigt le chemin des tentes d'Amanulla Khan, que nous cherchions, le long d'un petit affluent vers le Sud. Toute cette partie de la vallée abonde en silex rose et blanc affleurant au milieu d'une sorte de calcaire. La présence de tant de matière première pour les outils pourrait peut-être avoir quelque rapport avec la densité

de la population de cette vallée aux temps antérieurs à l'âge des métaux!

Nous grimpâmes le long des bords escarpés du torrent jusqu'à l'épaulement inférieur de Bala Buzurg et au bout de vingt minutes nous atteignîmes une verte combe pleine de chênes rabougris et de bouquets de petits hêtres. Deux groupes de tentes d'Ittivend se dressaient à une faible distance l'un de l'autre.

Amanulla Khan était absent. Il était parti pour cinq jours pour Alishtar où il allait régler ses impôts. C'était bien malheureux car il ne restait personne ayant quelque autorité, semblait-il, et les hommes nous accueillirent avec des regards qui étaient loin d'être engageants. Ils étendirent un tapis dans le salon de réception découvert de la tente et s'assirent en rond dans un morne silence. Au contraire de mes autres guides, Keram n'essaya pas d'expliquer ma présence. Il s'adonna à son opium dont l'heure avait été retardée, chose qui le rendait tout à fait incapable d'agir au cas où la situation deviendrait difficile et elle semblait empirer rapidement. Il s'interrompit un moment de fumer pour me dire qu'on pensait que j'étais une espionne. Je souris du mieux que je pus et consacrai toute mon attention à l'un des gros bébés lurs qui étaient toujours charmants. Heureusement l'oncle d'Amanulla Khan sortit du deuxième groupe de tentes. Il avait l'air d'un brigand mais au moins d'un brigand hilare. Il avait une petite barbe rousse courte et épaisse et un regard inquisiteur qui se posa fréquemment sur mes bagages. Je n'avais emporté avec moi que très peu de choses, ni manteau, ni lit de camp, ni jumelles, ni armes, ou rien d'autre qui put tenter un Lur. Mais malgré tout je sentais que les quelques biens que j'avais étaient en danger. On ne pouvait pas se méprendre sur la signification des coups d'œil qu'on leur jetait, même parmi les tribus amies. Mon chapeau avait toujours beaucoup de succès. Il était d'un feutre plus beau que tous ceux que l'on trouvait en Luristan, et je dus expliquer plusieurs fois que c'était un chapeau de femme et qu'un

homme aurait honte de le porter. Après quoi on le déposait à regret. L'oncle était un Ittivend de Duliskan et il ne se trouvait à Sar-i-Kashti qu'en visite. Il connaissait le Sardari Naib. Dès son entrée dans notre tente, Keram se montra beaucoup moins absorbé par son opium que je ne m'y étais attendue et il se mit tout de suite à lui dire que la police du Luristan Nord attendait anxieusement ma réapparition sur la rive sûre de Giza Rud. De temps à autre l'oncle à la barbe rousse hochait la tête et posait des questions en Laki que je ne pouvais comprendre. On apporta du thé et l'atmosphère se détendit légèrement. Je mis avec précaution la question des tombes sur le tapis. Il y en avait beaucoup au dire de l'assistance et les marchands venaient encore faire des achats malgré la nouvelle loi.

Mais ils refusaient de fouiller pour moi en l'absence de leur chef. Aucune femme, disaient-ils, n'avait jamais voyagé au Luristan. D'ailleurs ils ne pensaient pas que j'étais véritablement une femme et ils avaient entendu dire que le gouvernement envoyait des espions qui prétendaient venir chercher des antiquités. Ils ne voulaient pas aller contre la loi. Ces scrupules dans un district qui tire toujours sur les agents de la police, me parurent excessifs, mais qu'y faire ? Je ne pouvais pas attendre Amanulla Khan pendant cinq jours. Après que j'eus utilisé tous les moyens de persuasion et signé un papier par lequel je prenais la responsabilité de ce qui pourrait arriver, ils dirent qu'ils allaient voir s'ils pouvaient trouver quelque chose dans le cimetière qui se trouvait à l'arrière de la combe. Armés de pioches et de pieux, nous nous mîmes à les pousser ici et là dans les buissons mais bien que nos tentatives se poursuivissent jusqu'au rocher, nous ne trouvâmes que deux misérables galets. Rien de ce que je pus dire encore ne persuada mes compagnons de persister dans leurs efforts. De toutes façons les tombes dans lesquelles les chevaux sont enterrés sont rares, et on ne les trouve pas en un jour. L'oncle à la barbe rousse prenant Keram à part, murmura qu'il possédait

un camp en bas sur le Giza Rud où un nouveau cimetière inexplo­ré attendait d'être pillé, il nous y conduirait le lendemain. S'il trouvait une tombe du type que je dési­rais, je lui donnerai mon vieux manteau de fourrure, dis-je. Et après avoir ratifié ce traité d'alliance à voix basse de façon à ce que les autres puissances intéressées ne puissent entendre, nous retournâmes aux tentes pour le souper. Devant nous la vue était impressionnante. Notre combe se trouvait sous une sorte de saillie et la longue falaise rouge de Peri Kub semblait avancer vers nous au fond du vallon au delà du Kangaveri encadrée par les murs de drap noir de la tente qui nous abritait, elle brillait comme une fenêtre d'église dans le soleil couchant. On voyait l'autre campement sur un éperon inférieur, silhouette noire contre l'arrière-plan éclatant. La vallée basse s'emplissait des ombres du soir et le paysage aurait pu servir de cadre à une scène des plus paisibles. Mais bien que je ne compris pas grand chose à ce qu'on disait autour de moi, je connaissais Hajji aussi bien que Keram pour réaliser qu'ils n'étaient pas très à leur aise. Keram fumait de nouveau d'un air pensif. Mais il sauta en l'air très soudainement lorsque quelqu'un lui posa la main dans le dos. Il se rassit à un autre endroit et se mit à parler longuement d'une voix mesurée comme s'il faisait un discours au parlement. Les Ittivend écoutaient, le regard fixé au sol. Ils avaient un aspect singulièrement peu attrayant, pensais-je; l'oncle à la barbe rousse était également assis les yeux baissés et tirait ses cheveux teints au henné. Il jetait de temps en temps à autre à Keram un mauvais petit regard rusé. Une vieille femme vint s'asseoir à côté de moi; elle contemplait la vallée de ses yeux fatigués et tristes. Elle avait un vieux profil magnifique. Son fils était en prison à Khurramabad et elle attendait de savoir s'il devait être exécuté ou non. Toujours de la violence, toujours du sang versé! Il ne fallait pas s'étonner si les vieux avaient l'air triste et fatigué. A ce moment l'homme qui avait posé sa main sur le dos de Keram se leva et s'en alla. Keram reprit sa

pipe avec nonchalance. Les Ittivend continuèrent à observer leur silence déprimant. Mais l'impression de tension s'était en quelque sorte effacée. On entendait une remarque de temps à autre. L'oncle à barbe rousse vint vers moi et se mit à discuter le problème intéressant mais inexplicable de mon célibat. Et lorsque le dîner fut prêt nous étions en bien meilleurs termes que de toute la journée.

Je sus le lendemain la cause de leur perplexité. L'homme qui était assis à côté de Keram avait autrefois, un frère qui, ayant essayé de tirer sur Keram dans un défilé, avait tué son cheval. Keram tira à son tour juste à temps et tua l'Ittivend. Et lorsqu'il sentit la main du frère sur son dos, il crût qu'il allait recevoir un coup de couteau et il bondit de sa place aussi vite qu'il put. Il expliqua alors à ses hôtes qu'il n'aimait pas dîner avec un homme de la main duquel il s'attendait à être assassiné, et il les pria de l'éloigner. Les Ittivend ne prirent pas parti et attendirent que l'homme s'éloignât de son plein gré et nous laissât manger notre souper en paix.

Nous passâmes malgré tout une nuit anxieuse. Keram déclara que ce ne serait pas raisonnable pour moi de dormir avec les dames hors de son atteinte. Il installa mon sac de couchage au fond de la tente de réception et choisit pour lui une position stratégique entre moi et l'ouverture. Il empila soigneusement nos bagages sous ma tête et sous la sienne. On attacha les chevaux non loin, et Hajji se coucha à côté d'eux.

Des feux de camp Ittivend brillaient dans l'ombre de la vallée et sur les pentes les plus basses. Les falaises du Peri Kuh sortaient de l'obscurité baignées de clair de lune. Le silence était immense et magnifique.

J'allais m'endormir lorsque Hajji rampa vers moi et me recommanda de ne dormir que d'un œil, car la nuit ne se passerait pas sans ennui. Je relevai une de mes paupières pour le voir s'en aller et s'asseoir, petite silhouette vigilante et solitaire, gardant ses chevaux au

clair de lune. Puis je n'entendis plus rien jusqu'à ce que, vers minuit environ, les deux hommes m'éveillèrent en poussant des cris qui firent s'enfuir une vieille femme rampant par-dessous la tente dans la direction des bagages sur lesquels je dormais.

Je rendis visite aux deux femmes d'Amanulla Khan le lendemain matin. Elles avaient chacune leur tente et se voyaient très peu. Toutes deux étaient également belles, d'une beauté impériale. Dans une lumière diffuse elles se tenaient assises comme des idoles, chargées de colliers et de bracelets, portant le poids de leurs énormes turbans. Les tentes elles-mêmes étaient nues. La première femme d'Amanulla s'en excusa. Leur mobilier, me dit-elle, était sous clef à Khurramabad puisqu'elles n'avaient pu le garder ici au pays des voleurs.

Le brigandage en Luristan défraie toutes les conversations, comme le cheval ou les chiens dans une région de chasse.

Nous primes congé et les regards qui nous suivirent le long du sentier, manquaient d'aménité. Le Duliskani à la barbe rousse nous attendait à la tente située le plus bas et il marcha en tête avec Keram. Nous refaisions la route le long du Kangaveri. Keram se plaignit de n'avoir pas dormi. Hajji l'avait éveillé de temps en temps pour lui montrer des brigands au clair de lune sur le flanc de la montagne en face.

« Mais il n'y en avait pas, n'est-ce pas ? » dis-je.

« Peut-être y en avait-il » dit Keram de son air insouciant. « Ils sont allés à Bala Buzurg hier pour être prêts à nous recevoir aujourd'hui. Mais ils n'ont rien fait la nuit dernière.

Le camp de l'homme à la barbe rousse était situé au milieu du lit large et rocailleux du Giza Rud. Nous y fûmes accueillis par le *Kadkhuda* et une douzaine des hommes. Ils nous préparèrent une omelette tandis que nous nous asseyions et parlions bronzes. Mais même toute l'autorité de leur chef ne put les persuader de fouiller. Comme les hommes de Sar-i-Kashti, ils refusaient



de croire que j'étais une femme. Ils préféraient trouver leur butin eux-mêmes et le revendre à des marchands tout à loisir.

Comme nous déjeunions, deux bohémiennes passèrent. Elles ressemblaient à des Indoues et venaient pieds nus par tout le pays, traitées avec un mépris amical par les Lurs qui les mettaient au nombre des infidèles et disaient que cette race mange du porc bien qu'elle ne touche jamais à un coq. Les Lurs prétendent, assez pittoresquement d'ailleurs, que les Bohémiens sont de grands voleurs.

L'oncle à la barbe rousse et moi nous séparâmes, mutuellement désappointés l'un de l'autre. Comme il était incapable de me procurer une tombe, je me cramponnai à mon manteau de fourrure. Cependant je lui fis cadeau d'un porte mines en argent, malgré l'opposition de Keram qui ne pouvait souffrir ce gaspillage en faveur d'un Itti-vent et faisait de son mieux pour intercepter le cadeau. Il reprit sa bonne humeur dès que, abandonnant la contrée rivale, nous remontâmes le Giza Rud nous dirigeant vers l'habitat de notre propre tribu. Keram m'apprit que nous n'avions cessé d'être en danger « Il ne s'en serait pas inquiété, me dit-il, et je crois qu'il était entièrement de bonne foi, n'eut été le désagrément de n'avoir pas de fusil. »

Au coucher du soleil, avant d'atteindre le défilé de Tang-i-Charash, nous obliquâmes à l'Ouest et découvrimmes un petit campement de Kakavend en un lieu appelé Tarazak sur la pente Sud du Chia Dozdan. Nous étions à nouveau au milieu d'amis. Ils firent cercle autour de Keram en ponctuant de « Bah, bah ! ya Abbas ! ya Husein ! » le récit de ses aventures, frappés surtout par l'extraordinaire nouveauté qu'il avait amenée sur les sentiers inviolés du Luristan. Keram, entre deux pipes d'opium se donnait des airs de montreur d'ours. Nous étions assis autour du feu de racines entassées en notre honneur, et, à la fin, chacun s'endormit avec une agréable impression de sécurité que troubla à peine l'effondrement

de la tente au milieu de la nuit, un cheval ayant arraché un des piquets.

Le lendemain devait être ma dernière journée en Luristan et je laissai le reste de mes provisions : un peu de thé, et de sucre ainsi que quelques biscuits, au chef de tribu de Tarazak. Il était toujours difficile de faire accepter, même à des tribus tout à fait inamicales, un cadeau de cette sorte après avoir été hébergé une nuit; l'hospitalité est toujours gratuite, on ne songe pas à la marchandier.

J'étais au regret de quitter les nomades et leur montagne malgré leur mauvaise réputation. Sans doute n'hésiteront-ils pas à dépouiller un voyageur dans un défilé, sans se soucier des conséquences de leur acte. Ils ont une manière pittoresque de sucer leur index et de l'élever en l'air pour exprimer le complet dépouillement du malheureux en cette occasion. Mais dans leur tente ils sont pour la plupart accueillants et aimables, grands amateurs de plaisanteries et très bons causeurs. Il est agréable de temps à autre de fréquenter des gens qui prennent la vie légèrement, qui n'ajoutent pas trop d'importance à ce monde transitoire et ne sont pas assez absorbés par les soucis du lendemain pour n'avoir plus le temps de jouir de l'existence.

Nous mîmes environ trois heures et demie à faire notre dernière étape jusqu'à Harsin, par-dessus l'épaule Sud-Ouest du Chia Dozdan. Il faisait bon chevaucher sur les pentes douces qui aboutissaient à des cols faciles. De-ci, de-là, des groupes d'arbres apparaissaient dans les creux où s'abritaient les tentes. Par larges ondulations successives le paysage se fondait dans le lointain bleu du Sud. Soudain une brusque cassure du sol nous découvrit la profonde vallée de Harsin dominée par des montagnes abruptes. La ville et ses jardins se distinguaient bien loin au-dessous de nous. Keram me demanda de l'excuser de ne pas aller plus loin. Les Harsini pourraient bien le tuer s'ils s'emparaient de lui. Un jour déjà il avait failli être pris par un groupe de Harsini en train

de chasser. Il se trouvait dans une grotte et la fumée de son feu l'avait trahi. Ses ennemis allaient entrer curieux de voir qui se cachait en ce lieu quand l'un d'entre eux se mit à éternuer. Comme personne ne veut pénétrer dans un endroit inconnu après un si mauvais présage Keram eut la vie sauve.

Je lui demandai l'origine de sa querelle avec toute une commune.

« C'est après une rixe, il y a deux ans », me dit-il, « je vivais alors à Harsin car j'avais épousé une femme Harsini et j'avais une maison en ville. Un soir à la *Chaikhana* une discussion s'est élevée et j'ai tué quelqu'un. J'étais dans mon droit, mais peut-être n'ai-je pas réfléchi avant de tirer. Quoiqu'il en soit, quand je fus rentré chez moi pour me coucher, ces damnés Harsini s'attroupèrent devant ma porte en criant qu'ils ne voulaient pas de nomades dans leur ville et que je devais m'en aller. Je grimpai sur le toit et déclarai que je ne m'en irai pas. Là-dessus ils se mirent à tirer, je fis feu à mon tour et j'atteignis quelques-uns des leurs. Puis ils encerclèrent la maison. Moi j'allai dans la chambre haute qui avait une petite fenêtre d'où il était facile de tirer et nous continuâmes à nous canarder jusqu'au matin et tout le jour suivant. La maison avait des murs élevés de sorte qu'on ne pouvait entrer de nulle part. Et j'avais un ami parmi les assaillants, il grimpa jusqu'à moi dans l'ombre pour me parler. Je lui dis d'aller dans la montagne appeler la tribu à l'aide. Cependant les Harsini savaient que je fumais tous les soirs ma pipe d'opium et ils comptaient bien pénétrer chez moi lorsque je m'arrêterai de tirer. Mais ma femme était bonne épouse; je l'installai à la fenêtre avec le fusil, elle continua à tirer tandis que je fumai et elle prétendit avoir atteint un homme. En tous cas, nous avons tenu bon toute la nuit et le lendemain matin, à l'aube, tic, tac, nous entendîmes des coups de feu partout dans la montagne. Les Khakavend arrivaient. Notre tribu comptait 8000 hommes aptes à combattre, avant les batailles de cette dernière année. Et voici, les Harsinis surent ainsi que la

tribu s'avancait contre eux et ils se dispersèrent comme des fuyards. Ma femme sella mon cheval et je m'en allai seul à la rencontre des miens. Je revins avec eux sur la montagne jusqu'à cet endroit. Et je n'ai jamais été à Harsin depuis. »

« Et qu'avez-vous fait de votre femme? » lui demandai-je. « J'espère que vous l'avez emmenée. Elle me paraît être une personne fort précieuse. »

« Je l'ai envoyée chercher après » dit Keram. « Elle est encore avec moi, ajouta-t-il, comme si c'eût été un fait remarquable. « Je l'aime bien, elle vaut un homme. »

Après quoi nous nous séparâmes. Je donnai à Keram mon manteau de fourrure que n'avait pas mérité le chef Duliskani et j'y ajoutai la petite monnaie qui me restait. Puis je descendis au pays des automobiles d'où je demandai par téléphone une voiture pour Kermenshah. Quant à Keram, il retourna à Tudaru où, à n'en pas douter, il garde toujours au fond du cœur le regret des jours divertissants alors que tout le Luristan était pourvu de fusils.

CHAPITRE II

LE TRÉSOR CACHÉ

Les Lurs de Pusht-i-Kuh sont les plus beaux habitants de Bagdad. Ils circulent dans leur robuste nudité parmi les Shi'as de la ville aux joues blêmes. Une ceinture nouée autour de la taille retient leurs haillons et, sur le dos ils portent un épais coussinet de feutre destiné à recevoir des fardeaux; leur bonnet de feutre du pays est entouré par un semblant de turban. En hiver ils s'accroupissent en troupe contre un mur ensoleillé ou bien ils dorment à l'ombre sur les pavés sans se soucier de la circulation autour d'eux. Ils ne parlent que leur propre langue et vous les prendriez pour de véritables mendiants. Mais un jour il vous arrive de les voir rasés, lavés et vêtus de leurs habits des jours de fête. Vous apprenez qu'ils sont de telle ou telle tribu de la région montagneuse avoisinant la frontière orientale de l'Irak et vous découvrez qu'ils sont fiers et qu'ils comptent tout autant dans leurs districts écartés que n'importe quel membre d'une famille campagnarde dans le sien.

Ils possèdent trois hôtelleries ou *manzils* à Bagdad et ils sont tous originaires du pays qui s'étend entre la route Khanikin-Kermenshah au Nord et Dizful au Sud. Presque tous exercent le métier de porte-faix et se chargent de malles, ou de barres de fer d'un poids invraisemblable. Ils vont pieds nus et courbés parmi la foule.

Il y a sept ans ces tribus gouvernées par leur Vali étaient plus ou moins indépendantes et vivaient dans une aimable anarchie un peu inquiétante pour le voyageur

occasionnel. Le Vali eut des ennuis et prit la fuite. Ses fils se révoltèrent contre lui. Il est à présent avec une partie de sa famille en exil dans l'Irak tandis que Riza Shab tient son pays sous une poigne de fer. Bien que pour une région aussi écartée le Pusht-i-Kuh ne soit pas spécialement dangereux, et bien qu'il ait de grands attraits, avec ses montagnes et ses forêts toutes proches de la plaine désertique, les citoyens de Bagdad n'en ont pas fait une station estivale. En réalité, il reste sans doute aussi primitif qu'il y a dix siècles ou plus.

Une fois l'an les Lurs de Pusht-i-kuh qui travaillent à la douane de Bagdad donnent une représentation théâtrale et exposent devant un petit auditoire la vie et les coutumes de leur province. On y entend des chants sur un diapason aigu et sanglotant qui rappelle le youleur des Alpes et on y voit des bandits en vêtements blancs, le visage emmitoufflé jusqu'aux yeux, comme s'ils avaient mal aux dents. C'est le costume réglementaire du bandit en Orient.

D'autres acteurs portent les grands manteaux de velours noir attachés par une ceinture, le poignard sur le ventre et le turban à glands. D'autres encore, ont les houppelandes de feutre blanc des bergers et le bonnet pointu d'où ne sort qu'un demi-cercle de cheveux. Le charme de la représentation, c'est qu'il ne s'agit pas d'une simple tradition désuète. N'importe qui peut assister au même spectacle s'il se donne la peine de grimper depuis le désert de l'Irak jusqu'aux crêtes montagneuses les plus solitaires en plein Pusht-i-kuh.

Jusqu'à l'année dernière on ne trouvait dans cette contrée élevée et retirée aucune maison, sauf ici et là une construction appartenant au Vali. A présent les Persans sont en train d'édifier la capitale Husainabad. Ils ont commencé par quatre avenues inachevées et un quartier de bâtiments administratifs. Déjà la route d'autos de Kermenshah projette les ombres du progrès sur les esprits rebelles des indigènes. Ceux-ci vivent dans des tentes éparpillées par petits groupes entre les hautes

chaînes de montagne et se déplacent selon les cas vers l'Est ou vers l'Ouest pour passer l'hiver dans des pâturages plus chauds. A les voir on pourrait supposer que les tribus vivent ainsi depuis le commencement des âges. Mais en réalité le pays est couvert de ruines de villes et de villages datant probablement du temps où les Lurs Atabeks construisaient leurs demeures en des lieux habités depuis longtemps par leurs prédécesseurs, les Kurdes Hasanwayds de Sarmaj près de Harsin et encore auparavant par les Sassamides.

Juifs et Chrétiens s'étaient installés dans cette région dans des temps très reculés. Et des tombes beaucoup plus anciennes gisent enfouies dans la terre et les épines, mais visibles encore pour l'œil des initiés et des indigènes.

La chaîne presque ininterrompue du Kebir Kuh divise le pays, et plus loin vers le Sud Est c'est le Saidmarreh qui s'appelle Kerkha dans sa partie la plus connue. Ce beau fleuve vert et profond coule entre ces montagnes désertiques dont les arêtes couleur de rouille pareilles à des coques de navires renversées sont disposées en chaînes parallèles vers l'Est. Le Lakistan, rive orientale du fleuve, est une contrée dangereuse d'où viennent des brigands Bairanwand et Sagwand. Ils traversent le fleuve, à la fin de l'été et pillent les indigènes vivant aux confins des deux pays.

J'ai passé dans le Nord du Lakistan en venant de la plaine de Nihavend. Mais il était entouré d'un cordon de police si serré et avait la réputation d'être si peu sûr pour le voyageur que je pensais avoir plus de chance d'atteindre le centre du pays en traversant les étendues désertiques du Pusht-i-Kuh, si toutefois cette traversée restait possible. Ma théorie aurait été couronnée de succès si la découverte d'un trésor enfoui n'était venu embrouiller les choses.

Le Trésor.

Un soir dans une réunion, quelques jours avant la date fixée pour mon départ, quelqu'un me dit : « Puisque vous pensez au Luristan, aimeriez-vous aller à la chasse au trésor ? »

— Oui, énormément repondis-je, dans mon ignorance et ma témérité.

— Très bien. Je vous amènerai un compère demain matin.

Et c'est ainsi que je m'engageai dans cette aventure. Le compère était un jeune homme de 18 ans environ qui était parti jeune de chez lui et avait été teinté de civilisation. Celle-ci n'avait pas pénétré très profondément, guère au-delà de l'arak, des cigarettes, de la chemise européenne sans col, et d'un désir ardent de vivre dans le Ferangistan avec une femme Ferangi dont la nationalité exacte serait définie plus tard après la découverte du trésor.

Le trésor se trouvait dans une caverne dans les montagnes. De nos jours, personne ne voyage dans le proche Orient, surtout depuis la résurrection de l'archéologie, sans entendre à chaque pas parler de trésors cachés. La découverte d'une simple pièce d'or, ou même de cuivre (peu importe pourvu qu'elle ressemble à de l'or) remplit toute la commune de rumeurs. Aussi étais-je assez sceptique quant au trésor.

Mais tandis que le récit se développait, des faits émergeaient des digressions inutiles comme des momies de leurs bandelettes et je commençai à entrevoir quelque chose de plus positif qu'à l'ordinaire. En fin de compte, je tombai d'accord avec mon ami de l'autre soir et pensai qu'il devait y avoir quelque chose là-dessous.

Le père du jeune Hasan mon compère, était le chef ou l'un des chefs d'une petite tribu cachée dans les replis du Kebir-Kuh, dans une région que les cartes actuelles

indiquent encore comme ne faisant pas partie du cadastre.

Quelques années auparavant un homme de la tribu était venu faire à Hasan le récit suivant : Pris par un orage sur le versant de la montagne, il s'était réfugié dans une caverne dont ces terrains calcaires sont remplis, il avait vu briller quelque chose dans l'obscurité et avait trouvé 20 cassettes d'ornements d'or, de poignards, de pièces de monnaie et d'idoles. Il avait pris ce qu'il pouvait cacher sous son abba et il avait donné une douzaine de poignards et une poignée de bijoux à son jeune maître. Hasan n'y avait jamais été mais il connaissait l'endroit. Il en possédait une carte qu'il devait me montrer. Comme il ignorait la valeur des objets et qu'il avait peur de la responsabilité qu'il assumerait en les sortant lui-même de la Perse et de l'Irak, il désirait trouver quelque Anglais en qui il put avoir confiance pour l'aider dans sa tâche.

Jusqu'à présent tout allait bien. Mais alors les choses se compliquèrent. Au moment où l'homme de la tribu avait apporté son butin, Hasan l'avait fait voir en même temps que sa carte à son ami le plus cher, un camarade d'école et lui en avait confié la garde. L'ami le montra à son père, un Arabe ex-vizir, jouissant d'une certaine considération dans la ville de Mossoul. Cet homme s'empara des objets et non seulement refusa de rendre ce qu'il avait, mais réclama sa part du trésor resté dans la montagne. D'après Hasan, il était prêt à faire l'impossible pour empêcher toute tentative visant à atteindre la caverne sans son agrément. Sans doute ne jouerait-il pas franc jeu, même si on obtenait son autorisation et si on lui promettait une part du butin.

Par ailleurs, il ne pourrait rien faire de son propre chef car il n'était pas aimé des tribus et n'oserait pas se risquer sur leur territoire. Son fils était toujours l'ami d'Hasan et prêt à tout moment à voler les bijoux dans la maison de son propre père pour les rendre à leur légitime possesseur.

Pour l'instant, le fait qu'ils se trouvaient entre les mains d'un ennemi m'empêchait de les voir. L'entreprise

serait un véritable saut dans l'inconnu en ce qui concernait la valeur réelle de la trouvaille et présenterait de grandes difficultés, car, outre les autorités persanes, les hommes des tribus devaient être tenus dans l'ignorance. Le trésor, même si l'on parvenait à le transporter en secret pendant cinq jours de marche dans les montagnes solitaires, aurait encore à échapper aux pièges du méchant vizir en Irak.

Beaucoup d'objets de valeur ont été trouvés dans cette région. C'était un fait certain, capable de contrebalancer les risques de l'aventure sans compter l'attrait de la chasse au trésor en elle-même. Les trouvailles passent en contrebande la frontière et, vendues à des trafiquants, elles perdent toute importance historique, les traces de leurs origines étant effacées.

C'est ainsi que tout récemment encore le grand trésor de Nihavend a été gaspillé. Pour l'amateur d'antiquités c'est une véritable aubaine de trouver et d'identifier quelque chose dans sa caverne originelle.

Je déclarai que je ferais de mon mieux pour atteindre l'emplacement du trésor. Hasan devait m'y rejoindre un jour ou deux après mon arrivée et nous nous chargerions de tout ce que nous pouvions emporter. Puis nous étudierions la voie à suivre pour atteindre un Musée et le Gouvernement persan. Hasan avait pour mission de me procurer un guide sûr et un déguisement éventuel.

A mesure que mes entretiens avec le jeune Lur se prolongeaient, mon rôle dans l'aventure semblait grandir et prendre un aspect de moins en moins rassurant. Je ne pouvais évidemment pas compter sur Hasan pour garder le silence. La discrétion de l'Orient est un mythe à mon avis. A ce sujet le cas de l'homme si fier d'avoir assassiné le fils de son hôte me paraît bien caractéristique. Il ne put s'empêcher de parler de son haut fait et se trahit ainsi lui-même. J'étais convaincue qu'il en serait de même avec Hasan. L'ennemi sans aucun doute avait eu vent de quelque chose avant même mon départ et avait persuadé la police de confisquer le passeport du jeune garçon.

Je décidai de chercher le trésor en dépit de tout et de me mettre en route aussitôt que possible. M... qui portait la responsabilité de m'avoir, le premier, suggéré cette escapade devait avant tout s'assurer que le jeune Hasan me suivrait, et ensuite veiller à ce que le vizir ne fit rien d'irréparable pour empêcher la réalisation de nos projets en mon absence. Nous assurâmes Hasan, qui d'énergie faisait craquer ses phalanges, que nous lui ferions récupérer son passeport et faciliterions son départ. Lui, en revanche, devait cesser d'intriguer et jouer franc-jeu s'il en était capable. Il ne devait pas faire le voyage avec moi ce qui était un soulagement pour moi car la police le recherchait pour avoir fomenté une révolte et de plus il était d'âge à être atteint par la conscription. Mais il jura ses grands dieux qu'il viendrait me retrouver au bout de cinq jours. Il apporta la carte, un sale chiffon de papier sur lequel un petit tracé ovale marquait l'emplacement des jardins de la tribu. Un sentier descendait dans une vallée puis remontait la pente opposée. Il suivait la crête orientée vers l'ouest et après avoir franchi deux ravins, il aboutissait à un troisième, où se trouvait le trésor dans une caverne cachée derrière cinq arbres.

— Vous ne pouvez pas vous tromper, dit Hasan, si je ne suis pas là quand vous arriverez, entrez dans la caverne et faites ce que vous pouvez. Mais il ne faut pas que les tribus se doutent que vous recherchez quelque chose de précis.

L'entreprise me parut désespérée après cette dernière recommandation s'ajoutant encore au caractère sommaire de la carte. Mais une introduction auprès de la tribu pouvait nous servir et si l'affaire échouait, je n'en espérais pas moins poursuivre la route que je m'étais tracée moi-même et découvrir d'anciens lieux de sépulture dans le Tarhan.

La veille de mon départ, Hasan revint me voir encore une fois. Il m'apportait un joli vêtement fait d'une étoffe à fleurs qui selon le jeune homme, devait me faire passer

inaperçue dans les montagnes du Kurdistan. J'avais acheté pour cinq roupies un abba de couleur beige orné d'or au cou, et une paire de souliers giva à semelle de toile. Mon équipement me paraissait à la hauteur de n'importe quelle circonstance. Notre bagage était léger. Point de lit mais un sac de couchage, une sacoche remplie d'un côté de vêtements et de médicaments, et de l'autre de provisions de bouche, en particulier du thé et du sucre. Le lendemain matin arriva Shah Riza notre guide, vêtu d'une longue robe rayée jaune et blanche, d'un veston gris usé et d'un turban bleu enroulé autour de sa vieille tête ébouriffée. Il n'avait pas le moindre bagage.

Shah Riza est en réalité un fabricant de couvre-pieds, mais il a l'air d'un philosophe et il l'est aussi à sa façon. Sa philosophie consiste en une résistance passive aux flèches et aux coups du sort. Il les subit avec l'air de penser à autre chose, mais il est prêt, à sa manière tranquille, à tirer parti de la moindre accalmie dans ce monde mauvais. En tant que serviteur il laissait beaucoup à désirer, il laissait même tout à désirer si l'on admet qu'un serviteur doit servir. Mais c'était un charmant vieillard. Il était capable, alors que tout le monde s'agitait autour de lui, de rester assis pendant des heures, occupé à remplir des petits tubes de papier de tabac du pays. Il semblait plongé dans ce qu'on pourrait qualifier de résignation suprême. En réalité, il ne s'agissait chez lui que d'une béate rêverie diurne, bien éloignée de mon univers pénible à moi, qui ne cessais de chercher des clés, de réclamer à manger et exiger mille choses dont il était censé s'occuper.

La première sottise qu'il fit, ce fut d'arriver le matin du départ sans passeport. Notre expédition fut retardée tandis que j'allais essayer d'en obtenir un à la légation de Perse. « Vous ne l'aurez pas avant une semaine, et même au bout de ce temps nous ne pouvons pas vous le garantir. » Le secrétaire persan me regarda d'un air hésitant en me tendant la photo du philosophe. Et je jugeais que la

meilleure chose à faire était de m'esquiver le plus tôt possible avec ou sans passeport.

Chargeant donc une auto de nos bagages, nous traversâmes le désert de Kut jusqu'à Bedrah à la limite de la Perse.

Nous passons la frontière.

Le grand et presque seul avantage qu'il y a d'être une femme, c'est que l'on peut toujours faire mine d'être plus bête que l'on est, sans que personne en soit surpris. Quand la police arrêta notre voiture à Bedrah, nous demandant le lieu de notre résidence, le chauffeur qui n'en savait rien, répondit qu'il fallait interroger la dame.

— C'est bien inutile, déclara le gendarme, c'est une femme.

— Oui, dit le chauffeur, mais elle sait tout, elle sait l'arabe. Le gendarme se tourna vers moi.

Je n'avais pas la moindre idée du lieu de notre résidence et je regardais mon interlocuteur d'un air stupide qu'il jugea tout-à-fait naturel. Là-dessus, le philosophe se leva et dit que je logeais dans la maison vide du fils du Vali de Pusht-i-Kuh.

Cette explication nous satisfit également, le gendarme et moi, et nous remontâmes le lit caillouteux de la rivière de Bedrah vers des palmeraies situées sur la gauche et où la maison et le petit village sont enclos dans des murs de boue et entourés d'arbres. Le chauffeur nous quitta sans avoir contenté sa curiosité. On étendit des couvertures et on déposa nos bagages dans une cour pavée et munie d'un bassin. Bientôt nous fûmes entourés par une bande d'exilés persans, parents de Shah Riza pour la plupart.

Nous passâmes dans cet endroit trois jours fastidieux, car je n'avais pas encore sondé l'abîme d'incompétence de mon philosophe et je m'attendais à le voir déployer une certaine activité. Je fus un peu réconfortée par « The Pilgrims Progress » que j'avais sur moi par hasard

et par les services des notables du village. Dans cette singulière petite société d'émigrés, ce n'étaient que chuchotements, et intrigues et relations illicites avec les représentants de l'ancien régime de Pusht-i-Kuh. Je me rendis bientôt compte que si l'on me voyait avec mes amis, ils seraient aussitôt, et avec certaine raison, qualifiés de « suspects » par n'importe quelle autorité persane.

Cependant la traversée de la frontière avec ou sans passeport ne semblait présenter aucune difficulté. Nous devions être guidés par quelque membre de la famille dont on pouvait être sûr qu'il ne nous trahirait pas. La contrebande des tissus, du thé et du sucre est à présent tout-à-fait commune et constante. On connaissait les sentiers les plus secrets et il n'était pas difficile de passer inaperçu et de se procurer des bêtes de somme. Mahmud, le cousin de Shah Riza irait à pied chez des amis qui habitaient juste au-delà de la frontière et organiserait les détails de l'expédition.

En attendant, les hommes restèrent à comploter tard dans la nuit, accablant le pauvre Shah Riza d'avis contradictoires, de sorte qu'il avait plus que jamais un air de philosophe, déconcerté devant les divers aspects de la vérité. Ils étaient accroupis autour du bassin à la lueur d'une lanterne, Shah Riza au milieu d'eux, ses boucles grises en désordre, son regard tourmenté allant de l'un à l'autre. On cherchait à le persuader qu'un chapeau Pahlevi et un pantalon étaient indispensables à quiconque voulait se rendre en Perse, même s'il pouvait s'en passer par ailleurs.

À sa gauche était assis le régisseur du Vali, un jeune homme à la silhouette élancée qui ressemblait à Rodolphe Valentino. Sous son large turban apparaissait un visage aux yeux brillants, aux dents blanches et dont l'expression ne m'inspirait guère confiance. À sa droite se tenait son oncle le chef du village, un paysan à la face ridée et matoise mais qui souriait avec bienveillance quand personne ne le contredisait. Un peu à l'écart le cousin Mahmud aux yeux lourds et endormis, à la moustache tombante,

offrait le type classique du Lur. Il avait l'air de quelqu'un prêt à agir pendant que les autres parlent.

Et l'on parlait beaucoup. J'éprouvais des doutes sérieux quant à l'issue de toute l'aventure. Le crime à mon avis n'avait rien d'amusant. Evidemment le risque plaît à l'esprit humain et lui est nécessaire, mais de là à faire quelque chose qui une fois découvert, entraîne le blâme général ne peut qu'humilier quiconque n'est pas assez endurci pour se moquer de l'opinion d'autrui. Seul un fanatique peut être un criminel heureux. Je songeai, par contraste avec ce que nous allions entreprendre, aux risques attrayants des courses de montagne ou des explorations alors qu'on ne s'encombre d'aucun mobile secret et je décidai de renoncer dans l'avenir aux trésors cachés.

Les hôtes étaient partis, le Philosophe dormait déjà sur les pavés, enroulé dans sa couverture comme dans un cocon. Mahmud faisait sa toilette de nuit, c'est-à-dire qu'il s'occupait surtout de son fusil qu'il chargea et glissa sous un coin de sa couverture au pied du palmier. Une autre couverture posée par-dessus devait lui servir d'oreiller. Il déroula son turban et l'enroula à nouveau plus serré mais d'une façon moins élégante que pour le jour. Puis il but une gorgée à la gourde de peau de chèvre suspendue à un arbre et s'étendit pour dormir.

Mais réveillé au moindre bruit, il faisait des rondes pour surprendre des voleurs tentés par les dattes dont les lourds régimes luisaient au clair de lune. Du reste personne ne pouvait s'attendre à dormir beaucoup car il y eut une éclipse de lune et la nuit ne fut plus qu'un vacarme discordant. Sur chaque toit on tapait sur des boîtes en fer blanc, les femmes criaient, les chiens aboyaient et de temps à autre s'élevait le jappement aigu d'un chacal. À la fin je me levai et j'essayai de donner quelques notions sur le système solaire à Shah Riza qui, accroupi, fumait en observant un silence méditatif.

— On dit, fis-je de l'air détaché qui convenait à une théorie aussi risquée, que c'est l'ombre de notre monde qui cache la lune.

Même l'indulgence distraite du philosophe s'émut à ces mots.

— Voilà qui est tout à fait impossible, dit-il. Tout le monde peut voir qu'un insecte est en train de ronger la lune. Il est vivant, il est doué d'un esprit. C'est un présage de guerre et de malheur. Mais ce n'est qu'un signe et Allah ne permettra pas que les choses se gâtent tout-à-fait.

— Comme pour répondre à ces paroles, la lune réapparut comme une braise d'un rouge sombre. L'obscurité se dissipa par degrés et le ciel redevint lumineux. Le vacarme s'apaisa et renonçant à dissenter sur le système solaire, il nous fut possible de nous rendormir.

Le résultat des délibérations de la nuit apparut en son temps sous la forme d'un jeune contrebandier originaire de l'autre côté de la frontière. Il portait des givas de laine, une tunique de laine blanche allant jusqu'aux genoux et sur la tête un bonnet rond en feutre. Il avait en main une canne solide à poignée de fer et il semblait se soucier fort peu des gendarmes postés le long de la frontière.

— Cependant si vous désirez avoir un passeport, nous dit-il, j'ai un ami qui peut facilement vous en acheter un, le voyage sera plus agréable pour Madame si elle n'a pas peur de la police.

La proposition me parut raisonnable et le prix modique. Je dis : « Achetons de toute façon un passeport et soyons prêts à partir demain matin. »

Nous passâmes le reste de la journée à nous procurer des mules, à trouver un deuxième guide appelé Alidad, individu à l'air sinistre dont l'œil gauche était toujours fermé et qui prétendait que chez les Anglais l'argent coulait comme de l'eau. Shah Riza eut toute liberté de s'occuper de son propre costume, mais il n'en fit rien jusqu'au moment où nous fûmes prêts à monter en selle le lendemain. C'est alors que nous faisant attendre, il alla au bazar de Bedrah et en revint plus d'une heure après portant un petit morceau d'alpaga noir de la taille de deux grands mouchoirs. Il espérait pouvoir en tirer en

route un pantalon. Moins convaincue que lui, mais désireuse de partir à tout prix, je ne fis pas d'objections, et traversant la dernière bande de terrain désertique au Nord-Est, nous nous dirigeâmes vers les montagnes.

Une tempête de sable se préparait. Nulle trace de vie au premier poste frontière, bâtisse carrée et solitaire entre deux cours d'eau à sec. Nous le dépassâmes en hâte, cherchant le couvert des tamaris le long des rives basses de Kunjan Cham jusqu'au moment où nous pénétrâmes en pays persan dans un creux à l'abri de tout regard. C'est là qu'habitait notre contrebandier, dans une petite agglomération de huttes au toit de feuilles entre lesquelles soufflait la tempête de sable. Son père étant chef de l'agglomération, il nous souhaita la bienvenue et toute la colonie fut du complot.

— Il vaut toujours mieux avoir un passeport que de n'en pas avoir, dirent-ils, mais il faut que Shah Riza ait un chapeau Pahlévi et un pantalon.

Shah Riza trouvait évidemment que son rang social était lié à sa longue robe jaune et il considérait avec mélancolie le changement qu'on lui imposait. Il produisit son alpaga noir d'un air de regret. Après quoi l'assemblée des anciens qui avait bien quelques doutes mais manquait de connaissances techniques, s'adressa aux femmes de la tribu. Celles-ci vinrent en groupe du fond de la tente et, considérant le malheureux coupon d'étoffe avec mépris. « Il y en a tout juste assez pour une jambe » dirent-elles, et s'agenouillant dessus, elles le mesurèrent avec la paume de leurs mains puis le retournèrent de côté et d'autre. Quand chacune d'elles l'eût tripoté à son tour, elles abandonnèrent tout espoir d'en tirer parti, tandis que Shah Riza demeurait perdu dans une triste méditation.

J'en étais à me demander si nous finirions par nous mettre en route lorsque nous vîmes apparaître un jeune homme qui jeta devant nous sur le sol une paire de pantalons tout à fait présentable.

Malgré tout, notre entreprise semblait vouée à l'échec.

Le Philosophe tâta l'objet ainsi produit entre le pouce et l'index en marriant qu'il n'était pas assez beau. Mais pour l'instant j'en avais assez de lui et de ses vêtements. Je me levai du meilleur tapis sur lequel on m'avait reléguée et m'avançant au milieu du cercle tribal, je me penchai pour examiner soigneusement le pantalon et déclarer que je n'en avais jamais vu de plus sortable et qui fut mieux adapté à un voyage en Perse. Les partisans du jeune homme firent chorus. On trouva un chapeau Pahlevi qu'on mit sur la tête du Philosophe ce qui lui donnait un air de légèreté déplacée. Il se leva avec un soupir, prit une branchette, autour de laquelle il enroula une ficelle rose, et s'en servit comme d'un passe-lacet pour froncer à la taille son nouveau pantalon. Restait la question du passeport.

Je ne sus pas comment elle fut résolue. Le philosophe et le contrebandier partirent ensemble et revinrent au bout de plusieurs heures ayant fait baisser le prix du passeport de 20 Tomans à deux (environ 4 sh.). Il était transcrit sur un papier jaune muni de cinq timbres et faisait l'effet d'un document important. L'après-midi était fort avancée, et de toutes manières il est à conseiller de ne pas poser de questions. Nous partîmes donc, sans plus et au dernier rayon de soleil à travers de petits fourrés nous prîmes le chemin de la douane.

Nous rencontrâmes le douanier-chef qui prenait l'air, un petit chien dans les bras et sa femme à ses côtés. C'était un aimable vieillard avec un pince-nez, et un air de se trouver fort à l'aise dans la vie ce qui contrastait singulièrement avec la solitude de ce lieu éventé.

— C'est un personnage important. Vous feriez mieux de descendre de votre mule avant de l'aborder, dit Alidad s'attendant évidemment à être réprimandé lorsque je continuai mon chemin sans tenir compte de ses avis. Mais le grand homme ne regarda pas nos passeports. D'un geste il nous renvoya à ses subordonnés vers le bâtiment carré. Ceux-ci vérifièrent notre modeste bagage d'un œil favorable et nous laissèrent aller à la nuit tombante.

Nous avions maintenant une heure et demie devant nous pour parcourir à cheval le pays plat de Gawi Rud sous une lune poussiéreuse. Enfin il nous fut possible de distinguer dans l'obscurité des monticules couverts de terre qui se révélèrent être des réserves de foin destiné à nourrir le bétail en hiver. Il y en avait tout un cercle autour du camp. Accueillis par des aboiements furieux nous aperçûmes de vagues silhouettes de tentes et nous descendîmes de cheval devant les demeures de la tribu des Zardushti à Mansurabad.

Montagnes arides.

La tempête de sable fit rage toute la nuit.

Fatiguée du bruit des conversations qui, plus qu'à l'habitude, avaient rempli la journée, je quittai de bonne heure les Zardushti et je cherchai dans un enclos aux murs de boue un refuge contre les hommes de la tribu assis au clair de lune sur leurs tapis, et contre leurs femmes dont deux ou trois seulement se risquèrent hors de leur coin pour surveiller ma toilette de nuit. Quand je me fus deshabillée et lavée et que j'eus essayé les effets du cold cream sur les visages de deux jeunes mariées, ce qui les effraya tout en les ravissant, on me laissa à la solitude, à la nuit, et au frémissement des feuilles sèches du toit au-dessus de ma tête sous les rafales de sable. Le mince mur de boue devenait dans ces immenses espaces vides, le véritable emblème de la solidité. Jamais la sécurité confortable des maisons de Londres avec leurs fenêtres munies de rideaux et de volets et leurs portes à l'épreuve des courants d'air ne m'a donné une telle impression d'abri que ces six pieds de terre dressée, fouettée par le vent d'Arabie. Ce ne sont pas les choses elles-même qui font la réalité, mais leur relativité.

A l'aube, jetant un coup d'œil au dehors, j'aperçus ce que je crus être trois petits monticules de terre rougeâtre devant ma hutte. Quand il fit plus clair je découvris que c'était les ombres endormies de mes trois serviteurs

dissimulés sous un amas de sable. Comme l'heure s'avancait ils remuèrent, sortirent de leur couche de sable comme d'une chrysalide, secouèrent leurs turbans et se déclarèrent prêts à prendre le thé que les dames apportèrent bientôt.

Le vent soufflait toujours. Le crépitement des menus grains de sable qui tombaient, révélait son invisible présence. Il n'était pas question de porter un chapeau. Je m'enveloppai de l'abba brun, épinglé serré sous le menton, et je grimpai, le dos tourné à la rafalè, sur la mule de somme. Nous partîmes. Avant d'atteindre les montagnes de Perse, il nous fallait traverser une autre plaine désertique. Alidad, l'un de ses sombres yeux fermés, indiquait la route et retenait ma bête par la bride. La tempête qui nous cachait la vue, nous cachait nous mêmes aux yeux des gendarmes. Si tant est qu'il y eut des gendarmes, ils étaient aux aguets quelque part derrière le rideau de poussière de sable qui bougeait avec nous. A notre droite nous dépassâmes Qal'a Seifi. Un entassement imprécis de maisons en ruines, puis la vague silhouette d'un homme piochant dans un fossé, apparurent un instant puis disparurent. Le désert s'élevait et s'abaissait par petites ondulations voilées de brouillard et parsemées de buissons d'aghul, de ronces et de coloquithes amères.

Après du large lit desséché du Gawi Rud le dernier poste de police montra brusquement son cube isolé. Bien que nous eussions facilement pu passer outre à l'abri de notre brouillard, Alidad et le contrebandier furent d'avis qu'un passeport quand il existe doit servir autant que possible. Ils marchèrent hardiment sur un jeune homme en uniforme bleu occupé à faire cuire le dîner de la garnison.

Ces petits postes sont occupés par six Gendarmes, mais la plupart étaient partis à la recherche de contrebandiers avec un admirable et consciencieux optimisme. Le jeune homme, un poulet en main me jeta un regard et à la vue d'un respectable abba brun drapé sur la sacoche de selle

habituelle, n'alla pas chercher plus loin. Seul l'inattendu risque de faire réfléchir un douanier. Evitez l'inattendu et tout va bien. Des passeports même s'ils sont inintelligibles, n'ont rien d'inattendu et les subtiles différences internationales ne troublent pas les investigateurs subalternes. Mon apparence était normale. Je dissimulais discrètement mon chapeau frankish sur mes genoux. Le gendarme nous invita à déjeuner, écouta de bonne grâce nos excuses et nous renvoya d'un geste, à notre solitude.

Pendant toute la journée, nous ne vîmes d'autre être hunain qu'un homme de haute taille, farouche, pauvre et satisfait de son sort. Ses sourcils broussailleux étaient blancs de poussière, une ceinture retenait ses haillons de couleur rouge. Les hanches nues, il s'avavançait libre et fort, dans la tempête inhospitalière, tout en frappant un petit âne qui le devançait. Après cette rencontre notre sentier se fit plus raide. Le vieux Vali avait une habitation d'hiver sur les rives du Garvi Rud. Notre déjeuner eut lieu au milieu des ruines de cette demeure et de celles du village qui l'entourait.

Tout à coup le Philosophe s'éveilla de ses méditations habituelles et me raconta qu'il avait vécu des années dans ces lieux. Il sautait sur les murs croulants avec une agilité extraordinaire et faisait preuve en me montrant ceci ou cela d'une vivacité presque indécente comme si une vieille chèvre se mettait à gambader à l'égal d'un chevreau.

La proximité de ses montagnes et du pays dont il avait été séparé pendant si longtemps provoquait cet accès d'enthousiasme. Dans les yeux de Shah Riza dont les coins se relevaient légèrement formant des rides pleines de charme, dansait une lumière souriante. Quelle différence avec le maintien correct qu'il jugeait lui-même seul digne d'un pieux et respectable fabricant de couvre-pieds.

Alidad et le Philosophe se prirent de querelle pendant l'heure paisible qui suit le repas et qui devrait être toute de bienveillance.

Alidad s'approcha de moi tandis que je sommeillais au soleil et me demanda avec une solennité alarmante si je voulais bien lui serrer la main. Fort intriguée, je me soumis à cette cérémonie, attendant la suite. Elle se présenta sous la forme de l'inquiétante affirmation de la mauvaise foi de Shah Riza. Heureusement, Alidad veillerait à ce qu'il ne m'arrivât aucun mal. J'acceptai cette promesse avec un calme qui eut un effet plutôt réfrigérant sur l'atmosphère surchauffée. On alla glaner un sac de foin pour le souper des chevaux dans les champs déserts qui s'étendaient alentour, puis nous nous mîmes en route le long du lit pierreux d'un torrent. De chaque côté ce n'étaient que des pentes abruptes, et des montagnes nues émergeaient faiblement de la poussière du désert.

Cet itinéraire pour pénétrer en Perse n'est guère utilisé que par les contrebandiers, le chemin est escarpé et impraticable aux animaux lourdement chargés. Au sommet de ce rempart élevé s'ouvre le ciel de Gildar entre deux montagnes arrondies. Nous en fîmes l'escalade vers le soir : De là-haut la vue s'étendait sur une terre inhospitalière et chaotique. Les stratifications qui jadis formaient le fond d'un lac ou d'une mer avaient été lancées en l'air et couvertes de coquillages fossiles, dressaient leurs angles invraisemblables, creusant des vallées désertiques. Des torrents destructeurs s'y précipitaient au printemps, mais tarissaient l'été. Il n'en restait par endroit qu'un peu de sel ou une source imbuvable.

La contrée appartient aux Lurs Malikshaki, qui descendent en hiver de leurs froides montagnes dès que le sol se couvre d'un maigre pâturage pour leurs troupeaux. Mais à présent tout était vide aux alentours. Seuls les contrebandiers parcourent de nuit de leurs pas rapides ces sentiers hostiles. Tout en chevauchant sous le ciel vespéral dont les ombres s'épaississaient au-dessus de nos têtes, je cherchais du regard un endroit pour y camper, et je pensais que jamais encore il ne m'avait été donné de voir un pays aussi abandonné, coque vide dont la vie s'en est allée depuis longtemps. La mort lente du monde

me devenait perceptible. Même les herbes jaunies dans les lits des torrents à sec, qui de loin avaient un certain air de douceur tendre, se transformèrent à notre approche en ronces desséchées.

À la nuit tombante nous atteignîmes sous une haute falaise appelée Zamiyah-Kuh un repli de terrain qui nous dissimulait aux regards indiscrets. Nous laissons pour la nuit le sentier aux contrebandiers de Malikshaki.

Un vent froid vint comme en rampant; ce n'était plus l'âpre fouet du désert mais un souffle insidieux qui nous gela jusqu'aux os. Le Philosophe, avec un remarquable à propos s'empara de mon Burberry inutilisé et s'en enveloppa. Alidad fit un feu dans un petit torrent à sec. Shah Riza répondit à mes questions au sujet du diner que nous avions des kilogs de farine. Les muletiers après avoir déballé s'installèrent et se mirent à malaxer des poignées de cette farine avec de l'eau, ils en firent une pâte d'environ un pouce d'épaisseur qu'ils mirent à cuire sur des braises. Shah Riza qui avait fait preuve d'un peu d'épicurisme en s'appropriant le Burberry, pouvait se ranger après tout parmi les stoïciens, me disais-je, en cherchant une boîte de sardines dans ma sacoche.

« Une autre fois », fis-je tout haut, « il faudra emporter un poulet mort ou vif avec nous dans le désert ». Les trois hommes s'accordèrent pour déclarer qu'il faut bien concéder quelques friandises à la fragilité féminine. Ils aplanirent un petit espace de terrain près du feu pour mon sac de couchage, s'établirent eux-mêmes de l'autre côté et bientôt nous fûmes plongés dans le silence aérien et léger de la nuit en montagne.

La loi de l'hospitalité.

Le Philosophe avait été un peu inquiet parce que sa monture, une jument grise, borgne et légèrement rétive avait glissé sur le bord du sentier tandis que nous descendions de Gildar. La pente n'était pas très raide et elle glissa sur ses quatre fers, le contrebandier pendu à sa

queue dont il se servait comme d'un gouvernail. L'exercice prit fin au fond d'un petit ravin sans aucun dommage pour les intéressés si ce n'est un certain ébahissement. Bien que le Philosophe ne se fut pas trouvé en selle au moment de l'accident il en resta assez troublé. Ses méditations du lendemain matin furent de couleur sombre.

Comme nous quittions notre campement nocturne nous aperçûmes un bel ibex debout sur un rocher au-dessus de nous, ses cornes éclairées par le soleil levant.

A présent nous avançons sans peine dans une contrée où les premiers arbres apparaissent. Ils se découpent d'abord très haut contre le ciel de chaque côté de nous et descendirent par degrés jusqu'au sol blanc et crayeux où serpentait notre sentier. Il y avait là des genêts, des tamaris, des aubépines, des chênes, un arbre à petites feuilles appelé *keikum* et le térébinthe à larges feuilles au parfum aromatique et aux baies comestibles bleu paon. Cet arbre m'intéressait particulièrement parce qu'il devait m'aider à trouver l'entrée de la caverne au trésor. Je me promis de reconnaître le térébinthe. Nous commençons à rencontrer des Malikshakis vêtus de drap, un turban autour de leur bonnet, un poignard suspendu à la ceinture qui entourait leur *abba* blanc. Leur longue chevelure n'avait pas encore été touchée par ce gouvernement à la Dalila qui tond les boucles de tous les nomades persans. Notre contrebandier m'affirma que les gendarmes ne prennent en fait jamais cette route. Au bout de trois heures environ nous arrivâmes à une élévation de terrain couverte de tas de pierres ce qui indiquait la proximité d'un lieu saint. En effet, en avant de nous, nous vîmes le Imamzadeh de Pir Muhammad avec ses quatre minarets blancs et ses dômes bleus dans un petit vallon couvert de rizières d'un vert brillant au soleil.

Il n'était que neuf heures du matin. Alidad avait des amis dans cette région et nous ne pouvions trouver aucun autre lieu de campement pendant tout le reste du jour. Laissant donc l'Imamzadeh à notre droite, nous descendîmes de cheval dans un champ labouré près de la

rivière où s'élevaient quelques huttes de branchages. Il fallut plusieurs heures pour que le poulet devenu partie indispensable de mon menu fut pris, décapité, plumé, embroché sur un baton dont on avait enlevé l'écorce, et finalement rôti devant le feu. On fit du pain à notre intention. Et Shah Riza entama d'interminables négociations pour obtenir une nouvelle mule tout en racontant avec des flots d'éloquence les souffrances que lui avait causées sa jument. Les Seyids de l'Imamzadeh propriétaires du sol à l'entour, formaient le jury assis en cercle. On amena finalement une mule brune accompagnée d'un nouveau muletier et après nous être séparés à regret de notre contrebandier nous levâmes enfin la séance à une heure et demie. Il nous fallut d'abord patauger dans les eaux limpides de la rivière.

Tout le pays de Pusht-i-Kuh est partagé en deux par une longue et haute chaîne qui se dresse comme un mur du Nord-Ouest au Sud-Est. Ses deux principaux sommets, le Walantar et le Warzarine, atteignent respectivement un peu plus et un peu moins de 9000 pieds. Mais ce n'est pas tant la hauteur des sommets qui frappe le voyageur que l'aspect massif pour ainsi dire ininterrompu de la chaîne entière dont la hauteur se maintient entre sept ou huit mille pieds. Par un clair jour d'hiver on en distingue les neiges lointaines depuis le désert de l'Irak et, pendant plusieurs mois, tant que dure l'enneigement, les Malikshaki d'un côté et les Bedrei de l'autre ne peuvent pas se rencontrer, difficulté, qui d'après ce qu'ils disent les uns des autres n'est pas pour les désoler.

C'est l'escalade de cette chaîne que nous allions entreprendre. Nous devions suivre une sorte de corridor sombre entre les roches remontant le canyon du Pir Mukammad. Les crevasses étaient pleines de capillaires. Tout en haut, des arbres semblaient s'appuyer contre le ciel. Deux femmes debout sur la crête nous hélèrent; leurs lourds turbans et leurs manches flottantes se profilaient en raccourci contre l'azur comparable à un ciel vénitien. Quand nous passions la rivière à gué parmi les galets

blancs nous plongeons nos regards dans l'eau claire où des poissons agitaient leur queue transparente.

Le Pir Mukammad nous aurait mené tout droit au pied de la Grande Montagne mais la plupart des défilés creusés par ce torrent sont trop difficiles même pour des sentiers de Lurs et bientôt il nous fallut contourner le canyon et grimper à même les pentes. Elles étaient formées de couches stratifiées plus chaotiques que toutes celles que nous avions vues auparavant mais elles montraient un ordre singulier comme si des titans avaient posé en assises régulières les blocs de pierre tournés et inclinés suivant quelque invraisemblable plan architectural. Des arbres prêtaient leur beauté aux rochers. Cependant, quittant le chaos inférieur, nous atteignîmes une pente plus douce où des chênes clairsemés se dressaient chacun sur son ombre sur le gravier blanc du sol nu. Nulle habitation mais une paix amicale. Quelques bûcherons en tuniques blanches poussant leurs ânes passaient de temps à autre sur la route. Comme le soir tombait et que nous allions d'une crête à l'autre nous aperçûmes une plaine au-dessous de nous et au-delà la Grande Montagne comme un rideau dans l'ombre.

On voyait en bas dans de petits espaces cultivés des tentes noires par groupe de deux ou trois, minuscules dans leur solitude. Nous ne devions pas aller aussi loin car en approchant d'une petite source sur la pente nous y trouvâmes trois jolies jeunes femmes penchées sur leurs outres en peau de chèvre qu'elles remplissaient d'eau. Quand elles virent que nous étions des étrangers elles s'empressèrent de nous inviter à partager la pauvreté de leurs tentes toutes proches.

Le petit campement ne consistait qu'en quatre tentes, les premières du pays des Arkwaz et nul chef ne vint nous y recevoir. Les habitants en étaient si misérables qu'ils n'avaient ni viande, ni volaille, ni œufs, ni lait, ni riz, ni thé, ni sucre. En fait ils ne possédaient que l'indispensable sac de farine et une maigre plantation de tomates



et de concombres qu'ils dépouillèrent entièrement avec le noble esprit d'hospitalité qui fait loi chez eux.

Ces jeunes femmes étaient charmantes. Laisant les hommes au dehors de la tente, je m'assis avec elles à l'intérieur auprès du feu à l'abri du vent de la nuit. La maîtresse de maison était une femme plus âgée au doux et gai visage. Nous lui avons été amenés par sa fille, sa bru et une amie et toutes trois nous produisirent comme une trouvaille précieuse due à une chance rare. Je découvris bientôt que j'étais entourée d'une sorte de halo magique qui ne m'appartenait pas en propre, mais qui était du à la ville de Bagdad d'où je venais. Deux des jeunes femmes y avaient passé quelques mois pendant que leurs maris travaillaient comme porte-faix; elles en gardaient un souvenir radieux. Elles caressaient mes vêtements de citadine avec un air d'ardente convoitise. « Kahraba » électricité ! J'allumai ma lampe de poche, et elle répétèrent le mot à plusieurs reprises comme s'il eût suffi à faire naître une foule de désirs passionnés.

Le culte oriental pour la machine nous paraît déplorable et bien superficiel. Mais vu d'ici avec cet arrière-plan si désolé, et dans ce coin perdu, où la satisfaction des besoins les plus essentiels reste précaire et où tout adoucissement de la vie paraît don gratuit et miracle, le rayonnement de la machine, de ce quelque chose qui procure sans peine le confort, prend un autre caractère. Auprès du foyer dans la tente vacillante au vent de la nuit, la lumière qui jaillissait à volonté entre mes paumes tenait du divin, c'était véritablement le feu arraché au ciel par Prométhée et qui se soumettait humblement aux besoins de l'homme. C'est ainsi que leurs yeux voyaient ma lampe avec plus de vérité peut-être que nous, qui n'achetons qu'un jeu de verre et de fil de laiton sans âme.

J'admirais la beauté des deux jeunes femmes, cette beauté noble d'une vieille race, caractérisée par des mains menues, des lèvres minces et de longs visages ovales. Elles portaient sur la tête de petits bonnets de

peau brodés de perles autour desquels elles enroulaient de volumineux turbans aux couleurs sombres. Le bracelet de perles qui entourait leurs chevilles serrait étroitement leur pantalon écarlate terminé par une frange de laine sur les petits talons nus. C'est un costume commode et décent pour une femme qui est sans cesse assise par terre. Par-dessus leurs pantalons, elles portent des tuniques flottantes en cotonnade imprimée semblable au vêtement fleuri que je transportais dans ma sacoche. La fille de la maison avait de plus un long manteau de velours ouvert sur le devant. Elle avait dans le nez un cercle d'or orné d'une turquoise qui pendait sur le tatouage de ses lèvres. Ses mains et ses pieds étaient tatoués d'un dessin bleu représentant de fines branches de palmier et elle portait au poignet de lourds anneaux d'argent qui brillèrent à la lueur du feu quand elle pétrit la pâte pour notre souper.

Je me demande si parmi leurs poètes qui continuent à chanter à la vieille mode les choses qu'ils connaissent, il n'y en aurait pas qui aurait dit la beauté des mains de sa bien-aimée avec ses lourds bracelets tandis qu'elle jette la pâte d'une paume à l'autre d'un mouvement vif et gracieux en accomplissant cette tâche domestique la plus belle de toutes. Lorsque la farine fut pétrite, on posa sur la flamme une sorte de bouclier convexe en métal appelé *say*, on jeta dessus des galettes de pâte, et, en un clin d'œil, on en retira du pain chaud et plutôt mal cuit.

Mais ce ne fut pas tout notre souper. Des tomates cuisaient dans une marmite tandis que nous apaisions notre faim avec des concombres crus. Evidemment le repas qu'on nous servait était un festin aux yeux de nos hôtes. A chaque instant, la mère de famille remuait les tomates, y goûtait et hochait la tête d'un air d'approbation indicible.

Quatre petits garçons tout frémissants d'attente formaient un cercle silencieux tandis qu'un enfant plus jeune s'amusaient avec deux agneaux attachés dans la tenté près du feu hors de l'atteinte du loup et qui de

toute évidence étaient traités comme des membres de la famille. Une petite fille, l'aînée des enfants de la plus jolie des trois femmes, s'occupait à des travaux de ménage sachant qu'elle n'aurait point sa part du festin.

Voici que le diner était prêt. On servit dans un plat les tomates bouillantes; hélas, elles avaient fondu et elles suffirent à peine à remplir trois petites assiettes d'étain, une pour moi, une pour le Philosophe et une pour les deux muletiers. On nous les présenta telles que, tandis que la famille nous considérait dans un admirable silence. Seul un petit garçon encore incapable de maîtriser ses sentiments suivait les assiettes du regard. Des larmes montèrent lentement à ses yeux, les coins de sa petite bouche s'abaissèrent. Sa mère toute honteuse lui administra une petite tape et puis, en cachette, lui donna à sucer son doigt qui gardait un peu du goût des tomates.

Pour ma part, j'avais assez faim pour faire aisément un sort aux trois assiettes à la fois. Mais qui donc aurait pu résister à ce spectacle qui vous brisait le cœur. Impossible de rien dire. Nos hôtesses auraient été confuses au-delà de tout expression : mais on peut toujours laisser une partie de son repas sur son assiette. Je n'avais pas absorbé la moitié de mon diner microscopique que je prétendis être rassasiée et les trois petits garçons léchèrent ce qui restait. Quand à la fille, elle connaissait déjà les lois qui régissent ce monde. Elle n'eut rien et ne s'était attendue à rien aussi.

La Grande Montagne.

Une aube couleur de tourterelle s'étendait peu à peu sur le paysage solitaire, et la haute crête devant nous ne fut plus qu'uniformité douce et ombreuse, de même que l'esprit de l'homme, à mesure que ces connaissances s'accroissent, peut comme s'estomper, s'évanouir par l'excès même de la lumière.

Notre obstacle était aussi notre but. C'était la haute muraille à laquelle le cartographe du plan cadastral

s'était arrêté en 1923 et au-delà de laquelle s'élevait la maison de Shah Riza et le trésor, à l'abri de toute surveillance. Je la contemplai de la plaine, encore obscurcie par les ombres matinales. Aucune fumée n'indiquant le réveil de la vie ne s'élevait des tentes noires rangées en menues files régulières. Je me demandai où passait notre chemin parmi ces petites cassures de la falaise qui formait une ligne presque égale contre le ciel.

Shah Riza lui-même était prêt à partir, ses prières lui ayant pris beaucoup moins de temps qu'à l'ordinaire. Il était enveloppé dans mon Burberry qui ne le quittait plus ni jour ni nuit prêtant à ce vêtement respectable une allure conquérante fort éloignée de sa véritable nature. Une colère déraisonnable et silencieuse me saisit à ce spectacle conjugué du Philosophe et du Burberry. Pourquoi diable Shah Riza subtilisait-il mes vêtements sans même m'en demander la permission ? Lorsque je fis une faible tentative pour récupérer mon bien, tout ce que Shah Riza trouva à répondre, ce fut « Faut-il donc que je meure de froid ? » ce qui, si je ne m'abuse, est considéré du point de vue grammatical comme une question.

Les forces du communisme se manifestent avec une puissance incontestable quand elles s'accordent avec les forces de la nature. Étant donné une nuit suffisamment froide et deux pardessus, il est clair qu'un seul être humain ne peut en réclamer plus d'un, et les lois de la propriété perdent toute valeur. J'étais prête à en convenir de bonne grâce, mais le point de vue n'était plus le même quand je voyais le Philosophe sous le chaud soleil de la journée enveloppé de mon imperméable favori sous le fallacieux prétexte qu'un saint homme doit être bien vêtu. Shah Riza se donnait de grands airs de sainteté ; il était toujours en train de dire ses prières quand il y avait quelque travail à faire. Cette habitude faisait de lui le plus respectable chaperon qu'on pût désirer, mais là s'arrêtait son utilité.

Je ne lui reprochais pas ses prières bien qu'il choisit pour les réciter la place la plus rapprochée du feu ce qui

nous dérangeait tous grandement. Non, je lui en voulais de faire de la sainteté, au lieu d'une affaire d'ordre purement privé, une vertu que le prochain devait être trop heureux de payer. J'étais du reste la seule à partager cette opinion. La sainteté de Shah Riza était un fait reconnu de tous. Il en usait pour exercer une douce tyrannie sur les réunions du soir, et lorsque je lui demandais d'installer mon sac de couchage, de chercher la boîte à pharmacie, ou de se livrer à n'importe quelle besogne triviale, il déclarait qu'il allait tout juste dire ses prières, nous reléguant ainsi moi et mon importunité dans une sphère inférieure.

Ce matin-là cependant, nous partimes de bonne heure. Il faisait encore nuit lorsque ces dames se réveillèrent pour faire cuire notre pain. Les braises du foyer qui s'étaient éteintes pendant notre sommeil entassées avec des branches de chêne, furent rallumées pour combattre la fraîcheur qui précède l'aurore. A cinq heures trente, alors que la lumière augmentait comme jetée à poignées dans le ciel par une main de géant de derrière les montagnes, nous primes le versant qui descendait vers la plaine.

Le soleil avançait à notre rencontre et nos longues ombres se rétrécissaient à mesure que nous marchions. Plus bas, à notre droite, dans de petits ravins les jeunes eaux du Pir Mukammad brillaient d'une paisible clarté matinale. Les bergers des campements faisaient sortir leurs troupeaux qui cheminaient devant eux en longues files et dont le pas trotinant imitait le bruit d'une averse d'été.

La Grande Montagne est précédée de collines basses couvertes de chênes. Ces arbres ont de plus grandes feuilles que les nôtres, elles sont d'un vert éteint et paraissent sans vie. Les glands plus gros aussi que les glands d'Europe sont formés d'une cupule tuyautée et d'un fruit pointu. Ils commençaient à jaunir. Pendant les années de disette, quand la sécheresse a détruit la moisson, les Lurs font de la farine de glands. Ils les trempent dans l'eau durant trois jours, pour en « extraire l'âcreté ». Ils les

font aussi rôtir sous la cendre, et les mangent entiers comme des châtaignes. Mais on dit que bien des malaises et même des maladies sont dues à cette absorption de glands. Les feuilles de chêne servent de toiture pour les tentes d'été aussi bien que de fourrage pour les bêtes, pendant la saison sèche. Les chênes poussent sur les hauteurs, nous ne marchions pas à leur ombre épaisse, mais suivions le lit d'un torrent semé de cailloux blancs, qui passe comme une large avenue à travers la montagne.

L'harmonie de cette heure matinale si tant est qu'elle eut existé, fut troublée en ce qui nous concernait par la découverte d'un oubli. Nous devions passer une journée entière loin de toute habitation, et l'on n'avait pas pensé au poulet ! Shah Riza qui en était chargé laissa glisser mes reproches sur lui sans avoir l'air d'y prendre garde. Ce fut Alidad qui donna un léger prétexte aux réprimandes, en ne trouvant pas de tente Arkwaz là où on nous en avait annoncé une, et le Philosophe avec une rapidité qui faisait honneur à son esprit de ressource, rejeta sur lui toute la responsabilité de cette journée de jeûne probable.

Alidad prit la chose fort mal, il suivait la piste, l'un de ses yeux fermés et tout bouillant du désir d'une querelle. Shah Riza, lui, trônait sur la mule de somme un peu en arrière et il se lamentait à mi-voix auprès de sa cigarette sur les longues heures de jeûne qui attendaient Madame. Cependant le nouveau muletier courait de droite et de gauche dans toutes les petites vallées en quête d'une dernière habitation pouvant offrir un poulet avant notre entrée dans la région des montagnes désertes. Et en effet, une tente noire apparut à un tournant de la piste et nous en tirâmes pour la somme de cinq pence un coq enroué aux yeux jaunes, que nous attachâmes à notre fourche d'arçon.

Après cela l'escalade commença. Nous attaquions la montagne, sans aucun plan, nous guidant d'après les aiguilles calcaires qui émergeaient du lit de cailloux. Le sentier zig-zaguait dans les pierres qui roulaient sous nos

pas, on y distinguait encore quelques coquillages fossiles. Les chênes s'espaçaient de plus en plus: mêlés à présent au keikum rouge à l'automne, au wan-tree, et aux buissons gigantesques de la gomme adragante, étalés presque contre le sol pareils aux ombrelles plates des Japonais. Le dur squelette de la montagne devint visible; des nervures cannelées couraient vers le ciel bleu. On eut dit des colonnes de la fin du gothique épanouissant leurs gerbes à l'entour du sommet arrondi que protégeait une palissade de pointes.

Le sentier était si escarpé qu'il fallut débarrasser les mules de leur faible charge. En un peu plus de deux heures, nous montâmes de plus de 2000 pieds.

— Quelle amertume, quelle dureté pour les fils d'Adam, dit le nouveau muletier qui me suivait. En dessous de nous, la masse en désordre des collines disparaissait sous la poussière du désert, pareille à une mer que ride des courants.

N'eût été la sérénité de l'altitude, la vue n'aurait rien eu de remarquable. Les chênes éparpillés au loin donnaient au paysage l'air d'avoir été touché de la petite vérole, et empêchaient le libre jeu de la lumière et des ombres. Seul le Kelbir Kub a dans cette région une véritable structure montagneuse. Cependant quand nous atteignîmes le sommet rocheux et arrondi, un spectacle plus noble se déploya sous nos yeux. Devant nous s'étendait une région que nulle carte n'indique encore. Des crêtes régulières comme un troupeau de baleines en mer, couraient toutes dans la même direction, au milieu de vagues de forêts qui dévalaient dans l'ombre vers la vallée. On apercevait dans la montagne des fentes presque verticales. Nulle habitation dans ce désert. Mais Shah Riza dont les yeux se rétrécissaient d'émotion à la vue de son pays, nous dit que dans la vallée principale s'élevait un moulin, où nous pourrions passer la nuit. Le lendemain notre caravane rejoindrait la tribu de Shah Riza (et la région du trésor).

Les nomades viennent chaque printemps faire pâture

leurs bêtes le long de la crête du Kebir-Kuh. Elle est alors couverte d'une herbe épaisse. Des buissons d'arjiné, des ronces rabougries, et des keikum fournissent le combustible, et il y a une source à peu de distance au bas de la pente. On plante la tente pour un mois ou deux à l'air vif de la montagne. Ce serait une erreur de croire que l'indigène ne connaît pas la beauté des paysages de son pays et le charme de la vie des lieux élevés car les yeux de n'importe quel coolie de Bagdad brillent de plaisir à la seule mention de la Grande Montagne.

Alidad lui, n'était pas un homme de la montagne, et quand je proposai de déjeuner au point culminant de notre course, il prit cela comme une offense. Un guide persan ne considère pas son employeur comme un être humain : celui-ci, pareil à un colis enregistré, est un objet à remettre intact à l'arrivée. Quand et de quelle manière, ceci regarde le guide. Alidad était un homme irritable. Il avait ses idées à lui, sur la place qui convient aux femmes dans l'ordre général des choses.

— N'ai-je pas traité Madame, avec un respect presque excessif, demanda-t-il. Ne me suis-je pas abaissé jusqu'à permettre à Madame de poser son pied sur mon épaule en montant sur sa mule ? En quoi pourrait-elle se plaindre ?

— Je ne me plains pas, dis-je doucement mais avec fermeté, ce que je veux c'est déjeuner en un endroit d'où je puisse voir les deux côtés du paysage.

Alidad ne sut que répondre à cela. Il ouvrit ses deux mains, poussa un profond soupir, et regarda Shah Riza. Le Philosophe reconnaissait une femme décidée, lorsqu'il se trouvait en sa présence. D'ailleurs il appréciait aussi la vue des montagnes. Ma supériorité morale ainsi dûment établie, je l'espérais tout au moins, je m'installai dans un endroit plutôt éventé et sortant mon compas, je procédai avec l'aide des trois indigènes à l'identification des noms de ces pics inconnus.

La Nuit à Garau.

Il nous fallut cheminer pendant des heures le long du versant nord de la Grande Montagne avant d'atteindre le moulin de Garau dans la vallée.

La piste raide et mauvaise, servait peu à cette époque de l'année, elle suivait un *contre fort* séparé par une faille profonde des escarpements qui soutiennent le rebord oriental du Walantar. Puis elle descendait pour disparaître dans la forêt de chênes comme dans un océan pétrifié. Nul brise ne s'y fait sentir, nul sous bois ne pousse dans l'ombre épaisse, nulle menue bête ne s'agite parmi les troncs ou les branches. Le feuillage de ces chênes est sombre, comme si un peu de noir avait été mêlé par inadvertance à sa couleur. Je me souviens de ce ton-là qui me désolait dans mes aquarelles d'enfants quand je commençais à peindre le feuillage avant que la sépia utilisée pour les troncs n'eût tout-à-fait disparu du pinceau. Arrivés à un épaulement, nous dûmes remonter un peu la pente pour trouver une crevasse si étroite que les valises de selle n'y pouvaient passer ensemble. Il fallut les décharger. Tandis que j'attendais la fin de l'opération huit ibex, quatre jeunes et quatre femelles, traversèrent le lit pierreux du torrent à nos pieds et remontèrent à toute allure vers le soleil le long d'une saillie de roches stratifiées qui se dressaient couleur de pêche dans le ciel. Il n'y avait point d'eau dans le torrent sauf un ou deux petits bassins ombragés de saules, sous lesquels nous fîmes halte. Mais, plus bas les bassins avaient tari. La descente devint plus douce et les arbres s'espacèrent, laissant paraître un sol rougeâtre, encore couvert de chaumes. C'est la petite tribu d'Ali Shervan, qui passé le torrent de Garau cultive cette terre. Les tentes, au nombre de 3 ou 4 au plus, établies dans une vallée latérale n'étaient pas à portée de vue. Le Garau lui aussi était à sec, mais un petit cours d'eau limpide dégringole du Walantar entre les rives humides et argi-

leuses et alimente le moulin ainsi que les champs de maïs et de haricots situés plus bas.

I ruscelletti che dai verdicolti
Di Casentina scendon guiso Arna.
Facendo i lorcanali et freddi et molli.

Je m'amusais dans ce paysage sévère à penser aux champs bien cultivés sur les pentes des collines de Toscane, à retrouver dans cette lumière veloutée des traces humaines au milieu même de la solitude. Les moulins de Garau et les tentes de Garau n'ont de voisinage que les forêts et les montagnes pendant des heures dans toutes les directions. On ne peut voir qu'un seul des moulins, petite pyramide tronquée de pierres assemblées sans mortier. La construction n'était pas assez grande pour que je pusse y coucher. Le meunier à la barbe frisée piochait son champ. Il n'avait pas de farine pour notre souper, mais il enfourcha une vieille haridelle et partit au galop en chercher quelque peu dans les tentes qui fumaient derrière la colline. Notre camp fut établi sous un chêne à la belle étoile. On sacrifia le petit coq et on l'enfila fort proprement sur un bâton dépouillé de son écorce. Après quoi il fut saupoudré de sel, rôti et mangé au nom d'Allah. La farine pétrie avec de l'eau durcit lentement sous les cendres; pendant ce temps le meunier fumait en nous regardant faire, et nous racontait qu'il était le père de sept fils. C'était tous des garçons dont on pouvait se servir. Eparpillés aux alentours, ils restaient à portée de vue chacun auprès de son petit feu personnel qui scintillait dans la nuit. Ils veillaient à ce que les sangliers ne vissent pas détruire la moisson.

Les habitants de la région du Pusht-i-Kuh ont été désarmés et n'ont plus aucun moyen de défense; et durant la nuit entière, soit d'un côté, soit de l'autre, on entendait les garçons crier : « Gare aux sangliers », Wei khek, wei khek! Ce cri, repris par chacun des petits avant-postes, augmentait singulièrement l'impression de solitude dans cette vallée sauvage et déserte enfermée entre ses parois de

rochers, et où, même la voix de l'eau se taisait sous les étoiles en marche.

Le trajet du lendemain devait être insignifiant d'après les affirmations de Shah Riza qui se sentait chez lui dans le pays. Mais en réalité, il fallut chevaucher pendant plusieurs heures en descendant la vallée pour atteindre la tribu du philosophe. Le Garau coule vers l'Est, suivant plus ou moins une direction parallèle à celle de la crête de la Grande Montagne qui relie les deux sommets les plus élevés, le Walantar et le Warzarine. Ce dernier nous apparaissait de plus en plus beau, à mesure que nous en approchions. Il dressait au dessus de ses pentes majestueuses, non pas des aiguilles abruptes, mais des pointes harmonieuses, qui rappelaient la vague au moment où elle se brise. Le soleil au devant duquel nous avançons frappait de ses rayons cette belle montagne. Nous entrâmes dans les gorges du Garau pour nous frayer un chemin entre les blocs de rochers où jouaient des ombres légères. Mais alors il nous fallut subir le plus fâcheux contretemps. Comme nous suivions le torrent vers l'aval, nous nous trouvâmes en face de quatre hommes munis de quatre fusils. Ils allaient vers l'ouest et nous ne pouvions en aucune façon les éviter. Venus des campements de Saidmarreh, un peu plus bas, ils étaient au début du deuxième jour d'un voyage de trois vers la capitale, où d'après Alidad qui entama une conversation intime avec un des serviteurs qui suivait à pied la calvacade, il s'agissait de chercher à Téhéran une fiancée et tout son trousseau pour l'un des chefs. Ces hommes avaient un air bien peu engageant. Ils portaient le chapeau Pahlevi et le costume européen et chevauchaient sur des selles brodées à pommeaux d'argent. Leur chef avait assassiné son père, et comme l'expliqua Alidad « c'était quel qu'un de pas très bien » même dans un pays où le niveau moral n'est guère élevé. Ce chef me regarda d'un air menaçant, se retournant sur sa selle pour me regarder encore après qu'il m'eut dépassée, et sommant Alidad de lui donner des éclaircissements sur mon compte. En pour-

suivant ma route j'avais le sentiment pénible que mes jours de liberté allaient être finis, aussitôt que ces hommes de mauvais augure, iraient raconter notre rencontre dans la capitale.

Shah Riza lui aussi paraissait troublé; ses cheveux gris s'échappaient rebelles, du respectable édifice que forme le turban national, tandis qu'il me contait de peu édifiants détails sur le passé du grand personnage. Nous passâmes une bonne demi heure à chevaucher sous les arbres qui emplissaient le défilé avant de retrouver la paix matinale de nos esprits.

Une petite vallée orientée vers le sud-est, s'ouvrait à la fin de la gorge. On apercevait à son extrémité, derrière nous, une partie de la plate-forme rocheuse du Barazard que nous avions eu en face de nous la veille durant toute la descente du col. Ces rencontres répétées mais sous un autre angle et par des éclairages différents, des mêmes points de repère sont un des charmes du voyage en montagne.

La montagne, qui apparaît comme un rêve à distance, puis fait trembler quand on s'en approche, pour perdre son caractère menaçant presque aussitôt qu'on s'engage dans ses contreforts et ses vallées, surgit à nouveau aux yeux des voyageurs quand il ne s'y attend pas. Ainsi un visage aimé dont nos yeux ont désappris par habitude à voir les traits véritables peut nous être brusquement révélé par un fugitif trait de lumière.

La montagne est une création composite, comme un être humain. On ne la connaît qu'après l'avoir vue d'observatoires divers, et sous de multiples aspects. Elle récompense ceux qui l'étudient avec amour, si tant est que c'est une vraie montagne, en se dévoilant de plus en plus complètement, en prenant une signification de plus en plus précise. Après en avoir parcouru les plus secrètes retraites, l'amoureux de la montagne la reconnaîtra toujours, même de loin dans la plaine lorsqu'elle n'est plus qu'une petite flamme bleue entre d'autres flammes sœurs qui enfoncent leurs dents délicates dans le ciel du soir.



Après la facile traversée des gorges, notre rivière à sec perdit son nom de Garau et devint la rivière Khirr, tout aussi inexistante. Mais la rivière Khirr se montra parfaitement intraitable dans la fente d'un défilé du nom de Suratai. Aussi notre sentier s'en écarta avec bon sens pour escalader un large replat herbeux qui suit les falaises sur le bord extérieur de la vallée dans la plus grande partie de sa longueur. Pendant un moment nous reprîmes courage en nous trouvant ainsi de niveau avec le replat d'en face. C'est là que se cache, dit-on, le trésor du Warzarine en un lieu appelé Ganjeh au dessus d'une autre gorge obscure et profonde.

Notre replat était encore cultivé par endroits par les Ali Shirvan, bien que nous ne vissions aucun d'eux aux alentours. Le sol aux molles ondulations était couvert pour la plus grande part d'herbe jaunie par l'été, avec quelques chênes de place en place. Le Warzarine emplissait le ciel derrière les arbres. Après un temps, le terrain se releva vers la vallée en une étroite chaîne de collines qui nous barra la vue. La chaleur augmentait. Shah Riza, interrompit ses méditations pour nous dire que nous avions atteint le territoire de sa tribu, mais n'ajouta que de vagues précisions concernant le temps qui se passerait encore avant que nous puissions rencontrer un des siens. Le jour s'acheminait vers la somnolente clarté de midi.

Nous dépassâmes une sorte d'obélisque, chose pointue dressée sur un piédestal de pierre et de mortier, qui sert aux Lurs à la fois de borne et de monument commémoratif. Après l'obélisque, notre caravane s'engagea entre deux rangées de collines rouges, plus basses à notre droite qu'à notre gauche, puis à un tournant, le sol s'abaisa formant une poche au fond de laquelle verdoyaient des abricotiers et des grenadiers. Quelques moutons et quelques chèvres, paissaient autour d'une demi douzaine de tentes appartenant à la famille du philosophe.

La Tribu chez elle.

C'est une malchance d'arriver dans une tribu en l'absence du maître.

Les lois de l'hospitalité se basent sur cet axiome : L'étranger est un ennemi tant qu'il n'a pas pénétré dans le sanctuaire que représente la tente d'un membre de la tribu. Après quoi, son hôte est responsable, non seulement de sa sécurité mais de l'accueil que lui fera la tribu en général.

Il est traité au début avec méfiance, puis avec une amitié grandissante à mesure qu'il se fait mieux connaître, les choses se passeraient à peu près de même si quelqu'un essayait de pénétrer dans l'intimité d'un milieu campagnard anglais car les esprits non cultivés sont sensiblement pareils dans le Lincolnshire et en Luristan. Dès l'abord cependant celui qui est considéré comme un hôte n'a rien à craindre, où que ce soit, d'après ma propre expérience sauf dans les régions sauvages du Lakistan. Cette convention seule rend les voyages possibles dans un pays tribal, mais alors l'adoption d'un hôte est une sérieuse responsabilité et ce ne sont que le maître de la maison ou un de ses représentants influents qui se montrent disposés à l'accepter.

Mon jeune compère Hasan m'avait remis deux lettres ; l'une pour un de ses oncles, l'autre pour un cousin ; tous deux étaient absents pour la journée et ce fut un jeune homme, à l'air conquérant, aux manières cavalières qui nous reçut. Ses yeux obliques brillaient, une moustache flottante surmontait ses lèvres minces. Il était vêtu d'une tunique blanche à broderies piquées, une blague à tabac pendait à sa ceinture, et un turban de soie bariolée était fixé sur son crâne.

Je découvris plus tard qu'il était le fiancé de la fille de la maison, et qu'il avait pris la direction des affaires. Il se donnait des airs de matamore, en nous conduisant à la tente principale comme pour dire : — Nous verrons plus

tard ce qu'il y aura lieu de faire de vous. — Mon Philosophe qui n'était pas préparé à un accueil aussi frais venant de quelqu'un de sa race en demeura tout déconcerté. Je m'attendais presque à l'entendre dire — Les jeunes générations manquent d'éducation! — Mais il eut assez de bon sens pour ne pas ouvrir la bouche. Accroupi sous le tendelet de la tente, il me parut ne plus se soucier que d'enfoncer des parcelles de tabac dans les petits tubes de papier qu'il fumait tout le long du jour.

Notre hôte était parti assister à des funérailles et aucun personnage important de la maigre tribu n'était resté au campement. Un petit nombre de domestiques et de bergers, s'assemblèrent autour de nous et les femmes quittant l'abri de leurs paravents vinrent mêler leur curiosité à la curiosité générale. Shah Riza ne regardait toujours que son tabac, mais il daigna expliquer de l'air détaché d'un diplomate que je voyageais par plaisir et pour m'instruire et que j'étais une grosse huile de Bagdad. Il ajouta que j'avais un passeport, et que la police, elle aussi, m'avait autorisée à circuler dans la région, ce qui était apparemment une faveur inusitée. J'avais sur moi des lettres qui me permettaient d'aller n'importe où. Je désirais visiter des villes anciennes et traverser la rivière pour me rendre en Lakistan.

La maîtresse de céans, femme encore jeune mais qui arborait les façons désabusées de l'âge mûr, baissait les yeux d'un air sceptique. Elle avait un nez finement recourbé sous son turban et un sourire qui prêtait une charmante gaité à son petit visage maussade. Tout à coup elle défit un coin de sa coiffure et en exhiba du thé qu'elle y avait noué, et le tendit à son personnel d'une main en tenant sa pipe de l'autre, puis entama une conversation en langue kurde. Pour autant que je pus comprendre, elle disait à Shah Riza que nous n'étions que tolérés chez elle jusqu'au retour du maître.

Cette éloquence féminine fit naître, semble-t-il, un certain malaise chez les hommes, qui inclinaient à plus de tolérance. La fille de notre hôtesse, belle et timide créature

de quatorze ans, me regardait en souriant aimablement. Le jeune homme à l'allure dégagée nous fit le thé, et les femmes se retirèrent. Aussitôt, les visiteurs plus modestes se montrèrent amicalement bavards. Nous n'aurions aucune peine à atteindre le Lakistan, disaient-ils. Des gens qui avaient des parents de l'autre côté pourraient nous y amener, ils savaient comment s'y prendre pour repérer dès la veille l'itinéraire que suivaient les bandits et pour les éviter. Ces choses là étaient courantes. Il y a des contrebandiers par tous les chemins. Shah Riza croyait-il qu'on pourrait me persuader de passer un peu d'opium à mon retour en Irak. Je n'en ferai rien, dis-je avec décision. Shah Riza avait déjà puisé dans ma sacoche sans que je m'en fusse aperçue et avait fait main basse sur douze boîtes d'allumettes et d'innombrables paquets de papier à cigarettes. Je n'avais nullement envie de trouver de l'opium dans mes bagages espérant d'ici mon retour être obligée de dissimuler bien assez de méfaits commis de mon propre chef. Les nomades qui ne fument pas l'opium me donnèrent raison, et leur amitié s'accrut encore. Mais j'étais fatiguée; prenant mon abba, je m'en enveloppais de la tête aux pieds et m'étendis par terre la tête appuyée sur ma sacoche.

La capacité de dormir en public est une des acquisitions les plus merveilleuses qui soient, mais il y faut une certaine fatigue. l'abba est en tout cas d'un grand secours. Dans une tente surpeuplée, elle assure notre quant à soi; au bout d'un certain temps le murmure des voix qui discutent autour du feu ne dérange pas plus que le bruit des eaux courantes ne dérange les habitants des rives d'un fleuve.

À mon réveil, vers la fin de l'après-midi, je vis un gros homme en pantalon noir flottant et en veste rayée, assis près du feu. Trois amis étaient installés en rang d'oignons, en face de lui. Sa haute taille se voûtait, il avait un large visage osseux avec un beau front que gâtait une cicatrice. Il eut été beau sans son expression de violence contenue, et son œil borgne. Il écoutait les

explications de Shah Riza, cependant que la lettre de Hasan gisait ouverte sur le sol. Cet homme était Mahmud, mon hôte.

Me voyant éveillée, il me souhaita la bienvenue sans effusion mais poliment, puis il continua à discuter avec le philosophe. Il ne voyait aucune difficulté, semblait-il, à mes pérégrinations, tant que la police ne s'en mêlait point. La police, dans le Pusht-i-Kuh joue le rôle de l'ogre dans les contes de fées. Leur apparition est suivie de tous les malheurs. La police a arrêté entièrement le trafic qui se faisait par les cols de montagne, elle a déclaré tout commerce illicite. Tout ce que les tribus ont gagné en échange de cette stagnation des affaires est la sécurité sur les routes où l'on ne transporte rien qui vaille la peine d'être protégé.

Bien que mon passeport fût parfaitement en règle, Mahmud et toute sa tribu étaient persuadés d'avance que, d'accord avec leurs propres sentiments en la matière, je désirais avoir affaire le moins possible à la police.

Peut-être le récit de Shah Riza sur notre attitude diplomatique à Bedrah, avait-il contribué à affermir cette conviction. Quoiqu'il en fût, nous étions déjà liés par une sorte de lien amical.

Vers le soir je m'en allais avec mon hôte visiter quelques pans de murs, restes d'un village ancien. Il y avait là un lieu de sépulture, mais tout ce que j'y pus glaner, ce fut une pièce de monnaie sassanide trouvée, dit-on, dans une urne funéraire ronde.

Les ruines actuelles étaient bien plus récentes et dataient sans doute de quelques siècles plutôt, du temps où la région pullulait de villages de sédentaires, répartis tout le long du cours d'eau.

Nous parlions de ces époques disparues en longeant le jardin en contre-bas, au pied de côtes rouges dépouillés de toutes leurs herbes par les moutons et les chèvres. Nous allions arriver à la tente des cousins auxquels était destinée ma 2^e lettre, et comme nous en approchions tout à fait Mahmud me quitta avec une nuance de froi-

deur. J'en concluais que l'harmonie ne régnait pas dans la famille et l'accueil chaleureux des deux frères ne fit que confirmer mes soupçons. Mes nouveaux hôtes ne s'étaient pas du tout attendus à une visite: ils avaient l'air plus doux que Mahmud. L'un des frères avait passé plusieurs années à Bagdad comme portefaix dans une administration gouvernementale. Il savait quelques mots d'anglais, et son expression de franchise inspirait confiance. Tout ce qui pourrait être fait pour moi serait fait, m'assura-t-il. Les frères n'étaient mariés ni l'un ni l'autre, ils vivaient dans une petite tente qui ne comprenait que deux compartiments, l'un fermé par l'habituelle palissade de roseaux tressés, l'autre ouvert comme une véranda. Des invités peuvent s'y accroupir pour prendre le thé.

Je n'étais pas installée depuis longtemps sous le tendelet, quand un aimable vieillard à la barbe grise et vêtu seulement d'une chemise déchirée et d'une culotte noire courte vint murmurer quelques timides paroles aux oreilles des personnages les plus reculés de mon entourage de curieux. En même temps, il me jetait un de ces regards plein d'espoir que j'ai été habituée à voir chez ceux qui viennent quêmander des remèdes. Si quelqu'un ne les remarque et ne s'informe de leurs désirs, on renvoie les plus pauvres de ces solliciteurs, avant même qu'ils n'aient eu le temps de s'approcher assez pour expliquer leurs ennuis.

Il se trouva que cet homme avait un petit garçon d'environ dix ans qui avait été mordu par un serpent deux mois plus tôt. C'était un étranger appartenant à une tribu établie à quatre milles de là. Il ne comptait ni parents ni alliés naturels parmi mes hôtes, et vivait dans une extrême pauvreté sur l'autre versant de la vallée. Je grimpais avec lui jusqu'à un groupe de tentes. L'enfant malade couché par terre au centre d'un cercle de gens bruyants avait supporté avec la force de résistance de son âge ce qui aurait dès longtemps tué un adulte. Le serpent, me dit-on, l'avait mordu à un doigt, tandis qu'il glissait la main sous un rocher. Le poison avait gagné

d'abord la main, puis l'avant-bras, dont il ne restait plus que les os. A présent, le haut du bras était pris jusqu'à l'épaule; les nomades avaient recouvert la chair gonflée et tuméfiée d'un emplâtre de feuilles de chêne, et d'un chiffon sale provenant d'une vieille chemise.

Le pouls du petit était à 120 à la minute et le poison avait évidemment envahi tout son organisme. De petites plaies apparaissaient sur le dos et sur les côtes.

En dépit de son état et lorsqu'il eut surmonté ses premières craintes d'être touché par moi, l'enfant malade manifesta une certaine fierté émouvante, en se voyant le centre de l'attention générale. D'une voix aiguë et monotone due à la fièvre, il m'expliqua comment l'accident était arrivé tandis que notre entourage, pressé autour de nous, invoquait le nom d'Allah. J'estimai qu'il n'avait plus qu'un jour ou deux à vivre, mais je fis tout ce qui était en mon pouvoir, lavant le bras dans une forte solution de permanganate et écartant toute trace du cataplasme de feuilles de chêne.

Après cela, ma provision de gaze et de bandes était presque épuisée et je dus sacrifier aussi ma serviette de toilette, la surface à panser étant très grande. La mère de l'enfant m'accompagna pour le retour, elle pleurait et me baisait la main, mais en même temps elle profita de l'occasion pour me demander des vêtements et tout autre chose dont je pourrais me priver. Quoi d'étonnant dans une pareille misère, si l'on saisit à deux mains l'aubaine qui tombe du ciel, et si l'on essaie encore d'en avoir davantage. Mais l'expérience est assez décourageante, et je rentrai malade de toute cette détresse humaine.

Cette fois je fus reçue avec cordialité à la porte de la tente de Mahmud. Mon vieux philosophe n'avait évidemment pas perdu son temps, et abandonné à lui-même, avait déployé son éloquence à mon profit, expliquant les mystères de l'archéologie à sa façon.

De l'intérieur de la tente où l'on faisait le pain, les dames m'appelèrent d'une façon très aimable. La jeune

Kaltuma, la fille de la maison, ses beaux yeux baissés m'apporta timidement de l'eau dans une aiguère à long bec afin que je pusse rincer mes mains avant le repas. Un autre cousin venait d'arriver, beau jeune homme au teint clair qui aurait pu être Anglais, sauf qu'il portait un long vêtement de velours, noué d'une écharpe blanche autour de la taille. Pour achever la toilette, un poignard recourbé pendait à sa ceinture. Il jouait d'une main avec un gros bâton dont le pommeau était garni de fer, arme solide, fort à la mode dans le Pusht-i-Kuh. Les glands d'un turban noir, vert et rouge se balançaient autour de sa tête. Derrière lui était posé un fusil. Seul dans la tribu il avait un permis, et il nous promit des perdrix pour le souper du lendemain. C'était un pauvre petit fusil, peu fait pour du plus gros gibier.

— Pourquoi n'avez-vous pas de permis, vous aussi Mahmud, fis-je.

— Le permis a ses désavantages; répondit mon hôte, tandis qu'un de ses rares et charmants sourires éclairait son visage sombre.

Si un malfaiteur vient à passer par ici et que j'ai un fusil, il faut bien que je fasse quelque chose, et si je fais quelque chose, je me mets la tribu de l'homme à dos. Mais si je suis désarmée, la police ne peut s'attendre à ce que je lui vienne en aide. Tout individu qui se trouve dans une situation difficile peut traverser mon territoire sans être arrêté, nous gardons tous de bons rapports les uns avec les autres, après le passage de la police. Il nous faudrait des fusils uniquement pour chasser des sangliers.

— Les gendarmes viennent-ils souvent?

— Environ une fois par mois, ou une fois tous les deux mois. Pas très souvent à moins qu'ils n'entendent parler de quelque désordre.

— Et dans le Lakistan, de l'autre côté de la rivière, y vont-ils souvent?

— Presque jamais, c'est une contrée dangereuse. Mais nous pouvons vous y mener, la sœur de ma femme est mariée là-bas.

J'avais envie de voir, en plus du trésor et de la région en deça de la rivière, la contrée des idolâtres vers le sud et le pays de Shirvari au nord. Je comptais faire deux expéditions préliminaires dans cette direction pour ne pas éveiller de soupçons pendant le temps que j'attendrai mon compère de Bagdad.

Nous discutâmes mes plans après souper devant nos verres de thé dans une demi obscurité, tandis que les gens de la tribu arrivaient isolément ou par deux après avoir pris soin des bêtes pour la nuit.

Les dames leur pipe de terre en main, assises sur le pas de la porte après les travaux du jour, se joignaient de temps à autre à la conversation, bien que toujours un peu à l'écart par bienséance.

Les hommes connaissaient tous les sentiers, plus fréquentés à présent que la contrebande est si commune.

Je résolus de me faire conduire vers le Sud-Est au pays des Larti et des Hindimini et de revenir à la tribu après un voyage de trois jours. À mon retour, Hasan devrait être arrivé s'il arrivait encore.

L'enterrement cependant qui était le grand sujet d'intérêt du moment avait lieu le lendemain, et le philosophe me demanda de remettre mon départ, pendant qu'il irait rendre ses devoirs au mort dans sa tente. Je cédai à ses instances et me retirai pour dormir sous le porche. Il s'ouvrait d'un côté sur l'obscurité de la nuit où s'estompaient les silhouettes des juments, des vaches et de leurs gardiens.

De l'autre côté derrière la cloison de roseaux, les yeux de femmes chuchotantes, m'épiaient tandis que je me déshabillais. Le toit était formé de feuilles de chênes, sèches et poussiéreuses, que les vaches venaient brouter au-dessus de ma tête. Aux limites du camp les chiens hurlaient contre les loups et les sangliers. Jamais le silence ne règne dans ces petites oasis. Et tôt dans la matinée avant qu'il ne fit jour, je me réveillai et m'habillai pour pouvoir le faire sans être dérangée et ne pas offenser les regards des bergers par mon pyjama de satin. Je me recouchai

ensuite pour me rendormir et méditer jusqu'au lever du soleil, et jusqu'à ce que les feux fussent allumés pour le thé.

Ce fut un jour d'agréable flânerie. Le philosophe partit avec Mahmud et je restai assise sous des couvertures à l'abri du tendelet, regardant le jeune fiancé avantageux, qui domptait une mule. Je trouvais que lui et sa mule se ressemblaient fort. Ils se regardaient dans les yeux du même air sauvage et faux. Il avançait doucement en tenant la bride et murmurant des paroles apaisantes en dialecte lur, mais la mule l'écoutait avec un manque de conviction visible jusqu'au moment où il s'approcha de tout près, et s'appretait déjà à tendre le bras pour jeter sur le dos de la bête, son premier fardeau, une pièce de tissu éclatant vert et orange. Alors la mule le regarda de biais, se cabra, s'ébroua, puis tourna le dos à l'homme en remettant entre eux toute la longueur de la corde. La matinée se passa ainsi. Dans l'après-midi on m'offrit un bain. Les femmes de la tribu firent bouillir de l'eau dans un chaudron, et entourèrent de paravents l'emplacement au milieu de la tente, où elles étaient installées à faire des cordes avec du poil de chèvre noir. Elles me donnèrent un plateau de cuivre où poser mes pieds, et placèrent un récipient à côté pour que je puisse jeter de l'eau sur moi. Elles ne se retirèrent que pour me regarder par dessus le paravent au moment où j'étais sans défense, tout en louant Allah, à demi-voix, sur ma blancheur et la douceur de ma chair et en relevant les manches de leurs robes, pour me faire voir leur carnation plus sombre.

Nous primes le thé dans la tente avec cette agréable impression de loisirs, commune aux harems en l'absence des maîtres. Mon hôtesse déposa son turban, découvrant une petite tête délicate, où se collaient des boucles aplaties. Une vilaine balafre lui barrait le front. Elle avait essayé un jour de séparer Mahmud et un de ses cousins qui se battaient, et Mahmud avait blessé sa femme par mégarde. Il en avait honte, et elle abusait volontiers de la situation portant la main à son front, en gémissant. Lui alors

prenait l'air de s'intéresser à quelque point éloigné du paysage.

Mahmud et le philosophe rentrèrent tard et restèrent fort avant dans la nuit, à parler politique. Un vieillard voûté mais encore vert vint se joindre à eux. Ses yeux étaient tout entourés de rides, il avait un air d'autorité paternelle. Nous apprîmes que c'était le kadhuda, ou chef de la tribu.

Les trois hommes décidèrent que je serais accompagnée le lendemain matin par Mahmud et sa jument, aux rênes de cuir vert, à la selle garnie d'un pommeau d'argent et d'applications de cuir brodé de mauve et de vert. Sur l'autre jument le philosophe devait emporter le peu de bagages dont nous aurions besoin, et Sa'id Ja'far le cousin nous escorterait.

Mais au matin rien ne parut bouger. Le philosophe toujours imperturbable et plongé dans ses méditations, continuait à remplir ses petites boîtes à cigarettes après avoir récité maintes prières, et bu de nombreux verres de thé. Les juments n'étaient pas sellées et la famille restait à bavarder tout à loisir. Un guide de la tribu de Dusan dont nous devions traverser le territoire proposa de nous conduire et le jeune homme au vêtement vert déclara qu'il viendrait aussi, parce qu'il avait un fusil, mais personne ne fit mine de se mettre en mouvement.

Je quittai la société et m'en allai voir le gamin qui avait été mordu par un serpent. Son poulx battait toujours très vite, mais l'état des chairs empoisonnées semblait meilleur. Après un lavage et un pansement qui me prirent beaucoup de temps à mon avis, je retournai auprès de Sa'id Ja'far, pour trouver les choses exactement au point où je les avais laissées. Nous appelâmes les autres à grands cris. Sa'id Ja'far qui était prêt lui-même, jugeait naturellement mon impatience des plus justifiables. Le philosophe apparut enfin une boucle de cheveux gris sur chaque oreille et une sacoche bourrée sous chaque genou et releva les sourcils d'un air de surprise amusée en s'informant du pourquoi de cette bousculade.

— Il y a des tentes partout, dit-il. Il ne nous faudra pas dormir à la belle étoile, même en ne nous mettant en route que cet après midi. Ce point de vue n'avait rien de prometteur pour quelqu'un sur le point de faire un voyage.

A ce moment cependant les rôles changèrent, car on s'aperçut que je n'avais pas de passeport.

— Un passeport est toujours nécessaire, dit Sha Riza d'un ton convaincu en s'apprêtant lentement à faire les mouvements qui précèdent la vraie descente de cheval. Mais moi je n'entendais nullement le laisser rentrer dans la tente. Il était fixé sur sa monture, il eut été tout à fait désastreux de lui permettre de s'extraire de ses emballages.

— Allez toujours, lui dis-je, je vous rattraperai. Je sautai au campement sans songer aux chiens qui, voyant un objet qui se mouvait rapidement se précipitèrent sur moi tous ensemble, et mirent ma robe en pièces en un rien de temps. La tribu leur lança des mottes de terre et des jurons, pendant que je demeurais immobile au milieu de leurs terribles gémissements. Puis les hommes arrivèrent se frappant la poitrine d'un air horrifié.

— Dire qu'une pareille chose a pu arriver dans notre campement, ne cessaient-ils de répéter. Les chiens eux se retirèrent en grognant.

Plus agacé que jamais par cette aventure, je revins à la tente dans un silence farouche. J'appliquai de la teinture d'iode sur une petite égratignure à la jambe, et je profitai de l'horreur générale qui pétrifiait même les femmes et les rendait silencieuses, pour me sauver aussi vite que possible.

Une des principales préoccupations d'un hôte indigène, est de préserver ses visiteurs des chiens. Moi qui étais toujours distraite et peu encline à craindre les chiens, je causais des transes perpétuelles à mon entourage. Je découvrais souvent que mes allées et venues les plus personnelles étaient surveillées par une femme qui se levait en silence pour chasser les chiens. Et maintenant si j'avais été mordue, c'était uniquement ma faute ! Mais

mes hôtes n'en considéraient pas moins l'incident comme une tache à leur hospitalité.

Mon philosophe seul, lorsque je les rejoignis Sa'id Ja'far et lui, envisagea la question sous un autre jour.

— Pourquoi donc avez-vous couru, et vous êtes-vous fait mordre par les chiens, ne songeant pas que vous me causeriez de l'anxiété ? me dit-il.

Le Défilé des Infidèles.

Ayant repris notre calme, nous chevauchions agréablement entre les grenadiers et les abricotiers des fonds de vallée. Mais les jardins de la tribu prirent fin, et ce furent à nouveau les pâturages raboteux entre les deux versants rouges de la montagne.

La crête la plus basse qui nous séparait de la vallée du Khirr, notre Garau des jours précédents, s'abaissa bientôt jusqu'à disparaître à notre droite, et nous nous trouvâmes dans la vaste vallée principale. Devant nous, se dressait à nouveau, dans l'air bleu et chaud d'une matinée finissante, la noble barrière du Kebir Kuh. A notre gauche, tout près de nous, une muraille rouge où la pierre calcaire apparaissait de place en place, s'élevait raide et sans arbres.

Nous étions sur la voie qui menait au trésor. Je la voyais monter en zig-zag, dans la craie blanche, et sa direction correspondait exactement aux indications de ma carte.

A présent cependant nous n'en étions pas encore à cette partie de notre aventure, et nous nous dirigeâmes droit devant nous. Bientôt nous étions aux confins du pays des Musi, qui touche au territoire d'une petite tribu d'origine arabe, gardienne du sanctuaire d'un des saints de Medine, un certain Jaber enterré dans cette vallée, sous une obélisque à revêtement blanc. Quelques restes indistincts de vieilles constructions et des pierres funéraires de Moslem entouraient l'obélisque en cet endroit solitaire.

Je ne sais pourquoi ces lieux me firent penser à ce que j'imagine devoir être un paysage du Thibet. En arrière les vilaines montagnes rondes, et devant nous la petite tour qui dressait ses étages polygonaux d'environ un pied de haut, recouverts d'un enduit sale et décoloré au-dessus de la construction à demi souterraine de la tombe. Je ne découvris ni nom ni date mais sans doute le monument est-il ancien, il a l'air de garder le secret d'une vie depuis longtemps sous la terre. Le guide dusan et le jeune homme au vêtement de velours, descendirent le dos courbé les marches de la tombe, pour faire leurs dévotions, tandis que Shah Riza se donnait un air d'archéologue, en circulant autour du monument et ramassant des débris de poterie comme il m'avait vu faire !

Après ces lieux de piété ancienne notre sentier descendit vers le lit de la rivière, plat comme une table entre la longue chaîne de collines crayeuses à gauche et les premiers contreforts de Shah Pir à droite. Nous avions vu cette montagne, lointaine tache bleue à l'horizon, en descendant de Garau. Notre rivière inexistante, s'appelait à présent le Ruâ, ayant pris le nom d'un cours d'eau situé plus à l'ouest et dont nous avons pu apercevoir les défilés en escaliers, depuis le col de Maimah du Kebir Kuh. Ce cours d'eau, un peu en arrière de nous, et à quelque distance, arrosait des rizières qui luisaient au soleil à côté des tentes noires de leurs cultivateurs, la tribu de Dusan.

Le large lit de la rivière disparaissait sous les tamaris et le sable, mais au printemps le fleuve est en forte crue, et pendant quelques semaines entraîne tout ce qu'il rencontre. Au milieu de ses alluvions, se trouve une sorte de curieux cratère appelé Zem Zem, au fond duquel il y a de l'eau. Ce cratère à environ 300 pieds de largeur ; l'eau en est sale mais sacrée. Saint Jaber cheminant un jour dans ces parages portait la gourde de peau de chèvre en usage dans le pays. Il rencontre Shaddad, le fils de Nushirvan dont le château s'élevait en aval de la gorge.

— Avez-vous de l'eau dans votre gourde, demanda le fils du roi.

— Ah, dit le pieux vieillard, qui craignait de mourir, mais qui craignait aussi de donner à boire à un incroyant.

— Est-elle froide, interrogea le fils du roi.

— Ni chaude ni froide, répondit le saint.

— Est-elle douce? demanda Shaddad.

— Ni douce ni amère.

Le fils de Nushirvan réclama à boire, mais le vieillard en enfonçant une tige de roseau dans la gourde pour servir de goulot enfonça également dans le roseau un grain de grenade de sorte que pas une goutte d'eau ne vint mouiller les lèvres du païen. Shaddad dégoûté, jeta la gourde à terre et l'eau en se répandant forma la mare de Zem Zem en Luristan sur le bord de laquelle les grands roseaux ont toujours poussé depuis. Il paraît qu'il s'y trouve aussi un grenadier mais je ne puis dire que je l'ai vu.

L'eau de Zem Zem n'est ni douce, ni amère, ni froide ni chaude, elle est pareille toute l'année. Mais son aspect n'était guère engageant.

Un serviteur à moitié idiot du chef Musi-s'était joint à notre petite troupe pour s'occuper des chevaux. Il était soi-disant chargé de mener ma jument à la bride sur le terrain raboteux. Ma complète ignorance de la façon dont les Lurs parlent aux chevaux rendait cette aide nécessaire.

Pour faire marcher ma monture, il fallait, prétendait-on, lui donner un violent coup sur la hanche, et lui en asséner constamment d'autres sur le dos au moyen d'une lanière nattée, prolongement de la bride. Trois ou quatre poussées énergiques faisaient, paraît-il, prendre un petit galop à la jument, mais les efforts que je fis dans ce sens, sans réelle conviction d'ailleurs ne réussirent qu'à arrêter complètement la bête fatiguée. Un cheval rétif, un enfant qui se fait traîner et une femme qui se répand en explications sur ses intentions sont ce qu'il y a de plus ennuyeux sur terre. Je reconnus bientôt l'avantage que je tirerai à la tête de mon cheval d'une présence qui donnerait auto-

matiquement les coups propulsateurs, chaque fois que mon allure prendrait un tour méditatif ! Je pourrais ainsi noter sur mon carnet les réflexions que m'inspirerait le paysage.

J'appelai donc l'innocent pour me rendre ce service. Il sourit d'un air gentiment niais et arriva, traînant les pieds et balançant le corps comme font souvent ses pareils.

Les tribus traitent avec affection les innocents et la vie leur est plus douce qu'elle ne l'est aux pensionnaires des asiles de fous. On venait tout juste de trouver une femme pour notre spécimen, me dirent mes jeunes compagnons avec un plaisir charmé qui aurait fait se retourner dans sa tombe le fondateur de la ligue eugénistique.

Tenant la bride négligemment d'une main et mon ombrelle ouverte sans nécessité de l'autre, mon idiot avançait en chantonnant sans s'occuper des obstacles qui surprenaient la pauvre bête maltraitée derrière lui.

Nous progressions avec plus de lenteur que jamais, nous arrêtant à chaque buisson. Shah Riza qui marchait en queue et aimait à ne pas se presser -- entre chaque secousse de sa monture il se faisait une cigarette -- me regarda avec surprise quand je fis une observation sur notre allure d'escargot.

-- Inutile de se hâter, dit-il, nous pourrions passer la nuit n'importe où dans le pays, il n'y a rien à craindre.

Seul le fait que l'homme de la tribu de Dusan voulait arriver chez lui le soir même, nous fit accélérer un peu le pas. Ce jeune homme énergique qui nous dépassait sans cesse revint sur ses pas à grandes enjambées.

-- Shah Riza à l'air de conduire un enterrement, s'écria-t-il. Et, saisissant la bride de mon cheval, il nous entraîna, moi et mon coursier, au trot à travers la plaine du Ruà jusqu'à la ville en ruine de Shaddad et au campement des Dusan qui se dressait à l'entrée du défilé des Infidèles.

Il ne restait de la fameuse ville royale que quelques tristes moëllons sur la pente d'une colline nue. Les tentes noires dispersées entre les murs écroulés, étalaient leur

saleté et leur négligence à la lumière de midi. Nous fûmes accueillis par le grondement des chiens. Les ânes et les mûles au repos parmi les cordages des tentes se levèrent avec un claquement de sabots et en secouant la poussière de leur pelage. Tandis que nous nous dirigeons vers la tente principale, toute la tribu de Dusan nous observait des habitations posées de guingois et semblables à un tas de galèts noirs dans une eau peu profonde. Des enfants, des chevreaux, des petits chiens grouillaient autour des marmites.

J'insistai pour visiter immédiatement le château de Shaddad et la gorge, me réservant de déjeuner à mon retour. La faille de la montagne s'ouvrait comme un porche naturel à deux jets de pierre, au-dessous de nous. Le Ruâ après son voyage souterrain réapparaissait à l'entrée de la gorge dans un lit de rochers tout blanc. Il formait d'abord une profonde cavité puis redevenait dans le défilé un fleuve aux eaux bleues et brunes. On l'avait endigué pour alimenter un petit moulin, dernier reste de construction humaine presque invisible au milieu des œuvres majestueuses de la nature.

Pareille à la plupart des gorges du Pusht-i-Kuh, celle-ci avait l'air d'avoir été taillée par un couteau géant. Les roches stratifiées s'élevaient nues et presque horizontales de chaque côté, formant des sortes de gradins arrondis. Des roseaux, des lauriers et des saules emplissaient le corridor large à peine de cinquante pieds entre les parois; au fond, la rivière cachée faisait entendre son murmure.

Le chemin était mauvais, mais non impraticable pour les chevaux; comme nous étions à pied cependant, le guide Dusan me porta fréquemment sur son dos en suivant le lit de la rivière. Au milieu du défilé à environ 15 Min en aval, le sentier montait à ce que l'on m'assura vers le château de Shaddad. Un gros rocher qui nous barrait la route montre encore l'empreinte des deux genoux de Shaddad au moment où il fut décapité par Ali. La marque de l'épée d'Ali, est visible dans le rocher. Les marques de

l'épée d'Ali sont répandues dans la Perse entière il ne s'agit pas de les prendre trop au sérieux. Ce qui nous intéressa davantage, ce furent des restes de maçonnerie faisant saillie de-ci de-là sur la roche massive de la gorge. Evidemment au temps où un « derbend » (une porte) devait clore la vallée et cette position de défense si remarquable, on avait construit un chemin contre la paroi.

Mes compagnons me dirent que personne n'avait grimpé jusqu'au château, à l'exception du frère d'un des jeunes Dusan de notre escorte.

Ce frère était occupé à Bagdad, chez un marchand de nouveautés : mais il revenait en Luristan pour des vacances imprévues et restait le meilleur grimpeur de la tribu.

Il avait trouvé là-haut, paraît-il, des ruines d'appartement, un foyer, un corridor et des murs. Il avait démoli le tout comme ayant appartenu à des infidèles. Nous fîmes une partie de l'escalade, Shah Riza telle une mère poule agitée me suppliait de m'arrêter à chaque pas. Le vieux sentier très étroit suivait une des saillies du rocher. Il se perdit bientôt tout à fait mais pas sans avoir atteint un replat où plusieurs tombes avaient été violées. Il ne semblait pas qu'on y eût trouvé rien d'important et j'en conclusai qu'il devait en être de même pour le château sassanide. Je renonçai à longer le précipice non sans quelque regret.

L'indigène dusanî promit d'opérer quelques fouilles durant nos deux jours d'absence. Et à notre retour il avait extrait du sol une perle de cornaline, quelques débris de stuc, une mince colonnette formée de feuilles superposées. Sans doute devait-elle être recouverte de métal car elle était faite d'une matière très fragile. Deux poignards brisés et trois pointes de lance en bronze avaient, à ce que l'on me dit, été trouvés quelque temps plus tôt tout près de là, à l'extrémité de la gorge. Ce maigre butin fortifia cependant ma conviction concernant l'existence d'une colonie sassanide dans la vallée, conformément aux dires de la légende.

Après la descente nous suivîmes la gorge jusqu'à son

débouché sur les rives du Saidmarreh. Le soleil brillait sur une succession de montagnes couleur de rouille aux lourds replis qui ressemblaient à un troupeau d'hippopotames venant de boire. En face de nous, un petit lacet en zig zag nous indiquait le col de Sargateh, et le chemin de Tarkan. La rivière roulait ses eaux vertes, dans son lit profond bordé de tamaris et de lauriers. Cette vallée est chaude, et une demi heure de marche à travers le défilé des « infidèles » suffit pour que le voyageur passe d'un climat estival, à une température d'hiver. Un mois plus tard les Dusani de l'ouest et les Tarhani de l'est planteraient leurs tentes par petits groupes, le long de ces berges. Mais à présent on ne voyait trace humaine dans ce pays, à l'exception du sentier à demi effacé et des tombes ouvertes près de nous.

Cette région n'a guère été explorée et jamais étudiée. Les rives sont dangereuses, ouvertes au nord et au sud aux incursions des Sagwand et autres tribus du Lakistan. Un peu à notre droite de l'autre côté du Saidmarreh, sur la route de Shirwan à Tarhan, un autre défilé, noir comme de l'encre au soleil, s'ouvre sur la rivière, c'est le Tang i Berinjan, que le voyageur avisé évite car des brigands en ont fait leur refuge depuis quelque temps. Ces collines pareilles à des monstres endormis, ce silence et ce vide inhumains inspiraient l'effroi. Un martin-pêcheur au bord de l'eau et mes compagnons qui escaladaient les rochers dans leurs souliers de toile et leurs vêtements médiévaux mettaient une note étrangement paisible dans une contrée où régnait le désordre.

Rebroussant chemin par la gorge, tous atteignîmes le campement dusani pour le déjeuner.

La ville des Larti.

En prenant congé des Dusani, nous leur fîmes promettre de rechercher les antiquités du pays aussi activement que possible en notre absence. Pour notre part nous nous engageâmes à passer chez eux au retour et à la chaleur de

l'après-midi nous nous mîmes en route dans la direction du sud pour le pays des Beni Parwar. Les Beni Parwar sont une tribu agricole qui habite la vaste dépression mi-plaine, mi-vallée au nord du Kebir-Kuh, région souriante et prospère où les sillons succèdent aux sillons. Brunis par l'automne ils gardaient cependant l'empreinte douce et familière du travail de l'homme.

Nous descendîmes, sans peine, depuis le col bas qui termine la chaîne du Siah Pir. La rivière et ses berges sauvages et solitaires étaient hors de vue fuyant à l'opposé de nous vers le sud-est. Nous n'apercevions que de molles ondulations de terrain finement striées par le passage de la charrue, plus loin les contreforts sombres couverts de forêts de la Grande Montagne qui dessinaient à l'horizon sa longue muraille continue.

Les contreforts formaient une chaîne séparée parallèle mais plus basse. Une section des deux groupes aurait eu l'air d'une courbe descendante de température. On appelait la chaîne la plus basse Kuh Sia, la montagne noire, elle faisait suite à la formation que nous avions déjà vue en aval de Garau. Ici comme là-bas, de noirs ravins la coupaient par intervalles. Les Larti et les Hindimini, les deux tribus que nous avions l'intention de visiter, vivaient chacune dans un de ces ravins, à l'ombre de la paroi. Entre elles et nous et à travers l'étendue libre de la plaine, de petites collines blanches et rouges s'éparpillaient à la débâcle. Notre piste franchie au cours de l'après-midi par des ouvriers en voyage, se dirigeait droit vers ces collines puis longeait un petit cimetière aux tombes en forme de dômes et aux obélisques commémoratives chères aux Lurs.

Le guide dusani arrivait à proximité de chez lui, mais la nuit menaçait avant qu'il ne put espérer atteindre son foyer. Personne dans ce pays ne se risque volontiers au dehors dans l'obscurité. Au coucher du soleil nous fîmes halte pour abreuver nos chevaux à l'unique source du voisinage, « l'Œil de l'amertume », qui sortant d'une grotte de calcaire tombe dans une conque verte. L'eau en est bonne

et abondante, avec un petit goût salé qui n'est pas déplaisant. Après avoir quitté la source, notre chemin serpenta entre des monticules, le terrain cultivé prit fin, et fit place à une région herbeuse. Sur une éminence nous tombâmes sur un camp dusani au moment où les dernières femmes, leur gourde de peau de chèvre sur l'épaule, se disposaient à aller la remplir au puits situé plus bas dans l'ombre.

Il n'était pas question ici d'un accueil douteux car notre dusani se trouvait au milieu des siens et Sa'id la'far lui aussi était un homme considéré et bien connu quoique d'une tribu différente. Le lieu du camp était élevé et balayé par le vent. De la porte de la tente on apercevait à l'ouest le Warzarine et à l'est la vallée ouverte au delà de laquelle coulait l'invisible Saidmarreh. Au nord s'étendait la région que nous venions de traverser et la colline au trésor et au-delà les crêtes du Lakistan.

Une légère brise de la montagne, imperceptible dans le ciel pur et lumineux agitait les feuilles du toit tandis que nous étions assis sur des couvertures à l'entrée de la tente. Des branches de chêne, entassées dans le foyer répandaient une bonne chaleur. Shah Riza, enveloppé confortablement dans mon imperméable, se mit à réciter ses prières; de mon côté, j'essayai de résoudre de mon mieux les nombreux problèmes médicaux du campement, à l'aide d'un manuel de médecine de l'armée qu'on m'avait donné aimablement lors de mon départ de Bagdad.

Notre hôte, un homme entre deux âges au visage rond et intelligent marqué par la petite vérole, souffrait d'un mal interne. Il avait été à l'hôpital de Bagdad où on l'avait gardé quatre jours puis renvoyé chez lui en lui faisant un certain nombre de recommandations qui ne lui servirent de rien, vu qu'il ne comprenait pas un mot de la langue dont on se servait pour les faire. Je lui remis une petite note à emporter à son prochain voyage, et lui suggérait de faire appel à un interprète arabe.

C'était un homme du monde, qui possédait quelque

bien, moutons et terres et dont les manières étaient agréablement courtoises. Il avait chez lui des matelas et des traversins et m'en fit faire un lit, dans un espace réservé de la tente non loin du feu. J'y passai la nuit plus en sécurité qu'à Chicago, voyageuse non seulement dans l'espace, mais dans le temps menant une vie que la plupart des hommes ont oubliée.

Nous nous levâmes assez matin pour voir le premier rayon de soleil sur le Pic de Warzarine. Mais nous lui tournâmes le dos et chevauchâmes le long des pâturages desséchés et sans arbres jusqu'à notre arrivée au Kebir-Kuh. Les chênes réapparaissaient par place, le torrent du Larti descendait vers le nord, au fond d'une vallée abrupte et boisée. Il fallut descendre de cheval et guider nos bêtes entre les rochers et les racines des arbres, sur ce versant difficile jusqu'au moment où le ravin au-dessous de nous se divisa entre deux lits de torrent où sur une falaise, s'amoncelaient les roches écroulées de la cité ruinée des Larti.

J'avais pour la première fois entendu parler des Larti et de leur tribu sœur des Hindimini par un vieux barbier à Bedrah.

Ces deux tribus selon lui étaient les plus anciennes de Pusht-i-Kuh, et les dernières descendantes des idolâtres auxquels, jadis, tout le pays avait appartenu. Elles avaient fui devant l'envahisseur, se retirant toujours plus haut dans les forteresses de leur pays, jusqu'au moment où il ne leur resta plus que ces deux ravins sous la muraille inviolable de la Grande Montagne. Celle-ci se dressait toute noire à plus de mille pieds au-dessus de nous, accessible seulement aux véritables grimpeurs. On nous raconta cependant qu'il existait un chemin de piétons sur des dalles presque perpendiculaires. Un filet d'eau se répandait en pluie le long de son énorme flanc qui luisait comme s'il avait été verni par endroits. Un peu au-dessus de nous, des éboulis couverts d'arbres formaient une pente plus adoucie. La ville en ruine sur son promontoire entouré de falaises dressait encore des restes de

murs et de maisons ébréchés comme les dents d'une vieille femme contre l'arrière plan de la montagne.

Il nous fallut descendre au fond du ravin pour remonter de l'autre côté soit vers la ville ancienne, soit vers la métropole actuelle des Larti, groupe de sept tentes environ plantées sur un autre promontoire. La tribu avait eu de grandes infortunes. Le nombre de ses membres avait fondu grâce aux guerres et aux querelles intestines, la plupart des survivants avaient fui et s'étaient établis à Kermenshah, tandis que les Dusani s'emparaient du pays abandonné.

Cependant ce qui restait des Larti fut à notre égard, amical au possible. Deux petits moulins dans la vallée étaient alimentés par un ruisseau aux rives humides et molles. On apercevait encore les traces de jardins jadis prospères, sur la pente de la colline où subsistaient quelques témoins des terrasses d'autrefois.

Au sommet les familles Larti se groupaient chacune autour d'un chêne dont les branches formaient un toit naturel et servaient de porte-manteaux et de garde-manger. Les murs étaient faits d'une palissade de roseau tressé. On ne peut imaginer plus simple forme de maison ; les habitants en étaient des gens simples vêtus de haillons qui flottaient autour des enfants à la manière des draperies que l'on admire sur les représentations de dieux et de déesses en se demandant comment elles peuvent bien tenir sur eux.

De même à l'âge d'or, dont parle le poète, la tribu se nourrissait de glands. On s'attendait à devoir le faire cet hiver-là, les champs de blé n'ayant pas eu de pluie. Mais il y avait encore un peu de pain en réserve pour nous et une masse de citrouille qu'on vint étaler sur le sol à nos pieds.

Nous n'étions pas les seuls hôtes. Un Lur civilisé qui vivait à Bagdad, passait ses vacances ici. En ville il avait une boutique et se figurait savoir de quoi avaient l'air les femmes anglaises jusqu'au moment où il me vit. Mes vêtements en lambeaux (après ma rencontre avec les

chiens) mirent sa politesse à une rude épreuve. Il me regardait en se frappant les genoux, et s'écriait « Allah ! »

— Vous plaisez-vous autant ici qu'à Bagdad ? demanda-t-il ?

Je répondis : « Mieux, l'air est frais et l'eau est bonne, il y a du bois pour faire du feu, et de l'ombre. »

Les habitants des sept chênes opinèrent du bonnet. Le citadin battu tomba dans un morne silence.

Après le repas, nous parcourûmes de haut en bas la cité des Larti. En traversant l'extrémité supérieure de la vallée on plongeait dans une ombre profonde et délicieuse, que répandaient des arbres fruitiers et la vigne. Cette végétation était due à un cours d'eau, froid comme de la glace et noir comme du velours, qui descendait de la montagne en bondissant sur les rochers, cause première sans doute de l'habitat des hommes préhistoriques en ce lieu.

Un vieux paysan qui avait passé sa vie entière dans la région nous accompagna disant qu'il connaissait l'emplacement des tombes. Il avait une courte barbe blanche et des yeux bleus que l'animation faisait briller ; sur l'épaule il portait un plateau concave qui sert à cuire le pain (saj) et une pioche pour les fouilles. Sa vieille chemise flottait et son pantalon battait ses mollets tandis qu'il marchait devant nous, la tête couverte d'un petit bonnet de feutre autour duquel frisaient ses boucles grises.

Il espérait fort que j'allais me servir des lunettes magiques qui, chacun le savait, serviraient à découvrir sous le sol de la cité en ruines, les trésors enfouis. Il considérait qu'il était lui le bras, et moi le cerveau chargé de le diriger. Cette attitude ne laissait pas que d'être embarrassante, car je n'avais qu'un seul après-midi pour agir et aucune connaissance spéciale sur la marche à suivre dans l'ordre des découvertes. Du côté où le promontoire qui porte la ville est relié au versant de la montagne, une route haute va vers l'est, et l'ouest, menant au Saidmarreh, depuis Ganjeh, Kulm et les cols

de Punch et de Maimah, le long des flanes de Kebir-Kuh. Ces routes hautes du monde entier, suivent presque toujours un tracé ancien, soit que les passages élevés fussent plus sûrs pour la population parce que moins accessibles que les voies plus basses, soit, parce que leur existence même dans les régions montagneuses difficiles n'a pu être dûe qu'à une nécessité permanente durant des siècles.

En tout cas, j'ai remarqué souvent que c'est la route la plus élevée et la plus ancienne, qui mène aux lieux les plus importants de l'antiquité. Notre route franchissait un épaulement de la montagne de l'autre côté duquel, au dire du vieux paysan, on aurait trouvé des squelettes dans des jarres. Mais il nous conduisit sur le promontoire lui-même où se trouvait un cimetière musulman aux sculptures dressées autour d'un autel de pierre et de mortier, blanchi à la chaux. Un peu en-dessous une tombe révèle sa sainteté par une collection de gros galets et quelques fossiles noirs qu'on appelle pierres de Péri et qui sont particuliers à la contrée.

Nous n'avions que faire du cimetière musulman, et l'abandonnant pieusement à sa solitude, nous descendîmes entre des maisons en ruines le long de ce qui avait été une rue jadis. Je suppose que la cité s'étend sur 3 ou 4 acres. Dans sa partie supérieure il y a quelques petites places où on voit des tombes musulmanes à moitié ensevelies. Les caractères gravés sur les pierres ne sont pas anciens. Un petit nombre de débris de poterie ramassés près des maisons datent la ville du xiii^e au xiv^e siècle environ. Le tracé des rues est marqué par des tas de pierres, restes sans doute des fondations des bâtiments. Des wautrees, des peupliers et des chênes poussent parmi les ruines. A voir leur splendeur verte et fugitive, on éprouve plus vive encore l'impression de la fuite des jours. De temps à autre j'apercevais dans les pierres plates du sol des excavations rondes d'environ huit lignes de diamètre et j'arrivais à la conclusion que le montant des portes devait s'y encastrer. Ce même dispositif existe de nos jours au Djebel Druse en Syrie.

Dans toute la partie nord de la ville qui domine les falaises, les murs d'enceinte sont encore nettement visibles et nous les suivîmes jusqu'à la porte du nord-ouest qui ouvre sur une piste pierreuse venant de la vallée. La tombe annoncée par notre vieux guide se trouvait plus bas, dans un endroit sec, abrité par la paroi abrupte comme par la coque d'un navire. La tombe était marquée d'une pierre aux pieds et à la tête. Elle avait été ouverte une fois déjà et soigneusement refermée. Le vieux dit que les « choses » étaient à l'intérieur. Il travailla de la pioche puis se servit de sa chemise et du plateau à pain pour charger la terre. Mais il n'amena que quelques ossements, des débris de faïence et une pierre triangulaire taillée comme un silex. Pour dire la vérité, l'homme mettait surtout sa confiance dans l'interprétation que j'allais donner de nos trouvailles, plus que dans les trouvailles elles-mêmes, mais je n'encourageais en rien ses espoirs car j'étais désappointée.

Comme nous restions assis environnés d'un nuage de poussière, surveillant le travail, une silhouette silencieuse apparut à côté de la tombe. C'était un jeune homme vêtu d'un vieux caftan vert serré à la taille par une ceinture, à laquelle pendait un poignard. Ses pieds nus dans des espadrilles, ne faisaient aucun bruit en marchant. Ses cheveux et sa barbe étaient presque de la même couleur que le petit bonnet de feutre posé sur sa tête ; décoloré et tanné comme les rochers et les bois. Le jeune homme nous fit l'effet du génie de ces lieux, il souriait aimablement se penchant sur la tombe, dont on distinguait à présent les parois maçonnées limitant un espace juste suffisant pour un corps humain. Nous nous avançâmes vivement pour mieux voir mais ne découvrîmes qu'une petite pierre et deux débris de poterie. En relevant la tête, nous aperçûmes que notre visiteur silencieux avait disparu entre les arbres de la pente que devait le soleil.

— Est-ce vrai, interrogea notre terrassier en reprenant son chargement pour tenter la chance dans une

autre tombe dont il avait entendu parler, est-ce vrai qu'un squelette d'homme a été trouvé avec des cornes au front ?

Shah Riza qui aimait les contes de fées, et que la découverte de l'archéologie enchantait — il se donnait volontiers des airs de connaisseur — dressa l'oreille et se joignit à nous. Il était en disgrâce et nous avait suivis à quelque distance. S'emparant de ma pierre pointue seule trouvaille de l'après-midi, il en avait fait sauter l'extrémité en disant négligemment : « ceci n'est rien du tout ». Les reproches avaient plu sur lui drus comme grêle, le surprenant mais ne le déconcertant point. Les femmes étaient pour lui d'un rang trop inférieur ; elles pouvaient bien dire tout ce qu'elles voulaient sans que leurs paroles eussent aucune importance pour personne. Il continua simplement à murmurer par intervalles : « Ce n'est rien du tout » tout en restant prudemment à l'écart de mon chemin.

— Vous feriez mieux de vous adresser à Shah Riza, dis-je en répondant à la question des cornes. Il paraît en savoir plus long en la matière que qui que ce soit.

Le philosophe eut un sourire désarmant sans s'élever cependant contre la réputation de savant que je lui faisais et sans refuser de donner une opinion catégorique sur la valeur des menus éclats d'os et de poterie extraits de la seconde tombe. La chance ne nous favorisait pas davantage. La tombe était semblable à la précédente, construite à l'abri du rocher et du mur d'enceinte en forme d'étroite cuve. Le squelette était couché sur le dos, la tête tournée vers la droite et les pieds orientés est, nord-est. Sous son coude se trouvait une pierre aiguisée, sous sa tête un morceau de céramique et c'était tout. Il était déjà plus de quatre heures et nous avions un bout de chemin à faire jusqu'à la vallée des Hindimini. Je donnai six pence au vieillard aux yeux bleus en lui disant de préparer de nouvelles fouilles pour le lendemain et nous fûmes retrouver Sa'id ja'far, les chevaux et notre impatient guide dusani au sommet du ravin.

De là, la chevauchée se poursuivit vers l'est sur un replat facile mais très pierreux du Kebir Kuh. Nous plongeons dans de petites combes pour en ressortir bientôt après nous tenant à peu près au niveau de la cité des Larti à environ 4.500 pieds. La grande muraille s'étendait à perte de vue devant et derrière nous, aussi proche et impressionnante qu'une vague sur le point de s'érouler, pour un animalcule nageant en-dessous. A notre gauche nous pouvions voir au-delà de la vallée ouverte l'entier développement de la petite chaîne boisée du Siah Pir que les failles partagent en collines distinctes. Les lointains attrayants du Lakistan s'étendaient tout bleus devant nous. Sa'id ja'far, un des plus agréables compagnons qui soit, nous raconta mille choses sur le pays et ses usages.

— Les femmes là-bas sont plus cruelles que les hommes disait-il ; l'année dernière quand la tribu était en guerre avec le gouvernement, l'une d'elles eut un bébé. Son mari demanda à le voir, mais elle répondit : « Cette époque n'est pas faite pour les enfants », et prenant le sien par les pieds, elle le brisa contre les rochers. Plusieurs d'entre elles portent un fusil et s'en vont à cheval avec la tribu comme des guerriers. Sa'id ja'far me parla du Saïdmarreh qui désigne aussi bien un camp, une tribu et une rivière. La rivière coule très abondante et entourée de rizières dans une vaste plaine. Le Saïdmarreh est plus ou moins un centre du gouvernement et sert de poste avancé contre le Lakistan, bien qu'en fait de maisons on n'y trouve que les tentes noires des Nomades.

J'interrogeai Sa'id ja'far sur les pratiques idolâtres des deux tribus que nous allions voir. Mais c'est un sujet que les gens préfèrent, comme faisait Mrs Langtry pour l'histoire en général, « laisser dans les brumes du passé ». D'ailleurs à l'exception de quelques vieillards très âgés personne n'en sait grand chose.

Le soleil baissait et nous étions encore très haut dans la montagne. Le guide dusani qui tenait la tête de notre troupe fit observer de nouveau que le Shah Riza sur son

cheval avait l'air de conduire un enterrement. Il me conjura de mettre ma monture au trot, ce que je fis, me dressant sur mes étriers plaqués d'argent comme sur une plate-forme en secouant les pompons de ma selle. Ces étriers comme bien des choses faites pour servir dans le pays où elles ont été imaginées sont fort pratiques ici. Leurs bords acérés qui dépassent de beaucoup les chaussures du cavalier, protègent celui-ci des innombrables heurts contre la paroi rocheuse de plus d'un sentier étroit de la montagne.

Il faisait déjà presque nuit pour descendre dans le ravin des Hindimini. Un clair ruisseau dégringole d'un dédale d'énormes roches pour tomber dans un petit amphithéâtre où on le canalise dans des abreuvoirs de bois assez grands pour y faire boire à la fois la moitié d'un troupeau. Prenant nos chevaux par la bride nous les laissâmes aller à leur gré. Deux autres voyageurs, dont l'un au teint très brun portait une barbe noire, se dirigeaient comme nous vers la vallée. Le guide dusani qui avait observé qu'un de mes pieds sortait de sa chaussure de toile déchirée, me dit qu'un de ces hommes allait pouvoir me fabriquer une autre paire d'espadrilles pour le lendemain matin. Les Hindimini, ajouta-t-il, étaient réputés pour la fabrication de givas (chaussures de toile) et pour la beauté de leurs filles. Le marché était sur le point de se conclure, quand le philosophe, flairant le danger à distance, arriva au petit trot, en entrechoquant ses coudes dans sa hâte de faire avancer son cheval.

— Vous ne les aurez jamais, cria-t-il, du plus loin que nous pouvions l'entendre... Pourquoi donc acheter ce que nous pouvons faire nous-mêmes. Est-ce que je ne sais pas faire des givas depuis mon enfance ? Par la main d'Allah, pourquoi croyez-vous donc ce que disent les gens ?

Le guide dusani était un homme de bon sens. Il se rendait compte de ce qui était impossible. Quittant sans une parole l'homme à la barbe noire, il reprit la descente sur la pente raide du ravin, je le suivis à pied moi

aussi. La lumière s'éteignait sur le sentier. Au loin les premières tentes Hindimini au nombre de trois ou quatre apparaissaient sur un petit éperon. Les feux s'allumaient dans l'ombre comme nous approchions. Déjà les troupeaux étaient de retour du pâturage. Les bergers soignaient leurs bêtes quand nous pénétrâmes dans une meute de chiens qui grondaient et un homme velu, un poignard brillant fixé à sa ceinture leva les yeux au-dessus du moutonnement des dos laineux. Il ne nous posa aucune question.

— Où est la tente ? demanda le Dusani ; l'homme fit un geste de la main et reprit son travail. Et nous nous présentâmes nous-mêmes au Sheikk des Hindimini.

La Vallée des Hindimini.

Les Hindimini avaient reçu ce jour-là une masse de visiteurs. Ils étaient tous assis à la belle étoile, sur les trois côtés d'un carré formé par des bandes de tapis. A la place d'honneur se tenait un derviche, les jambes croisées. Une main d'Allah en bronze fixée au bout d'une baguette de quatre pieds de long et enfoncée dans le sol derrière lui, apparaissait par-dessus son épaule. Son compagnon était un Indou au visage gras et souriant qui avait voyagé en Irak avec des Anglais et des Américains.

Je m'installai aussi loin que possible du derviche pour ne pas lui infliger de trop près la présence impie de mon sexe et je le saluai avec le respect qui lui était dû.

Un homme sombre aux traits allongés assis à côté de moi était membre d'une famille du nom de Walak, ce qui pour lui équivalait à un titre de noblesse et témoignait d'une vieille tradition de suprématie aux temps pré-Islamiques. Il venait avec son petit garçon des pays de l'Est et ce fut lui qui mena la conversation. Le derviche avait des yeux bons et intelligents habitués à observer les choses et les hommes. Je lui demandai pourquoi il voyageait. « Pour voir, dit-il ».



— Nous voyageons tous, fis-je remarquer, même quand nous restons à la maison.

Ce tribut payé à la philosophie fut reçu avec un murmure d'approbation. Dès lors on vit en moi une personne avec laquelle une conversation rationnelle n'était pas impossible. Le derviche m'apprit qu'il y avait des lieux saints dans la montagne. Il allait de l'un à l'autre. Ce n'était pas un homme ordinaire. Je me demandai quelle avait été l'origine de son détachement de la vie habituelle. Ce n'était pas la religion. Il en parlait presque avec indifférence comme pouvait le faire un Catholique aux temps mondains de Rome. Ce n'était pas l'étude car il ne semblait pas être un savant. Il restait là tel un Bouddha dans ses draperies volumineuses, maître de notre société, « regardant » le monde avec une paisible supériorité et une tolérance distante.

Cette nuit-là fut encore plus bruyante que les précédentes. Les chiens couraient de tous côtés, pourchassant les loups et les sangliers de leurs aboiements lugubres. Le derviche et son Indou se mirent en route dans la nuit après avoir fait cuire du pain pour leur voyage, et les femmes descendirent avant l'aube chercher de l'eau au pied de la colline dans les outres de peau de chèvre. Quand je me réveillai moi-même après tout cela, le philosophe, mon Burberry flottant autour de sa maigre silhouette qui se profilait sur le ciel matinal, était déjà en train de dire ses prières.

Je vis pour la première fois dans ce camp des Hindimini le métier que cette tribu fabrique pour le tissage de ses tapis. Dressé à l'extérieur d'une des tentes, il aurait presque pu servir de gibet tant il était grand; d'ailleurs il en avait l'aspect dans le demi-jour. C'était un cadre carré fait de branches assemblées grossièrement. Les jeunes filles étaient assises devant sur un banc élevé. Elles se sauvèrent à la vue de mon appareil photographique avec une terreur simulée. Mais je suppose que les Hindimini doivent avoir gardé quelques traits du vieux paganisme; leurs femmes en font foi par des manières

plus libres et gaies que celles en usage dans l'austère Islam.

Il y avait des tombes autour de nous sous les roches à demi-enterrées du petit éperon où notre camp était établi. Mais le chef de camp les croyait musulmanes. Le risque de voir commettre un sacrilège le rendait visiblement malheureux. Il nous dit que la cité infidèle se trouvait en bas dans le ravin. Ce ravin allait se rétrécissant. Une de ses pentes, celle de gauche, était abrupte et boisée, mais à droite du côté où nous descendions il y avait au-dessus de nous une paroi à pic aux stratifications horizontales. Plus haut apparaissaient des pâturages pareils à ceux que nous avions traversés la veille.

Les jeunes gens de la tribu nous conduisirent sous le surplomb, courant en avant sur un sentier invisible le long des corniches plates. Ils atteignirent un endroit où des maisons avaient été construites dans un vieux *cher*, semblables aux cellules d'une ruche d'abeilles sauvages collées contre le versant de la paroi. Très grossières, faites de petites pierres assemblées avec du mortier, elles n'avaient dû être ni confortables, ni belles, ni solides. Elles n'étaient pas non plus très vieilles. Sans doute furent-elles les derniers lieux habités au moment de la décadence des Hurdimini. Des pierres tombales gisaient aux alentours portant des inscriptions en caractères cursifs-persans. La vallée des Larti, en plus de ses pierres tombales, possède une inscription gravée sur un rocher. En déchiffrant cette inscription on peut facilement situer l'époque de floraison et de décadence de ces deux villes sans doute contemporaines.

Les Atabek au Luristan sont réputés pour avoir beaucoup construit dans le pays. Ces lieux étaient probablement habités de leur temps. Mais bien que je ne me connaisse guère en écritures, il me parut que ce que je voyais appartenait à une date ultérieure. L'arrivée dans un de ces sites, jadis habités, construits par des communautés prospères et sédentaires, est triste. A pré-

sent le nomade y vit seul dans sa tente noire à une distance de plusieurs journées de cheval de tout être humain.

En dessous des maisons construites dans le rocher, les ruines d'une cité plus ancienne descendent en terrasses jusqu'au fond de la vallée. Les restes d'une bonne route encore utilisée de nos jours y conduisent depuis la plaine de Dusan et prouvent mieux que des tas de pierres qu'elle était jadis une cité d'une certaine envergure. Sous les constructions négligées d'une époque tardive apparaissent les témoins d'un style primitif plus massif. Comme dans le Larti, des pierres grosses comme un homme ou presque avaient servi de fondation. Leur alignement montrait le tracé horizontal des vieilles rues au fond de la vallée. Ici sous un chêne aux branches basses qu'un druide aurait pu choisir comme lieu de sépulture, trois blocs disposés en forme de trépied marquaient la tombe dont nous nous promettions beaucoup, et nous commençâmes les fouilles. Trop de bonnes volontés entravaient nos mouvements; onze jeunes gens étaient venus nous aider et, en outre, nous étions entourés de conseillers bénévoles et de curieux. Il me hâtait de rechercher d'autres tombes pour répartir toutes les énergies. Même ainsi d'ailleurs nous ne fûmes pas récompensés de nos peines.

Après avoir creusé à une profondeur de près de deux pieds, nous atteignîmes les pierres horizontales qui recouvraient la tombe. Nous poursuivîmes le travail avec soin pour mettre ces pierres entièrement à nu, puis les soulevâmes à l'aide de cannes et de nos doigts, afin qu'aucun trésor ne pût nous échapper et qu'on ne pût déranger son emplacement. Le squelette était exactement dans la position de ceux des Lartis, la tête inclinée de côté et les pieds orientés vers le sud-est mais rien d'autre ne se trouvait dans la tombe sauf quelques débris de céramique non vernie, et un fragment de mortier qui évidemment n'appartenait pas à des hommes préhistoriques. L'espace étroit entre les quatre murs soigneusement construits était vide. Les tombes n'avaient jamais été fouillées, en cet

endroit, et on n'avait jamais trouvé de bronzes aux alentours.

Les objets en bronze, j'en étais convaincue de plus en plus, n'appartenaient qu'aux peuplades qui suivaient les rivières, ou du moins qui s'établissaient à proximité des cours d'eau.

S'il est vrai que ces vallées servirent de refuge aux premiers habitants du pays, comme la chose semble prouvée, des conditions de vie dures et primitives s'y maintinrent bien après que les pays riverains eussent atteint un degré élevé de civilisation.

Nos tombes pouvaient bien dater de la première époque musulmane. Les hommes le craignaient à cause de leur orientation parfaitement orthodoxe.

— Êtes-vous sûre, me demandèrent-ils, que ce sont des tombes d'infidèles (Gabri) et non des tombes d'enfants d'Adam ?

Ils se représentent les Zoroastriens pré-islamiques comme une race de géants et non pas comme des hommes. De même que la plupart des gens simples, ils peuplent le monde d'une société primitive de Titans qui fut détruite par l'armée de Jupiter. Et Shah Riza accroupi dans la poussière que faisaient les travailleurs remplissait ses tubes à cigarettes en papier tout en jetant par intervalles un coup d'œil sur les formes étranges des racines d'arbres parmi les ossements, pour vérifier si les cornes qu'il s'attendait à voir ne pointaient pas au front de ces « Gabri ».

Il était dix heures et demie quand notre travail se termina et que se dispersa la foule satisfaite. Les uns avaient travaillé et devaient être payés, les autres n'avaient rien fait mais espéraient être payés quand même. Nous ne refîmes pas le chemin de l'aller, mais grimpâmes droit à l'Ouest la pente du ravin vers les pâturages. Nous les atteignîmes en un point situé plus bas que celui de la veille. Ce fut alors une chevauchée agréable dans une contrée largement ouverte.

Les régions basses de Dusan et de Beni Parwar s'éten-

daient à droite. Au delà par dessus l'épaule du Siah Pir les montagnes du Lakistan s'offraient à nos regards — nous ne les avions jamais encore vues aussi bien — Autour de nous des groupes de chênes formaient comme un parc naturel, leurs feuilles immobiles comme les ailes d'un milan au soleil paraissaient presque blanches contre le bleu intense du ciel.

Le guide Dusani connaissait dans ces hautes terres un camp Hindimini que nous pourrions aisément atteindre vers midi. A un tournant du sentier, nous découvrîmes les tentes éparpillées dans un large enclos, où les troupeaux étaient parqués derrière les palissades de branches entrelacées. Les enfants encore plus nus que d'ordinaire sous leurs haillons s'attroupèrent à quelque distance, d'un air timide, tandis que le jeune chef du camp, trop pauvre pour avoir même disposé en forme de toit les branches de son chêne central, venait m'aider à descendre de cheval.

Cependant son attitude prouvait que rien n'aurait pu l'enchanter davantage que de mettre à nos pieds tout ce qu'il possédait ; en l'occurrence les vivres nécessaires à notre entretien. Il avait un aimable visage basané, des yeux bien séparés, des manières distinguées. Plusieurs années passées à Bagdad et à Bassora lui avaient appris les usages du monde civilisé.

Après qu'il m'eût bien installée sur un tapis et qu'on m'eût apporté de l'eau pour me laver les mains, le chef s'agenouilla à côté de moi et sortit de sa volumineuse ceinture un petit morceau de savon. Il me l'offrit d'un air de triomphe modeste. De toute évidence ce geste lui faisait éprouver un sentiment analogue à celui de l'Anglais qui s'habille pour le dîner dans un poste avancé aux confins de la jungle. Ce savon symbolisait un état de choses différent. C'était un petit trésor conservé au milieu des difficultés de la vie nomade, comme un souvenir de circonstances meilleures, qui sans lui risqueraient de tomber dans l'oubli. Peut-être à l'époque de la décadence de Rome quelque relique de la splendeur impériale à

pu être préservée dans les forêts septentrionales, symbolisant obscurément des conceptions disparues depuis longtemps.

Que notre civilisation est donc une plante délicate, me disais-je, assise sur mon tapis à l'ombre au milieu d'un cercle de nomades, tandis que nous observions ce bref silence qui est signe de bonne éducation en Orient. On pourrait croire que ces hommes qui ont apprécié la vie des villes et son confort, chercheraient à l'introduire en quelque mesure dans leurs montagnes. Mais ils en sont loin. A leur retour, ils reprennent exactement l'existence millénaire de leur tribu. La force des conditions de vie primitive est trop grande pour eux. Et les commodités de la civilisation ne comptent pas comme la liberté, la religion, l'autorité, le loisir parmi les besoins indispensables de l'homme.

Le père de notre hôte était un vieux patriarche presque aveugle, vêtu de hardes en lambeaux si nombreuses que seule l'attraction mutuelle pouvait les inciter à rester ensemble sur sa personne. Il les portait avec une dignité sereine, ayant atteint l'âge où le seul fait d'être encore en vie mérite le respect et l'indulgence de tous. Son fils, homme charmant et bon, écoutait avec une grande déférence le vieux sheik s'excuser de la pauvreté de notre repas et nous prier de considérer comme nôtre tout ce que la tribu pouvait nous offrir. On nous apporta un plat de potiron et un petit poulet qui nageait dans du beurre fondu. Après une semaine de rude chevauchée à l'air vif du Luristan, ces mets paraissent plus appétissants qu'on ne pourrait le croire. En hiver, nous dit-on, il n'y aurait plus que des glands à manger, car la moisson était médiocre, faute de pluie. Nous hâtâmes nos adieux afin d'avoir encore du temps pour nos fouilles chez les Larti. J'avais promis au vieux paysan de la veille de revenir voir ce qu'il avait été capable de retrouver en mon absence, et je résistai à tous les efforts de Shah Riza pour me faire manquer le rendez-vous et prendre la route la plus directe vers le campement. Nous rejoi-

gnîmes donc le ravin des Larti un peu en-dessous de la ville et suivîmes un sentier au milieu des arbres et des rochers. Un vieillard au visage rusé descendait la pente derrière moi. C'était le chef des Larti, le « kadkhuda ».

— Vous avez le pied montagnard, dit-il après m'avoir saluée.

— C'est que je suis une femme de la montagne.

— Vous allez légère comme une perdrix, reprit-il. L'Angleterre n'est-elle pas une ville ?

Sa'id Ja'far qui avait abandonné les chevaux et marchait près de moi, intervint.

— Peut-être venez-vous d'Ecosse ? Quand j'étais à Bagdad je rencontraï des soldats et vis au premier coup d'œil qu'ils étaient différents des autres. Je me dis, à moi-même : ces gens viennent de la montagne, ils marchent bien, et sont vêtus comme nous autres du Pushti-Kuh. Peut-être sont-ils nos cousins. Et quand je m'informai, on m'apprit que c'étaient des Ecossais de la montagne.

Les tombes des Beni Parwar.

Le vieux paysan Larti vivait dans une cabane de roseau et de feuilles près du moulin dans la vallée. Cette cabane faisait partie d'un bloc de trois habitations comprenant chacune une chambre et un porche ouvert. Les volailles picoraient, les chèvres et les ânes broutaient dans les chaumes qui couvraient le fond de la vallée.

Le vieux n'était pas chez lui. Non seulement il n'avait fait aucun travail de fouille mais il avait été rappelé pour affaire dans le pays. L'exactitude à un rendez-vous est rarement réciproque en Perse. Il faut pour l'obtenir chez les autres du temps, de la patience et un caractère placide. Shah Riza ajouta à ma déception en faisant remarquer qu'il savait dès le début qu'il en serait ainsi. Mais son amour inné pour tout étalage de vertu le força malgré tout à approuver la conscience dont j'avais fait preuve

en la matière. Il en fit le thème de digressions morales pendant bien des soirs autour du feu.

Pendant nous devions décider s'il fallait ou non attendre notre vieux paysan. Ses plans nous étaient inconnus, mais son avenante épouse qui avait environ trente ans de moins que lui nous pressa de rester. L'après-midi était déjà avancée, et nous ne pouvions guère aller loin sur le chemin du retour. Nous acceptâmes donc l'offre de nous installer dans la cabane du vieux pour la nuit.

À ce moment notre guide dusani nous quitta. Il était surpris et un peu déçu de voir que je considérais ma boussole comme un substitut suffisant de sa présence. Il avait espéré nous ramener en hâte à sa propre tribu mais il se résigna de bonne grâce et prit gentiment congé de nous, me traitant moins comme un touriste anglais que comme une femme douée du sens de la montagne, qualité fort honorable.

À peine était-il parti qu'un individu vif et avenant se dirigea vers l'entrée de notre cabane venant du sommet de la colline. Il portait une veste ouatinée à dessins de Cashmere; deux poignards pendaient à sa ceinture. Un turban était posé sur un côté de son crâne chauve. Il était soigneusement rasé, ses yeux très rapprochés pétillaient de malice et son nez était énorme. Quand à sa bouche elle était aussi prête à sourire que ses yeux. Il avait des mouvements hardis et décidés, il portait ses bagages noués dans un petit mouchoir au bout d'un bâton.

Il nous salua en me jetant un regard inquisiteur et traversa le ruisseau pour nous rejoindre. Mes compagnons m'apprirent que c'était un Malikshahi de l'autre côté du Kebir Kuh. On aurait pu se servir de lui pour une excellente illustration du « Soldat de fortune ». Bien que les Bedrei établis sur la pente Est du Kebir Kuh fassent toujours mention des Maliekshahis de l'Ouest comme d'êtres inférieurs vivant sans lois, ce voyageur de la tribu méprisée paraissait en fort bons termes avec les Larti et

avec Sa'id Ja'far également. La région est si solitaire que tout individu y est repéré où qu'il soit ; il est véritablement absurde de croire la solitude éminemment favorable à la vie secrète. On peut, il est vrai, voyager pendant des mois dans le Pusht-i-Kuh, à l'insu des autorités, mais il faut avoir pour soi toutes les tribus décidées à ne pas trahir le mystère de vos pérégrinations. Tandis que nous étions assis sur un misérable tapis, et que nous buvions du thé devant la hutte, la question essentielle était celle de mes « givas ». J'en avais achetée une paire très élégante dans un bazar de Bagdad mais elles n'étaient pas à la hauteur des sentiers de la montagne, et mes orteils n'avaient plus rien pour les protéger contre les pierres. J'aurais usé des chaussettes au rythme d'une paire par jour.

Les Larti ne sont pas des fabricants de givas comme les Hindimini, mais il se trouva qu'un petit garçon d'une hutte voisine en confectionnait tout juste une paire à son propre usage. C'étaient de solides chaussures différentes des espadrilles de la ville. Le dessus en était fait d'un tissage à l'aiguille d'une forte cordelette de laine et les semelles de bande de cuir dur comme du bois étaient rendues flexibles grâce au même principe qui fait s'enrouler le dessus d'un bureau couvert. Ces semelles dépassaient de plusieurs centimètres tout autour suivant la vraie mode montagnarde. Les sandales étaient trop vastes pour moi mais alors Shah Riza prenant son air le plus emphatique demanda si ce n'était pas son métier d'ajuster ce qui n'allait pas en fait de vêtements et il sortit de sa tabatière une énorme aiguille qui avait déjà servi à réparer ma jupe déchirée par les chiens. Son chapeau Pahlevi posé sur l'oreille, il s'assit à l'ombre du tendelet de feuilles faisant des pointset des points tout autour de l'ouverture de la giva, jusqu'à ce que celles-ci consentissent à tenir plus ou moins à mes chevilles. Le travail fini les givas avaient un air de raquettes de neige ; et plus tard elles firent bien rire le Gouverneur du Pusht-i-Kuh quand je lui fis visite. Cette paire de chaussures me coûta 1 sh. 2 d.

Nous étions tous absorbés par cette affaire de givas, et par le récit que nous faisait le Malikshahi sur l'existence de tombes dans le pays des Beni Parwar, quand le vieux paysan revint tout souriant, ne se doutant pas que nous nous attendions à le voir fidèle au rendez-vous.

— Vous m'avez attendu, fit-il, cela n'a pas d'importance, demain nous irons faire des fouilles. Il allait s'asseoir pour jouir de quelques verres de thé et d'une conversation agréable, quand je troublais sa quiétude en lui déclarant que nous allions à l'instant même nous remettre à piocher avant la fin du jour.

Il acquiesça d'assez bonne grâce et après avoir examiné les pierres tombales de la vieille ville et conclu qu'elles étaient certainement islamiques donc inviolables, nous trouvâmes une autre tombe au pied de la falaise, du côté opposé à celui de la veille. Le vieillard se mit à creuser tout plein d'espoir. Mais les résultats furent identiques aux précédents. La même caisse étroite et rectangulaire faite de pierres plates, le squelette couché la tête vers l'ouest, deux pierres tranchantes, — non des silex, mais taillées comme des silex — sous la tête et sous les genoux. Et rien de plus. Les os étaient intacts, je pris le crâne et l'enveloppai dans mon Burberry au grand dam de mon philosophe, qui trouvait que je lui volais son vêtement. Comme la nuit tombait, nous revînmes en trébuchant à travers les terrasses écroulées des jardins de la ville, jusqu'à la hutte près du moulin.

La nuit fut mauvaise, notre hôte étant très pauvre, et ses tapis pleins de punaises. La récolte d'orge avait manqué cette année-là, et il me permit de lui donner deux « krans » avec lesquels il alla acheter le repas de nos chevaux chez des voisins plus heureux, qui avaient encore un peu de grain en réserve. Mais il refusa d'accepter autre chose.

— Ce que j'ai, je vous le donne, mais vous ne pouvez avoir ce que je n'ai pas, dit-il, avec cette dignité inconsciente qui provient de la vraie politesse. J'appris la réelle pauvreté de la famille par la femme qui ayant mis ma

pièce de monnaie dans un pli de ses vêtements l'avait fait tomber et perdue. Je la trouvais sanglotant à fendre l'âme tandis qu'elle faisait cuire notre pain.

Malgré leur misère, ces gens hébergeaient deux hôtes plus misérables qu'eux-mêmes, une veuve et sa fille venues du Lakistan de l'autre côté de la rivière, « La veuve, l'orphelin et l'étranger ».

Parmi ces nomades, on réalise la tristesse de ces paroles bibliques, le manque absolu de protection, l'amertume de la charité quand les obligations de famille ou d'hospitalité ne comptent plus. Les deux femmes travaillaient aux champs pour avoir droit à leur faible part du pain du ménage, jusqu'au jour où il leur faudrait s'en aller faibles sans défense, livrées à leur sort d'épaves.

Ces gens n'avaient rien d'attrayant avec leurs visages étroits et chafoins et leurs yeux fuyants, traits que j'avais observés dans le Luristan du Nord chez un bandit au temps de sa chance, mais la volte face du destin les avaient marqués encore bien davantage. La guerre, ou quelque razzia avaient chassé ces femmes de chez elles; elles touchaient à mes affaires de l'air de mendier tout ce qu'elles pourraient, prêtes au vol si cela était possible. Le peu que je leur donnai les encourageait à en demander plus. La jeune maîtresse de maison qui soutenue par son vieux mari pouvait accepter bravement la pauvreté, leur jeta un regard à la fois tolérant, compréhensif et plein de mépris.

Une fois de plus le lendemain, le départ eut lieu tard dans la matinée. Nous avions résolu de fouiller les cimetières des Beni Parwar, car notre ami Malikshahi avait un frère au campement, qui connaissait un emplacement de tombes contenant des perles et des bronzes, et notre hôte aussi citait des tombes semblables dans la plaine.

Un petit cours d'eau, le Ab-i-Makulâ arrose au printemps le pays des Beni Parwar et des Dusan et se jette dans le Saidmarreh au loin, mais il est presque insignifiant et disparaît tout à fait en été. La récolte de tout ce terrain

en pente dépend uniquement de la pluie et les campements espacés sont obligés de puiser de l'eau dans certaines cavités boueuses du sol.

Pendant la population de l'âge du bronze vivait en ces lieux, et on trouve les traces de leur habitat ou leurs tombes disséminées partout sur le versant des petites collines qui rident la surface de la plaine. Nous fîmes en deux endroits des sondages et trouvâmes des éclats de silex provenant évidemment de régions éloignées, des bronzes brisés, des débris de grossière céramique rouge, et de mortier et une pierre carrée ayant servi probablement d'ustensile pour travailler les peaux.

Il n'y avait pas d'ossements et, sous la surface du sol apparaissaient les faibles vestiges de demeures humaines. Les rochers qu'il fallait déloger décourageaient mes compagnons, la matinée était déjà chaude sur ces terres nues, et les ridicules pioches dont se servent les indigènes continuaient à se séparer de leur manche, ce qui exigeait des réparations de plus en plus longues. La promesse d'une rétribution n'offrait plus de charme pour quelqu'un qui avait déjà en poche les six pence des fouilles Larti; je parlais en vain de l'or et de l'argent enfouis sous la terre à mon vieux bonhomme, qui crâcha gaiement dans ses mains en souriant.

A ce moment un autre vieillard à califourchon sur un âne traversait la plaine jaunie. Sa longue barbe descendait sur sa poitrine en une vague d'argent, pareille aux barbes des sculptures sumériennes. Il avait le profil aquilin et dans son regard transparaisait la pénétrante sagesse de l'âge.

Quand ils'arrêta pour s'informer de ce que nous faisons, je sus aussitôt que je pourrais aussi bien renoncer tout de suite aux fouilles de la matinée, car le nouveau venu et Shah Riza s'accroupirent côte à côte et se mirent à fumer dans ce silence amical qui est le prélude d'une interminable conversation. Le Malikshahi et notre vieil hôte s'arrêtèrent de travailler laissant la pioche entre eux sur le sol, prêts à écouter les propos des autres. Le

philosophe entama le récit de notre odyssée, dans un langage monosyllabique avec une lenteur et un sans gêne qui battaient en brèche toute hâte indécente.

Le vieil étranger tirait des bouffées de sa pipe de terre dont la forme rappelait un petit cercueil, et me jetait de temps en temps un regard comme pour s'assurer que mon aspect correspondait à l'histoire qu'on lui racontait. Le soleil montait toujours plus haut dans le ciel. Il était inutile de m'attarder en ce lieu.

Prenant note de sa situation, comme d'un bon terrain de fouille pour des archéologues futurs, je déclarai que j'étais prête à partir.

Shah Riza lui aussi était prêt. Il devait avoir envie de déjeuner; car il mit sa jument au trot et se détacha de notre groupe pour se diriger vers un petit groupe de tentes dans un vallon dénudé. Saïd la far et moi le suivions sans nous dépêcher. A notre arrivée nous fûmes reçus en grande pompe. Le chef du campement me fit descendre de cheval. Sous un tendelet de laine on avait étendu des tapis à mon intention, déjà nous en étions aux échanges amicaux des premières politesses quand trois gendarmes à cheval, se profilant à l'horizon, nous donnèrent à tous un choc au cœur. Notre silence en fut la preuve. Les gendarmes descendirent dans la vallée et le chef du camp se précipita au devant d'eux pour saluer celui qui semblait être un officier, homme encore jeune en correct uniforme kaki.

Son menton plutôt lourd n'avait pas été rasé de quelques jours. Ses deux compagnons faisaient partie des « naznieh » Ils étaient en bleu, portaient des fusils, des pistolets et des cartouchières. Ils se penchèrent sur leurs selles pour nous poser des questions. Le chef du camp fit de la main un geste du côté où j'étais assise. Shah Riza me regardait d'un air embarrassé. Le cercle amical des hommes de la tribu avait disparu presque imperceptiblement. L'ennemi de César n'a pas d'amis en Perse quand César est aux alentours.

Je commençais à me sentir inquiète moi-même mais j'étais résolue à ne pas le montrer.

— La police vient-elle souvent par ici, demandai-je d'un air indifférent.

— Jamais, dit l'un des hommes, vous devez savoir pourquoi elle vient aujourd'hui.

— Peut-être les gendarmes ont-ils entendu parler de moi et veulent-ils voir mon passeport.

— Ah ! vous avez un passeport, firent-ils surpris et soulagés. Mes deux tomans dépensés à Bedrah, l'avaient été à bon escient.

Pendant cet entretien une autre visite vint nous surprendre. C'était le vieux Kadkhuda des Musi, notre ami qui dans une grande agitation apparaissait au sommet de la pente. Quand il descendit de cheval il vint droit sur nous.

— Ils m'ont obligé à vous suivre, s'écria-t-il, prenant à peine le temps de nous dire bonjour. Ils pensent que vous avez traversé la rivière pour leur échapper, et ils m'ont rendu responsable de votre capture ; ils ont refusé de me croire quand j'ai dit que vous alliez revenir. Lui aussi me regardait avec une visible inquiétude. Je lui dis combien je déplorais la longue chevauchée qu'on lui avait fait faire à la chaleur du jour.

— Ceci importe peu, fit-il. Il avait l'air de dire que des choses bien pires étaient imminentes.

Pendant ce temps les gendarmes avaient terminé leur enquête. Le lieutenant se dirigeait vers ma tente d'un air officiel brandissant militairement son sabre recourbé et prêt à faire respecter dans toute sa force la majesté de la loi. L'instant était critique. Je saluai l'officier d'une manière aussi cérémonieuse que possible et lui offris un siège du côté épais de mon tapis. Je sous-entendais que la tente était mienne pour le moment mais qu'il y était le bienvenu. Le lieutenant, bien que son opinion sur la question fut différente, aurait eu du mal à l'exprimer. Il s'inclina provisoirement et se mit à m'interroger.

Il avait repéré nos traces pendant trois jours à travers les solitudes du Pusht-i-Kuh depuis Husamabad, où,

comme je l'avais craint dès l'abord, ces hôtes de noce de malheur avaient répandu la nouvelle de mon voyage. Le lieutenant était convaincu qu'un passeport était bien la dernière chose à trouver en ma possession. Sinon, pour quoi serions-nous ici entourés d'inconnus ? Il éprouva donc quelque surprise quand de mon plein gré, je lui demandai si mes papiers ne l'intéressaient pas.

Il s'était évidemment creusé l'esprit pour savoir comment il informerait quelqu'un d'aussi poli que moi de son intention de me mettre en prison. La vue de mon passeport le fit un peu hésiter. Ce passeport était parfaitement en règle, signé à la frontière par les fonctionnaires persans. Les documents produits par Shah Riza, chose encore plus surprenante étaient en règle aussi. Shah Riza, il est vrai, faisait preuve d'une déplorable nervosité en les exhibant, mais la chose pouvait être attribuée à l'effet que fait habituellement en Perse, un personnage officiel sur un autre qui ne l'est pas. Le lieutenant étudia le document sous toutes les faces, et dit qu'il était fort singulier, s'étonnant qu'on nous ait permis de traverser la frontière en cet endroit si désert et si peu connu. Pour finir il revint à son système de poser des questions et décida que j'étais à la recherche de trésors cachés en jetant un regard de côté sur ma sacoche. Je proposai de lui montrer ce que j'avais trouvé. Nous avions fouillé en trois endroits, mais tout ce que j'avais jugé digne d'intérêt c'était un crâne. Le lieutenant plus intrigué que jamais observait, la mine déconfite, l'extraction du dit crâne de mon Burberry. Je le lui fis voir et lui expliquai que je le porterais au musée de l'Irak où l'on en comprendrait la valeur.

Pour l'instant le lieutenant se laissait entièrement mener par moi. Ayant vu que ses prévisions étaient fausses il n'avait aucune idée qui pût les remplacer sauf celles que je pouvais lui suggérer. Nul motif ne lui paraissait trop étrange pour quelqu'un qui voyageait avec un crâne. Il m'écouta lui expliquer les intéressants problèmes de l'histoire de son pays, et me demanda quels étaient mes

projets ultérieurs. Faire le tour des cimetières de Shirvan et de Tarhan, lui dis-je. J'ajoutai que j'avais été enchantée de voir que les routes du Pusht-i-Kuh n'offraient aucun danger, elles étaient plus sûres que celles de l'Irak. Cette assertion fit plaisir au lieutenant.

— Toute la Perse, dit-il, est sûre d'un bout à l'autre. Là-dessus, je fis observer que si j'avais encore eu quelques doutes sur la possibilité d'un voyage en Luristan, il m'avait complètement rassurée, et rien ne m'empêcherait plus de poursuivre ma route. Le lieutenant me répondit hypocritement que j'étais libre comme l'air d'aller où bon me semblerait.

J'ai toujours regretté de ne pas l'avoir pris au mot et de ne m'être pas mise en chemin aussitôt, pour traverser le Saidmarreh. Je savais cependant dès ce moment que le moindre délai pourrait faire échouer toute l'expédition.

Mais j'espérais toujours voir arriver mon complice et j'étais convaincue qu'aucune chance ne se présenterait plus pour moi de visiter la vallée du trésor si je m'en éloignais maintenant. Le lieutenant parut visiblement soulagé quand je lui annonçai que je revenais ce soir même à la tribu des Musi. Ses hommes et lui m'escorteraient dit-il (en réalité pour vérifier si je disais vrai) après un court repas : ils nous rejoindraient facilement sur leurs montures plus rapides que les nôtres.

Le chef de campement apparut à ce moment portant un poulet rôti sur sa broche de bois. Le lieutenant le démembra d'une main délicate et en déposa la moitié devant moi. Je sacrifiai une de mes trois boîtes de sardines restantes et la partageai avec mon ravisseur qui remonta bientôt à cheval, ainsi que je m'en aperçus après coup, pour continuer ses enquêtes sur nos faits et gestes parmi les tribus du ravin. Quand à moi, je dormis une heure, pendant que les poneys terminaient leur peu appétissant repas de paille hachée, puis laissant derrière moi le silence je repris avec mes compagnons déçus un sentier qui mène au défilé des Infidèles.

L'après-midi était fort avancée, nous descendions la vallée du Ruâ que des rayons de soleil horizontaux traversaient venant de notre gauche. De loin nos amis du campement des Dusani nous souhaitèrent la bienvenue. Ils s'attendaient évidemment à ce qu'on me ramenât enchaînée, après le sévère interrogatoire auquel les avait soumis la police dans la matinée. A présent que mes ravisseurs étaient hors de vue, je me rendis compte que le moyen de se rendre populaire chez les indigènes c'est d'encourir les rigueurs de la loi. Je sentais que l'on me recevait avec cordialité partout. Les femmes sortaient des tentes pour me tapoter les genoux et admirer mes nouvelles « givas ». Elles me supplièrent de passer la nuit au campement. Le guide m'apporta le résultat de ses fouilles, un tronçon de colonne en stuc et une perle de cornaline provenant du centre de la gorge, trois têtes de lances trouyées quelque temps auparavant accrurent le butin. Je refusai de descendre de cheval, il était tard et dirigeant nos chevaux vers l'amont, nous primes le trot pour rentrer chez nous à travers les tamaris du lit de la rivière. Nous l'avions à peine traversé pour remonter le versant nord, que la police et le vieux kakhuda apparurent au loin, et nous crièrent de nous arrêter. Je ne comprenais pas encore que j'étais en fait prisonnière et ne voyant dans cette injonction qu'une simple politesse, je fis de la main un signe insouciant et continuai d'avancer. Les montagnes disparaissaient dans une brume bleue sous le ciel au couchant. A la tombée de la nuit nous serions chez nous, dit Shah Riza, qui allait à un confortable petit trot. Sa'id Ja'far semblait mal à l'aise et nous supplia de nous hâter avant qu'il ne fit sombre.

— Ces lieux sont déserts, dit-il, on n'y est pas en sécurité comme en ville.

Mais Shah Riza ne se dépêchait jamais que pour aller manger et moi je jouissais de la fraîcheur paisible de l'air du soir, d'ailleurs nous fûmes encore une fois retardés par l'arrivée d'un vieillard monté sur un âne. Il regarda attentivement mon philosophe et tout à coup s'exclama.

Par la main d'Allah, c'est bien Shah Riza ! S'étant reconnus après des années de séparation, les deux vieux se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassèrent à plusieurs reprises avec une tendresse charmante, puis ils chevauchèrent côte à côte à une allure plus lente qu'à jamais, en s'entretenant du passé.

Quand nous atteignîmes le monument de Jaber, les treize étages de pagode ne se distinguaient plus dans l'ombre. Nous grimpâmes le long de la falaise nous confiant à l'instinct de nos poneys pour ne pas manquer le sentier car on n'en voyait rien.

L'âne, les oreilles basses, allait de çà de là, constamment dans nos jambes et nous retardant encore, tandis que son maître et le philosophe ne cessaient de bavarder et que Sa'ïd Ja'far inquiet dans cette solitude chevauchait en tête. La vallée inhabitée n'en finissait plus. Quand nous pénétrâmes dans sa partie resserrée, nous entendîmes derrière nous les cliquetis et les tintements annonciateurs de l'arrivée de la police et du kadhuda. Le lieutenant nous rejoignit l'air agité et ému.

— Pourquoi avez-vous insisté pour aller plus loin ? fit-il. Ne saviez-vous pas que la nuit tombait ?

— J'aime aller à cheval dans l'obscurité, répondis-je sincèrement, l'air est frais et agréable.

Le kadhuda aussi vint nous faire des reproches. C'était un scandale à ce qu'il semblait d'être dehors dans la nuit. Nous nous hâtâmes de notre mieux sur le terrain raboteux. La petite vallée s'emplit du bruit des sonnailles de nos bêtes, et des étincelles que leurs sabots faisaient jaillir en heurtant des pierres. Le fusil du lieutenant se dessinait devant moi sur le bleu profond du ciel. Les chevaux dans l'ombre me donnaient une agréable impression de gaieté et de mouvements mais je me gardais d'en parler, sentant que j'étais en disgrâce.

Enfin les tentes des Musi apparurent sur la pente de la montagne ; ce fut un soulagement général. Le lieutenant me voyant chez moi, s'inclina et se retira avec le kadhuda et ses gendarmes et me laissa jouir du sympathique

accueil de Mahmud et des siens, ceux-ci se rendaient certainement mieux compte que moi de ce que signifiait cette venue de la police.

Une rencontre sans gravité avec les bandits.

Cette nuit-là pendant que les vaches grignotaient mon toit dans l'ombre, j'essayai de faire mes plans.

Hasan n'était pas venu de Bagdad. Il était en prison. Son ennemi le vizir l'y avait fait jeter pour l'empêcher de quitter le pays, mais je ne pouvais deviner ces événements, en ce temps-là. Je comprenais cependant que je devais me débrouiller sans lui.

La première chose à faire était de me rendre à la montagne au trésor, et de vérifier l'exactitude de ma carte. La seconde était de me débarrasser de la police si possible et de traverser la rivière du côté du Lakistan. Je décidai que de ces deux objectifs le premier était le plus important et que le second devait au besoin lui être sacrifié, car il est dit qu'on ne peut être sûr d'obtenir plus d'une chose à la fois. La police refuserait sans doute de me débarrasser de sa présence. Le lieutenant avait déjà parlé de m'accompagner à Husainabad le lendemain, et seule l'affirmation que j'étais trop fatiguée pour entreprendre un voyage de deux jours avait mis un éteignoir sur son ardeur.

Le matin ma tactique était prête. Lorsque le Kadkhuda vint, envoyé par l'ennemi pour m'interroger, je me livrai à une sorte de sondage en disant que j'étais résolue à traverser la rivière, à passer environ 10 jours dans le Lakistan et à revenir par Husainabad où j'irai faire une visite au gouverneur. J'attendis ensuite ce qui allait se passer. Il y eut entre le kadkhuda et les chefs Musi des hochements de tête de mauvais augure, Mahmud baissait les yeux d'un air très sérieux. Un peu plus tard quand ma réponse lui eût été dûment transmise, le lieutenant vint me voir. Il s'assit sur le tapis, parla religion avec la plus grande élévation d'esprit, et me demanda s'il était

vrai que j'eusse l'intention de passer de l'autre côté de la rivière.

— J'y avais pensé, dis-je. Mes projets sont très vagues. Tant que je pourrai visiter des ruines intéressantes dans le pays, je serai contente n'importe où. Que me recommandez-vous d'aller voir?

Le lieutenant haussa les épaules.

— Ce qu'il vous plaira, dit-il. Je ne désire que vous être utile, vous pourrez suivre vos préférences.

Je repris courage à ces mots, et pendant plusieurs heures je gardai l'espoir de pouvoir quand même visiter la vallée du trésor, et en plus de traverser la rivière. Je dis à Shah Riza de tenir ses chevaux prêts pour le départ le lendemain matin. Après un laps de temps convenable Shah Riza vint m'avertir qu'il n'y avait plus de chevaux à la tribu.

— Plus de chevaux? m'écriai-je indignée de la duplicité de mon vieux philosophe. Qu'est-il advenu des chevaux que nous montions hier?

— Il a fallu les envoyer au loin dès l'aube aujourd'hui.

J'allai voir mon petit malade et au retour je rattrapai Mahmud derrière sa tente et lui demandai :

— Qu'est-ce que c'est donc que cette histoire de chevaux?

— Je lui ai dit qu'il n'y avait plus de chevaux au campement, fit Shah Riza avec un visible embarras.

Mahmud me considérait, me dominant de toute sa haute taille. Il semblait prendre une décision.

— Vous aurez autant de chevaux que vous voudrez, fit-il. Après tout ce sont mes chevaux. Et nous vous conduirons à Tarhan demain si vous le désirez quoi qu'on puisse dire.

Cette offre sincère et courageuse me toucha beaucoup. Je remerciai Mahmud.

— Je savais bien que Shah Riza mentait, dis-je. Le Philosophe avait l'air malheureux.

— Je l'ai fait pour le bien des miens; le lieutenant vous fait des promesses, mais il menace de nous punir

si nous vous accordons un cheval ou si nous vous menons où vous voulez aller. Mahmud est un casse-cou, il fera n'importe quoi, mais c'est lui qui paiera les pots cassés, et vous, vous serez bien loin.

Les paroles de Shah Riza n'étaient que trop vraies, et je renonçai à toute idée de passer de l'autre côté de la rivière cette fois-ci. Je décidais de ne pas courir de risques dont les autres seraient tenus responsables, et de céder de bonne grâce, augmentant ainsi mes chances, d'une excursion à la vallée au trésor.

Quand nous nous retrouvâmes installés autour du feu, je dis que j'avais changé d'avis. Au cas où le lieutenant consentirait à m'attendre un jour ou deux, je profiterais de la chance inespérée de sa compagnie et de ses conseils pour aller d'abord à Husainabad, et ensuite si possible à Tarhan, après avoir fait une visite au gouverneur. Je ne demandais qu'à rester un ou deux jours de plus ici où je visiterais quelques ruines anciennes dont j'avais entendu parler dans le voisinage. Après quoi je serais prête à partir. Le lieutenant était ravi ; sans nul doute il éprouvait une agréable surprise de voir ses desirs et les miens coïncider si parfaitement. Un délai d'un jour n'avait nulle importance pour lui ; il ne prit même pas la peine d'insister pour m'escorter jusqu'à mes ruines.

Mais alors une nouvelle difficulté surgit. J'envoyai un message à Sa'id Ja'far pour lui demander s'il consentirait à nous servir de guide le lendemain, et Sa'id Ja'far apprenant de quel côté je songeais à me diriger, déclara qu'il ne s'y risquerait pas, même avec une arrière garde de cinq hommes de la tribu.

— Il y a un sentier, dit-il, qui suit le terrain plat, mais deux rangées de collines le dissimulent à la vue, pendant des lieues et des lieues on ne rencontre pas une seule tente. Des brigands qui remontent de la rivière sont toujours en embuscade de ces côtés. Vous savez que nous n'avons pas d'armes. Si j'en avais une je ne craindrais rien.

— La Providence s'est chargée de nous venir en aide,

fis-je, nous allons demander au lieutenant de nous prêter un de ses gendarmes et nous serons parés contre toute éventualité.

J'écrivis un petit mot et l'envoyai à la tente du kadkhuda. Ce fut un jeune gendarme qui me porta la réponse. Il était chargé lui-même de nous accompagner. J'insistai auprès de Shah Riza pour qu'il fit des prières brèves et de bon matin. Puis, consciente d'avoir fait tout ce que les circonstances me permettaient, je quittai mes compagnons, et me retirai dans mon sac de couchage pour méditer sur les détails de mon aventure dont la période la plus critique m'attendait encore.

Le lendemain je m'habillai comme à l'ordinaire avant qu'il ne fit clair et je fis quelques changements à mon costume. Je vidai l'étui des cartes que je portais à ma ceinture et je substituai à son contenu habituel une lampe électrique, une bougie, une boîte d'allumettes et un bon couteau capable d'ouvrir des caisses à trésor, s'il s'en trouvait par hasard. J'épinglai aussi autour de ma taille sous ma jupe une petite taie d'oreiller que j'avais emportée en voyage. Puis j'examinai à nouveau le tracé sur ma carte en le notant soigneusement dans ma mémoire.

Si la fortune m'était clémente et que je parvinsse à me débarrasser à la fois de mon gendarme et des hommes de la tribu, puis à trouver la grotte, je serais équipée pour emporter secrètement quelques échantillons du trésor. Cela suffirait pour intéresser les musées et les connaisseurs. Les démarches ultérieures devraient être faites d'une manière plus orthodoxe et avec l'aide véritable de connaisseurs en antiquités.

J'étais donc pleine d'espoir quand, tout à l'excitation de l'entreprise, je revins trouver mon escorte.

Je décidai que Shah Riza resterait au camp. Il avait si fort le sens de sa responsabilité que je ne parviendrais jamais à le semer en route. Son ardeur pour l'archéologie avait plutôt déçu au cours des dernières journées et je n'eus pas de peine à le persuader qu'un peu de calme et de repos serait bon pour sa santé.

— La *Khanum* voit plus mon bien que je ne le verrais moi-même.

Je ne relevai pas cet éloge immérité et j'attendis avec quelque anxiété de voir qui m'accompagnerait à la place de Shah Riza.

Sa'id Ja'far se présenta, vêtu d'une chemise de cotonnade noire qui lui allait à mi-jambes. Ses pieds nus étaient chaussés de givas, en guise d'arme il tenait la lourde canne à pommeau de métal en usage dans le pays. Husein et Ali, deux des serviteurs de Mahmud, l'un en cotonnade noire, l'autre en fourrure blanche complétaient la troupe, avec le gendarme que nous envoyâmes chercher sitôt prêts. Tout ce monde était à pied car la route, disait-on, était difficile. On emmenait la jument grise à ma seule intention. Une outre pleine d'eau, provision pour deux jours, avait été accrochée au pommeau de la selle.

J'avais préparé les hommes de la tribu en leur disant que je m'attendais à trouver dans la montagne les ruines de fortifications du temps de Nushirvan; de cette manière si je ne pouvais éviter de les emmener, ils s'occuperaient, je l'espérais, des ruines tandis que je serais moi en quête de la grotte. Pour le reste je me fiais au temps et aux circonstances. Tout en marchant je cherchais à me rendre compte si le paysage correspondait à ma carte.

Nous remontâmes la vallée refaisant le trajet déjà suivi à notre arrivée, jusqu'au moment où, à une distance d'une demi heure à peu près, nous arrivâmes à un sentier qui serpentait sur le versant de la montagne entre des affleurements de calcaire pareil à du sel. La jument eut de la peine à avancer. La roche blanche s'effritait sous ses sabots. Il n'y avait pas trace de rampe le long du sentier. En d'autres circonstances, je ne serais pas montée à cheval mais j'élaborais un projet qui consistait à fatiguer mon escorte alors que moi-même je resterais alerte et dispose. Je demeurais donc sur ma selle regardant les hommes grimper en avant de leur pas élastique de montagnards. La matinée s'avancait et le soleil tapait fort.

La pente blanche émaillée de genêts et autres arbustes étincelait à la lumière. A nouveau nous entrions dans la joyeuse solitude des hauteurs. Une piste importante longe le sommet de la longue crête bombée venant d'un Imamzadeh sur les rives du Saïdmarreh, et descend dans la plaine de Shirwan au nord-ouest. La piste se maintient un peu au nord de la crête, puis s'enfonce pour escalader une pente parallèle plus élevée et tout aussi longue. Pendant un temps la voie passe donc dans une sorte de hamac entre deux chaînes montagneuses, invisible de partout sauf de quelques sommets solitaires. Sa'id Ja 'far me dit que cet endroit était toujours infesté de brigands. Comme nous descendions, un homme sauta hors d'un petit ravin situé en contre bas et bondit sur les rochers. Le gendarme épaula son fusil et fit feu.

C'était la première fois de ma vie que je voyais un brigand, et je ne puis dire que j'éprouvais autre chose qu'une agréable satisfaction. Il y avait une petite troupe de ces bandits en dessous de la route et, le gendarme, Sa'id Ja 'far et Ali se dirigèrent de leur côté d'un pas rapide mais avec précaution, comme s'ils se fussent attendus à ce qu'on tirât sur eux. Plus loin deux hommes avec quelques chèvres couraient de toute la vitesse de leurs jambes vers le fond de la vallée, et je songeais que c'était là s'embarrasser étrangement pour une troupe de brigands; mais j'étais trop absorbée par notre petit groupe pour m'attarder à tirer des conclusions de ce fait. J'arrêtai mon cheval sous une épine rose et, damoiselle d'un roman de chevalerie, j'observai la marche des opérations, en souhaitant qu'une bataille éclatât.

Les brigands après quelques instants d'hésitation décidèrent de ne pas nous attendre, et descendirent la pente d'une allure de gazelles. Sa'id Ja far et le gendarme m'appelèrent, je me hâtai de les rejoindre, je descendis de cheval et déchargeai ma bête du poids supplémentaire de l'outre. Le gendarme sauta en selle, et poursuivit les fuyards par delà un épaulement herbeux. Husein le suivit à la course, mes deux autres compagnons et moi

restâmes à les regarder jusqu'à ce qu'ils fussent hors de vue.

Leur absence dura environ quarante minutes, et nous nous trouvions une fois de plus dans la paix sereine de la solitude. Je commençais cependant à craindre que notre gendarme fut tué. Sa'id Ja'far pensait que non. Les fuyards, disait-il, étaient des amateurs. Des bandits professionnels portent des vêtements blancs, de sorte qu'on ne les distingue pas des rochers, mais plus d'un honnête membre d'une tribu peut se livrer à quelque brigandage sur une route aussi isolée et mal famée, surtout qu'ils n'avaient guère à craindre d'adversaires armés. Il n'y a jamais lieu de s'attendre à une attaque en force. Ce qui peut arriver en grimpant vers le col c'est de voir quelqu'un surgir du ravin comme l'homme de tout à l'heure, et que ce quelqu'un nous demande la permission de nous dévaliser. Si vous y consentez, vous pouvez vous en aller, dépouillé de vos biens mais non autrement inquiété. Si vous résistez le voleur fera le plus souvent demi tour et disparaîtra dans la brousse. Vous et votre escorte poursuivrez votre route, dans une sécurité apparente jusqu'au col. Là se trouve un passage étroit entre des rochers, vous y serez accueillis par un feu d'enfilade et ce sera la fin de votre entêtement et de vous-même.

Sa'id Ja'far finissait de m'exposer la technique du passe-temps national dans le Luristan, quand deux voyageurs apparurent sur la piste solitaire. L'un était déjà vieux, l'autre un jeune homme, tous deux avaient en main la canne à lourd pommeau métallique. Sa'id Ja'far et Ali allèrent à leur rencontre avant qu'ils ne fussent trop près de moi. Je m'amusais à observer les mouvements d'approche des deux groupes, dont chacun nourrissaient évidemment les plus noirs soupçons sur le compte de l'autre. A bonne distance ils se saluèrent puis, avançant avec précaution les cannes levées, ils s'interrogèrent sur les noms respectifs de leurs tribus, et sur le but de leurs voyages. Les explications parurent suffisantes, et la distance ne fut plus observée avec autant

de soin, les cannes s'abaissèrent et on m'autorisa à venir écouter la conversation.

Les deux voyageurs nous dirent qu'ils avaient vu les auteurs de trouble. Ce n'étaient nullement des brigands, mais des membres de la tribu des Hindimini.

— Pourquoi se sont-ils précipités vers nous, demandai-je ?

Les inconnus semblèrent trouver cette attitude toute naturelle.

— Ou bien ils ont cru que nous étions des brigands, et ont voulu dès le début occuper la position la meilleure, dit Sa'id Ja'far, ou bien ils ont cru que nous étions sans armes et en ce cas ils nous auraient dévalisés, qu'ils fussent des brigands ou non.

— C'est une preuve, fis-je, que lorsqu'on circule escorté d'un gendarme on trouve toujours quelqu'un auquel on peut tirer dessus. Quelle chance d'avoir raté cet homme !

— C'était bien sa faute, rétorqua Sa'id Ja'far. Il aurait dû s'arrêter en voyant le gendarme, et ne pas le faire galoper ainsi pendant des lieues. Mais les voilà qui reviennent.

Le gendarme venait vers nous au trot tandis que Husein s'accrochait à ses étriers de cuir et que la vieille jument secouait sa crinière de l'air de trouver qu'elle était en vacances.

Le gendarme était furieux contre les Hindimini qui l'avaient fait courir jusqu'à mi-chemin du sommet avant qu'il ne réussit à les chasser vers le bas, et puis les voilà qui s'étaient révélés gens tout ce qu'il y a de plus respectables et de plus paisibles.

— Et le Naib (lieutenant) me dira que j'ai gaspillé une balle pour rien, ajouta-t-il.

— Peu importe, fis-je, c'était une excellente tamasha.

Nous fûmes tous d'accord sur ce point et reprîmes pleins d'entrain notre expédition différée.

Arrivés au point culminant de la crête nous nous trouvâmes dans un endroit magnifique. Des chênes bien plantés et ronds comme des choux s'élevaient de-ci de-là,

jetant sur l'herbe le dessin de leurs ombres, pareil à la broderie chinoise d'une nappe. Les prés jaunis s'étendaient en molles ondulations. Au bord de la crête à droite on ne voyait que la barre monotone d'une crête nouvelle de l'autre côté du ravin que nous avons traversé le matin même, mais l'autre bord dominait l'espace. La pente s'abaissait abrupte, telle une vague sur le point de s'écrouler vers la rivière Saidmarreh, qui coulait verte comme si elle eut été peinte au fond de la vallée. Derrière nous, la vague descendait sur la plaine de Shirvan dont on distinguait les cultures. Cette partie de l'épine dorsale de la montagne porte le même nom de Waraq Husil, nous avons vu son autre face du col de Milawuk. La rivière déroule ses méandres dans les terres basses où les tribus qui y passent l'hiver sèment leur blé; plus loin entre des falaises, le cours d'eau se creuse un lit que remplissent les tamaris.

À présent, à part un bout de terrain cultivé par les Arabes Rudbar, la région était vide. Les unes derrière les autres, des montagnes allongées aux dalles plates dominaient la rivière comme une flotte à l'ancre, immobile et prête au combat. En face de nous se dressait une falaise du nom de Barkus, pas un brin d'herbe n'apparaissait sur ses rochers couleur de rouille, où de menues crevasses contenaient un peu d'eau. Sa base était décorée de triangles réguliers d'un blanc rosâtre. De petits cours d'eau parallèles avaient mis à nu dans une amusante symétrie, la couche de craie souterraine. Les collines entre Barkus et les rives basses de la rivière étaient toutes salées; au dire de Sa'id Ja'far rien n'y poussait, mais elles montraient par endroit des traces de ces murs de boue qui entourent et protègent les tentes des Lurs en hiver, car les tribus vivent sur ce sol élevé au-dessus des champs de la vallée. La route du Lakistan qu'ils suivraient au cours de leur migration dans un mois environ, longe la base de ces collines, venant de la région de Tarban. Nous la voyions se maintenir au-dessus du défilé de Berinjan tout en bas.

A travers une autre sombre coupure du paysage nous apercevions les « Tang Siah » « Goulets Noirs » qu'il faut franchir à ce que l'on m'apprit avant de pouvoir approcher de Tarhan. Cette contrée lointaine avait un aspect romantique sous la brume ensoleillée.

Nous nous installâmes en un point d'où nous pouvions jouir de la vue. Peut-être ne réussirai-je jamais à traverser la rivière, mais au moins mes yeux pouvaient-ils suivre son cours inexploré. J'étais convaincue qu'il fallait rechercher les traces de la civilisation antique quelque part le long de cette voie fluviale. Une formation naturelle relie ses plaines fertiles en une chaîne sans doute ininterrompue depuis Kermenshab au Nord jusqu'à Suse au Sud.

J'avais de ma propre initiative emporté à déjeuner, devinant qu'un morceau de pain glissé dans leur ceinture serait bien la seule nourriture à laquelle songeraient mes compagnons. Sa'id Ja'far cependant avait été en plus tenté par deux grenades. Avant tout, pour des raisons à moi connues, je désirais que mes gens se sentissent aussi satisfaits et somnolents que possible. Je leur administrai de la langue de mouton en boîte, de la confiture, du pain et du thé; l'eau de l'outre en peau de bouc donnait à ce dernier un goût plutôt déprimant. J'avais demandé en achetant mes langues de mouton si elles convenaient à des musulmans, et après avoir calmé leurs scrupules religieux je les vis s'en délecter. Le repas fini et le thé bu je fis circuler un paquet de cigarettes, et observai, que les autres ayant marché pendant que j'allais à cheval, je pourrais peut-être rechercher seule quelques vieilles ruines pendant que mes compagnons reposeraient. Ils pourraient me suivre s'ils y étaient disposés.

Tout se passa bien. Personne ne montra aucune disposition pour se mettre en route. Husein m'offrit de venir si j'éprouvais quelque crainte, mais ressentit un soulagement visible quand je déclarai que la campagne serait nettoyée de brigands pour au moins une semaine après l'aventure du matin, et que j'irai seule. Je m'en allai

donc sans me presser, jusqu'au moment où je fus hors de vue, puis je mis à courir aussi vite que je le pus vers le nord-ouest et le wadi du trésor.

Pendant une vingtaine de minutes je suivis la pente dont la symétrie rappelait un parc anglais. La solitude y était si grande que six ibex, debout sur leurs pattes de derrière pour atteindre les basses branches d'un chêne, s'enfuirent effarouchés à mon approche. Il était deux heures et demie quand je quittais mon escorte, et je n'avais au plus que deux heures devant moi avant notre retour, les hommes se mettraient sans doute à ma recherche plus tôt et je n'apercevais encore aucun wadi.

Je commençais à me méfier de ma carte quand je vis une faille du côté nord de la montagne et par conséquent invisible pour nous qui étions venus du Sud. C'est là que devait se trouver le trésor. Un rocher noir devait donner la pente à gauche, quatre wan trees et un chêne devaient se trouver devant la faille, et entre le rocher et le groupe d'arbres je devais trouver l'entrée de la grotte.

La rapidité de ma course et l'émotion faisaient battre mon cœur et trembler mes genoux et mes mains. Je me mis à descendre en toute hâte, m'arrêtant à chaque amas de rochers pour voir s'il ne dissimulait pas l'entrée de la caverne ; le ravin qui n'était d'abord qu'un bassin peu profond et herbeux, se transforma en une sorte d'entonnoir aux rochers surplombants, une série de petits amphithéâtres de granit descendaient en étages. Dans chacun d'eux il pouvait bien y avoir pour le moins une douzaine de grottes. Et partout il y avait des arbres, des wan trees, aussi bien que des chênes.

En cinq minutes j'étais descendue le long d'une pente que je mettrais quatre fois autant de temps à escalader et le ravin était de plus en plus difficile. Je ne voyais que des rochers noirs qui me narguaient.

Je me souvins d'un conte de fées de mon enfance. La bien-aimée du prince avait été emmenée en Laponie par la sorcière et changée en un plant de bruyère. Les frimas de l'hiver la gèleraient si le prince ne pouvait se

souvenir du mot qui romprait l'enchantement. Mais le prince avait oublié le mot. Seul sur la lande au crépuscule qui précédait la nuit mortelle, il ne pouvait reconnaître parmi tant de bruyères semblables la petite plante qu'il aimait. Il essaya tous les mots possibles, et enfin trouva le bon et sa bien-aimée surgit devant lui dans la pénombre.

Mais moi je ne trouvais pas le mot fatidique. N'étais-je pas descendue assez ou bien avais-je dépassé la grotte dans ce chaos de rochers, je l'ignore, mais je n'avais plus une minute de reste, et je n'osais pas pousser mes recherches plus avant. Il fallait de toute façon que je remonte hors du ravin, et que j'essaie de ne pas attirer les soupçons. Déjà, il était si tard que, même au cas où je découvrirais la grotte à présent, je ne pourrais plus l'explorer. Je me dépêchai donc de grimper à une allure que je n'avais jamais connue encore le long de la pente raide.

Les deux heures avaient passé avant que je n'eusse atteint les herbages du vallon supérieur. J'aperçus la silhouette de Husein se profilant sur le ciel, il me cherchait et je m'accroupis un moment entre les rochers pendant qu'il passait. Puis je continuai à monter en courant, mes oreilles bourdonnaient, mon cœur battait, chaque pas me paraissait le dernier dont je fusse capable. Un essaim de mouches qui faisait la course avec moi m'assourdissait au point qu'il m'était presque impossible de le supporter. Les mouches s'installaient sur mes lèvres et se précipitaient dans ma gorge dès que j'ouvrais la bouche pour respirer. J'étais incapable de faire l'effort de les chasser. Je songeais que c'était l'absence d'humidité de la région qui les rendait aussi insupportables, mes lèvres étant le seul objet humide aux environs, elles essayaient de s'y poser en foule.

Quand j'atteignis le sommet de la crête je consacrai cinq minutes à une dernière inspection du paysage. J'allai jusqu'à un promontoire d'où je pouvais voir la montagne s'abaisser d'un côté vers le Saidmarreh, de l'autre vers la plaine de Shirwan. A l'Orient s'élevait la paroi Nord du défilé des Infidèles, que nous avions longé.



On apercevait tout juste le bord supérieur du précipice. Je notai soigneusement la configuration du pays et sa position, et me remis en route ayant repris un peu de souffle, pour redescendre le long de la crête d'où j'étais venue. Un lièvre bondit de dessous mes pieds et détala. Un geai poussait son cri perçant dans les branches. Trop épuisée pour penser, j'avais en comptant mes pas machinalement pour avoir la force de continuer ma course. Il me semblait que des heures s'étaient écoulées quand je vis le gendarme et Sa'id Ja'far, toujours adonnés à un paisible repos, tandis que la jument grise broutait aux alentours. Ce fut la fin de ma chasse au trésor et le contenu possible de la grotte de la montagne reste toujours un mystère.

Sa'id Ja'far et le gendarme s'étaient inquiétés de moi. Husein rentra bientôt surpris et heureux de me retrouver. Il ne pouvait comprendre comment il avait pu me manquer. Nous n'avions plus de temps à perdre et reprimes aussi vite que possible le chemin du retour. Nous avons atteint la route de Shirwan quand nous aperçûmes Ali venant vers nous en compagnie d'un gendarme, qui amenait le beau cheval bai du lieutenant, porteur d'une deuxième outre d'eau ; c'était une délicate attention à notre égard.

Le reste de la descente fut une longue affaire et le calcaire blanc eut autant d'inconvénients pour les sabots de nos chevaux à la descente qu'à la montée. Tout en patinant, en glissant, on parlait de notre aventure avec les brigands. Notre gendarme, un paysan jovial et bien portant du Kermenshal, montra sa cartouchière où manquait une cartouche. A son grand soulagement, le lieutenant lui avait fait des compliments sur son acte. Je prenais quant à moi une faible part à la conversation, car mon cœur me faisait l'effet de battre contre chacune de mes côtes à la fois après cette course au clocher. Mais tout à coup l'homme qui était arrivé avec Ali m'interpella, me demandant si j'avais vu la grotte.

— Quelle grotte ? fis-je. Je m'intéresse aux grottes en général.

— Une grotte située de l'autre côté du ravin, une grande grotte, près de la rivière.

— Un jour, dis-je, je reviendrai ici, et vous m'emmènerez la voir. Y avez-vous été?

— Oui, naturellement, c'est une grande grotte mais il n'y a rien dedans.

Et je n'entendis plus parler de la caverne du trésor jusqu'à mon retour à Bagdad.

Nous revenons à Garau.

La famille de Mahmud nous témoigna une cordalité toute particulière, ce soir-là autour du feu. Ma répugnance manifeste à voyager avec une escorte avait, je suppose quelque chose à y voir. On détestait la police dans la famille avec une force dont on ne pouvait se douter à voir les manières obséquieuses que l'on affectait vis à vis du lieutenant.

Le lieutenant lui-même semblait être un gros enflé sans cervelle, mais il ne méritait pas cependant un antagonisme aussi violent.

— Ce n'est qu'un bavard, disait Mahmud avec un mépris rafraîchissant, dans un pays où l'excès de paroles n'est pas en général tenu pour extraordinaire. Il dit des tas de prières qui n'ont aucune valeur. Et en effet le lieutenant ne manquait jamais de tourner la visière de son képi sur son occiput et de se prosterner sur une couverture que ses gendarmes étendaient sur le sol à son intention. Shah Riza qui d'habitude était plus timide lorsqu'il s'agissait des autorités soit humaines soit divines, renchérit sur les dires de son parent d'un air dédaigneux.

L'histoire du cheval lui pesait. Je la lui reprochais pendant la veillée, à la grande joie de toute la tribu que sa dévotion intransigeante agaçait de temps à autre.

— Il devait me servir de guide pour me faciliter les choses dans un pays étranger, dis-je et à la première occasion, lorsque j'avais réellement besoin de lui, et qu'il

s'agissait de choisir entre moi et les gendarmes parfaitement inconnus, il m'a dit des mensonges pour plaire au gendarme.

— Est-ce possible ? fit toute la tribu en chœur en riant avec moi.

Le philosophe souriait aussi, mais d'un air embarrassé. Il était honteux et malheureux.

— *Khanum*, fit-il, il faut me pardonner. J'ai agi pour sauver les miens. Je connais Mahmud. Il ne se soucie pas de ce qu'il fait en présence de la police. Il aurait eu des ennuis, car les gendarmes sont sans scrupules et lui prendraient facilement tous ses biens.

— C'est ce que vous auriez dû me dire, répliquai-je. Alors comme je l'ai fait maintenant j'aurais abandonné mon plan de voyage. C'est une chose terrible de dire des mensonges à son maître parce qu'un gendarme quelconque nous demande de le faire.

Shah Riza aurait continué à discuter, mais toute l'assemblée était contre lui.

La dame de céans, sa pipe de terre en main, s'écria : « Il a mérité de vous entendre parler ainsi. » Et les hommes en quittant l'auvent de la tente pour aller soigner leurs bêtes donnaient une tape amicale à Shah Riza, en lui disant, qu'à présent au moins il connaissait l'opinion que sa « *Khanum* » avait de lui.

La course au trésor m'avait beaucoup fatiguée et j'aurais voulu qu'on me serve à souper avant ma visite au petit malade sur la colline, mais le Persan est trop habitué à l'insensibilité de son prochain et s'en prémunit d'avance de son mieux.

Comme je me reposais à l'entrée de la tente une émouvante petite procession s'avança vers moi. Le vieillard descendait son fils installé sur le dos d'un âne, et la mère marchait par derrière. J'étais ennuyée de voir que l'on avait transporté l'enfant au lieu de m'attendre.

— C'était pour vous épargner un dérangement, dirent-ils, en couchant le malade sur le sol.

Malgré la fréquence du pouls, le bras semblait incon-

testablement en meilleur état. La chair reprenait ses couleurs de la santé et le gamin lui-même n'était pas plus affaibli. Le lieutenant qui n'avait au début témoigné que de l'indifférence fut interloqué quand il vit que je le négligeais *lui* pour m'occuper de l'enfant souffrant, et jugea que de toute évidence la philanthropie était de l'ordre du jour. Il dit qu'un médecin du gouvernement guérirait le petit si on l'amenait à Husainabad.

— Mais comment l'y amènerait-on, dit le vieux kadkhuda. Il faut deux jours rien que pour y aller et ils n'ont pas un penny pour louer un âne ou un cheval.

— Ceci ne serait pas une objection, dit le lieutenant. Si l'on trouve une bête de somme je paierai ce qu'il faudra et leur donnerai une lettre pour le docteur.

Je trouvai l'offre généreuse et m'attendai à voir apparaître l'animal désiré. Mais il n'en fut rien. Quand le soir arriva je demandai si l'on avait fait les démarches nécessaires.

— Mais ne vous figurez donc pas que cet homme est sincère, me dirent mes amis. Si nous trouvons un cheval il ne paiera pas sa location, et si le petit arrive à Husainabad, le médecin ne le soignera pas pour rien. Ce qu'en dit, le lieutenant n'est que pour se faire valoir à vos yeux.

Je répugne encore à croire autant de mal de l'officier, mais je me rendis compte alors que nulle démarche ne serait entreprise ce soir-là.

— Si le lieutenant ne prend pas la location de la bête à sa charge, je le ferai moi, dis-je. Je donnerai deux tomans dès que je verrai le petit se mettre en route. Avec cet argent on pourra l'emmener à Husainabad et il en restera pour acheter quelques provisions. Je veillerai à ce qu'un médecin le soigne là-bas.

— Votre cœur est plein de compassion, dit mon entourage, si Dieu veut on trouvera un cheval.

Mais rien n'avait été fait quand ils ramenèrent le petit ce soir-là. Et comme je quittais le campement le lendemain je donnai les deux tomans, sachant qu'on ne les dépenserait jamais de la façon prévue, cependant on

achèterait évidemment de quoi manger et le petit paraissait avoir une chance de guérir sans l'assistance d'un médecin. Une fois les plaies pansées, toute la petite famille s'assit me regardant prendre mon repas d'un air de modeste envie. Le vieillard conservait son admirable et paisible dignité, ses yeux fixés dans l'espace sans affectation mais avec une tristesse naturelle, la femme surveillait chacune de mes bouchées ; à la fin, je ne pus supporter son regard et mes hôtes lui donnèrent quelque nourriture. Ce n'était pas pour elle-même qu'elle avait enfreint la loi de réserve tacite de l'Orient. Elle considérait son enfant qui mangeait avec une sorte de passion sauvage, de férocité animale, choisissant pour le petit les morceaux de viande les plus succulents parmi le pain trempé dans son bol. Ce n'était pas du tout une alimentation de malade, mais je pensais que si de pareilles vétilles étaient capables de le tuer il serait mort depuis longtemps. Sans doute avait-il besoin d'un bon repas plus que de tout autre chose. Il mangeait sans s'arrêter et pour finir il lècha ses doigts avec un soupir. Je lui avais fait cadeau d'une petite montre, jouet qui lui faisait grand plaisir et il se mit à parler d'une voix que la fièvre rendait suraiguë. Ses propos étaient à la fois enfantins et empreints du dur stoïcisme des pauvres gens. Il avait deux frères portefaix à Bagdad, et lui-même serait portefaix s'il ne mourrait pas, nous dit-il.

— Cela ne me fait rien de mourir, mais je n'aime pas penser que mon corps pourrira et sentira mauvais avant ma mort.

— Cela ne t'arrivera pas, lui dis-je, ne vois-tu pas que ton bras à l'air bien mieux depuis qu'on te l'a lavé avec l'eau rouge ?

Il regarda le pauvre moignon avec dégoût.

— Dieu le sait, mais jamais plus je ne pourrai épauler un fusil ou couper avec un couteau.

Il était tard et il faisait sombre. Le vieillard tint l'âne et deux hommes de la tribu soulevèrent le petit dans la selle. Je ne parlais plus de lait et d'œufs, ni d'autres impossibilités du même genre, je ne parlais même plus du

voyage pour voir le docteur ; vaincue, j'abandonnais mon malade à Allah, à la manière de l'Orient.

Le lendemain matin à 7 heures et demie, le lieutenant était prêt, et je me séparai de mes amis. Mahmud avait mis à la jument grise son plus beau harnachement, et envoyait Husein à la capitale avec moi dans l'espoir qu'après une visite au Gouverneur je pourrais revenir par Shirwan et exécuter mes plans primitifs. Tout le monde m'attendait, prêt à me conduire où il me plairait d'aller. Et nous nous fîmes des adieux pleins de cordialité qui ne plurent qu'à moitié au lieutenant, j'imagine. Il assista à nos effusions, seul le katkhude était debout à ses côtés dans une attitude respectueuse.

— Ce ne sont que des mensonges, me dit-il, dès que nous fûmes en route. Mahmud est un méchant homme. Il n'est aimable avec vous que parce que vous lui avez fait des cadeaux.

Nous reprîmes le chemin de l'aller par les moulins de Garau. Je n'étais pas fâchée de me rendre à Husainabad car ma carte n'indiquait pas la piste, et la vallée du Garau supérieur était une région toute nouvelle pour moi comme elle l'est pour la plupart des Européens. Cependant il est probable que la cavalerie vint par cette voie là, de Kermeusbab à Amara, lors de l'avance des Anglais vers Kut.

Je chevauchai sans me presser à la grande exaspération des gendarmes dont les bêtes étaient meilleures que la mienne. Le lieutenant m'offrit de changer de monture de temps à autre, mais je désirais fort me livrer à certaine action particulière et n'avais nulle objection à voyager lentement ; peut-être ce lieutenant en aurait-il bientôt assez de m'escorter ainsi et me quitterait-il pour prendre un peu de repos derrière moi ou pour me devancer.

La vallée était aussi chaude et stérile qu'auparavant, mais moins déserte, on voyait de-ci de-là des laboureurs avec leur charrue. Ils donnèrent à boire de leurs outres à nos gendarmes qui apparemment n'avaient jamais emporté un bagage aussi indispensable qu'une

gourde dans ce pays aride. Lorsque nous pénétrâmes dans la vallée du Garau par les gorges où nous avions, lors de notre premier passage, rencontré les hôtes de nocce de mauvais augure, un vieillard vint à notre rencontre sa charrue sur l'épaule. Elle était entièrement en bois, la lame même en bois, émoussée et toute brillante par l'usage. Le vieux sourit de ses yeux perçants d'homme de la campagne sous ses cheveux en broussailles et son bonnet de feutre. Il avait l'air aussi ancien que l'outil qu'il portait.

Nous rencontrâmes les premiers éléments avancés de la tribu en route pour ses quartiers d'hiver, sous la forme d'une menue troupe de gens fatigués, d'ânes et de petits bœufs noirs chargés de marmites, de tapis, de tentes et de quelques poulets par dessus le tout. Des femmes trébuchant à chaque pas dans leurs longues robes, s'en allaient courbées en deux portant des enfants sur leur dos. Le trajet journalier d'une tribu en marche doit être très lent, et l'on comprend pourquoi il y a un ou deux ans, lorsqu'un certain nombre de Lurs, établis de force dans la Perse orientale voulurent se frayer un chemin vers leur patrie à travers le pays hostile, ils écartèrent les plus grands obstacles à leur marche en massacrant leurs propres familles avant le départ.

Shah Riza avait naturellement négligé le souci purement terrestre de notre déjeuner, bien qu'on le lui eût rappelé en temps voulu.

— Que cette femme de Mahmud est donc mauvaise, dit-il, sans l'ombre d'une hésitation, lorsque je m'enquis de mon repas.

— Qu'elle est donc mauvaise de laisser partir un hôte pour le désert sans nourriture.

— Elle a commis un oubli dis-je, mais ce n'a été qu'une fois, et vous oubliez mon repas tous les jours. Qu'allez-vous faire maintenant?

— Khanum, dit-il, comme s'il voulait me raisonner doucement, par la Majesté de Dieu, puis-je produire à manger dans une région inhabitée?

Je renonçai à la lutte contre mon philosophe, et me tournai vers les gendarmes. Ils m'emmenaient là où je n'avais jamais eu l'intention d'aller. Leur premier devoir était donc de me donner à manger. Et il faut avouer qu'ils s'y montrèrent disposés immédiatement, bien que je les suspecte fortement de n'avoir que bien rarement payé notre subsistance. Quand j'eus posé la question du déjeuner le lieutenant envoya un de ses hommes au moulin supérieur de Garau, au-dessus de notre premier campement, et nous le suivîmes lentement.

Le lieutenant attendait des nouvelles de Husainabad. Je devinais qu'il y avait envoyé un message dès qu'il se fut emparé de moi et il attendait encore des instructions sur ce qu'il devait faire par la suite. Au moment où nous quittions la piste principale pour entiler une petite vallée latérale où l'on voyait le moulin tout au bas sous les pointes du Walantar au bord d'un ruisseau en miniature, nous aperçûmes un groupe de gens descendant la vallée. Le lieutenant alla au devant d'eux, tandis que je continuais vers le moulin, ravi de ce petit cours d'eau dans l'ombre. Un môle minuscule construit en pisé rejetait ses eaux dans le creux où se trouvait le moulin en forme de pyramide tronquée, d'environ quinze pieds sur dix à la base, comme tous les moulins du Luristan.

Deux gendarmes étendirent des tapis à l'ombre et les habitants de trois misérables tentes nous firent un timide et bien hésitant accueil. Le reste de la troupe remplit bientôt le ravin du bruit de sa cavalcade.

À la tête des nouveaux arrivants se trouvait un jeune officier de la douane de Husainabad. Il avait des yeux bleus et une expression intelligente et portait un complet européen gris et noir. Comme il passait son temps à encaisser des impôts et à saisir des contrebandiers, il connaissait fort bien le pays, et il me donna des détails sur les châteaux et les ruines du district de Shirwan que je lui dis avoir l'intention de visiter.

— Il existe un château du nom de Shiravan, dit-il. Il est perché sur un rocher et ses conduites d'eau qui

viennent de fort loin dans la vallée sont encore visibles. Dans la ville de Nushirvan elle-même, vous pourrez voir les conduites entre les maisons.

L'officier des douanes était en route pour la perception des impôts et attendait une garde du corps supplémentaire pour l'accompagner dans cette expédition impopulaire. Il avait déjà cinq carabiniers de la tribu des Delivand de Saidmarreh, le chef-lieu de son corps. Ces hommes sont des volontaires — on leur accorde un peu d'argent et de terres en échange des services qu'on leur demande. C'étaient des gens de belle mine aux épaisses moustaches et au visage énergique. Ils portaient des abbas de laine blanche retenues sur l'épaule, des turbans, des ceintures où s'enfonçaient deux poignards, leurs fusils leur pendaient dans le dos. Leur chef, type de citadin efflanqué, très jeune, en chapeau Pahlevi avait un père qui recevait du gouvernement une somme globale, pour la fourniture d'un nombre fixe de ces soldats occasionnels.

L'armée et le service civil déjeunèrent ensemble près d'une des tentes et discutèrent sans nul doute les circonstances de ma capture, car ils jetaient de temps à autre des regards de mon côté. Pour moi je m'endormis, et ne me réveillai que lorsqu'on vint me chercher de la part du lieutenant, pris d'une attaque soudaine de fièvre et de dysenterie. Il avait en effet l'air fort malade. Je lui fis parvenir de la quinine et des pilules d'opium, espérant qu'il ne mourrait pas entre mes mains en cet endroit particulièrement solitaire. Puis je m'endormis à nouveau. A mon réveil les volontaires de Saidmarreh parlaient en avant du reste de la troupe, ils prenaient la route d'où nous étions venus. Quand leurs officiers n'étaient pas présents, ils étaient d'une parfaite cordialité. Ils avaient une belle prestance tandis qu'ils chevauchaient se profilant contre le ciel clair. Rien en eux ne rappelait le type habituel du collecteur d'impôts.

Je songeais qu'il était l'heure pour moi aussi de m'en aller. J'aurais voulu avoir un peu de temps de reste au

col de Milleh Penjeh, au sommet de la vallée pour prendre des relevés et consulter ma carte.

J'en avais par dessus la tête du lieutenant et, en général de la police et Shah Riza m'avait fâchée en déclarant que les allumettes étaient emballées parmi mes affaires dans la sacoche où, disait-il ingénument, personne n'irait chercher des articles de contrebande. En cet instant même il était en train de les en extraire laissant ce qui restait encore de mes vêtements dans le plus grand désordre. Je l'abandonnai donc grommelant au milieu de son chaos, et me mis en route. En me voyant m'en aller la vieille femme de la tente protesta aussi. Les gendarmes n'avaient pas payé mon poulet et ne le paieraient jamais. Je lui tendis quatre pences, le prix habituel d'un poulet. Je n'avais plus l'impression d'être une invitée mais une intruse.

La Forêt d'Aftab.

Je partis à deux heures et demie et suivis pendant une heure le sentier délicieux qui montait et descendait parmi les champs et les clairières de la haute vallée où les pointes aiguës du Walantar s'abaissaient jusqu'au Thalweg.

On apercevait tout le fond de la vallée avec son ruisseau et le passage principal du Milleh Penjeh. Une tombe en forme de coupole et des champs labourés témoignaient seuls de la présence humaine, car il n'y a pas une habitation entre les moulins de Garau et le premier campement Aftab à environ six heures de distance. La partie supérieure de la vallée se revêtait peu à peu d'un épais manteau de chênes pailletés de soleil; et le col bas s'élevait doucement au milieu d'eux. Le silence et la solitude douçaient aux alentours de ces lieux d'où émanait une paix exquise. Je songeais que la solitude est un des besoins profonds de l'esprit humain, auquel on ne fait jamais droit. On la considère comme une pénitence ou comme une mortification et non comme un agréable assaisonnement de la vie habituelle; et de ce manque de discernement

provient la moitié de nos difficultés domestiques. La crainte d'un tête à tête ininterrompu pendant tout le reste de sa vie devrait faire reculer tout homme, croirait-on, devant le mariage (les femmes n'en sont pas aussi menacées, car si elles le désirent elles peuvent en général rester seules chez elles la plus grande partie du jour). L'éducation moderne ignore le besoin de solitude, d'où le déclin de la religion, de la poésie, de tous les mouvements profonds de l'esprit, et la maladie d'être sans cesse occupé. Comme si l'on ne pouvait jamais rester assis tranquillement et observer le jeu des marionnettes qui se déroulent de lui-même devant nous. Il existe à présent une incapacité de s'abandonner au mystère, au merveilleux, pendant que s'accomplit autour de nous l'histoire du monde, telle une vague qui nous emporte vers de nouveaux océans.

J'agitais ces pensées dans ma tête quand je vis venir Husein hors d'haleine et tapant de toutes ses forces la jument grise avec la bride tressée. Il me demanda comment je pouvais supporter de m'en aller ainsi toute seule plus d'une heure durant, en laissant derrière moi une foule de gens inquiets. Puis Husein sauta à bas du cheval pour que je puisse y monter et prit la tête de notre petite caravane. On voyait onduler les muscles de ses mollets bruns. A ses pieds étaient fixés quelques restes d'anciennes givas. Les deux sentiers de la vallée se rejoignaient pour escalader un épaulement de pierres calcaires qui jouit du nom caractéristique de Jelau Geringé — le point avancé où l'on est fait prisonnier — cet endroit était bien connu des voleurs avant la période de paix actuelle.

Le ruisseau du Chu' bid serpente dans une profonde ravine du Walantar qui se dresse bien haut en surplomb au dessus de nous. Ce petit cours d'eau se jette dans le Garau qui part d'ici sous le nom de Ali Barik et dont le lit est caché sous le feuillage. Les arbres ne permettent pas de voir le paysage. N'eût été l'absence de sous bois, nous aurions pu nous croire dans une forêt d'Angleterre. Mais le sol nu dont seuls les rochers variaient l'aspect, nous sembla pauvre et désolé, et il y faut, je pense, chercher

la raison du manque d'animaux sous les arbres. De ci, de là, un geai ou un pigeon volait de branche en branche.

Nous croisions deux groupes de gens, le premier, nouveau détachement de carabiniers, descendait rejoindre les collecteurs d'impôts, et sans doute les bavardages de Husainabad leur avaient déjà révélé mon existence. Le deuxième groupe était composé d'étrangers venant aussi de la capitale dans ces forteresses avancées. Leur chapeau Pahlévi leur donnait un certain air d'élégance. Ils me considéraient avec étonnement, tandis que Husein restait en arrière pour donner des explications. Quand il me rejoignit nous étions au plus profond de la solitude forestière, un dernier rayon doré dansait dans le feuillage. Husein arrêta mon cheval en le saisissant par la bride, et me regarda avec un sourire que je trouvais fort inquietant, tant on est prêt à se laisser démoraliser par l'imagination.

— Je suis fatigué, dit Husein. Je suis « *timin* ». *Timin* doit être un mot lur. Je n'avais pas la moindre idée de sa signification. Husein s'attendait évidemment après cela à ce que je fisse quelque chose, car il se rapprocha et répéta le mot. Puis il attrapa ma gourde et but.

Très soulagée, je lui offris de se reposer pendant une demi-heure, ou bien de m'attendre à quelque distance jusqu'à ce que Shah Riza vint lui donner un coup de main.

— Ce n'est pas nécessaire, dit-il tout ragaillardi. Si j'avais de nouvelles givas, je ferais à pied le tour du monde.

— Vous aurez de nouvelles givas à Husainabad et je vous en ferai cadeau, dis-je pleine de remords de mes soupçons. Ce stimulant moral encouragea Husein à reprendre sa marche, et nous atteignîmes le sommet du col, assez tôt pour prendre toutes les dispositions nécessaires avant l'arrivée du lieutenant et de ses gendarmes.

Le col de Milleh-Penjuh sépare les Bedrei des Mishkhas, tribu importante et riche qui possède les terres d'Aftab, et que l'on connaît d'ordinaire sous ce nom-là. Elle cultive principalement le tabac et est célèbre pour son élevage de

moutons, d'où selon leur habituelle vanité étymologique, les Mishkhas prétendent tirer leur nom (mish-cwe).

La région cultivée recommence à deux ou trois heures au-delà du col, et nous chevauchions toujours dans les bois, sur terrain plat à présent, mais les clairières se multipliaient, traversées par le lit à sec du Ab-i-Baliaqin qu'il fallait franchir. Le Ab-i-Baliaqin longeait le pied du Kebir-Kuh, à l'ouest pour joindre le cours de l'Aftab et finalement les cours d'eau réunis se frayent un chemin à travers les défilés vers l'Irak sous le nom de Kunjan-Cham. A chaque éclaircie des bois nous voyions devant nous se terminer la longue crête du Kebir-Kuh, au delà des montagnes isolées, espacées irrégulièrement, à des distances variées. Une petite chaîne de collines en forme de pudding, du nom de Sardab-Kuh, courait à notre droite, cachant les longues falaises de Saïwan et de Barazard situées en arrière. Le soleil se couchait. Le lieutenant qui trottait en tête descendit de cheval pour se prosterner sur le bord du sentier pour la quatrième prière, tandis que le gendarme tenait sa bête. Puis le lieutenant me rejoignit, faisant l'important avec un certain air de vertu dépourvue de modestie.

— La prière est une bonne chose, fit-il, nous autres Musulmans sommes forcés de prier.

— On apprend à prier à tous les lecteurs de la Bible, fis-je observer.

Le lieutenant parut me faire une concession en ne me contredisant pas.

— M'opposerais-je, demanda-t-il, à voyager toute la nuit afin d'atteindre Husainabad dès le matin avant la grande chaleur. Il se sentait si mal qu'il ne pouvait affronter un autre trajet de jour.

Nous avions déjà chevauché pendant 8 heures et les chevaux n'avaient été nourris que de paille hachée. J'offris cependant de partir à 2 heures du matin si l'on donnait aux bêtes un bon repas d'avoine. Pourtant nous étions encore loin de toute trace de lieux habités.

Franchissant vers le nord le Baliaqin dans la direction

des basses montagnes, nous passâmes aux dernières lueurs du jour devant une source exquise appelée Chashmeh-Qal'a-Malik, la source du château royal, qui coule entre des rives gazonnées. Nos chevaux s'y désaltèrent, et Husein alla y remplir ma gourde. Nous pensions qu'il nous suivrait de près, mais à la nuit tombée, quand nous nous trouvions déjà en pleine chaîne de Sardab, Shah-Riza demanda tout à coup où pouvait bien être Husein.

Nous attendîmes faisant retentir les pentes de la montagne de nos appels, mais nulle réponse ne vint. Une nuit de velours s'étendait autour de nous, la Voie lactée au-dessus de nos têtes et une bande de calcaire blanc au-dessous apparaissaient vaguement. Le lieutenant fut d'avis de poursuivre notre route, mais je protestai et il revint sur ses pas avec une galanterie affectée; nous entendîmes sa voix et celle de Shah'Riza résonner dans la forêt.

Cependant Husein avait disparu et ne nous rejoignit qu'au matin. Au bout d'un temps le lieutenant revint, il n'y avait rien à faire d'autre qu'à aller de l'avant, espérant que Husein retrouverait son chemin tout seul. La nuit était si noire que c'est à peine si nous pouvions voir les contours des montagnes contre le ciel. Nous nous rendions vaguement compte que nous descendions; tout à coup l'humide senteur de la terre cultivée vint chatouiller agréablement nos narines, et puis ce fut le bruit charmant des eaux courantes dans l'ombre. Les feux des Aftab scintillaient de place en place dans un vaste bassin plein de ruisseaux.

Nous avançâmes en trébuchant sur la pente vers le premier d'entre eux; il avait été allumé par des voyageurs, semblables à nous, dont la caravane campait à la belle étoile et ne pouvait se priver de la moindre parcelle de nourriture pour des hôtes.

La deuxième tente était bien petite et misérable. Notre troupe n'aurait pu y entrer. Deux personnages accroupis à l'intérieur nous firent signe du doigt d'avancer davantage vers le creux. Nous enfoncions dans l'eau, et mon cheval énervé par le murmure des ruisseaux qui coulaient de

tous côtés refusa de traverser une abée de moulin que nous croisions sur la pente. Shah'Riza me supplia de mettre pied à terre, il sauta à bas de sa propre jument et s'agitant devant moi comme une poule qui bat des ailes, ou plutôt comme le fantôme d'une poule dans la nuit, il effrayait ma pauvre bête, et me demandait si oui ou non ma vie ne lui était pas confiée. J'enfonçai dans les flancs de la jument grise les angles de mes énormes étriers traversai l'obstacle et finalement fonçai à toute allure dans l'inconnu sombre de l'autre rive, ce qui faillit provoquer une crise du cœur chez le philosophe. Jamais je n'arrivais à lui faire comprendre qu'il avait pour mission de s'occuper de mes besoins matériels et non de mes besoins spirituels.

Après ces émotions nous débouchâmes devant une tente d'un aspect plus engageant. Un vieillard à longue barbe, vêtu d'un abba était entouré de chiens qui montraient les dents. Le vieux n'avait pas de chambres à nous offrir à ce qu'il prétendit. Mais personne ne le crut et on me dit d'entrer. Une vieille femme était accroupie près d'un veau nouveau-né devant un feu qui fumait. Le confort manquait totalement et le lieutenant en pénétrant dans la tente à ma suite, déclara le séjour impossible. Nous savions bien que des tentes plus confortables devaient se trouver quelque part dans un aussi vaste campement et revenant à l'obscurité du dehors, nous dîmes au vieillard de nous y conduire, mais il refusa, affirmant que s'il amenait les gendarmes chez un des membres de la tribu, il s'en ferait un ennemi pour toujours. Il n'avait nulle envie de s'attirer l'inimitié de gens dans le voisinage desquels il vivait constamment à cause de nous qu'il ne reverrait sans doute plus jamais. Le jeune gendarme de Kermenshah, celui-là même qui avait poursuivi le brigand saisit le vieux par le collet de son « abba » et le secoua comme un prunier. Le vieux invoqua tous les prophètes mais refusa derechef de nous conduire.

— Allons, viens, dit le gendarme le traînant à sa suite, fils de chien, nous te paierons pour nous servir de guide. Tu veux donc nous laisser toute la nuit à la belle étoile?

Le vieux tint bon. Il nous accompagna parce qu'on le trainait mais son esprit demeurait indompté et rien au monde ne pouvait le forcer à nous dire lequel des feux qui scintillaient autour de nous provenait d'une tente susceptible de nous offrir un abri. Nous nous dirigeâmes donc vers la plus proche et n'y trouvâmes que deux femmes et un petit garçon. Ces trois-là auraient bien aimé nous échapper aussi s'ils l'avaient pu. « Vous ne pouvez vous installer ici, nous ne sommes que des femmes seules ».

L'excuse était de celles dont un honnête musulman ne peut pas ne pas tenir compte. A la fin, cependant, on décida le petit garçon à nous conduire. Nous abandonnâmes en l'envoyant à tous les diables le vieux, bourru et débrillé et non sans rencontrer des quantités d'autres chiens, nous arrivâmes à une vaste tente sur le flanc de la montagne.

Encore une fois un vieillard à barbe blanche sortit à notre rencontre, mais son accueil fut tout différent :

— Hosh ati, hosh ati, votre arrivée me réjouit, dit-il, et il nous salua en couvrant d'abord un de ses yeux, puis l'autre, avec les doigts d'une main.

Sa demeure était spacieuse, mais froide et nue. Ni matelas, ni sacoches ne la meublaient. Mais le fils du vieillard s'empressa de faire du feu dans un nouveau foyer qu'il fabriqua rapidement en creusant un trou au milieu du sol. La vieille femme du maître de la maison souriait amicalement. On trouva des tapis de feutre pour nous y faire asseoir et une belle jeune fille s'assit, le sac de farine en mains, pour faire cuire notre pain.

Le lieutenant nous quitta pour une autre tente un peu plus loin sur la pente. Une cordialité accrue marqua son départ. Je n'ai jamais été témoin d'un véritable acte de violence, mais l'impopularité de la police est si générale dans le Pusht-i-Kuh qu'il est impossible de la croire toute gratuite.

Il était trop tard pour beaucoup bavarder dans le « manzil » et je me glissai bientôt dans mon sac de couchage pour avoir chaud... Dehors, tout près, on entendait

bouger moutons et chèvres, les cris lointains des loups se perdaient dans la nuit, tandis que les chiens s'agitaient en aboyant furieusement. Comme personne ne nous appelait, je songeai avec délice que l'idée du voyage de nuit avait été abandonnée. En effet le lendemain matin tout semblait mort dans la tente au-dessus de nous et je décidai de partir la première. Quand nous primes le thé, notre hôte but la première tasse comme le veut l'étiquette, il ne cessait de nous répéter que nous étions les bienvenus. C'était un homme charmant et désintéressé. Il ne voulut pas accepter d'argent, mais il me permit de donner des couteaux de poche à ses deux petits-enfants. Sa tribu, me dit-il, suit le cours du Kunjan-Cham en hiver jusqu'aux terrains désertiques que nous avions traversés à l'est de Zurbatiyah. Dix ans plus tôt un Anglais était venu dans l'Aftab pour relever des plans. Il voyageait avec ses sept tentes et sa femme et passait son temps à « mesurer les montagnes ». A cette époque-là, me dit mon hôte, il y avait plus d'eau et plusieurs ruisseaux marqués sur la carte n'existent plus aujourd'hui. Mais nos poneys avaient terminé leur déjeuner de paille. Nous nous mîmes en route. Deux jolies jeunes filles coururent après nous dans leurs belles robes rouges, leurs manteaux de velours et leurs grands turbans, me demandant de m'arrêter une minute pour qu'elles pussent me regarder.

Vers la capitale du Pusht-i-Kuh.

Le vaste bassin de l'Aftab est presque entièrement planté de tabac. Il est entouré de montagnes que nous n'avions pas vues jusque là. Mais, quittant aussitôt ce bassin, nous pénétrâmes dans une région chaotique de calcaires éblouissants, et toute notre matinée se passa dans des vallées et sur des crêtes sans intérêt, autour des contreforts d'une montagne en forme de table qu'on appelle Shalam. Les hauteurs sont une des caractéristiques du pays qui semble avoir été jadis une plaine élevée jusqu'au niveau de ces sommets. Peu à peu, sous l'action

de l'eau et grâce à la structure friable de la pierre, des vallées, des précipices s'y sont creusés sans ordre. Seul le Kebir-Kuh fait d'une pierre différente et plus dure à l'air d'avoir été destiné par la nature à être dès le début une vraie montagne.

A notre gauche nous avions les crêtes de la frontière de l'Irak autour du Mandali, cette même ceinture inhospitable que nous avons déjà traversée plus bas en venant de Bedrah. A distance on aurait dit des vagues, mais en avant de nous, les collines n'étaient plus que de longues bandes de terrain à l'aspect de moraines. Et nous avançons sur le sentier blanc, de même que les rochers alentour, au milieu des chênes desséchés et rabougris, des cours d'eau ou plutôt des rigoles vides, creusées par les pluies occasionnelles. Pas une fleur, à part le crocus d'automne, dont les corolles anémiques surgissaient de la poussière sans une seule feuille.

A onze heures nous mîmes pied à terre, auprès d'une source qu'on nous promettait depuis longtemps, ce n'était qu'un filet d'eau noire comme de l'encre entre les rochers flamboyants. Un chêne poussiéreux l'ombrageait. Nous commençons à décharger nos bêtes quand le lieutenant et deux des gendarmes nous rejoignirent, insistant pour que nous poussions un peu plus loin jusqu'à un campement situé quelque peu au-dessus de nous.

Le lieutenant était si malade que c'est à peine s'il pouvait se tenir à cheval.

Il restait accroupi sur la selle, tenant mon ombrelle pour se protéger du soleil et murmurait d'une voix dolente qu'il allait mourir, tandis que ses gardes du corps chevauchaient avec sollicitude devant et derrière lui.

Ils nous conduisirent vers une faible levée de terre à l'entrée de la plaine de Husainabad ou de Deh Bala, nom sous lequel elle est plus généralement connue. Après cela et pour la première fois depuis notre départ de l'Irak, nous avions devant nous un horizon plat vers le Nord où s'allongeaient les plateaux occidentaux de Kermenshah. Nous étions enfermés, à droite et à gauche, entre des chaî-

nes de montagnes aux sommets aplatis, bien qu'elles fussent si éloignées de nous que seule demeurerait l'impression d'espace due à la haute plaine intermédiaire. Cependant au nord-ouest, un massif élevé, le Manisht-Kuh, dominait encore le paysage. La plaine était riche et couverte de champs cultivés. De beaux chênes y poussaient, largement espacés de sorte que chacun d'eux avait sa part de soleil et de terre. Une chaude brise soufflait vers nous chassant les nuages dans le ciel bleu. Au sommet de la hauteur, notre gendarme nous fit quitter la piste à droite et nous atteignîmes trois pauvres petites tentes groupées sous les arbres.

Le lieutenant se laissa tomber à côté de l'une d'elles tandis que mes gens et moi nous nous installions pour déjeuner à côté d'une autre. On se saisit d'un poulet et on l'égorgea au nom d'Allah, et deux jeunes et joyeuses orphelines toutes parées de perles et d'anneaux vinrent bavarder avec nous et s'essayèrent à manipuler, avec un effroi passager, la fermeture éclair de ma robe de voyage. Elles avaient été adoptées par la maîtresse de céans qui les regardait en souriant comme si elles eussent été siennes. Mais ce sourire manquait de gaieté car la famille était très pauvre. Le frère de notre hôtesse venait de partir la veille, nous l'avions rencontré sur la piste en compagnie des carabiniers de Saidmarreh. Je distribuai des épingles de nourrice car les robes ne se fermaient pas à l'encolure. Ce cadeau compensait largement notre déjeuner à leurs yeux.

Avant le départ j'allai voir notre lieutenant dans sa tente. Il se sentait si mal que je proposai d'aller en avant chercher un médecin à Husainabad, mais il refusa, et consentit seulement à changer de monture avec Shah' Riza pour pouvoir s'appuyer sur le bât et sur les bagages. Je pris à la fois son cheval et la tête de l'expédition. Tout en plaignant mon ravisseur, je m'amusais beaucoup d'avoir ainsi pénétré dans la place forte de mon ennemi. Le gendarme de Kermenshah m'accompagnait pour me montrer le chemin.

La capitale de Pusht-i-Kuh était encore, il y a trois ans

une ville mouvante, faite de tentes. Seules quelques constructions fortifiées par les Vali étaient chargées de lui prêter quelque apparence. En 1931, le gouvernement donna un nouveau nom à la cité et se mit en devoir de la bâtir. Quand j'arrivai, on avait déjà tracé quatre à cinq boulevards rectilignes menant de la gendarmerie, vieux bâtiment aux angles flanqués de tours rondes, au palais du Gouverneur. Il y avait une vingtaine de boutiques en ville, et sur une place, au pied de la colline, un piédestal élevé au milieu d'un fossé sans eau attendait une statue du Shah. La ville entière est construite sur une pente douce où passe la route qui s'insère entre les masses du Manisht-Kuh et de Shalam. Les maisons à un étage qui s'alignaient le long des boulevards n'étaient pour la plupart pas terminées. Les rues servaient de dépotoir aux maçons, la ville primitive n'avait pas encore disparu, des rangées de tentes sales en files serrées subsistaient, telles des baraques du bord de mer autour de la moderne splendeur.

La vieille résidence d'été des Vali, située à quatre ou cinq milles à l'ouest, visible parmi les arbres, est célèbre pour l'excellence de son eau. Husainabad elle-même est aride et sans ombre, les arbres sont rares sur le versant qui la domine. Elle venait d'être réunie au reste de la Perse par une route d'autos dont la surface lisse s'arrêtait brusquement à quelques mètres de la place de la Concorde. Cette route n'était d'ailleurs utilisée que deux fois par semaine par des autos que les petits garçons poursuivaient encore de leurs cris.

Nous regardions tout cela d'un petit épaulement à l'extrémité de la plaine, où les gendarmes et moi attendions notre lieutenant démoralisé, car nous supposions bien qu'il ne verrait pas volontiers sa prisonnière entrer en ville avant lui. Quand il arriva nous reprîmes tous la descente sur un sentier rocailleux où nous devons trouver des indices de civilisation sous la forme agréable d'ânes chargés de pastèques. Nous longeâmes le boulevard principal jusqu'au moment où nous aperçûmes à travers un rideau



de peupliers l'uniforme bleu-clair d'une sentinelle de la police à la porte du fort. D'autres gendarmes formaient un petit groupe. Un petit homme propre en kaki, orné d'aiguillettes bleues s'avança vers nous. Tout le monde salua. Il s'approcha du lieutenant avec un léger mouvement de surprise de le voir assis sur une bête de somme. Les deux hommes échangèrent quelques mots, puis le nouveau venu vint à moi, me salua fort courtoisement et me dit que le gouverneur attendait ma visite.

Je répondis que rien ne pouvait m'être plus agréable que d'aller voir le gouverneur. Je n'avais voyagé que dans ce but. Mais il me fallait me débarbouiller auparavant.

Le Commandant de Police ou Ajuzau, comme on l'appelait, après m'avoir jeté un regard rapide, s'aperçut évidemment que j'avais raison. Il agréa ma demande sans plus de façons et me fit passer, dans une des nouvelles rues, sous une porte cochère qui menait dans la cour de sa propre maison. Trois chambres en enfilade donnaient sur une galerie et une sombre petite cour intérieure, avec une pièce d'eau stagnante tout au fond. Cependant tout était neuf et venait d'être blanchi à la chaux. On avait débarassé une chambre ornée de niches de tous les objets appartenant à l'Ajuzan excepté son sabre recourbé qu'on avait laissé suspendu à un clou. Dans un coin se trouvait le lit de camp. Quand les temps furent accomplis, un jeune garçon du nom d'Iskandar se présenta avec de l'eau chaude, un plateau et une cuvette. Je parvins à m'assurer un isolement précaire en accrochant des rideaux de coton devant l'entrée sans porte. Et pour la première fois depuis mon départ de l'Irak, je me trouvais confortablement seule entre quatre murs. Je découvris au fond de mes valises une robe fripée et une houppette à poudre dont je tirai le meilleur parti possible et en fin de compte j'émergeai de la pièce dans une tenue un peu plus digne d'une dame pour me rendre chez mon hôte.

Il m'attendait sous la galerie avec un ami, jeune Persan mou et flasque de la pire espèce. L'Ajuzan lui-même, cependant, était un homme du monde, fortement sur ses

gardes mais agréable, évidemment déterminé à user de douceur pour me soutirer mes secrets. Je n'y fis pas d'objections. Nous engageâmes donc au préalable une conversation générale comme deux escrimeurs qui tâtent la pointe de leurs épées respectives.

Les autorités de Husainabad avaient diverses raisons pour désapprouver mon expédition et s'en inquiéter de façon fort naturelle. Je venais peut-être de l'Irak en espionne, pour augmenter les intrigues qui se formaient subrepticement en faveur du Vali de Pusht-i-Kuh. Le fait d'avoir pour compagnon, Shah Riza, élevé dans la maison du vieux potentat, était pour moi un grave préjudice.

En second lieu, il se pouvait bien que je fusse, ainsi que je le prétendais, un amateur d'histoire ancienne, mais mon seul but était peut-être tout simplement de fouiller et d'emporter tous les trésors enfouis dans le pays. En troisième lieu, je pouvais être aussi un simple voyageur qui allait apprendre au sujet de l'état général du pays et des troubles dans le Lahistan bien plus que ce que les Persans souhaitaient voir se répandre à l'étranger. Et quatrièmement, à côté de toutes ces hypothèses, il était possible que je fusse molestée ou tuée dans le district de l'Ajuzan et que je fusse ensuite la cause de troubles internationaux.

Mais le problème pour l'Ajuzan était que de toutes ces excellentes raisons, il ne pouvait mentionner les deux premières sans être impoli, et que les deux dernières s'excluaient l'une l'autre. Il me demanda si je n'avais pas peur de voyager avec si peu d'escorte dans les montagnes :

— Vous avez dû passer au moins deux nuits dans le désert, me dit-il.

— Mais oui, répondis-je, je ne pouvais songer à le faire en Irak; mais ici, on m'a dit et je l'ai vérifié, qu'on pouvait voyager partout en toute sécurité.

— L'Irak, dit l'Ajuzan, gentiment pris au piège, est une contrée fort peu civilisée, mais ici le Shah a fait de telles merveilles que le brigandage y est inconnu.

— C'est ce qu'on m'a dit, et c'est délicieux de venir ici et de pouvoir voyager avec tant de liberté. Les gens répandent des bruits si alarmants. Ceux de l'Irak parlent du Pusht-i-Kuh comme d'un endroit où l'on ne trouve que des brigands. Mais j'ai pu me rendre compte à la façon dont circule votre police que vous avez le pays bien en main.

— Absolument, répondit l'Ajuzan tout de même, ajouta-t-il, un peu confus, remarquant peut-être qu'il n'atteignait pas son but, c'est dangereux pour une femme seule.

— J'ai voyagé dans de nombreux pays, dis-je sincèrement et je n'ai jamais trouvé de danger. L'étude de l'histoire vous mène nécessairement dans des coins solitaires.

— Est-il vrai, me demanda-t-il, que vous avez un crâne dans votre sac, comme on me l'a raconté ?

Je le reconnus et produisis l'objet que l'Ajuzan examina avec une curiosité intéressée. On lui avait raconté, je l'appris après coup, que j'avais trouvé des os tout en or dans les tombes, mais c'était un homme intelligent et il était en train de laisser choir un certain nombre de légendes qui circulaient sur mon compte tout en tournant et retournant l'aborigène du Luristan dans sa main. Il se mit à me poser des questions sur l'archéologie avec une courtoisie parfaite, mais de façon à découvrir n'importe quel point faible de la défense et il me faut reconnaître que je n'ai jamais été interrogée avec plus de finesse ni avec une science plus avertie des points de défaillance du témoin. A force de vivre dans le mensonge, les Persans deviennent naturellement très habiles dans l'art de recueillir des informations et j'ai remarqué que même parmi des gens tout à fait simples, cela ne servirait à rien de prétendre à des connaissances que l'on n'a pas.

L'interrogatoire, sous forme de conversation, dura plus de deux heures et me laissa sans forces mais avec une réputation sûre et imméritée d'archéologue qui m'aïda à surmonter les difficultés des jours suivants. L'Ajuzan et son ami s'en furent et ne revinrent qu'à l'heure du dîner

qu'ils m'apportèrent le plus courtoisement du monde, avec le luxe inhabituel d'une table pliante et de chaises. Le lendemain matin, ils m'escortèrent jusque chez le Gouverneur.

Le Gouvernement du Pusht-i-Kuh.

Le Gouverneur habitait le nouveau palais. Sur la façade corinthienne, à l'extrémité d'une étroite cour extérieure, on avait placé un portrait du Shah au milieu des ornements de stuc. Deux longues pièces d'eau selon la coutume persane, bordées de pétunias, d'œillots, et de petits grenadiers, rendaient cette cour agréable et gaie. La salle où nous fûmes reçus était un petit boudoir élevé de quatre pieds. C'est là qu'apparut le Gouverneur.

C'était un jeune homme grand, solidement bâti, avec des yeux gris verts et des sourcils noirs dans un visage rond et assez bant en couleurs. Il portait un uniforme kaki. Il avait un air de simplicité et de bonne humeur et il vous donnait l'impression reposante d'être plus homme d'action que de paroles.

Nous nous assimes en un cercle régulier sur des chaises rembourrées tandis qu'on apportait des biscuits et qu'on nous servait du thé dans des verres à pied d'argent, marque de civilisation agréable aux yeux d'un voyageur.

Le Gouverneur s'amusait énormément. Il essayait de ne pas le montrer, mais ses yeux pétillaient quand il me demanda à son tour, comment j'avais vécu et où j'avais logé dans les montagnes.

— Il n'y a rien d'étonnant, dit-il poliment, à ce que votre nation soit puissante. Vos femmes font ce que nos hommes auraient peur de tenter.

Au bout de quelques instants, il demanda à voir mon guide. Shah Fiza, plus semblable que jamais à un épouvantail, apparut extrêmement agité, en compagnie d'un gendarme, à la fenêtre près de laquelle nous étions assis.

— Quel métier faites-vous ? demanda le Gouverneur d'un ton brusque.

— Je suis fabricant d'édredons, répondit le Philosophe, troublé mais digne.

L'imprévu de la réponse fit presque étouffer de rire le Gouverneur. Il invita du regard son Ajuzan à partager sa gaieté. Mais celui-ci contemplait le plancher d'un air sérieux destiné à augmenter l'anxiété de mon guide.

— Et qu'a donc à faire un fabricant d'édredons dans les solitudes du Kebir Kuh? demanda à nouveau le Gouverneur en s'efforçant de reprendre un ton officiel.

Shah Riza, malgré son air évident de culpabilité avait pourtant une histoire plausible à raconter et un passeport dont la bienheureuse existence lui épargna beaucoup d'ennuis. Il le passa par la fenêtre et on l'examina avec soin. Les deux notables à leur grande surprise ne purent y découvrir de défauts.

— Ils sont fous à la frontière, murmura le Gouverneur et il nous demanda à nouveau quel poste de police nous avait laissé entrer. Je me rendais compte que tant qu'il ne s'agissait que du passé, nous étions saufs, mais l'avenir m'apparaissait plus douteux.

J'exposai au Gouverneur mon désir d'examiner les vieilles enceintes mortuaires et les emplacements anciens des cités de Tarkan au delà du Saidmarreh. Si un permis m'était nécessaire, j'écrirais aussitôt à Téhéran où mon nom était connu et d'où j'espérais avoir une réponse par retour de courrier.

— Ecrivez de toutes façons, me répondirent-ils poliment, mais je réalisais que, avec ou sans réponse, je n'atteindrai pas le Lakistan. De fait, le pays était à cette époque si peu soumis, que les gendarmes eux-mêmes ne s'aventuraient pas sur la rive Est; on ne pouvait pas envoyer d'escorte de l'autre côté de la rivière et je compris bientôt qu'on ne me laisserait plus voyager sans escorte. Ils tenaient cependant à me garder à Husainabad, jusqu'à ce qu'ils eussent reçu des instructions de Téhéran. Et tout en m'encourageant à écrire et à attendre, ils veillaient à ce que mes lettres ne fussent pas mises à la poste. Et moi, pendant ce temps je veillais à ce que mes lettres disent

exactement ce que je désirais faire savoir à ces Messieurs.

C'est sur cette base de ruses réciproques, que se passèrent mes quatre jours suivants à Husainabad.

L'Ajuzan était la bonté même, il me trouva une petite maison neuve, la meubla de sa propre table et de deux chaises. Le propriétaire de la maison était un Lur, appelé Mirza Farhad qui avait été Vizir auprès du Vali et qui travaillait maintenant chez le Gouverneur. Il avait gardé un bon souvenir des Anglais. Sa femme m'envoya un matelas, un oreiller, une couverture piquée, une lanterne et autres ustensiles indispensables. Et dans la soirée, comme j'étais plus ou moins installée, elle vint me voir avec sa fille, une magnifique créature à la peau couleur d'olive, avec des yeux en amande au regard étincelant, sous un énorme turban émaillé de bijoux.

C'étaient des gens charmants qui me montraient une cordialité pleine de gaieté et de naturel et éprouvaient pour moi la pitié qu'inspire une personne captive sur une terre étrangère.

La mère était grasse, laide avec un teint frais. Elle me dit qu'elle venait me voir pour l'amour de Lady Mary : « une femme fort honorable », et me supplia de venir la voir souvent, elle et ses filles.

— Si on ne nous soupçonnait pas d'avoir trop d'amitié pour les Anglais, nous ferions davantage pour vous, ce n'est pas le cœur qui manque, vous le savez. Et elle m'invita à aller chez elle dans la maison voisine.

— Je n'y ai pas une belle chambre, s'excusa-t-elle, chaque fois que mon mari épouse une nouvelle femme, il me renvoie dans une chambre plus médiocre, et il a maintenant trois femmes sans me compter. Ce n'est pas très confortable.

Ils ne possédaient une maison que depuis un an, m'expliqua-t-elle, ils vivaient d'habitude dans des tentes comme tout le monde et descendaient à Mansurabad à l'extrémité de l'Irak chaque hiver. Mais maintenant, ils s'étaient installés. « Ce n'est plus une aussi bonne vie, soupira-t-elle. Les gens de la ville ne comprennent pas

facilement que ce changement de domicile l'hiver et l'été, compense tous les désagréments de la vie nomade.

Deux fois par jour, l'Ajuzan me rendait visite. Il passait son temps à fumer et à bavarder, tandis que son domestique déposait sur la table un petit carafon d'eau-de-vie parfumé au zeste de citron.

— Vous n'en prenez pas vous-même, je le sais, remarquait-il, présument à la façon masculine habituelle les vertus négatives des femmes.

— Il s'était mis à l'aimer, me dit-il, en Russie où il était allé deux fois. Il avait connu des Européennes et en avait presque épousé une, elle l'avait refusé au dernier moment. Maintenant il avait une femme persane qu'il ne voyait jamais. « Elle n'entre pas en ligne de compte », ajouta-t-il comme si nous parlions d'une hypothèque.

Dans les intervalles de temps que me laissaient les distractions sociales, j'explorais la ville, et je trouvais qu'elle ne valait guère la peine d'être recommandée. Quelqu'un cependant qui y viendrait pour faire des fouilles la trouverait certainement beaucoup plus intéressante. On dit, et c'est fort probable, qu'il y a beaucoup de tombes sur le flanc nord des montagnes et toute la région est pleine d'objets trouvés en creusant les fondations des maisons nouvelles. Mais les habitants sont beaucoup trop craintifs pour les montrer. Deux d'entre eux étaient en prison alors, pour avoir vendu des antiquités sur lesquelles le Gouvernement se réserve les droits exclusifs. Bien que tout le monde me parlât des nouvelles découvertes faites ici, l'Ajuzan continua à les nier, et il était évidemment désireux que je n'entende rien à ce sujet.

Je fis quelques mètres dans le défilé qui se dirige à l'est derrière la ville entre les massifs du Shalam et du Manisht-Kuh et qui mène par Hizil dans les terres de Shirwan. Dans la ville même, je découvris un vieil édifice en forme de dôme qu'on me dit être celui de Mahdi-b-Illah, une construction musulmane de peu d'intérêt.

Je rendis sa visite à la femme de Mirza Farhad et je la trouvai dans une grande maison ensoleillée qui surplom-

bait la plaine par une terrasse découverte. Quelques-unes de ses rivales et de ses amies étaient avec elle et me firent fête. Elles me montrèrent des sachets et des perles cachées dans les plis de leurs lourds vêtements et me supplièrent de n'en rien dire à l'Ajuzan. Bien qu'il n'en fût guère question, il me parut qu'une grande animosité régnait contre le Gouvernement et les Persans en général et si jamais un trouble se produisait quelque part, j'imagine que les fonctionnaires et les boutiquiers de Kermenshah en verraient de dures.

La ville est une institution étrangère au pays. Les citadins, pour la plupart venus d'ailleurs, regardent avec dédain les tentes des environs, dont les habitants à leur tour, leur marquent du mépris. Mirza Farhad s'excusa de vivre dans une maison.

— J'y ai été contraint parce que j'appartiens au Gouvernement, — m'expliqua-t-il.

Je n'ai jamais vu chez les véritables hommes des tribus, excepté en matière d'instruction, ce respect de la civilisation que les « effendis » considèrent comme allant de soi. Les nomades ont un profond respect pour la science. La famille de Mirza avait en outre, un grief personnel. La fille, une fort belle personne, était secrètement mariée, mais n'osait pas le faire connaître et ne pouvait obtenir la permission de rejoindre son mari.

Le quatrième jour, des instructions arrivèrent enfin de Téhéran. Il fallait me traiter avec le plus grand respect, me donner une escorte et quatre hommes et me mener par le plus court chemin à la frontière de l'Irak. Tout ce que j'obtins, avec quelques difficultés, fut de persuader l'Ajuzan de me laisser prendre la nouvelle route le long de la rivière Gangir qui va à Mandali au lieu de la route légèrement plus courte qui va à Zurbatiyah. Nous fixâmes notre départ au lendemain matin.

Après le retard normal, le sergent chargé de l'escorte arriva avec ses trois hommes. C'était un homme élégant, roux avec des jambes fines, des dents en or et une moustache rousse. Il salua en faisant du bras de grands cercles

qui avaient l'air de balayer tout un horizon. Derrière lui apparaissaient les trois gendarmes, doués d'un peu moins d'élégance guerrière. Chacun avait en main la bride de son cheval. L'un d'eux était le garçon de Kermenshah qui nous avait escortés auparavant. L' Ajuzân les passa en revue avec quelque solennité. Il dit en quelques phrases bien tournées le grand respect qu'il faut témoigner à une voyageuse. Ce respect n'est que trop souvent synonyme d'empêchement dans l'accomplissement des désirs de ladite voyageuse.

— Me faut-il vraiment quatre hommes? demandai-je à l' Ajuzan, j'en préférerais un seul.

— Trois soldats et un sergent, répondit-il, c'est le moins que nous puissions faire pour vous manifester l'honneur qui vous est dû.

Nous nous serrâmes la main amicalement et sans malice. Je me détournai des splendeurs de mon escorte pour monter ma pauvre mule. Un muletier Lur au visage maigre engagé par les autorités à un prix qui l'avait laissé complètement déconcerté, tenait en main son licou de laine. Shah'Riza déjà installé sur sa sacoche de cheval achevait d'enlever à notre cortège l'air guerrier qu'il aurait pu espérer avoir. L' Ajuzan nous accompagna jusqu'aux faubourgs de la ville. Il monta alors son magnifique cheval et nous regarda nous éloigner avec un air à la fois amusé et triste.

La route de Mandali.

La nouvelle route d'auto qui mène à Kermenshah tourne rapidement à gauche en quittant Husainabad pour traverser la plaine d' Arkwazi (à ne pas confondre avec l' Arkwaz d'où nous venions). Mais nous primes un petit sentier court et escarpé presque au centre du cercle dont Manisht-Kuh est le pivot. Il nous mena à l'escalade d'une série d'éperons couverts de débris schisteux gris et blancs, si abrupts, qu'ils étaient impraticables par temps humide. Des chênes poussaient çà et là cachant de jeunes bergers

qui en cassaient les branches et les jetaient à leurs moutons en guise de nourriture. Nous franchissions un petit éperon après l'autre, tandis qu'à la descente nos chevaux se laissaient presque glisser dans les menues vallées, se servant de leurs pattes de derrière comme de freins.

Grâce à de constantes invectives et à l'usage d'une canne qui la stimulait, ma mule se maintint dans la caravane dont un cavalier me devançait et trois autres me suivaient. Mais Shah Riza qui n'était pas préparé pour ce voyage rapide, disparut à nos yeux en un rien de temps. Nous ne le revîmes qu'au moment d'atteindre une fois de plus la grande route qui suivait alors le fond d'une vallée très boisée, fermée par le Manisht Kuh dont les prolongements s'étendaient longs et minces comme les tentacules d'une pieuvre. L'un d'eux, le Kuh-Renu, court vers le nord, dressant au-dessus de la plaine sa face rocheuse aux rebords dentelés par l'usure. La route s'y engageait et traversait la roche dans un tunnel long de 100 pieds. Des équipes d'hommes travaillaient encore à l'élargir et faisaient sauter le rocher dans toute la partie montagnaise. C'étaient de rudes montagnards à l'aspect moins grossier que les terrassiers européens. On leur apportait de l'eau potable dans des outres en peau de bouc qui se balançaient sur le dos courbé des porteurs aux pieds nus. Une auto pleine de soldats arriva de l'autre côté; elle avait peine à se frayer un passage sur le sol inégal et à travers des équipes d'ouvriers. Shah Riza et sa monture formèrent pendant quelques minutes, un obstacle terrifié et fort embarrassant. Mais l'auto en vint à bout et repartit lentement, symbole évident de l'importance militaire des routes dans un pays tribal. Le sergent, comme nous cheminions cahin-caha, me raconta que le tunnel avait épouvanté les gens du pays et qu'on avait dû payer un chauffeur de Kermenshah pour qu'il voulut bien y faire passer son auto le premier.

Le pays d'Aiwan, large vallée peu profonde que le Manisht-Kuh fermait derrière nous, s'ouvrait au soleil du soir. Nous suivions la pente à mi-hauteur au-dessous du

Renu, tandis que le Bani-Kuh élevait ses flancs arrondis au milieu de la vallée. Au loin nous distinguions le poste de police de Sarab Bazan que nous devions atteindre à la nuit. C'était une petite bâtisse carrée couronnée d'un drapeau sur un monticule au centre de la vallée. A l'entour, des pierres grises, brisées, à demi enfouies témoignaient, même à cette distance, de la présence d'une cité ensevelie. Le soleil se couchait comme nous arrivions. Les eaux dont Sarab tire son nom, naissaient entre les pierres, formant trois paisibles ruisseaux où se reflétait la lumière. Des troupeaux en longues files s'en approchaient. Les femmes remplissaient leurs outres de peau de bouc. Mes quatre gendarmes dans leur uniforme bleu clair ne faisaient pas tache dans ce paysage tandis qu'ils abreuyaient leurs chevaux. La sentinelle du poste les avait vus, le petit drapeau flottait au haut du fort dans la brise légère qui venait du Nord. Une série de tours séparées les unes des autres par une journée moyenne de voyage rehaient évidemment, dès l'époque des premières constructions en maçonnerie, les vallées au siège du gouvernement. C'est le seul moyen de dominer le pays. Et ce sont toujours les mêmes sentinelles qui surveillent les troupeaux et les tribus, le soir sur le pas de leurs portes dans la vallée d'Aiwan. Ces choses duent depuis plus longtemps qu'on ne pourrait se le figurer en considérant de nos jours les champs de blé sans arbres des Nomades.

Les tentes des Aiwan étaient disposées en deux ou trois rangées dans les chaumes. Le chef qui possédait la première et la meilleure d'entre elles, en sortit pour nous saluer et nous souhaiter la bienvenue avec cordialité. Jamais encore depuis que je voyageais avec une escorte on ne m'en avait témoigné d'aussi grande. Je remarquai alors la différence qui existait entre les tribus, on trouvait ici bien plus de soumission aux autorités que chez les Bedrei et les Malikshahi. Le sergent m'en donna l'explication le lendemain en me racontant que les habitants de cette région ne sont pas propriétaires de leurs terres comme ceux du Kébir-Kuh, c'est le Shah qui possède le sol et il

envoie ses inspecteurs réclamer chaque année le tiers de la récolte. Les manières de ces gens ont perdu quelques-uns des traits de l'homme de la tribu pour prendre ceux du paysan. Je le regrettais, bien que sans nul doute ils soient par là plus faciles à gouverner. Ce n'est pas la turbulence de l'homme de la tribu qui semble digne d'admiration, mais les vertus qui l'accompagnent et ne s'en dissocient pas. L'indépendance d'esprit est le trésor de l'homme libre ; quand il la perd, il perd tout. Si dans une véritable civilisation l'esprit de révolte fait place à la soumission volontaire à la loi, la liberté et la discipline sont les deux roues du chariot. Le tribal s'incline devant sa loi propre, mais ses apologistes sont forcés de reconnaître chez lui que la discipline n'est pas assez développée. Sa liberté aussi est plus dérégulée qu'elle ne devrait l'être. Cependant elle est sincère, et génératrice de l'émancipation de l'homme tout entier.

Metus omne et inexorabile fatum.

Snbicet pedibus stropitumque Acherontis avari.

Et la discipline que le demi-civilisé oppose au tribal n'a rien de sincère, ni de constructif, c'est un simple produit de la peur. Le tribal sait pertinemment que la liberté, sa vertu propre, est le premier des biens, elle peut au besoin se suffire, la beauté de la loi, en revanche, ne vient qu'en second et son excellence dépend essentiellement de l'existence de la liberté.

Le pire des politiciens qui se grise de mots admet tacitement la vérité du fait. Des deux vertus complémentaires, le tribal, conscient de la fausseté du code qui lui est étranger, préfère à juste titre sa vertu propre.

En bien des cas, il refusera le confort supérieur de la vie sédentaire parce que son héritage spirituel lui est plus précieux que les choses matérielles. Le tribal est un aristocrate. L'avantage de l'aristocratie dans notre vie compliquée est de pouvoir se soumettre volontairement aux disciplines imposées aux gens moins favorisés par les circonstances. Il est déprimant d'être forcé de vivre de pain et

d'eau; mais c'est une mesure raisonnable qui profite à l'esprit quand elle vient d'un libre choix.

L'usage que fait le véritable civilisé des richesses est de s'en rendre indépendant. Le nomade cependant ne va pas aussi loin, mais il préfère les maigres ressources de son indépendance aux goinfries de l'homme installé, ce qui fait d'ailleurs de lui un insupportable voisin.

Et malgré tout, les Aiwan ont fait quelques pas dans la voie qui les mènera à vendre leur âme. Leurs terres s'étendent sur une grande partie de la région le long du fleuve Gangir, depuis la frontière de l'Irak jusqu'à sa source qui se trouve ici à Bazan, et jusqu'aux pâturages de Manisht-Kuh. Dans les vallées basses, le gouvernement a invité la population à construire de petites maisons; on n'y vit pas cependant, mais elles servent de greniers. L'ancien moyen de conservation des grains consiste à creuser un fossé, à le tapisser d'une couche de paille serrée, à le remplir de blé et à le recouvrir d'une première couche de paille, puis de terre. L'opération se fait après la moisson et avant que la tribu ne prenne ses quartiers d'hiver en aval du fleuve.

Les provisions ainsi stockées sont prêtes à être consommées au retour de la tribu au printemps. Presque tous les Lurs de Pusht-i-Kuh pratiquent cette coutume.

Mon escorte, après s'être préoccupée soigneusement de mon confort, et après avoir commandé un poulet pour le dîner, me quitta pour passer la nuit au poste de police. Moi, je restai à fraterniser avec les nomades, tandis que Shah Riza regagnait lentement son prestige diminué. Je distribuai des remèdes comme à l'ordinaire et m'informai des antiquités de la vallée, où se trouvent de nombreux tumulus et, me dit-on, des tombes qui ont livré des objets en bronze. Au sommet du Bani-Kuh, s'élève suivant mes hôtes, une ville ancienne, tout près d'une source et il y a également des ruines chez les Asiman habitant la vallée voisine à l'est, parallèle à la nôtre.

J'aperçus deux tumulus le lendemain matin, tandis que nous suivions la route. L'un à notre gauche, le Qal' à

Nargisieh, un autre à Sarneh, sur la route même, mais au-delà de notre route, car nous tournâmes à gauche environ trois heures après notre départ de Bazan, pour déjeuner et nous reposer dans un camp. Une petite tornade de poussière passa au-dessus de nous, agrémentée de rafales de pluie qui crépitaient sur les feuilles sèches des chênes. Notre caravane prit alors définitivement la direction de l'ouest pour rattraper le fleuve Gangir. Il ne prend ce nom qu'une fois arrivé à l'état de large rivière au milieu des roseaux. Des troupeaux de chèvres et de moutons broutaient alentour, derrière eux se dressait le beau fond de tableau du Manisht-Kuh.

Tout en cheminant, le sergent me parla des Lurs du Lakistan, auxquels il était apparenté. — Ils sont de meilleure race, et font des guerriers plus capables, me dit-il, et leurs femmes sont remarquables.

Il me raconta l'histoire de Qadam Kheir, une dame des Kulivand de Tarhan, qui lutta contre le gouvernement il y a cinq ans. Elle était fort belle et avait épousé un de ses cousins. Les époux avaient coutume de partager les combats, et elle tirait à cheval comme un homme. Finalement elle fit sa soumission et reprit une vie de bien-être au milieu de sa tribu.

Les dames du Lakistan comptent encore trois autres héroïnes dont une seule, Naz Khanum qui habite à présent un château près de Harsin, a atteint un âge avancé; Gazia d'Alishtar était la sœur du chef rebelle Mik Ali Khan dont j'ai été l'hôte jadis dans le Nord, et qui fut pris et pendu il y a quelques années. Elle-même se suicida quand son mari demanda le divorce. Elle avait été élevée comme un garçon et s'en allait partout à cheval avec son frère et les hommes de la tribu qui l'adoraient. Et Kak-Ali des Kuli-Alis après avoir entrepris une longue lutte contre le gouvernement, se laissa finalement persuader de se soumettre, et d'épouser le fils du dernier Shah. Mais quand elle le vit, elle déclara que rien ne la déciderait à accepter un demi-homme, et elle resta célibataire jusqu'à sa mort.

— Les femmes des Kakavend, conclut mon Wakkil Bashi, ne ressemblent pas aux femmes d'ici qui sont terrifiées pour peu qu'un hôte s'approche de nuit de leurs tentes. Une femme Kakavend souhaiterait la bienvenue à 30 cavaliers et trouverait moyen de les recevoir.

Mon Wakkil Bashi ne paraissait pas très sûr de la route. Il croyait que nous avions atteint le dernier campement avant une longue étendue désertique. C'est un endroit bien situé, un petit nombre de maisons y servaient de greniers. On appelle ce lieu Sar-i-Tang, parce qu'il se trouve presque à l'entrée d'un défilé où plonge le Gangir.

Tous les habitants du camp étaient aux champs à évaluer la moisson. L'agent du Shah, agissant de concert avec le propriétaire de chaque récolte, surveillait la répartition. D'un côté se trouvait le tas du gouvernement, on chargeait la part des paysans dans des sacs que transportaient des bœufs noirs, ou bien on l'enfouissait dans le sol. A cet effet, des fosses avaient été creusées à quelque distance. Il fallait distraire les graines de semence pour la saison prochaine des deux tiers attribués aux paysans.

A nos questions concernant la suite du voyage, les indigènes répondirent que nous pouvions atteindre Bani-Chinar avant la nuit. Nous poursuivîmes donc notre route, passant à gauche le défilé de Shamiran et passant par un petit col où poussaient encore des chênes rabougris grâce au sol plus chaud. On nous parla, à Shamiran, d'un château en ruines ainsi que des tombes avec des objets de bronze. Il devait y avoir là, de tous temps, une grand'route marchande car la nature a créé une fente naturelle depuis la rivière Saidmarreh jusqu'à la plaine de l'Irak, et on retrouve des ruines musulmanes d'intervalles en intervalles, le long de la vallée. Arrivés au sommet de l'épaulement à travers lequel la rivière se fraye un chemin, nous apercevions en avant de nous sept rangées de hauteurs, les crêtes rouges et nues de l'aride ceinture frontalière. Les contrebandiers connaissent bien, pour les parcourir en tous sens ces défilés de la soif. On s'empare d'eux quelquefois, mais pas très souvent.

Un peu plus loin, au sud, dans ces mêmes montagnes, on avait cherché à nous faire tomber dans une embuscade, Shah Riza et moi, mais nous ne nous en doutions pas. Le trésor caché en plus de tout le reste avait inspiré au mauvais vizir l'idée de lancer après nous six hommes pour « prévenir notre retour ».

Ils escomptaient que le retour se ferait sur la même route empruntée par nous à l'aller, de sorte que l'intervention de la police et le changement subséquent de nos plans nous furent d'un certain avantage ! Jusqu'à mon arrivée à Bagdad cependant, j'ignorais tout de ces agitations et j'adlais de l'avant ne me sentant ni plus ni moins en sécurité avec mes quatre gendarmes qu'avec mon seul Shah Riza et le muletier.

La vallée du Gangir.

Nous arrivâmes à Bani-Chinar aux dernières lucurs du jour. Entre les montagnes une sorte de cavité circulaire était remplie de champs de maïs, de rizières, et de la vapeur du soir. La rivière y coulait entre des masses de roseaux plus hauts qu'un homme à cheval. Au-dessus et du côté opposé, nous apercevions les tentes dressées sur le sol nu.

Il fallait donc traverser le creux. Un vieux paysan armé d'une bêche nous indiqua un gué d'un geste vague, mais refusa de nous guider. Mon escorte cria : « père d'un chien (que tu es) » et les quatre gendarmes rivalisèrent d'arguments convainquants, s'échauffant davantage, plus ces arguments paraissaient inutiles. Enfin, le vieux se mit en mouvement, et il nous fut possible de passer le fleuve. Nos chevaux enfonçaient jusqu'au poitrail dans ses eaux froides. Sous les saules et entre les roseaux au plumet blanc, fleurissaient les pâquerettes, et une sarcelle, à l'ombre des branches, traçait des cercles dans le miroir d'eau.

Une des cinq tentes du camp avait vue au-delà de la vallée sur la chaîne de montagnes d'en face. Un nuage

rose voguait dans le ciel pâle et clair; la douce et fraîche soirée glissait insensiblement vers la suavité du clair de lune.

Pour la dernière fois nous allions pouvoir faire un feu de branches de chênes. Les hommes en firent un grand bûcher qui éclaira leurs jolis chits, écrans de roseaux que l'on tisse en y mêlant des laines aux couleurs vives, comme pour les tapis du Caucase.

Lorsque les gendarmes furent bien installés dans une tente placée plus bas, mon hôte vint exhiber quelques objets en bronze. Il me promit de me faire voir quelques ruines le lendemain, mais elles ne valaient guère une visite, et le sergent se montra peu disposé à s'attarder.

Durant la veillée autour du feu, les hommes parlèrent à leur ordinaire de la difficulté qu'ils avaient à vivre sans armes en ces lieux. Ils me racontèrent l'histoire d'un homme auquel on avait pris son fusil, et qui avait passé trois jours et trois nuits au poste de police sans manger et se lamentant jusqu'à ce qu'on lui rendit son bien par pure lassitude.

Le lendemain matin, le chef du camp qui n'était autre que notre vieux guide de la veille au soir, à présent tout débordant d'amitié et d'excuses, vint nous conduire jusqu'au bout de la vallée.

Nous avions devant nous une longue étape, qui s'allongea encore grâce à nos tentatives pour tirer sur les poissons. C'était un supplice de Tantale que de les voir de tout près si bien en chair, nageant dans les eaux transparentes du Gangir et des divers bras de la rivière principale. Les gendarmes déchargèrent leurs fusils et finalement un monstre d'environ dix-huit pouces de long, tourna en l'air son gros ventre de profiteur et vint alimenter notre déjeuner. Il avait été interrompu dans le sien et la moitié d'un petit poisson sortait encore de sa bouche, spectacle qui nous fit tous pousser l'exclamation : Allah est grand ! Après quoi nous nous mîmes en route pour de bon vers l'aval du Gangir.

Durant tout le jour nous en suivîmes les rives à travers

une contrée d'une désolation inexprimable. Nous traversons et retraversons sans cesse la rivière et la perdions par instant dans un chaos de collines rouges. Puis nous la retrouvions, chenille verte dans un cocon de roseaux, sous les voûtes d'ombre desquels nous chevauchions pour de courts instants.

Très haut au bord de menues rizières s'élevaient quelques huttes. Près de Sepà, nous longeâmes un vallon fertile. A Kaimmaru d'où la piste se dirige vers un cimetière préhistorique pillé en partie et à Gangir, subsistent de petits îlots de fièvre paludéenne. Les cabanes de ces lieux ne sont plus couvertes de branchages, mais elles sont grossièrement construites en roseaux, et s'appuient l'une contre l'autre. Les hommes des premiers âges ont dû habiter semblables demeures.

Sans nul affluent visible, le fleuve s'élargit tout bleu, donnant dans cette solitude de la soif, la même impression d'éclat qu'une chevelure blond platine dans un monastère. Les côteaux s'éloignaient imperceptiblement dégageant un large thalweg. Par instants nous trouvions à côté de la piste des traces de maçonnerie, ponts ou anciens aqueducs. Au-dessus de Sar-i-Gatch un espace découvert paraissait être l'emplacement d'une ville disparue. Puis la flore changea, à présent nous rencontrions des tamaris, des capriers, des lauriers. A Sar-i-Gatch ce furent à nouveau des tentes, des champs cultivés, les derniers camps des Aiwari.

Nous y arrivâmes après le coucher du soleil dans l'intention d'y passer la nuit. Et les Aiwari nous firent un accueil amical. Mais les eaux du Gangir livrées à leur fantaisie au milieu des rizières à nos pieds coulaient sous un bourdonnant nuage de moustiques. Saumar, d'ailleurs, la dernière tribu persique n'était plus qu'à une couple d'heures. Le Wakkil Bashi suggéra de partir après souper pour éviter la brûlante chevauchée.

Nous prîmes donc un peu de repos, pour repartir à 8 h 1/2 du soir, et trotter sur le sol inégal au clair de lune. Un gendarme et mon muletier nous guidaient

en chantant dans la nuit des airs kurdes doux et plaintifs. Après la chaleur du jour l'air était suavement frais.

La contrée s'aplanissait, l'écart grandissait entre les montagnes. Ici la plaine de l'Irak s'enfonce comme un coin en Perse, avec son fleuve coupé de petits canaux invisibles, mais dont les cultures attestent l'existence. De grosses bêtes farfouillaient dans les champs de maïs. « des cochons », dit le gendarme kermenshah et, galopant nonchalamment dans leur direction, il fit fuir une procession de cinq chats à silhouettes bossues et gauches vers l'extrémité du champ.

A dix heures et demie, nous arrivions aux tentes de Saumar, où régnait un profond sommeil. Nous fîmes se lever un homme couché à l'entrée, et bondir une bande désordonnée de chiens, gardiens des troupeaux entassés pêle-mêle. Les indigènes déplièrent vivement quelques « chits » pour me faire une chambre à coucher; on apporta un matelas et des oreillers, et sans avoir aperçu le visage de nos hôtes, nous nous endormîmes après avoir été en selle pendant 10 h.1/2.

Le lendemain matin, je m'éveillai dans un courant d'air et m'aperçus que nous nous trouvions dans un désert. Autour de moi les huttes de Saumar faites et recouvertes de roseaux dressaient leurs frondaisons feuillues comme des créneaux. Quelques-unes d'entre elles étaient de véritables maisons pourvues de trois pièces agréables et d'un auvent.

A une petite distance, sur une éminence, se trouvait le poste de police; la douane et une maison de repos pour les fonctionnaires avaient été construites plus bas. Il y avait encore à Saumar les jardins du Shah, dont on m'avait vanté la magnificence dans l'Irak mais qui se révélèrent en réalité n'être que deux arpents de sol mal soignés, plantés seulement de quelques jeunes palmiers, d'abricotiers et de grenadiers que j'allai voir pendant l'examen de nos passeports.

Quatre gendarmes supplémentaires montés sur des chevaux vinrent me surveiller ; ils se joignirent de leur

propre chef à mon escorte, plus semblable que jamais à une patrouille de cavalerie, et nous nous mîmes en route le long du Gangir. Sur un rocher abrupt se dresse une tour, la dernière tour persane, c'est là que nous primes congé les uns des autres. On refusa les présents que j'avais préparés. Nous évoquâmes les splendeurs et le charme du royaume persan, tout en disant nos regrets de le quitter. J'aurais voulu faire quelque chose de plus tangible pour mes amis, car ils m'avaient traitée avec une grande bienveillance et bien que leur incorruptibilité fit une vive impression sur moi, je sentais que j'avais peut-être manqué d'adresse et de tact. Depuis je n'ai pas trouvé un moyen sûr de leur envoyer un cadeau, mais j'aimerais contrairement à la plupart des voyageurs récents, dire le souvenir reconnaissant et amical que je garde de la police persane. Tant sur la route qu'en dehors de la route, j'ai trouvé les gendarmes persans complaisants, agréables, honnêtes et prêts à se servir de leur autorité en ma faveur dans toute la mesure du possible. Après les avoir quittés, Shah Riza, le mulétier et moi poursuivîmes notre itinéraire en direction de Mandali. Nous étions plus désireux que jamais de montrer nos passeports, mais nous manquâmes le poste frontière de l'Irak. L'air de la plaine nous oppressait tandis que nous traversions les palmeraies pour aboutir enfin à la demeure du Naqib, la région des automobiles, et Bagdad.

Fin de l'expédition à Bagdad.

Quand j'arrivai à Bagdad, d'autres expériences avaient un peu effacé dans mon souvenir l'histoire du trésor. Je passai une journée dans la joie délirante de m'habiller convenablement et de me baigner après un mois de privations, puis je téléphonai à M. pour lui annoncer mon retour et lui demander, sans attendre bien impatiemment sa réponse, pourquoi donc mon complice Hasan le Lur avait manqué au rendez-vous.

A ma vive surprise j'entendis une sorte de cri étouffé

à l'autre bout du fil. La voix de M. disait : « Dieu merci vous êtes saine et sauve » et m'annonçait sa venue immédiate. Et il vint en effet me raconter des événements absurdes dont, pour la plupart, nous ne pûmes discerner la vérité. Je vais les relater brièvement en guise d'épilogue.

Le Lur Hasan ne put me rejoindre car on l'avait mis en prison. Son ennemi l'ex-vizir n'eût pas plus tôt entendu parler de notre intention, par les vagues rumeurs qui flottaient dans les bazars, qu'il accusa le jeune homme d'avoir volé un coffret à bijoux, et le fit jeter au cachot... Et, en effet, il apparut que le coffret avait été volé. Hasan déclara que les bijoux lui appartenaient. Ils provenaient d'une première trouvaille dans la grotte au trésor, et avaient été confiés à la garde du vizir, qui refusait de les rendre. En tout cas, l'accusation de vol ne pût être confirmée, mais l'influence des accusateurs suffit à maintenir la détention de Hasan à Bagdad.

M. apprit la nouvelle deux jours après mon départ. Il se mit aussitôt en mouvement et réussit à faire mettre Hasan en liberté sous caution. Pour moi, j'étais déjà hors d'atteinte. Hasan n'avait pas le droit de quitter la ville et tout ce que l'on put faire, ce fut d'envoyer sur mes traces un cousin porteur d'une lettre que je ne reçus jamais étant donné que le messager se fit saisir près de la frontière par la police persane et fut emprisonné comme agitateur.

L'évènement suivant fut, un beau matin, l'irruption de Hasan en état de grande surexcitation dans le cabinet de M. Il raconta que le vizir avait appris mon départ. Craignant que je ne m'en retourne en possession du trésor, il avait envoyé six hommes choisis parmi les coolies des bazars pour empêcher cette éventualité. On avait donné ou promis 400 roupies à chaque coolie — prix alléchant quoique improbable — avec l'ordre de surveiller séparément les sentiers entre Arckwaz et Zurbatiyah, voie la plus courte pour quiconque voudrait rapporter un chargement précieux. Hasan craignait avec raison que dans

cette région complètement inhabitée, un meurtre ne fût commis sans que l'assassin courût aucun risque de jamais être découvert.

Mon sort semblait définitivement fixé, à moins que je ne choisisse de rentrer par un autre itinéraire.

Malgré cette affreuse certitude, M. restait impuissant pour rien tenter. Aucun avertissement ne me parviendrait plus à temps. Les autorités anglaise et irakienne ne pouvaient en aucun cas intervenir sur le territoire persan. Les autorités britanniques auxquelles M. fit part des faits, loin d'être en mesure de venir à mon secours, ne firent qu'ajouter à la tristesse de M., en disant qu'il aurait dû, dès le début de l'histoire, prévoir un semblable dénouement et, en ajoutant que l'armée britannique ferait bien de décourager les voyageuses plutôt que de les inciter à ces randonnées.

« Vous ne pouvez vous imaginer, dit mon ami, dans quelle anxiété j'ai vécu pendant tout ce temps. »

Pour ajouter à ses inquiétudes, mon retour tarda plus qu'il ne s'y attendait. Si Hasan avait pu me rejoindre comme convenu, et que nous eussions trouvé le trésor, nous pensions en effet revenir immédiatement avec notre butin. Nous aurions, en ce cas, pu être en Irak au bout d'une quinzaine d'absence environ. Mais comme il n'y eut pas de découverte de trésor, je n'avais nulle intention de hâter mon retour, et ce ne fut que l'intervention du lieutenant de gendarmerie qui m'empêcha de franchir le fleuve et de passer deux semaines de plus sur sa rive orientale. Pendant les dix derniers jours M. avait bien cru que j'avais été assassiné.

Ses ennuis ne prirent pas fin à présent que j'étais rentrée à Bagdad. Très vite le bruit se répandit que je revenais avec le trésor. Le vizir crut que Hasan en avait eu sa part, et Hasan crut que je gardais le tout. Même Shah Riza insinua que l'on m'avait vue sur une montagne avec un sac que je pouvais à peine porter ! D'après la rumeur qui parvint à la police persane, et puis retourna graduellement à la tribu, au milieu de laquelle j'avais

séjourné, j'avais fouillé des tombes et découvert des crânes d'infidèles enrobés d'or massif. Le résultat de tous ces murmures et de ces agitations fut que l'on invita M. à se rendre au tribunal pour y répondre à diverses questions. Pour un peu, il eût été impliqué dans les inextricables complications de l'affaire d'Hasan.

Ce dernier cependant avait complètement perdu la tête, il but de l'arak et essaya de se suicider en se jetant dans le Tigre, puis il attaqua les fils du vizir qui se promenaient dans High Street et proposa d'acheter vingt témoins et d'intenter une contre-action en justice. On ne cessait de me raconter, sans aménité que tous mes amis étaient en prison ou prêts à y aller. Et lorsqu'en fin de compte nous apprîmes qu'Hasan venait d'être repris et mis au sec entre quatre murs du gouvernement, nous reçûmes la nouvelle avec un réel soulagement.

Quant au trésor, on ne peut pas affirmer qu'il existe ou n'existe pas. La montagne et la caverne restent explorées jusqu'à ce jour.

Note de l'auteur : Le crâne de la tombe Larti parvint à Bagdad sans encombre et revint au musée avec la description suivante :

Le spécimen découvert par Miss Stark et offert par elle au Musée de Bagdad consiste en un crâne et une mâchoire trouvés dans une caverne située sous un rocher surplombant la vallée des Larti dans la partie orientale du Pushl-i-Kuh en Luristan. Le crâne est extrêmement brachycéphale, avec un indice de 88-6. Le visage a entièrement disparu, bien que la mâchoire inférieure existe encore et que le crâne soit intact. Les mesures craniennes essentielles et les indices sont les suivants :

Hauteur maxima.....	167 mm
Largeur maxima.....	148
Hauteur basi bragmatique	137
Diam. frontal minimum.....	9,5
Hauteur basi nasion.....	103

Index céphalique.....	88,6
Index de longueur et de largeur.	80,3

« C'est un type de tête armenoïde avec un aplatissement marqué de l'occiput. La longueur post-auriculaire au premier examen est d'environ un tiers de la longueur totale. On distingue de larges éminences pariétales, plusieurs os wormiens. Les *sillons* supra orbitaux sont bien développés et la structure osseuse est solide avec d'épais rebords orbitaux. Ce devait par conséquent être un crâne d'homme dans la prime jeunesse, car seule la suture sagittale est fermée et les dents ne sont guère abîmées. Le visage est brisé juste à la hauteur du nez et seuls les molaires existent encore. On ne pourra déterminer l'âge du crâne que d'après des évaluations archéologiques concernant la forme et l'emplacement de la sépulture.

La tombe se trouvait parmi de nombreuses autres, découvertes sous le rocher. Longue et étroite, elle était garnie de pierres plates disposées régulièrement et recouverte de gros galets plats. Le squelette était couché sur le dos, la tête tournée du côté droit. Sous le coude se trouvait une pierre (calcaire comme le rocher surplombant) façonnée grossièrement en forme de pointe et une autre triangulaire au-dessus de la tête. On découvrit encore dans la tombe des fragments de poterie rouge, grossière, mal cuite et contenant des brins de paille, les os longs étaient en bon état, les pieds dans la direction sud-ouest. Les tombes voisines semblent avoir été creusées dans le même sens, de gros galets marquaient chacune d'elles.

CHAPITRE III

VOYAGE A LA VALLÉE DES ASSASSINS

Les Assassins étaient une secte persane, branche des Isma'ili, eux-mêmes branche des Shi'a, qui de nos jours encore constituent pratiquement la Perse entière, et ont une vénération particulière pour le gendre de Mahomet, Ali et les Imams de sa maison. Les Isma'ili se séparèrent d'eux à cause de la succession du septième Imam, Ja'far. Ce n'est pas leur théologie cependant qui nous intéresse, mais leur politique. Une famille persane, établie en Palestine et remarquable par son intelligence et son absence de scrupules, se consacra à la destruction progressive de toute espèce de foi, par un système d'initiations subtilement graduées selon tous les échelons de la superstition et même de la foi. Dans les milieux les plus élevés, cette activité paraît avoir atteint à la libre pensée complète. Les Isma'ili établissent le principe d'obéissance envers un des membres de la famille, considéré comme le dépositaire de la sagesse *divine*. Parvenus à s'asseoir sur le trône d'Égypte sous le nom de Califes fatimites, ils devinrent riches et puissants, encouragèrent chez leurs sujets l'amour désintéressé de l'étude et seuls parmi les souverains de leur époque pratiquèrent la tolérance religieuse,

L'Égypte pendant cette période fut le centre de la civilisation et l'on trouvait des émissaires des Isma'ili depuis le Maroc jusqu'en Chine. L'un d'eux entra en contact avec un Shi'ite persan de Rei, du nom de Hasan-

i-Sabbah, qui se rallia à la secte en l'année 1071 avant J.-C. Ce devait être le premier maître des Assassins.

Les aventuriers de cet ordre ont été nombreux en Perse. Mais le jeune Hasan fit plus que la plupart de ses pareils. Il introduisit — apparemment grâce à ses propres qualités d'invention — une idée nouvelle dans la science fatidique de son temps et faisant usage du meurtre, de la même façon que la suffragette fait usage de la grève de la faim, il le transforma en une arme politique reconnue.

Même durant sa vie, ce nouveau principe lui valut une autorité qui s'étendit du nord de la Perse jusqu'à la Méditerranée. Le jardin secret où il envoûtait et s'attachait à tout jamais ses adeptes, nous est connu par les chroniques des croisés, qui employèrent pour désigner la secte, notre mot d'Assassin, ou Hashishin. Hasan était détesté par ses voisins. N'ayant aucun pouvoir contre lui-même, ils s'attaquèrent à toute la famille des Isma'ili, qui avaient ajouté à leurs crimes en donnant naissance à la branche sanguinaire des caruates, dans l'Arabie orientale. La censure exercée sans conviction par les orthodoxes, tourna à la dénonciation quand le mouvement devint plus dangereux. En Egypte, la secte parente, réduite à présent à une maigre poignée de partisans paya avec les califes fatimites qui la représentaient, l'impopularité de son descendant, en même temps que sa propre dégénérescence. Sa ruine fut totale avant même l'avènement des Seldjoucides et de la famille de Saladin.

Cependant les Assassins eux continuaient à prospérer. Ils s'étaient emparés de quelques places fortes des Isma'ili en Syrie qu'ils gouvernaient depuis la Perse comme des demi-colonies et par elles ils prirent contact avec les seigneurs croisés.

Il n'a jamais été clairement établi à quel point les grands ordres militaires chrétiens furent redevables en ce qui concernait leur organisation, à cette confraternité toute païenne. On a insinué que l'ordre des Templiers avait été à un certain degré institué d'après les bases de

Porre ennemi. En comparant la hiérarchie, et l'administration générale des deux systèmes, on y reconnaît en effet une identité curieuse. Le fait a pu donner un certain poids aux rumeurs et aux accusations qui, plus tard, amenèrent la chute des Templiers dont la richesse tenta les hommes de loi de Philippe le Bel. Mais à ce moment là, les Assassins avaient cessé d'être une puissance active.

Les Fedawis syriens ayant perdu leur indépendance passèrent de l'état de martyrs à celui de meurtriers professionnels. Au temps de Ibn Baruta, on avait pris l'habitude de payer à l'avance leurs crimes. S'ils y survivaient, ils jouissaient de leurs gains, dans le cas contraire, le salaire allait à leur famille. Ce sont à présent de paisibles campagnards qui parlent librement de tout, excepté de leur religion.

En Perse, les armées mongoles venues de l'Est s'emparèrent en 1256 sous Hulagu Khan, des points fortifiés des Assassins, les uns après les autres. La forteresse centrale d'Alamut dut tenir bon. Elle est située dans une vallée imprenable au sud de la mer Caspienne dans les montagnes légendaires des premiers rois fabuleux de la Perse. Hasan s'y était réfugié lorsqu'à l'âge de près de quarante ans, rejeté et exilé à la fois de la cour turque et de la cour égyptienne, il avait décidé de se frayer lui-même sa route. Il avait alors, pendant neuf années, fait une propagande active à travers la Perse et le Khorassan. On raconte qu'après avoir été l'hôte du gouverneur et avoir reconnu la force incomparable de la position, il revint à Alamut, et en obtint la cession, par des moyens amicaux. Jamais plus il ne quitta la forteresse jusqu'à sa mort survenue trente-quatre ans plus tard.

Il y vivait avec son jardin secret et ses dévoués Fedarwis combinant efficacement l'assassinat avec les arts libéraux. A l'about d'environ deux cents ans, les souverains d'Alamut succombèrent à la folie et à la faiblesse. Rukneddin, otage des Mongols, ordonna à la garnison qui céda à contre-cœur de se rendre avant que Mangu le Grand Khan ne le fit assassiner tandis qu'il traversait en prison-

nier les cols des montagnes. Ses descendants émigrèrent vers le sud à Qum, puis à Sindh, continuant à se réclamer spirituellement des Isma'ili qui existent encore, dispersés depuis les Indes jusqu'en Perse et à Zanzibar. H' H l'Agha. Khan reçoit en qualité de chef de la secte, la dime instituée par Hasani Sabbah. Les droits de sa famille à cette dime furent examinés et confirmés lors d'un procès devant la Haute Cour de Bombay en 1866. Au cours de ce procès il fut prouvé que les chefs des Assassins descendaient en ligne directe du vieux de la montagne. Nul homme vivant sans doute, et peut-être aucune des familles régnantes actuellement en ce monde ne peut se vanter d'ancêtres aussi romanesques et aussi extraordinaires. Mais la vallée des Assassins et le rocher d'Alamut ne connaissent plus leurs anciens seigneurs.

Depuis longtemps, je désirais me rendre à Alamut. Mais je rencontrais des obstacles à mon projet. Et le premier était que je ne pouvais trouver l'endroit sur ma carte. Celle-ci indiquait bien le district mais non le village d'Alamut. D'ailleurs il n'y a pas de village de ce nom, comme je m'en rendis compte à mon arrivée dans la vallée.

J'appris peu à peu que des Européens avaient visité Alamut à huit ou neuf reprises au moins : l'un d'eux partit de Qazvin, un autre traversa la chaîne de Talaghan pour atteindre la rivière d'Alamut et le château en un lieu appelé Qasir Khan sur la gauche. C'est tout ce que je pus savoir grâce à mes recherches. Avec ce mince bagage de connaissances, je pris un matin de mai, mon lit de camp et ma valise et je quittai Hamadan en direction de Qazvin. Je voyageais en auto en compagnie d'un Persan, de deux dames voilées et d'une petite fille, tous retournant à Resht.

La journée était belle, et une atmosphère amicale régnait dans notre petite société. A midi, nous déjeunâmes sur le bord de la route sous de jeunes peupliers. Un vieux bonhomme assis dans la poussière nous vendit des œufs. Mes compagnons venaient d'assister aux funé-

railles d'un frère à Hamadan, et ils ramenaient chez eux sa fillette pour qu'elle épousât plus tard leur petit garçon. Mais auparavant ils l'enverraient à l'école, disaient-ils.

— Dans mon pays si vous mariez les jeunes gens trop tôt, leurs enfants meurent, fis-je essayant de venir en aide de tout mon pouvoir à la petite fiancée. Elle avait sept ans.

— Nous attendrons encore cinq ans, fut la réponse.

La vieille dame, mère du mort, vêtue à la mode de sa jeunesse, d'énormes pantalons noirs retenus dans des chaussettes noires, de sorte qu'elle se trouvait comme dans un étui, en était à son premier voyage, de même que Fatima. Celle-ci se montrait gaie comme un pinson. Elle et moi nous nous amusions à donner à manger à une famille de poules sous les ombrages mouchetés des jeunes arbres. L'oncle nous servait des tasses de thé clair. Des autos passèrent à toute vitesse, et j'aperçus sur la route poussiéreuse deux officiers anglais en casque colonial. Qu'auraient-ils dit en me voyant assise par terre comme une romanichelle ? Heureusement je ne me souciais pas de les choquer. J'étais libérée de tous ces préjugés. Les vallées persanes immenses et rudes m'entouraient, plus loin se dressaient les chaînes de montagnes dentelées. Ce monde splendide plein de surprises, ce monde précipité dans des espaces inconnus était mien pour en faire ce que je voudrais pendant un temps.

Ce soir-là, installés au grand hôtel de Qazvin, j'envoyai mes lettres d'introduction.

L'une d'elle me valut la visite de mon hôte lui-même, un vieux Parsi à l'œil d'homme d'affaires et doué du goût le plus fin pour le vin de Shiraz. La seconde lettre amena M. Sookias des A. P. O. C. Il m'introduisit dans la société arménienne qui fréquentait la maison de sa femme, et qui se dévoua fort aimablement à mon service. La troisième lettre provenait de mes amis Bahai de Bagdad. Je lui dus la plus charmante relation que j'ai faite en Perse, le Dr As'ad el Hukuma vers lequel la fortune elle-même me conduisit sans doute les yeux fermés car

le Dr As'ad el Hukuma et son frère sont à présent les propriétaires du rocher d'Alamut.

En dehors de ces diverses personnes, les éléments dirigeants de la politique locale qui s'agitent au sujet des journaux du jour dans la salle à manger du Grand Hôtel, apprirent bientôt la nouvelle de mon arrivée, et s'assemblèrent pour discuter les faits, et donner leur avis. Pour une fois, les explications que je pus fournir de mes voyages parurent suffisantes et raisonnables. Les notables connaissaient Hasan-i-Sabhab, ils trouvaient naturel que l'on vint d'Angleterre pour voir son château. L'esprit du Persan, de même que ses manuscrits enluminés n'a pas le sentiment de la perspective. S'il lui arrive de savoir quelque chose sur une époque révolue il y a deux mille ans, il en est aussi vivement intéressé que s'il s'agissait de la veille. Le pays est plein d'obscurs adorateurs de chefs et de prophètes oubliés dès longtemps par le reste du monde.

C'est en Orient également qu'il est encore possible de faire des voyages désintéressés dans le seul but de s'instruire. J'ai pu entrer dans une mosquée où les Chrétiens sont difficilement admis en affirmant que je venais en qualité de « chercheuse de la vérité ». Mais il ne vaut pas la peine d'invoquer cette raison devant la police. Lorsque le commandant de Qazvin en venant prendre son apéritif du soir apprit tout ce qui me concernait, il me jeta un regard de méfiance. Si je n'avais été entourée et protégée par la plupart des autorités municipales, il y aurait eu du grabuge.

Le lendemain matin, un des enthousiastes m'envoya son domestique. Je ne savais qu'en faire car je n'en avais nul besoin. Il était pâle, ratatiné, le teint cadavérique. Tout, même sa peau avait l'air de pendre après lui. Il semblait tant s'excuser d'exister qu'on croyait le voir se recroqueviller au point de sortir de son propre corps pour revêtir une forme encore plus insignifiante. Au cas où quelqu'un eut désiré le suspendre à un clou pour l'y oublier, ce qui devait arriver très vite, il n'y avait en lui

que son col amidonné d'assez rigide pour permettre cette expérience.

Le docteur me tira d'affaire, lui seul avait été récemment dans la vallée d'Alamut, il m'assura — je le savais déjà — qu'un domestique de la ville ne pourrait que me causer des ennuis et des désagréments chez les montagnards. Il m'amena un de ses gens, Kerbelai Aziz de Garmrud, un charvardar ou muletier qui passait sa vie à parcourir les cols de la Caspienne et devait être chargé de répondre de mon confort et de ma sécurité. C'était un bout d'homme au nez droit, aux petits yeux perçants, à l'expression joviale, révélatrice d'ailleurs de son caractère. Il me dit : « je serai pour vous, comme votre mère », tout en tournant entre ses doigts son vilain bonnet pointu, tandis que le docteur avec une lenteur digne et pleine d'urbanité, écrivait à mon sujet à son frère, à Shutur Khan.

Le départ eut lieu le lendemain matin. Je ne m'attendais pas à ce que la caravane fut aussi importante. Aziz avait, non seulement, amené Ismaïl et le Refuge d'Allah, deux sous-charvar d'Alamut pour faire son travail pendant que lui chevaucherait tel un seigneur, mais sa mère, vieille au visage d'aigle sous un chador de coton blanc et son petit garçon malade, revenaient aussi avec nous à Garmrud. Ce n'était pas mon affaire. Je payais deux tomans (4 S) par jour et devais être défrayée de tout ce que je pouvais désirer, y compris la nourriture, aussi longtemps qu'il me plairait. La compagnie de la vieille dame m'agréa fort. Elle se montra gaie et aimable, sautait par-dessus les torrents en cas de besoin comme si elle eut dix-sept ans au lieu de soixante-dix. Après un jour de chevauchée dans les montagnes, elle manifesta un grand intérêt pour les pilaus pleins de raisins et d'amandes dont, à l'exemple du Dr Johnson avec ses citrons dans les Hébrides, j'emportais une provision dans ma sacoche.

Le petit Mahummad qui paraissait avoir atteint le dernier degré de la maladie semblait bien peu capable de

voyager sur une mule, de se nourrir d'œufs durs et de chupattis. Je craignais fort que nous ne dussions l'enterrer en chemin. Je donnai quelques conseils qui furent reçus avec tristesse, mais non suivis. Le petit prit mes biscuits, et se mit à les manger comme tout le reste ; chose étrange, son état s'améliora de jour en jour. Sa grand-mère le retenait sur sa haute perche balancée au-dessus des bagages cordés et quand je me détournais, je voyais le petit visage pointu se détacher contre le paysage lointain de la plaine de Qazvin.

Les murs de la ville s'éroulent entre les vignes et les roses jaunes. Nous nous dirigeons vers le nord-est et laissant la route pour la piste mal frayée qui va à Ashnistan, nous nous engageâmes entre les collines du désert en fleur. Les montagnes restaient à notre gauche. Un pic lointain tout brillant de neige fondante se montrait juste au-dessus de la crête interrompue qui courait brune et égale d'ouest en est. Nous en approchions lentement, nous élevant par degrés à travers la plaine. Des villages espacés comme des îlots apparaissaient sous les arbres avec leurs bordures de champs de blé et leurs bœufs noirs en train de labourer. Nous entendions les cris des paysans chaque fois qu'arrivés au bout du sillon ils tournaient leurs attelages. Entre les villages, l'été mûrissait déjà l'herbe du désert tout emellée de fleurs de diverses espèces. J'y marchais avec délices et Aziz qui transpirait à côté de moi, trop poli pour monter à cheval alors que j'allais à pied, me suppirait en vain de me remettre en selle.

La piste au-delà d'Ashnistan passe devant un lieu de pèlerinage, mais nous l'abandonnâmes pour nous reposer près du village pendant les heures chaudes du jour. Nous nous étions établis au bord d'un ruisseau d'eau courante. Le village, aux toits plats, aux portiques de boue séchée, s'élevait sur une éminence. Mais les peupliers et les saules nous le couvraient ainsi que ses vignes, ses fruitiers, et sa terrasse herbeuse ombragée de vieux mûriers où les corneilles roussaient comme leurs pareilles dans un parc anglais. J'envoyai Ismaïl chercher du lait caillé. Le chef

du village revint avec lui apportant sans cordialité excessive ce que j'avais demandé. Comme j'étais chrétienne, il refusa de partager mon repas. Mais ses deux épouses risquèrent le salut de leurs âmes moins précieuses, en mangeant un peu de poulet. Les hommes fumaient, et moi, couchée dans l'herbe, j'aurais voulu savoir le nom de tous les oiseaux du pays. Ces paysans ne se montrèrent pas hostiles. Mais mes montagnards les méprisaient et me faisaient des excuses à leur sujet.

— Demain, disaient-ils, nous serons avec des gens de chez nous !

Je songeais au Qadi de Qazvin, qui au temps des Assassins s'en allait en cotte de maille combattre les montagnards. Sans aucun doute, les sentiments réciproques des gens de la plaine et de ceux de la montagne n'ont guère changé.

La riche contrée d'Ashnistan cessa d'un coup avec la soudaineté particulière à l'Orient, et notre après-midi se passa à escalader les replis de petites vallées incultes et nues. Le soleil éclairait une agréable solitude. Pas un être humain, à part deux hommes qui descendaient de la montagne armés de bâtons et portant des pantalons flottants en cotonnade bleue. Un aigle posté sur un rocher tourna vers nous sa tête plate et ses yeux jaunes, mais il ne bougea que lorsqu'Ismaïl l'effraya en lui jetant une pierre. Quand il revint en courant, mes reproches l'amuserent beaucoup.

Mon escorte m'était fort sympathique. J'étais pour ces hommes la première Européenne connue. Ils me parlaient avec une aisance charmante comme à quelqu'un des leurs. Ils cherchaient à me faire plaisir en me racontant des histoires, en me chantant de longues ballades mélancoliques en m'apportant des fleurs de leurs deux mains tendues suivant le joli geste persan dont l'origine doit remonter à l'hommage féodal.

Arrivés au bord d'un petit cours d'eau qui jaillissait de la colline au milieu des boutons d'or, le Refuge d'Allah y remplit son bonnet de feutre comme il l'eut fait d'un

bol et m'offrit à boire tel le chevalier de la ballade dans son casque. Ses cheveux noirs tombaient sur ses oreilles et formaient un cadre hirsute à son haut front rasé, à ses yeux brillants et à ses sourcils aux arcs presque rejoints. Ces hommes ont l'air d'appartenir à un tableau du xv^e siècle italien avec leur justaucorps ajusté en cotonnade bleue et usée. Une écharpe sale leur entoure la taille. Par derrière pend un étui de cuir pour le couteau. Et leurs curieuses casquettes ont l'aspect de bonnets de fourrure trop grands. Mes compagnons étaient primitifs, simples et gais. Ils n'avaient pas atteint encore le degré artificiel de civilisation, qui sépare le merveilleux de la vie de tous les jours et ils étaient prêts à tout croire de ce monde étrange et vaste. Ils devaient en être ainsi au temps où le philosophe de Rei essaya de les gagner par ses ruses en leur accordant en échange de leurs existences les rêves du Paradis. Ils se montrèrent aussi fidèles que dévoués. L'univers pour eux se composait de deux parties : l'une d'elles étant la vallée d'Alamut. Dès le troisième jour, ils me tinrent pour digne de jouir de la liberté qui y régnait, et prirent soin de mon argent et de ce qui m'appartenait avec bien plus de sollicitude que je n'eusse fait moi-même. S'il nous arrivait de passer la nuit dans un village étranger de la plaine, ils se groupaient par terre autour de mon lit de camp, la tête sur les sacoches pour garder mon sommeil. Je dois avouer que leur attitude me gênait plutôt.

Aziz était supérieur aux deux autres. Il avait glané un certain nombre de connaissances durant ses séjours à Qazvin et à Khurramabad sur la côte (ou Tanakabun suivant l'appellation locale). Sa vie se mouvait comme la navette d'un tisserand entre ces deux centres. Il tenait boutique, savait lire et écrire et avait fait le pèlerinage des quatre cités saintes de l'Irak, en voyageant pendant un mois sur les hauts plateaux persans, dans les montagnes et à travers la plaine monotone de Mésopotamie.

Ce fut lui qui se risqua à prendre une sardine dans ma boîte sous le regard inquiet des autres, et de quelques

villageois, et d'ailleurs, non sans quelque nervosité personnelle.

Toute la bande jugeait presque miraculeux et voisin de la magie, le fait que l'on fut capable d'emporter ces poissons dans la montagne. J'avais surpris des regards méfiants chez quelques personnes moins certaines de mon manque de malice que ne l'étaient mes propres charvards.

A la fin de l'après-midi, nous arrivions à Dastgird au pied de la première crête. La plaine de Qazvin réapparut vers le sud au-delà des collines arrondies. Le trajet pour nos mules n'avait été que de cinq heures — courte étape pour la première journée — mais la solitude et ce cheminement lent et rêveur au soleil nous donnaient l'impression d'être bien loin de l'agitation du monde, en dehors du cours du temps.

Peu d'eau dans le maigre et pauvre village entouré de vignes et d'abricotiers rabougris. La population fanatique supplia tout bas Aziz de ne pas boire dans ma coupe — avis qui me parut fort judicieux.

Il semble que les Imams de Khadimain aient éparpillé leur famille à travers cette région. Jacob, le fils de Musa, y possède une petite mosquée; la tombe est recouverte d'un voile vert tout déchiré et on y voit une main d'Abbas en fer blanc. Le tout bien misérable. Mais les herbes ont envahi le cimetière clos d'un mur bas, (qui le sépare de l'étendue bleue) — et dominé par un sycamore — Il y règne une atmosphère, de paix, inconnue en général des tombes musulmanes, mornes et désolées.

Aziz me ramena par le village. Il portait sous le bras une volaille placide destinée au pilau. Les anciens assis à fumer leurs longues pipes au soleil, nous regardaient d'un air renfrogné. Ils ne répondirent pas à notre invitation, mais nous abandonnèrent à la société inférieure des femmes, qui sont avares de leur beurre fondu, nous dit la mère d'Aziz après une altercation voisine d'une bataille.

Ces gens sont de la plaine, nous expliqua-t-elle avec

une moue de mépris tandis qu'une étincelle combative s'allumait dans ses yeux.

Mais les montagnes avaient dû avoir le dernier mot comme à l'ordinaire car lorsqu'on apporta le pilau, elle versa dessus un fleuve de beurre fondu au milieu d'un silence plein de regrets. Les sanglots d'une petite fille que ses parents venaient d'arracher à mes bonbons ajoutèrent au tragique de la situation. Après cela, je fis attention de ne rien donner sans réfléchir aux enfants, bien qu'il ne m'arriva plus jamais de rencontrer une bigoterie pareille.

Il n'y avait rien d'encourageant à se trouver au milieu d'une telle réprobation. La foule trembla d'horreur en me voyant boire des gobelets pleins de ce qu'Aziz leur révéla être de l'Arak, et si même mes petits présents restaurèrent l'harmonie en provoquant des embrassades et des protestations, je quittai Dastgird, l'esprit aussi farci de préjugés contre le bas-pays que n'importe lequel de mes compagnons.

Il était cinq heures et demie, nous partîmes à la froide lumière qui précède l'aube.

Il fallut escalader un ravin abrupt vers le col de Chala, l'air devenait plus vif au fur et à mesure que nous montions. Et les replis de terrain s'amoncelaient entre nous et la plaine du Sud. Sur les pentes, le sol maigre se couvrait de verdure piquante et de fleurs : pieds d'alouettes, lavande, mignonettes, pédiculaires, scabieuses délicatement tuyautées et une crucifère rose, l'aethionema, qui poussait en touffes si épaisses sur les rochers qu'elle prêtait une faible coloration à la vallée pâlie par le soleil et la neige. Pas un champ labouré, pas un être humain, à part quelques tentes noires de nomades sur un versant éloigné où les bergers itinérants gardent les troupeaux du village en été.

— Mon bétail est là-bas, dit Aziz, en indiquant une colline à grande distance. En automne, on me le ramène.

Le pauvre Aziz me suivait hors d'haleine car je courais

en avant ravie de retrouver sous mes pieds les pentes raides de la montagne.

Nous commençons à remonter le courant des trafiquants de riz qui transportaient leurs denrées par-dessus les cols. Une chronique chinoise du 11^e siècle fait déjà mention du riz et la précieuse marchandise emprunte toujours encore les anciennes voies.

Les habitants d'Alamut descendaient le versant, suivis de leurs mules chargées. Leurs manteaux en ratine blanche attachés sur le côté, étaient étroitement fermés contre le froid. La pipe droite des Kurdes pointait au-dessus de leur ceinture. Ils portaient la barbe rouge au henné, coupée courte à la façon musulmane. Dans leurs visages plus larges que ceux des citadins, les sourcils étaient écartés et le nez, long, droit ou légèrement recourbé, mais jamais aquilin. Ils nous saluèrent de joyeux bonjours et me regardèrent avec curiosité en me souhaitant la bienvenue dans leur pays.

Les petites clochettes attachées à l'arrière train des mules tintaient gaîment dans l'air calme du matin, au trot de la longue caravane qui dégringolait le sentier en zig-zag.

Au bout de trois heures et demie, nous atteignîmes la source d'une rivière, puis le long dos de baleine de la crête, d'où nous voyions s'étendre à nos pieds tout le pays d'Alamut.

C'est un instant solennel que celui où l'on aperçoit même de loin le but de son voyage. Ce but qui ne vivait que dans l'imagination, devient tout à coup partie du monde accessible. Le nombre de chaînes de montagnes, de rivières, de sentiers poudreux qui restent à franchir importe peu. Le but est dorénavant acquis. Ce fut le sentiment éprouvé par les anciens Barbares, qui les premiers du haut de la muraille alpestre découvrirent la plaine lombarde, Vérone et ses tours, ainsi que le fleuve blanchissant au-dessous d'eux. De même Xénophon et Cortez et tous les voyageurs, tous les pèlerins si humbles fussent-ils, qui vinrent avant ou après eux. Et moi aussi

j'ai ressenti pareille émotion devant le vaste paysage coupé de crêtes rouges et noires. Les montagnards à mes côtés ravis de mon enchantement me désignaient le chemin du Rocher dans une faille vert clair que la distance faisait paraître étroite.

Voici la Vallée des Assassins orientée au Nord-Est et devant elle entre des hauteurs moins élevées la courbe étincelante du Shah Rud.

Au-delà et plus haut que tout le reste, dressé comme un autel au milieu des arêtes noires qui montent vers lui entre les champs de neige, Takht-i-Suleiman, le Trône de Salomon, a vraiment l'air d'un trône encadré par ses paires moins élevés que lui. La neige fondante semble l'entourer d'une draperie amidonnée qui luit à distance. Et les bras rocheux du siège se détachent nettement contre le ciel. Plus bas et plus près, mais toujours au-dessus des neiges, nous distinguons les cols de Salambar que nous espérions traverser et le Syalan encore bloqué par l'hiver. Les sommets de l'Elburz nous étaient cachés par la chaîne même sur laquelle nous nous trouvions. Mais nous pouvions voir l'orientation générale du pays qui va en s'abaissant depuis les régions inhabitées du Nord-Est, de chaque côté de la vallée d'Alamut enclôse entre des pentes abruptes jusqu'au point où elle s'enfonce dans le dédale des collines basses du Rud Bar, au Nord et au-delà du Shah Rud. Une verdure éphémère paraît le sol nu et sec à l'ordinaire. Plusieurs cols faciles mènent de là vers les rivages de la mer Caspienne.

Quittant l'atmosphère alpestre des hauteurs, nous entreprîmes la descente. Un troupeau de chèvres noires broutait à nos pieds, puis ce furent de raides labours sur le flanc de la montagne, des cours d'eau innombrables, un bosquet sacré de genévriers et enfin le village de Chala où nous décidâmes de passer la nuit. On nous avait appris que le pont d'Alamut avait été emporté au-dessous de Badasht.

Le village était perché sur un ravin d'où un torrent dégringolait vers le Shah Rud dans son lit de pierres,

bien au-dessous des champs de blé et des noyers sous lesquels je passais un après-midi de flânerie.

Au coucher du soleil, je pénétrai dans la mosquée de boue séchée, située au-dessus du village et où les enfants finissaient leurs heures de classe. Ma promenade m'entraîna parmi les églantiers et d'étroites terrasses où poussaient le blé et les haricots et enfin je pus apercevoir le décevant paysage vert du Rudbar, baigné d'une lumière arcadienne et dominé par un pic neigeux.

Trois petits garçons s'assirent derrière moi et je les interrogeai sur le nom des montagnes. Ils me répondirent avec le charmant empressement de l'enfance : « Celui-ci, dirent-ils, est le Gavan Kuh, derrière Rudbar, nous ne savons pas le nom des autres ».

Ma carte indiquait uniquement le Gavan Kuh et Takht-i-Suleiman. J'y trouvais l'emplacement de quelques villages, les traits bleus et rouges des rivières et des sentiers, et le tracé ombré de chaînes sans désignation.

A partir de ce moment, je me décidai à rechercher moi-même les noms de lieux au cours de mes pérégrinations. Je commençais à me rendre compte des joies et des difficultés du géographe et du manque de précision de l'esprit humain, cause de la moitié des peines endurées par l'humanité. C'est du moins ce que je crois avoir lu dans l'« History of european Morals ». J'en fis bien l'expérience. Six personnes me donnaient six noms différents pour une même montagne. Dans les cas incertains on inventait une dénomination ou on en empruntait une n'importe où pour me faire plaisir. A l'origine de tout il y avait l'économie de temps. Les gens n'agissaient pas comme Adam et Eve, qui n'ayant rien d'autre à faire pouvaient rester assis à contempler les choses disant : « Comment appellerons-nous ceci, cela ». Non, on baptisait du même nom une région entière, et ce nom servait à tout, village, rivière, montagne, col quand, par hasard, on cherchait à leur donner quelque désignation. C'est ce qui explique la difficulté que je trouvais à localiser Alumut. Alumut n'est ni un village, ni un château fort,

seulement la vallée principale et par abréviation la rivière dont le nom véritable est Alamut Rud.

Grâce à des recoupements, des confrontations, je parvins graduellement et non sans accuser Ismaïl d'être un menteur, non sans obliger Aziz à interviewer tous les indigènes que nous rencontrions, à jalonner mon itinéraire de points de repère précis. J'acquis ce faisant, une telle réputation de géographe, que des étrangers venaient sans en être prié me citer des noms de lieux.

Durant les veillées dans les villages je montrai ma carte aux hommes accroupis autour du samovar, et je leur expliquai que cette carte était née peu à peu des compte-rendus des voyageurs désireux de venir en aide de leur mieux à ceux qui leur succéderaient. Indiquer un faux nom équivaut à égarer un étranger qui demande son chemin. Mes auditeurs comprirent ce raisonnement et se montrèrent plus prudents dans leurs assertions. Même Ismaïl auquel j'attribuai toutes les erreurs que l'on a imprimé sur la région entre Alamut et la mer Caspienne, s'arrangeait à l'occasion pour me dire quelque chose de plausible.

Je revins à Chala pour le trouver en train d'établir mon lit et ma moustiquaire sur le toit de notre hôte. Toute la jeunesse était assise en rang sur le toit d'en face comme un auditoire dans un amphithéâtre. Selon toute apparence les Européens n'étaient pas fréquents dans le pays. Mais Aziz avait eu raison; la bonne hospitalité montagnarde ne nous fit pas défaut malgré la pauvreté des gens. Jusqu'aux vêtements de l'épousée qui pendaient en lambeaux, et à ses bijoux, qui n'étaient que de la verroterie.

On ne connaît pas ici de tombes des rois Achéménides et Sassanides qui, jusqu'à Hamadan bien loin à l'Est, fournissent les dames en perles et en talismans. Les maisons de boue séchée étaient pauvres elles aussi, elles consistent en une pièce d'entrée, plus un « *anderun* » où les femmes dorment au milieu des sacs de grains de l'année. Tout au fond un petit cellier et un porche à auvent de branches

et boue séchée. On étalait dessous des tapis pour le thé. Telle était notre demeure, la meilleure du village. L'ameublement consistait en quelques tapis tissés sur place, un petit nombre de chaudrons, un peu de vaisselle de bois et d'étain, des couvertures et deux ou trois pots du charmant modèle de Qazvin. Enfin il y avait un samovar et de petits verres pour le thé. On nous en servit pendant que cuisait le pilau. Les lampes à huile s'éteignaient les unes après les autres dans les maison de Chala. Notre hôte et ses fils assis près de nous, vêtus de haillons bleu foncé et de vieux manteaux de ratine, fumaient des pipes dont la petite lueur brillait dans la nuit. Leurs propos étaient empreints de la belle et grave noblesse de la montagne. Ils nous parlaient de la vie hivernale bloquée par les neiges alors que les loups par bandes viennent attaquer les chiens du village, des chasses aux ours et aux renards, des minces torrents que le printemps grossit à tel point qu'ils emportent les champs suspendus au-dessus des précipices.

Le lendemain nous suivîmes, pour descendre, le ruisseau, puis une longue crête escarpée jusqu'au Shah Rud et à la route que devait prendre Hasan-i-Sabbah, en rentrant chez lui. Un vieux pont de briques en ruines indique encore le passage. La rivière d'Alamut se précipite en tourbillant hors d'un canyon sombre et étroit pour rejoindre le Talaghan venant du sud-est. Entre les deux cours d'eau se dresse une longue croupe rocheuse fermant la vallée des Assassins comme par un mur. Je crois que c'est une des « montagnes » que mentionne Marco Polo lorsqu'il parle du pays des Assassins.

L'entrée de la vallée est si bien cachée que le Dr Eccles et ses compagnons venus ici avant moi, n'y prirent pas garde et durent remonter la rivière. Mais Aziz connaissait l'ancienne voie d'accès et nous fit grimper de roche en roche le long d'un sentier sur la paroi elle-même. Repris et abandonné au cours des générations, ce sentier est de l'espèce des raccourcis alpestres qui coupent les lacets de la route établie pour les remplacer, et gardent

encore dans leur délabrement quelque solidité des anciens jours.

Une heure d'ascension nous amena au sommet de la croupe et en plein soleil.

Tout en bas, plate et aride mais brillante du lacis de eaux, s'étendait la vallée d'Alamut, et sa première oasis Badasht en avant de nous. Quelque part sur la droite un fort défendait l'entrée, mais Aziz, dont l'éducation ne faisait que commencer, n'en souffla mot et me fit passer sans encombre devant les sentinelles inexistantes. Il fallut redescendre sur d'abruptes dalles de granit. Des roses, du jasmin et des buissons embaumés de toutes espèces me causèrent certainement le même plaisir qu'à ces voyageurs des temps passés qui, il y a sept siècles, renseignèrent Marco Polo sur cette région.

La première partie de la vallée ne montre aucune trace de culture et les ravins desséchés du Rudbar descendent sur la gauche jusqu'au bord de l'eau. Si quelqu'ancienne route a jamais existé, elle a dès longtemps été emportée par les crues, ce qui est le sort fréquent des routes dans les fonds de vallées. Les eaux de l'Alamut, même à présent dans leur lit de pierre en amont du canyon, frappent dangereusement de leurs vagues boueuses le pont établi au-dessous de Badasht, rongant la terre sous les piliers fragilisés et fléchissants qui le soutiennent au milieu.

Les hommes firent passer une des mules, mais jugèrent plus prudent d'entrer dans l'eau avec les deux autres. Ismaïl s'y prit adroitement, attaquant de biais le courant qui lui montait jusqu'aux hanches. La vieille dame et moi, nous primes le pont aussi loin qu'il put nous mener et pagayâmes dans la rivière pour le dernier passage.

Il faisait étouffant. Les galets blancs et les murailles de terre rouge du Rudbar irradiaient de la chaleur. Nous fûmes heureux d'arriver dans les saules et les prairies de Badasht où les eaux coulaient doucement en ruisselets endigués. Les fleurs du sanjid au feuillage gris nous embaumèrent au passage de leur parfum délicat. Badasht-

Bagh-Dasht, jardin du désert, quel nom attirant pour le détective historique (?) Pourtant Shahrak situé plus avant mérite bien davantage d'être qualifié de jardin; on y rencontre la vigne, le blé, les noyers et une vallée verte s'ouvre au nord sur des villages et des prés, frangés de peupliers. C'est là que nous déjeunâmes au bord d'une source. Des voyageurs qui passaient vinrent se joindre à notre groupe et des pies noires et blanches se promenaient à l'entour.

Des routes ne changent guère dans un pays désertique, car elles sont conditionnées par la présence des sources. La nôtre était pure et fraîche. Sans doute Hasan lui-même, et bien d'autres voyageurs avant et après lui s'assirent à l'ombre de ce lieu : marchands venant de Chine et des Indes, messagers d'Égypte et de Syrie, gouverneurs des forteresses éparpillées sur tout le parcours depuis Isfahan jusqu'aux montagnes du Kurdistan.

De tout cela il ne reste plus un souvenir. Les légendes de la vallée se rattachent aux *Shi a musulmanes* ou aux anciens mythes persans. Nous sommes à l'entrée du pays d'Elburz qui borde la province enchantée de Mazanderan où chevauchait Rustum le guerrier et où les rois légendaires de la Perse entreprirent des luttes super humaines. On ne se souvient, semble-t-il, d'Hasan et de ses successeurs que dans les villages aux alentours du Rocher, et encore leurs exploits ont-ils dû y être rappelés par des voyageurs étrangers.

De Shahrak à Shutur Khan ce fut à nouveau la fournaise des terres durcies rouges.

Les frères du docteur passent l'été à Shutur Khan d'où le rocher des Assassins apparaît comme un navire le flanc dressé au-dessus de la montagne concave qui le protège au nord. Le rocher était encore à deux heures d'escalade sur son propre versant, mais il brillait clair dans la lumière vespérale, vision émouvante pour le pèlerin. Je le contemplais, agitée par les sentiments que peuvent inspirer des lieux capables de nous attirer de si loin.

Puis, longeant un petit verger en terrasse et une cascade à quelques mètres au-dessus du sentier, je rejoignis les mules à la maison basse de notre hôte.

Celui-ci, vêtu d'une longue castan et du nouveau chapeau pointu, était un homme âgé, ridé, aux joues roses, aux manières affables un peu rouillées par la vie campagnarde. Sa dernière femme qui venait de la ville, un diadème de satin bleu dans les cheveux, me reçut dans la chambre des hôtes. Un jeune gendarme installé à Mahmudabad, de l'autre côté de la rivière, arriva également pour me voir.

Il désirait fort regarder mes cartes.

— Voilà donc les images que vous gardez dans votre boîte noire et ne montrez à personne, dit-il, quand il les eut examinées attentivement.

Le timide essai que je fis pour lui expliquer la différence entre une carte et une photo n'eut pas le moindre succès. Mais mon gendarme était la politesse faite homme et de plus, toute nouveauté lui faisait plaisir, car il n'avait de distraction dans tout le district d'Alamut placé sous sa seule juridiction que la conversation de notre hôte et les querelles des indigènes qui l'obligent à circuler d'un village à l'autre, d'un bout de l'année à l'autre. Il ne parlait que le persan, mais paraissait intelligent et devait être doué d'un certain caractère pour supporter sa vie solitaire si contraire à ses goûts de citadin.

— Avez-vous un laissez-passer, délivré par mon collègue de Qazvin, demanda-t-il ?

Me souvenant de la semonce du commandant au Grand Hôtel, je mentis effrontément.

« Je n'en ai pas eu besoin, il m'a dit qu'il vous appartenait à vous de bien vouloir faire le nécessaire pour me prêter aide et assistance, par ici », dis-je à ma grande honte, mais la Perse ne vaut rien pour le sens moral des gens.

Mes paroles eurent un effet émollient sur l'esprit de l'officier qui décida de renoncer momentanément à sa méfiance jusqu'après examen de mes bagages et de

s'abandonner aux charmes de la conversation plusieurs heures durant. A la fin on apporta lampes et pilau et on nous servit à dîner sous les étoiles. Lorsque le repas fini j'allai donner mes instructions dernières à Aziz et à Ismaïl, leur surprise non dissimulée de me voir toujours en mesure d'établir moi-même mes plans de voyages me prouva que j'avais su me tirer honorablement d'affaire avec le gouvernement de Shutur Khan.

Je dormis tard le lendemain, et me réveillai par un clair soleil. Le murmure agréable de la cascade se faisait entendre devant ma fenêtre et les peupliers étincelaient sous le ciel bleu. J'ouvris les yeux, ravie d'avance à la pensée de la journée charmante qui m'attendait, si proche du but de mon voyage. Après avoir bu du thé agrémenté de pain, de beurre et de miel, sur la terrasse, nous nous mîmes en route avec nos mules. Mahmoud, le petit garçon de douze ans de l'Arbab, nous offrit sa compagnie pour traverser le lit écroulé du Qasir Rud jusqu'aux prairies naturelles en fleurs, situées plus haut, et au château lui-même.

La sentinelle postée sur le rocher devait surveiller ceux qui montaient le long de la pente jusqu'au point où le sentier tourne dans la gorge au-delà d'un petit sanctuaire blanc où je m'arrêtais pour y déposer une pièce de monnaie sur la tombe dont Aziz baisait les pierres. Comme j'avais visité trois des quatre villes saintes, les gens me considéraient comme une sorte de *hajji* bien que je fusse chrétienne. Nous nous trouvions dans le pays des hérésies.

Le soleil me chauffait le dos tandis que je parcourais les vastes pâturages, songeant aux destinées étranges des gens qui avaient foulé le sentier avant moi.

Hasan lui-même a dû lever un regard de connaisseur vers la masse imposante du château et les murailles rocheuses qui le dominent, tandis que le sort et l'esprit téméraire qui le possédait tissaient la trame de son avenir. Son disciple descendit par ici sans faire d'objections à l'ordre d'assassiner le fils de son chef. Rasbid-ed-Din

arriva à pieds et sans le sou de Basra, et passa sa jeunesse à faire des études avec ses jeunes seigneurs. Quand il les quitta, ce fut pour finir l'égal des rois de Syrie.

Cela se passait au temps du troisième grand-maître Muhammad, quand Hasan, le jeune héritier songeait à jeter par-dessus bord le dernier vestige de la tradition musulmane, et à se faire adorer comme un dieu, ainsi que tant d'autres l'avaient fait avant lui.

Les deux amis ont dû plus d'une fois parcourir ces montagnes, s'entretenant de leurs projets révolutionnaires, et répandant leurs doctrines dans les demeures des villageois. Mais la colère du vieux chef mit, pour un moment, un terme à leurs espoirs et les réformateurs durent attendre sa mort pour agir. Elle se produisit en 1162. Hasan permit alors aux habitants de la vallée de boire du vin et renouça à se déclarer vassal de l'Égypte, même pour la forme. Les livres anciens qu'il étudiait, composés par son homonyme, et amassés avec beaucoup d'autres dans la bibliothèque du rocher, nous donneraient bien des éclaircissements sur les idées qui régnaient dans la vallée à l'époque et ce qui subsistait de l'hérésie manichéenne avec peut-être quelque survivance de la philosophie païenne comme il en reste parmi les Sabéens de Harran.

Puis vinrent les Mongols. Leurs armées aux yeux bridés, ont dû camper dans les prés que nous foulons durant les mois d'hiver qui précédèrent la capitulation du château. La horde dévastatrice brûla en passant la bibliothèque hérétique qui fut perdue pour toujours. Le château tomba en ruines. Quelque propriétaire obscur s'y installa à nouveau au XVIII^e siècle, mais il ne reste de ce dernier occupant que des débris de galeries brisées.

Cependant après avoir franchi le lit profond de la rivière, nous arrivions au sentier de Qasir Khan et au pré ombragé de quatre grands sycomores où pâturent les troupeaux du village.

Les paysans sortirent de chez eux pour saluer le jeune maître et Ibrahim.



Ils nous racontèrent qu'on venait souvent visiter le château. Certaines personnes s'y rendaient tous les ans. Elles faisaient venir un homme qui servait toujours de guide aux étrangers. D'après ces on-dit, l'endroit devait être fréquenté par les touristes, mais en y regardant de plus près, nous réduisîmes la foule des visiteurs à deux groupes, venus en ces deux dernières années, plus un *ambassadeur anglais* et sa femme, qui arrivèrent de Téhéran quelques années plus tôt. Malgré cela, les règles concernant la visite des lieux paraissaient solidement établies.

Un vieil Assassin à barbe rousse parut portant un samovar sous son bras. Un autre à barbe grise, et de moindre importance le suivait, muni d'une pioche et d'une pelle pour tailler les marches sur la pente. Les femmes s'assemblèrent sous les arbres, sans voile, pieds nus en jupe courte plissée et la tête couverte d'un mouchoir blanc. Elles nous souhaitèrent bonne chance pour l'escalade, et nos mules se mirent en route le long de la pente schisteuse. Après la traversée du Qasir Rud qui n'était plus qu'un étroit ruisseau, commençait la grimpe vers le Rocher.

Le nom véritable de ce rocher n'est pas Alamut ainsi que des voyageurs anciens et modernes le tiennent pour avéré. Ce sont eux et non les habitants de la vallée qui l'ont baptisé de la sorte, et ils l'ont fait avec tant d'autorité que les gens de Qasir Khan commencent à parler du rocher d'Alamut aux étrangers. Ce n'est que lorsqu'on les presse de questions qu'ils admettent l'erreur commise.

En réalité, il s'agit du château de Qasir Khan sur le Qasir Rud. Alamut désigne toute la vallée principale arrosée par l'Alamut Rud, et comme la chose est d'importance, en ce qui concerne les anciennes descriptions de la forteresse des Assassins il vaut la peine d'en parler, avant que l'amabilité naturelle des Persans n'oblige les riverains du Qasir Rud à rebaptiser leur forteresse pour plaire aux voyageurs. A l'exception de ceux-ci qui tiennent ce nom des étrangers, je n'ai rencontré personne dans la région qui sût indiquer la direction à prendre pour

se rendre à Alamut. Vous êtes ici à Alamut, dirait chacun en montrant des deux bras la vallée étendue dans son berceau de montagnes.

Quel que soit son nom d'ailleurs, le Rocher paraît assez sinistre. Derrière lui, le mont Haudegan dresse ses schistes abrupts dominés par des rochers granitiques vertigineux. Très haut, une tache de verdure révèle la présence d'une source. C'est de là, prétend le guide avec une aimable puissance d'invention que des conduites partaient pour approvisionner le château. A l'est et à l'ouest du rocher, deux torrents dégringolaient la pente, ils forment le Qasir Rud et creusaient leurs lits dans les terres nues. On ne voit de verdure qu'au-delà d'un épaulement reliant le fort à cet arrière plan désolé et, après avoir escaladé la paroi par de vieilles marches usées, on parvient au niveau du château. De l'extrémité sud de la terrasse on plonge dans un abîme de pierres à une profondeur de mille pieds jusqu'aux champs et aux boqueteaux de Qasir Khan, aux petites pentes ensoleillées de la rive nord, et plus loin que la rivière Alamut, aux glaciers de l'Elburz et aux hauteurs de Chalah, situées après Shirkuh à l'ouest.

De là, Hasau-é-Sabbah, posté derrière un contre-fort de la muraille du château, pouvait guetter le retour de ses Fedawis. De là aussi, sans doute, il cherchait à apercevoir ses messagers lorsque le bienfaiteur et ennemi de sa jeunesse, Nizam-ul-Mulk, le grand ministre, envoya contre lui ses armées, et c'est de là encore, peut-être, qu'il vit venir l'émissaire montant le long du Qasir Rud, pour annoncer que l'œuvre des Assassins s'était accomplie. C'est là que, devenu vieux, il a dû se promener aux derniers rayons du soleil et contempler la paisible contrée, agricole déjà, envahie par les ombres.

Tout autour de nous foisonnaient à présent des tulipes sauvages rouges et jaunes parmi les pierres et le mortier.

Quelques pans de mur s'accrochaient ici et là au bord de la roche, témoins de l'extension de l'enclos, mais presque partout les ruines sont trop complètes pour que l'on puisse reconstituer les bâtiments par l'imagination.

La partie inférieure du fort, où les fouilles ont mis à jour des pièces d'habitation et une citerne, nous restait inaccessible sans chaussures d'escalade, et je n'en avais pas emportées.

On me raconta qu'à Shuturs Khan, sept chiens noirs qui (vomissent des flammes) gardent le trésor, mais ils s'enfuient — ce qui est plutôt illogique — à la moindre approche. La vigne de Hasan pousse toujours dans les rochers, peut-être est-ce la vigne de ce deuxième Hasan qui délivra le pays de l'abstinence totale, et les roses de Hasan fleurissent sur une étroite saillie de la paroi. Mon hôte en avait rapporté des boutures pour son jardin, et il me donna un bouquet d'Assassins avant mon départ.

Un samovar fut allumé tandis que nous faisons cercle autour. Un vent froid nous obligeait à garder nos manteaux. J'avais du chocolat dans mon sac et persuadais mes compagnons, assez hésitants, d'en prendre leur part. Mahmud fut le plus courageux, authentique descendant des anciens de la vallée, et vrai luron. Notre pique-nique fut pour lui une très joyeuse aventure. Il nous dit qu'il avait souvent grimpé le long de la face sud du rocher et cueilli des raisins à la vigne d'Hasan.

Après avoir fait la chasse aux débris de poterie dont le sol était jonché, nous retournâmes au village pour prendre le thé dans la maison de notre hôte. L'attitude des gens vis-à-vis du fils de leur maître et son aimable air de jeune autorité à leur égard étaient choses fort plaisantes à voir. On eut dit le fils du châtelain d'un village anglais à la vieille mode. Les hommes de Qasir Khan vinrent l'un après l'autre s'asseoir au milieu de nous, alors que les femmes et les enfants se tenaient à l'écart. L'histoire d'Hasan que me narrèrent mes compagnons me parut être l'écho des récits d'autres voyageurs. La note originale n'apparaissait que lorsqu'ils parlaient de Kaïumars, leur roi légendaire, le premier bâtisseur du Rocher d'après eux.

Au cours d'une veillée d'hiver il doit, certes, être possible de recueillir plus d'un vieux conte, mais je doute

fort que les seigneurs du château figurent dans l'un deux.

Le soleil baissait à l'ouest, et nous descendîmes à travers près à la lumière de rayons presque horizontaux, tout en nous entretenant des aigles chasseurs avec Mahmud. Ismaïl qui marchait devant avec les mules chantait la longue et triste ballade de Miriam de Tanakabun. Ici comme chez les Arabes, la chanson jaillit naturellement de la vie journalière des hommes ; incidents du marché, bavardages de la vallée, tout sert à former la chanson. Celle-ci, derrière sa façade actuelle, garde peut-être sa substance originale vieille de plusieurs siècles, bien que toujours retouchée et réadaptée.

Telle la ballade de Rosmunda, la princesse des Goths, qui sous un travestissement moderne revient toujours dans les chants des paysans italiens des montagnes du Piémont.

J'avais promis d'aller voir mon officier de police. Aussi après un bout de causerie aux dames de la maison et une autre vaine tentative pour améliorer l'état du bébé, je m'en allai avec les deux garçons le long de la rive vers le poste de police de Mahmudabad. Mes bagages avaient été soumis à un sérieux examen en mon absence et n'avaient rien livré de plus grave qu'une grammaire persane. Le gendarme et l'Arbab me témoignèrent donc à l'envie toute la cordialité possible.

Le petit bureau contenait une table et une chaise, mais nous nous assîmes simplement sur le plancher où un vieillard au visage non rasé vint prendre place avec nous. Ce nouveau venu se révéla, non seulement intéressé par les vieilles ruines, mais aussi fort instruit à leur sujet. Il me fit part de tant de détails intéressants sur Shirkuh, ses réservoirs et les restes d'anciennes canalisations, que j'essayai de suggérer la possibilité d'un voyage de découverte dans ces parages. Je ne fus arrêtée dans mon élan que par la mine consternée du jeune officier de police. Apparemment tous ses soupçons lui revenaient au galop.

J'étais bien décidée d'ailleurs à retourner un jour ou l'autre à Alamut, aussi je n'insistai pas à ce moment-là.

La femme du gendarme était absente, ne pouvant supporter la vie à la campagne. Mais il nous présenta ses deux petites filles voilées de chadurs de cotonnade rose. Elles étaient âgées respectivement de 8 et 9 ans et faisaient montre de jolies manières graves et solennelles. En dépit de tant de décorum cependant l'une d'elles avait réussi à tomber d'une échelle et à s'écorcher le genou. Je les remmenai toutes deux avec moi pour faire un pansement, et elles redevinrent des petites filles toutes naturelles en trottant leurs menottes dans mes mains, à la lueur des étoiles, par la vallée où flottait le parfum nocturne de la terre humide nouvellement labourée.

Le vieux non rasé nous rejoignit en chemin et nous parlâmes des coucous dont j'avais entendu la voix à Alamut pour la première fois de la journée.

— C'est un vilain oiseau inutile, dis-je, et je lui racontai comme il vit en intrus dans les nids étrangers.

— Vraiment, dit-il. Mais si vous souffrez des yeux, et que vous y mettiez un onguent fait avec les yeux du coucou, vous guérirez. Allah rend toutes choses utiles. Cela est écrit dans un livre appelé « Les particularités des animaux », c'est vrai, vous pouvez l'acheter au bazar.

La politesse nous fit abandonner la discussion, mais aucun de nous n'avait convaincu l'autre.

Le départ de Shutur Khan eut lieu le lendemain matin. Nous devons suivre la vallée jusqu'à son débouché supérieur, au village d'Aziz. Garimrud, puis nous passerions le col au nord pour descendre vers la mer par la jungle caspienne.

Ce fut encore un beau jour. Je trouvai l'Arbab rendant la justice devant sa porte. Aceroupi sur le tapis il écrivait sur ses genoux avec une encre rouge, tandis que ses villageois attendaient, leurs visages ridés empreints d'une expression confiante, chose rare et fort agréable en Perse.

Aziz avait quelque chose sur le cœur. Après que nous eûmes laissé Shutur Khan à quelque distance en arrière de nous, il vint près de moi et me demanda si j'avais fait un cadeau au serviteur de l'Arbab.

— Oui, je lui ai donné un demi toman.

— C'était plus que suffisant, mais comment se fait-il que nous ne nous soyons aperçus de rien ?

— Nous avons coutume d'agir dans ces cas-là aussi tranquillement que possible pour ne pas froisser le maître de la maison.

— En vérité, répondit Aziz, voilà une bonne coutume, mais elle ne vaut rien chez nous, car Ibrahim ne dira rien à son maître de votre noble générosité, et votre réputation sera ternie. Mais j'arrangerai cela.

Il héla un jeune montagnard qui passait et eut avec lui quelques instants d'entretien.

— Allons tout ira bien, dit-il en me rejoignant, cet homme racontera à l'Arbab ce que vous avez fait et on parlera de vous avec éloges là-bas !

A ce moment une femme qui nous attendait apparemment au bord du sentier, nous appela.

— Ma mère est malade près d'ici, fit-elle. Faites-nous la grâce de venir la voir, nous n'avons pas de docteur ici.

Et c'est vrai, car le docteur ou le pharmacien le plus proche sont à trois étapes de mules de la vallée de l'Alamut et la piste ne peut convenir à une voiture. Bien que j'affirmai ne pouvoir rien faire, je descendis de ma monture et suivis la femme jusqu'à un petit groupe de maisons à l'écart de la route. J'y trouvai une vieille à cheveux blancs qui s'était cassée la hanche.

— Soyez la bienvenue, dit-elle d'un ton qui dénotait peu d'espoir. Et, en effet, en dehors d'une attelle grossière qui soulagea un peu la douleur il n'y avait rien à faire. Je revins désolée et découragée retrouver mon escorte qui m'attendait sous les arbres.

Elle était fort réduite à présent car le Refuge d'Allah était rentré chez lui, et la mère d'Aziz avait rejoint Garmrud la veille avec son petit-fils. Nos mules longèrent pendant quelque temps le lit pierreux de la rivière et nous admirions le câprier en fleurs qui couvrait les rochers. On l'appelle ici la fleur des infidèles, Kafirgul, elle fait partie de l'assaisonnement du pilau.

Je demandai à Aziz :

— Est-il vrai que les monts Ellurz sont si riches en minéraux que les moutons qui y pâturent, prennent des dents en or après avoir brouté certaines herbes ?

— Je ne l'ai pas entendu dire, fut la réponse, mais Ismaïl est de ce pays, je vais l'interroger.

Ismaïl dont la mule s'était écartée du sentier, était en train de faire une esquisse rapide, mais fort animée de d'histoire de sa famille, il s'arrêta le bâton levé quand Aziz vint lui parler, et réfléchit à la question.

— Il y a là-bas des sources chaudes dont les eaux guérissent, dit-il, et il en est de même dans la région de Takht-i-Suleman. Mais je n'ai jamais entendu parler des dents en or. C'est possible, mais je n'y crois pas.

Je repris : « Je l'ai entendu dire par la fille de l'Arbab, peut-être a-t-elle exagéré ? »

— Il faut se méfier de tout croire, dit Aziz. Pourtant l'histoire que l'on raconte dans la vallée sur Shah Nevisar est vraie, ajouta-t-il après un temps. Vous pouvez en vérifier vous-même l'exactitude, car les bornes sont toutes restées et le château-fort au-dessus de Garmrud porte encore le nom de château de Nevisar Shah. C'était un infidèle, et notre seigneur Ali l'assiégea dans son château. Vous verrez quand nous y monterons demain que la pente est très abrupte et qu'une seule porte servait d'entrée et de sortie à l'enceinte. Notre seigneur Ali plaça une sentinelle devant cette porte et lui enjoignit de ne laisser sortir personne, car il fallait s'emparer de Shah Nevisar. Mais la mère du Shah était une sorcière, elle les changea lui et son fils, l'un en un bélier, l'autre en un chien noir. Ils passèrent la porte sans éveiller la suspicion de la sentinelle et s'enfuirent. Plus bas, de l'autre côté de la rivière, se dresse un gros rocher fendu en deux. On l'appelle Kafir Kuh. C'est là que notre seigneur Ali les rattrappa et les abattit de son épée.

Cependant nous avons quitté la rive ; à un coude du sentier, nous découvrîmes une cuvette de verdure.

Entre les rizières, des villages s'abritaient à l'ombre

des plus beaux noyers que j'ai jamais vus. Tout ici est fertile, on y voit des roses, de la vigne, de grandes haies d'aubépine, et le blé commence là où s'arrête les rizières. Partout des eaux courantes dans des petits canaux qui arrosent les basses cultures. Dans les ombrages, c'est un concert de chants d'oiseaux.

Mais la malaria règne dans la contrée et la population est misérable comparée à celle de Qasir Khan ou Garmrud, régions trop élevées pour la culture du riz et par conséquent à l'abri des moustiques. Personne ne semblait connaître la quinine. D'ailleurs en dehors du sucre, du thé, de la paraffine et du riz (dont la production régionale n'est pas égale aux besoins) qui viennent de la Caspienne, la vallée d'Alamut se suffit à elle-même.

Un sentier dangereux dégringolait vers la prochaine oasis par la pente schisteuse qui domine la rivière. Dans le village principal de Zavarak une boutique tient marché de bric-à-brac européen, et son étalage arrive graduellement à concurrencer les articles indigènes.

La vallée se resserrait, une muraille rocheuse de mille pieds ou davantage, courait sur notre gauche. Aziz nous indiqua de la main le fort de Nevisar perché sur un des sommets, mais invisible à l'œil nu. A droite, les neiges de l'Elburz surplombent d'étroites ravines boisées. Nous passions sous un dôme presque trop feuillu de mûriers et de noyers. Les voyageurs du temps jadis, parvenus dans cette contrée après la traversée des montagnes désolées en parlaient, avec raison, comme d'un jardin.

A une demi-heure de Zavarak environ nous venions d'étendre, sous les arbres d'un pré, la couverture de feutre de la mule avec mon couvre-pied de coton en guise d'oreiller, quand une femme vint me prier de venir voir son enfant. Elle m'attira jusqu'à Zavarak en plein soleil, me promettant toujours que sa maison se trouvait au prochain détour de la piste. Après avoir examiné le petit, sans rien pouvoir faire pour lui comme à l'ordinaire, je fus appelé chez une douzaine d'autres malades. Je leur laissai toute la quinine et l'huile de

ricin dont je pus me passer, refusai leurs pauvres tentatives de rétribution et m'en retournai, épuisée par l'effort et la chaleur, accompagnée par des bénédictions que je sentais n'avoir pas méritées. Revenue à l'étape, j'eus encore le temps de décourager Aziz de se mettre en route aussitôt pour rentrer chez lui.

Les habitants de la maison voisine, ainsi que deux ou trois voyageurs, vinrent partager notre déjeuner. Selon l'usage, tout nouvel arrivant a droit à sa part de la nourriture des autres. C'est une raison pour n'emporter que le strict nécessaire, car s'il faut distribuer les biscuits à la moitié du pays, les boîtes risquent d'être vidées en quelques jours.

Tandis que nous faisons cercle ainsi, un étranger s'avança vers nous. C'était un Bakhtiari, coiffé de la casquette pointue moderne, la seule que j'eusse aperçu dans la vallée, à part celles d'Aziz et de l'Arbab. Le fait ne disposait pas en faveur de l'individu, et il n'améliora pas sa cause en se mettant à parler de l'Europe et de la politique européenne, et en me demandant si les Anglais tenaient toujours Berlin pour leur capitale, comme ils l'on fait, disait-il, depuis la guerre. Je répondis : « Nous y avons renoncé depuis quelque temps » souhaitant à part moi le départ de l'intrus qui troublait notre paix moins intellectuelle. « Puis-je avoir un crayon en souvenir de vous? », me demanda-t-il.

Je lui donnai le crayon et il partit. Nous avions tous été polis envers lui, mais deux jours plus tard je me rendis compte de l'impression générale. Aziz m'énuméra ceux que sa religion lui ordonne de maudire. Il ajouta après les noms d'Abu Bekr d'Omar, de Yezid « et l'homme auquel vous avez donné le crayon, je le maudis aussi. Il était étranger dans la vallée, dit Aziz, il n'avait pas le droit de vous poser aucune question ».

Au coucher du soleil nous étions à Garmrud. Un immense cirque de rocher qui en ferme l'accès en arrière flambait comme une torche aux derniers rayons du soir. La rivière Alamut s'y est frayée un étroit passage. A ses

pieds, les maisons à toit plat, se coloraient aussi de rose. Il serait impossible d'imaginer issue plus stupéfiante au repaire des Assassins. C'est ici la deuxième montagne dont les voyageurs parlèrent à Marco Polo, et au-dessus, afin que personne, sans sa permission, ne trouve l'entrée de la délicieuse vallée, se dresse le château-fort de Nevisar Shah, que n'a jamais visité aucun Européen, suivant les dires de mes compagnons.

Quiconque désirerait des données scientifiques sur ce sujet, doit s'en référer aux ouvrages classiques sur les Assassins. Von Hammer, Porgstall, Guyard, etc. Il y a en outre l'article de M. L. Loekhart au tome XIV du *Bulletin of the School of Oriental Studies*, les notes de M. Ivanow et le récit de mon propre itinéraire dans le *Royal Geographical Society*, journal de janvier 1931. Je n'ai d'ailleurs écrit que pour le plaisir, celui des autres je l'espère, mais surtout le mien. Il est toujours fort agréable de revivre les jours errants. L'histoire, la géographie, la discussion et les statistiques n'apparaissent pas dans cet article. Je fais mention des choses que j'aime à me rappeler, au fur et à mesure qu'elles me passent par la tête.

Mon séjour à Garnrud fut un de mes meilleurs souvenirs car tout le village me reçut en amie, et s'ingénia à me faire plaisir. J'étais, non seulement la première Européenne qui vint visiter ces bonnes gens depuis des années mais il se trouva que j'étais la propriété particulière d'Aziz, par conséquent de son village.

Sa demeure se trouvait à l'extrémité de l'agglomération. Elle regardait le torrent de l'Alamut et s'appuyait à la paroi rocheuse, c'était une petite habitation prospère et nette. Les laitues et les haricots foisonnaient dans le jardin clos de murs. A deux belles pièces, s'ajoutaient plusieurs constructions sombres pour les bêtes et les provisions. Des tapis tissés par la jeune épouse, de la literie, le berceau du bébé et divers trésors accumulés dans les niches du mur blanchi à la chaux, garnissaient la chambre intérieure. C'est là qu'Ismaïl installa mon lit pendant que les femmes accroupies sur le toit (à Garnrud,

toute porte d'entrée ouvre sur le toit d'un voisin), triaient le riz pour le pilau, tout en échangeant les nouvelles. Aziz, lui, montrait à ses amis, qui bientôt arrivèrent par petits groupes, ce qu'il avait apporté de Qazvin dans sa sacoche pour alimenter sa boutique située de l'autre côté de la rivière. L'objet le plus remarquable était un portrait du Shah et une gravure représentant une dame de l'époque victorieuse en robe à tournure. La jeune femme d'Aziz fort intéressée se penchait pour mieux voir, dans son pantalon noir, sa jupe plissée et sa veste multicolore, son fichu rouge enroulé, noué sur le sommet même de sa tête.

Elle était fort en colère contre Aziz à cause de sa longue absence, qui l'avait obligée elle à passer tout son temps à la boutique. Ce n'était pas convenable, disait-elle, et ç'aurait dû être l'affaire du mari. Qu'avait-il donc fait si longtemps à Qazvin? La place d'une femme n'était pas dans une boutique! Non qu'elle se souciât fort qu'Aziz fût ou ne fût pas là. Elle savait bien que lorsqu'un ami lui disait de rester il restait, oubliant sa femme. Il ne savait jamais dire non à personne. Quel triste sort quand même, que d'être une femme mariée! Lui permettrai-je peut-être de passer la nuit dans ma chambre? Cette harangue débutée par brèves attaques lorsqu'il était possible d'abandonner pour un instant le pilau dans la pièce voisine et adressée en général à toute l'assemblée assise par terre nous amusa beaucoup. Le coup final me fut décoché à moi, accompagné d'une œillade malicieuse et pleine de séduction, Aziz conservait un sourire imper- turbable.

La soirée se passa à discuter géographie. Lorsque les hôtes se furent retirés, Ismaïl qui s'était bien adapté à la routine journalière, donna ses instructions pour mon eau chaude. On coucha les enfants par terre sous une couverture, et le reste de la famille émigra dans la pièce extérieure.

Aziz, pas plus qu'Ismaïl, n'avaient jamais été au château de Nevisar Shah. En réalité seuls y montent les bergers et les chasseurs d'ibex qui ne sont pas nombreux.

Je ne vis à Alamut en fait d'armes, qu'un interminable

fusil à piston qui apparut le lendemain matin sur le dos d'un homme de haute taille, au visage allongé habillé de cotonnade bleue. Ce personnage devait nous servir de guide. C'était le teinturier du village et ses mains colorées en bleu le prouvaient, mais il était aussi chasseur, et escaladait les rochers du sentier avec l'aisance et la souplesse du montagnard, alors qu'Aziz et Ismaïl suaient et soufflaient derrière lui et que les mules semblaient campées sur leurs jambes de derrière. Le sentier montait en lacets vers un col herbeux où sont enterrés les anciens habitants du fort. Leurs tombes sont ouvertes, pillées dès longtemps.

Nous y laissâmes Ismaïl, les mules, le samovar et les récipients d'eau, pour grimper nous mêmes sur les schistes, l'herbe, les dalles de granit en nous aidant des pieds et des mains à certains tournants de la roche. Parfois nous pouvions jeter un coup d'œil par dessus la falaise de Garmrud sur des contrées encore plus sauvages et plus désolées vers l'est. Au delà d'éperons et de contreforts nous apercevions la vallée ensoleillée et dans le lointain la montagne de Shirkuh de Marco Polo. Un éclair bleu entre les pierres me frappa tandis que, je grimpais, il venait d'un débris de poterie, pareil à ceux que j'avais ramassés deux jours plus tôt sur le rocher d'Alamut.

De la poterie du XIII^e siècle en ce lieu désert à 3.000 pieds au-dessus de l'endroit habité le plus proche ! J'y trouvais la preuve que je cherchais. Sans nul doute, c'est ici que devait se trouver le château-fort de Marco Polo tel qu'il l'a décrit à l'entrée de la vallée.

Nos actives recherches parmi les pierres nous mirent en possession de beaucoup d'autres éclats de poteries, correspondants à la facture primitive de celle de Qasir Khan. Tout en poursuivant cette chasse fructueuse, nous bénissions l'esprit destructeur des servantes des Assassins !

Rien ne subsiste du château, à l'exception d'un pan de mur ici ou là. Tout en haut de l'un deux s'ouvre une meurtrière. Des restes de maçonnerie jonchent cette crête bien située sur laquelle a dû s'élever non seulement

le fort, mais un hameau. De chaque côté, la paroi naturelle descend abrupte vers les profondeurs. Du sommet le plus élevé, situé à plus de 10.000 pieds, (les indications de mon baromètre anéroïde n'allaient pas au delà), j'apercevais le large demi-cercle des montagnes orientales, couvertes de neige, mais qui ne portent aucun nom sur ma carte.

Les gens qui ne savent rien sur la question, vous diront que le fait de posséder un paysage pour nous tout seul n'ajoute rien à notre plaisir. Mais ils ont tort. — Le plaisir existe. Irraisonné, exclusif et réel, il a quelque rapport avec l'amour. C'est un secret partage, une communion qu'un intrus profane. On se livre à une sorte de prostitution spirituelle aux yeux du véritable amant de la montagne en parcourant des lieux majestueux et solitaires, dans un but médiocre, et pour en faire le sujet d'annonces à bon marché et d'articles de journaux tapageurs.

Le ravissement de la solitude doit rester désintéressé. Il arrive que sans y penser des voyageurs le rencontrent sur leur route. Leurs affaires les avaient entraînés en des régions lointaines, tout à coup l'enchantement est venu à eux. Dorénavant il laissera dans leur vie un secret parfum d'exil.

Je ne pensais pas à cela cependant, je ne pensais à rien ni à personne. La splendeur du monde se suffit à elle-même. Assise au soleil, je laissais mes yeux se reposer sur le paysage de montagnes. Que les montagnards de tout pays les aiment ! Aziz et le guide étendus dans une heureuse béatitude au milieu des genévriers inclinés par le vent désignaient les hauteurs du doigt. Voilà des pâturages, disait Aziz ou bien « Il y a de l'eau de ce côté ». On trouve par là des ibex en hiver. Voyez le col de Talaghan.

Les larges cols, les arêtes escarpées, les gorges sombres prenaient déjà pour nous un aspect familier et amical.

Dans l'après-midi, nous revînmes à Garmrud, et les villageois qui ne montent pas souvent à Nevisar Shah, nous reçurent comme des héros.

Vers le soir, j'allai me promener au bord de la rivière, et, me retournant, je regardai la falaise et les maisons suspendues à ses flancs. Comment les Mongols avaient-ils pénétré dans cette vallée, située au nord et en marge de la route habituelle de Bokhara et de Khorassan, la grande route qui vit la fuite et la mort de Darius, et la marche des soldats d'Alexandre? La région située entre la mer et la grande route, a dû être presque impraticable à toute armée, jusqu'au xvi^e siècle. Ce fut alors que le Shah Abbas construisit la chaussée qui longe le rivage de la Caspienne. Seul un chef populaire de la contrée a pu parcourir ces lieux, dans l'espoir de traverser inaperçu le nord de la Perse pour surgir comme un éclair derrière l'écran de l'Elburz et tomber sur l'ennemi comme fit Bahram Gur avec ses Huns blancs.

La vallée entourée de ses hautes murailles aurait dû être imprenable, et, en effet, elle l'était du côté nord vers le col. C'est là que le restant des fuyitifs persans trouva un abri contre les hordes barbares. Les armées de Hulagu venant de l'est ont sans doute passé le col de Tundurkhan et se sont frayées un chemin dans la faille ou par dessus l'épaule de Salambar. Ce n'était pas la première tentative faite par les Mongols contre Alamut, et il y en avait certainement parmi eux qui connaissaient les voies d'accès.

Pendant que je m'allais livrer à mes méditations, un vieillard qui fauchait du foin dans son pré sur la rive, vint me saluer. Sa faucille en main il s'approcha pour parler de la moisson et du paysage. Puis tout à coup, un fâcheux vint troubler la paix du soir. Surgi du sol on ne sait comment, ce n'était autre que l'homme au crayon, plus bassinant que jamais avec son air de tout savoir, il se mit à m'entretenir du château sur la montagne. « Il est inaccessible, disait-il en faisant un vague geste de la main ». Un fugitif sourire passa dans les yeux du vieux entourés d'un réseau serré de rides. Le sourire n'alla pas jusqu'aux lèvres. On eut dit la lointaine lueur vacillante d'un faible éclair d'été à peine entrevue, mais que d'amitié dans cette lueur.

« Elle a été au château ce matin », dit-il gravement. L'étranger indiscret était remis à sa place, il le sentit obscurément et prit congé nous laissant rentrer au village dans la pénombre vespérale.

Une fois de plus la veillée se passa autour de tasses de thé, à discuter des noms des divers cols. C'était ma dernière nuit dans la vallée d'Alâmut. Le lendemain nous devions sortir du pays des Assassins, franchissant le col au dessous des hautes murailles surplombantes, pour atteindre les forêts légendaires de Mazanderan et descendre au bord de la Caspienne.

Institut kurde de Paris

CHAPITRE IV

LE CHATEAU-FORT DES ASSASSINS A LAMIASAR

A l'époque où le Tataré Hulagu dévasta le Moyen Orient vers l'an 1256, il prit et détruisit entre autres, une cinquantaine et plus, des forteresses des Assassins. De toutes les places fortes dont il est fait mention dans le nord de la Perse, depuis les frontières du Khorassan jusqu'à celles de l'Irak arabe, deux seulement ont offert une longue résistance d'après les chroniques, ce sont Girdkuh et Lamiasar dont l'emplacement était demeuré inconnu jusqu'à présent. Elles tinrent bon pendant six mois bien longtemps après que le dernier seigneur d'Alamut fût fait prisonnier et assassiné dans les montagnes par ses ennemis, et longtemps après que la vallée d'Alamut eut été forcée de se rendre sur l'ordre de son propre maître, malgré la volonté des assiégés.

Lamiasar et Girdkuh ne cédèrent pas vite. L'histoire raconte qu'en ce qui concerne Girdkuh, la forteresse eut été capable de résister plus longtemps encore, si la pénurie non de nourriture et d'eau, mais de vêtements ne l'eût obligée à capituler.

Les Mongols n'étaient pas une simple horde dénuée de tout armement. Ils menaient leurs sièges d'une façon scientifique, se faisant accompagner par des ingénieurs chinois et se servant de toutes sortes d'engins. Ils employaient des troupes auxiliaires familiarisées avec les lieux qui leur étaient inconnus d'eux-mêmes. Les places fortes capables de leur résister aussi longtemps, devaient être particulièrement formidables.

Nous avons peu de renseignements sur elles, sauf que Yaqut et Mustawfi disent tous deux, que Girdkuh est visible de Damghan, et s'en trouve à une journée de voyage. De Lamiasar on sait qu'avant le siège final qui occasionna sa chute, elle avait été prise par les Assassins en l'an 1083 par Kiya Buzurg Umid, le vizir et successeur du Vieux de la Montagne. Kiya Buzurg Umid était de Rudbar, la région montagneuse du Nord qui comprend la vallée du Shah Rud, depuis sa jonction avec le Qizil Uzum à Manjil jusqu'à l'entrée des vallées d'Alamut et de Talaghan à l'est. Pendant mon séjour à Qazvin un vieil ami persan, sachant l'intérêt que je porte aux châteaux-forts me parla des vieilles ruines de Lamiasar, situées dans le district de Rudbar.

Ses explications m'intéressaient vivement et bien que je n'eusse pour me diriger à travers une région d'environ 10.000 habitants que ce seul nom de Lamiasar, malgré la malaria qui sévit pendant l'été, je me décidai à traverser la barrière rocheuse de Qazvin et à explorer le terrain.

Je partis vers le nord en direction de Rashtegan où je déjeunai à la chaleur matinale sous des arbres à feuillage plat et des saules, au bord d'un cours d'eau rétréci par l'été.

On était au début d'août. En fait de fleurs il ne restait que de la menthe, des épilobes, des asters et un petit gazon rose au bord du torrent. Le blé sur les nombreuses aires en terrasse, à l'une des extrémités du village, dressaient ses amoncellements jaunes aux contours nets, contre l'arrière plan des montagnes du nord.

Au premier plan, des vieillards et de jeunes garçons faisaient lentement mouvoir en cercle des bœufs trainant un rouleau massif à pointes de bois, pour écraser le grain. Ailleurs des hommes étaient occupés au vannage. La paille qu'ils secouaient au bout de leurs fourches, empoussiérait l'air.

Notre société se composait d'Ismail, de moi-même et de deux mules. Mon homme lige Aziz avait été retenu

au village, dans la vallée de l'Alamut, par la maladie de son petit garçon. Lorsqu'enfin ma lettre le rejoignit, après que j'eusse passé une semaine d'impatience à Qazvin, il se hâta d'envoyer chercher ses mules, qui jouissaient de leurs vacances annuelles au pâturage, quelque part à une journée de voyage dans la montagne. Ismaïl fut chargé de me les amener. Ismaïl avait l'air d'un galérien. Il avait une de ces têtes aplaties par derrière, et ses membres semblaient ne tenir ensemble que par accident. Ses vêtements aussi étaient dans un état de complet délabrement. Les manches de sa tunique commençaient à la moitié du bras et finissaient bien avant le poignet. Ses pantalons lâches en cotonnade bleue, étaient retenus par ou ne savait quelle méthode inadéquate; et il lui fallait sans cesse les remonter. Autour de lui pendaient six différents chiffons et sacoches dans lesquelles il conservait séparément, son amulette, son argent, son couteau, son carrelet et d'autres objets. Il portait un bonnet pointu tout bosselé, et mes jumelles qu'il s'était attaché en bandoulière d'un air conquérant, contribuaient à lui donner un petit cachet incongru de touriste en voyage. Sa pitance du jour consistant en un fromage emballé dans un bout de peau de chèvre et suspendu à son cou, rendait son voisinage assez pénible.

— Que Dieu vous tienne en sa garde, me dit le portier du Grand-Hôtel à mon départ de Qazvin, et lorsque je partis pour la montagne en la seule compagnie d'Ismaïl, je compris à quel point ce pieux souhait était nécessaire.

A Rashtegan, nous eûmes quelques difficultés au sujet d'un carré d'herbe où je m'étais assise sous des arbres, le seul pré du village, trop précieux pour que l'on permit à des mules de le tondre. Ismaïl dû les parquer un peu plus loin, après quoi une femme querelleuse qui avait discuté âprement le coup, devint soudain toute amabilité, et s'accroupissant auprès du samovar, se mit en mesure de me nourrir de thé et d'œufs. Elle avait un visage plein de vie et des yeux où dansait une flamme de gaieté, chose attribuable sans doute à la non existence du mari.

J'inscrivis dans mon journal : « Le joyeux entrain des dames persanes paraît souvent dû à ce fait. » La femme était accompagnée d'une jeune fille de treize ans environ, fiancée depuis un an et qui me raconta qu'elle passait l'été en cet endroit dans une petite hutte de branchages pour profiter du grand air à l'écart du village. Un trait charmant de la Perse, c'est cette aptitude de tous à comprendre le plaisir d'un pique-nique et à jouir au maximum des ombrages, des ruisseaux, des pentes herbeuses qu'ils possèdent.

Notre repas se prolongea jusqu'à ce que la plus forte chaleur fut quelque peu tombée. Puis la montée commença au travers des champs moissonnés. Le blé entassé en meules rondes, avec les épis tournés vers le centre, était recouvert de feuillage, par crainte des oiseaux.

Les paysans qui s'apprêtaient à transporter les gerbes sur les aires de battage s'arrêtaient volontiers de travailler pour nous saluer au passage. A notre droite courait la rivière dans son lit profond, caché par un rideau d'arbres. Nous le suivîmes jusqu'au niveau de Razigird où se trouvait le gué. Puis il fallut grimper dans un paysage morne et nu, où la blancheur des roches calcaires affleurerait par endroit entre des couches stratifiées de roches vert clair. A présent nous avions le cours d'eau à gauche. Baptisée dans la plaine du nom de Pile Rudkhaneh ou grande rivière, elle change de nom et s'appelle Pas Duzd, ou piste des voleurs, dans l'abrupte vallée d'où elle sort. On y rencontre encore des bouquets de saules et de platanes mais pas de cultures.

Une rangée de collines parallèles séparées par des prairies se dressent entre la chaîne principale et la plaine de Qazvin. Nos regards y plongeaient et distinguaient jusqu'aux jardins de Qazvin; mais la distance rendait les minarets presque invisibles. A gauche, le sentier du col de Sîmiar restait caché derrière les hauteurs aux tracés informés que nous escaladions. Plus nous montions; plus nous trouvions de fleurs, des œillets, des charbons d'espèces diverses, du thym, de la bourrache, un

petit myosotis à longue tige et bien d'autres, dont j'ignore le nom. Et nous rencontrions des compagnons le long de la route. C'étaient des gens de la vallée du Shah Rud portant des chargements de melons aux marchés de Qazvin. Le passage sert uniquement au trafic local, et les robustes mulets des pistes situées plus à l'est sont remplacés par des ânes qui font le trajet en un jour. Ma carte n'indique que l'altitude du col mais non pas son nom de Laleh Chak.

Après trois heures de grimpe depuis Rashtegan, nous fûmes déçus de n'avoir aucune vue du sommet en avant de nous. Il n'y avait d'aperçu que sur la plaine, que nous avions pu voir suffisamment tout au long de l'ascension. Mais à vingt minutes de marche, le long de la crête herbeuse, dont quelques saillies de rochers coupaient de ci de là les contours arrondis, le Shah Rud et la vallée à ses pieds nous apparurent brusquement. Ses pointes en dents de scie formèrent une longue ligne dirigée à l'est vers Alamut, et le massif élevé du Takht-i-Suleman au delà. On dirait les murs dentelés d'une forteresse qui montent jusqu'au donjon. La neige avait disparu mais une bise aigre enfilait le long corridor du col. Du côté opposé s'ouvre comme une carte de géographie la vallée droite de Javanak, que ferme une montagne bleue aux pentes douces. Au-dessous de nous, un quadrilatère de champs de blé.

Les brumes du soir voilaient déjà les taches vertes des villages et les ravins creusés par des rivières invisibles. Ce qu'il y avait de plus remarquable, c'était, dans la nuit tombante, le silence de cette étendue immense et grise sans une voix.

Je fis descendre Ismaïl vers quelques baraques de bois situées sur le versant à nos pieds, tandis que je restai en arrière à relever quelques orientations. J'y mis plus de temps que je ne pensais, et lorsqu'enfin j'entrepris la descente dans la pénombre du soir, je me sentis étrangement abandonnée sur cette vaste crête solitaire. J'arrivai bientôt au premier champ de blé ; situé très haut,

il n'était pas encore moissonné. Nulle trace d'Ismaïl et de ses mules. La solitude qui m'oppressait me parut plus insupportable encore lorsque je vis courir à ma rencontre, pour me barrer la route, trois hommes armés de faucilles. Une faucille n'a rien d'engageant entre les mains de quelqu'un dont les intentions sont douteuses, les trois inconnus s'arrêtèrent pour attendre en silence que je fusse descendue jusqu'à eux. Mais jadis un guide Druse m'avait donné ce conseil :

1^o Il faut avoir soin de rester derrière les gens dont on n'est pas sûr;

2^o Il faut crier un salut amical d'aussi loin que possible.

Je dis : « La paix soit avec vous » et « suis-je encore loin de l'hôtel » ou quelque chose du même genre.

Les deux hommes répondirent en chœur : « La paix soit avec vous » et s'avancèrent de l'air le plus cordial du monde. A l'hôtel, me dirent-ils, on ne servait de thé que de jour aux aniers, et le soir on allait coucher dans un village situé bien plus bas. Mais eux-mêmes se chargeaient de m'emmener dans leur propre hameau.

— Où se trouve-t-il ce hameau? fis-je.

— Tout juste là, et ils indiquèrent par un en direction perpendiculaire vers les profondeurs, sur un éperon de la montagne, un petit tas de maisons et d'arbres entourés d'un cercle d'aires de battages et dominant deux précipices, c'était Mirg.

Je repris : « Fort bien, mais il faut que vous appelez Ismaïl ».

Je revoyais d'ailleurs Ismaïl, petit point noir, bien loin sur le flanc de la colline voisine. Le plus grand des trois hommes, se faisant des mains un cornet cria dans la nuit :

— Ya Ismaïl, ya Ismaïl, heh!

Et faiblement nous parvint une réponse lointaine.

— Prends le sentier de gauche, la gauche, heh!

Nous attendîmes derechef l'acquiescement si faible.

— Au delà du torrent, du torrent, heh !

Encore la réponse lointaine.

— Vers le village, le village, heh !

Ismail fit rebrousser chemin à ses mules. Les nouveaux amis étaient des Kurdes.

Un siècle plus tôt environ le Shah régnant avaient établi leurs ascendants dans la région et la tribu avait vécu à Mirg depuis, conservant sa propre langue. Mes compagnons cependant paraissaient bien savoir le persan. Des Anglais qui avaient relevé la carte du pays quelques années auparavant avaient séjourné dans leur village.

— Et vous, pourquoi venez-vous ? demandèrent-ils après avoir répondu à mes questions.

— Je cherche une ruine du nom de Lamiasar.

— Lamiasar, fit un vieux paysan qui venait de nous rejoindre perché sur un âne et portant un peu d'herbe sous le bras. Voilà Lamiasar, et de la faucille qu'il tenait de sa main libre, il indiqua bien loin au delà du Shah Rud un repli de la montagne. Vous pouvez y arriver d'ici en un jour.

La fortune est élémentaire à celui qui se confie en elle.

Rustum Khan, le propriétaire de Mirg, était un Kurde au visage allongé, aux manières plaisantes. Il était assis dans une pièce blanchie à la chaux, meublée de tapis, de couvertures, et de quelques bahuts ornés de fer blanc peint, de dorures et de clous qui formaient des dessins. Dans les niches des murs quatre lampes à globes en verres, dont deux verts et deux roses. On avait suspendu de petits plateaux de cuivre destinés aux verres de thé deux par deux sur les murs entre les niches. Le samovar de cuivre occupait le centre de la chambre. Tout cela appartenait à la jeune épouse blonde, fraîche et massive comme une Allemande. Elle parlait le dialecte tout à fait incompréhensible de Muhammadabad, la vallée inférieure.

Quel aimable village ! Il ne se composait que d'une vingtaine d'habitations. Ceux qui avaient envie de fréquenter l'école, étaient obligés de faire plusieurs heures de marche en aval de la rivière. Le village cependant

possédait une maison de bain. On me raconta que les hivers étaient si froids que les loups eux-mêmes ne se risquaient guère à sortir. Rustum Khan est assis sous son kursî, brûlant le charbon de la jungle caspienne qui met quatre jours pour lui arriver.

Rustum Khan est un homme cultivé, il a passé une année à Téhéran et il a été l'ami de l'Emir Sipahsalar à Tunakabun, grand homme de la région, dont les démêlés financiers avec le gouvernement causèrent le suicide à l'âge de quatre-vingts ans. Rustum en parlait avec affection. Il parlait aussi amicalement des Anglais qui avaient été ses hôtes, et me raconta que l'un d'eux avait amené une femme persane. Mais pendant son séjour à Mirg, il avait reçu un chèque de son père avec une lettre exigeant son prompt retour sans la dame. Il semblait qu'il eut laissé celle-ci à Qazvin, procédé jugé amusant mais incompréhensible par les Kurdes.

Ceux-ci croyaient que la langue arabe est celle des Anglais, ils furent très surpris d'apprendre par moi que nous possédons un langage qui nous est propre.

Vers onze heures il me fut possible d'aller me coucher — sur le toit. — Tout le village s'installa pour la nuit sur les toits alentours, de sorte que nous nous trouvâmes en quelque sorte réunis dans un unique dortoir sous les étoiles. Dominant les crêtes de Rudbar, Cassiopée et la Voie lactée semblaient suspendue au-dessus de moi. Mon sommeil fut troublé par des souffles et des grognements tout proches, et à demi réveillée, je pensais avec indignation que ces bruits insolites étaient dûs à des cochons. Mes hôtes avaient jugé sans doute, qu'en tant que chrétienne je ne m'offusquerais pas de dormir dans un pareil voisinage. Je me redressai pour repérer un grognement plus fort paraissant s'élever de dessous ma tête, et je découvris que ce grognement venait de la forme endormie de mon hôte ou de mon hôtesse, qui avaient entendu leur matelas tout près de mon lit. A la lumière du jour les cochons se réduisirent à un troupeau de moutons parqués entre les maisons.

Le lendemain matin, toutes choses disparaissaient sous un brouillard écossais qui se condensait en gouttelettes tremblantes sur les toiles d'araignées, les ronces et les meules de blé dans les champs.

Souvent le brouillard, tel un plafond, recouvre ainsi la vallée du Shah Rud pendant des journées entières. On peut le voir, venant de la Caspienne, qui passe en vagues successives par dessus les crêtes septentrionales. Sous ces voiles humides la terre sentait délicieusement bon, à notre départ de Mirg. Rustum Khan nous servait de guide le long d'une pente inclinée sur le versant comme un navire en marche dont la voilure penche — il était difficile de se tenir en équilibre par instant. — Notre hôte nous emmenait au château-fort de Qustimar qui se trouve sur ses terres. Dans une situation dominante, il dut être construit pour garder ou pour empêcher les communications avec la plaine de Qazvin par les cols. Il n'en reste rien, sauf les rudiments d'un mur extérieur mal fait de pierres noyées dans du mortier, et qui forme un enclos d'environ 800 pieds sur 50. Après la visite de ces lieux nous quittâmes Rustum Khan pour descendre vers les meules et les aires de Qustin, et de là nous atteignîmes au bout de quatre heures les rizières de la basse région du Shah Rud à Shahdasht.

Le pont de Shahdasht, et celui de Shireh Kuh plus en amont sont à ce qu'il paraît, les seuls que les crues n'ont pas encore emportés; la rivière était trop forte pour être franchie si bas à gué, d'où l'importance des ponts. Cependant Rustum Khan nous avait fait le compte du nombre de mules et de muletiers noyés grâce à l'effondrement des ponts sur lesquels ils se trouvaient par hasard. La traversée d'un pont nous semblait donc comparable à l'usage d'une de ces chaises musicales, dont la musique risque de s'arrêter à tout moment. Lorsqu'Ismaïl se rendit compte de ce qui l'attendait il manifesta quelque inquiétude, car les poteaux branlants tremblaient sous mon seul poids; après moi, on fit passer l'une après l'autre, les mules qui résistaient; Ismaïl s'épongea le front,

remerciant divers Imams, quand l'épreuve eut pris fin. Nous nous trouvions à présent au pays des moustiques. Ils susurraient même de jour autour de nous, impossible de les éviter. On ne pouvait qu'absorber de la quinine en espérant que tout se passerait pour le mieux. Un jardin situé un peu au-dessus des rizières et des mares d'eau stagnante nous permit de prendre du repos en compagnie d'une tortue voyageuse, de quelques femmes du village, et d'un homme méfiant et curieux. Des arbres fruitiers et de hautes herbes emplissaient ce jardin de leurs ombres. A leur abri, nous contemplions les méandres de la rivière que le soleil faisait scintiller. Des deux côtés de la vallée, de hautes, mais lointaines montagnes plongeaient dans les immensités bleues de l'ouest.

La vallée est belle, riche et bien ouverte. C'est l'ancien royaume des Daylamites auquel le Rudbar servait de forteresse, et qui de là fonçaient sur les citadins de Qazvin. A présent le pays fournit du coton, du riz, de l'huile de ricin, du tabac, et beaucoup de fruits et de légumes. Il ne s'y trouve aucune route proprement dite. Lorsque nous reprîmes notre chevauchée dans l'après-midi je dus descendre de ma monture, pendant de longs moments, car le sentier à demi emporté par les eaux, qui escaladait les falaises rouges à pic sur la rivière, était presque trop étroit pour le sabot des mules. Ensuite, il nous fallut descendre au fond de la vallée, franchir les estuaires de quelques affluents venant des pentes nord, et longer des rizières ou étendues pierreuses inondées au printemps. Très loin en avant de nous, nous apercevions Shahrستان Bala, la capitale du district, bien que ce ne soit qu'un gros village dans des bosquets de noyers. Nous n'avions pas l'impression de nous en approcher comme les heures passaient et je commençais à ne plus être d'accord avec Ismaïl fatigué, et furieux d'être obligé de descendre dans cette contrée chaude et malsaine. Vers sept heures, au coucher du soleil nous arrivâmes à l'Imamzadeh de Muhammad, l'un des fils de Musa de Kadhimaïn. Situé sur une falaise de la rivière, il est

entouré de champs de blé et d'une demi douzaine d'habitations. Il fut décidé que nous y passerions la nuit acceptant l'hospitalité que nous pourrions y trouver.

Le petit Luauzadeh blanchi à la chaux, dominait un vaste paysage plat. Tout autour étaient rangés des sièges faits de pierres tombales sculptées, posées sur des supports de boue et vieilles d'un ou deux siècles. Tandis que j'étais assise relevant la position des lieux, un petit scorpion rampa de dessous l'un de ces sièges et s'avança avec une malveillante dignité.

Grâce à mes jumelles je pouvais examiner les ruines de Lamiasar, très visibles sur une éminence en tronc de cône vers le nord, et à une distance d'environ une heure et demie. Les gens du pays en connaissent le chemin, car le terrain en pente à l'intérieur des murs sert de pâturage à des troupeaux de moutons. Lamiasar et les villages à l'entour appartiennent, me dirent des paysans, à un Sardar qui habite Qazvin, mais vient surveiller son château en été. Le lendemain matin nous devions passer devant sa maison au-dessus de Shahrïstan, belle demeure de campagne, sur la route qui monte au château-fort. La cour est entourée d'une colonnade de bois, et on y accède par un chemin fort convenable et une avenue de peupliers.

Cependant nous étions installés parmi les paysans assis en cercle autour de leur feu, espérant chasser les moustiques, et distribuant de la quinine.

Un beau vieillard, vieil aryen, ayant le visage ovale et la barbe courte de la frise de Persépolis s'offrit à nous conduire le lendemain. Laissant nos bagages aux soins des paysans, et n'emportant que le déjeuner et un samovar pour le thé, nous nous mîmes en route à travers des collines couvertes de chaumes et des petites vallées desséchées.

Le château de Lambesar ou Lamiasar est à deux milles environ de Shahrïstan, au bord de la même rivière appelée Naina Rud. L'accès le plus facile en est par le versant ouest. On atteint le château par un épaulement qui le

relie au nord à son arrière plan de montagnes. Mais on nous induisit en erreur, et après nous être égarés dans les rizières du village de Shahrstan qui s'étendent sur une longue distance au nord de l'estuaire du Naina Rud, nous escaladâmes à grand peine une pente abrupte en direction du château. En fin de compte, nos mules quoique non chargées furent incapables de se maintenir sur ses corniches escarpées et nous dûmes les abandonner. Les créneaux s'estompaient au dessus de nous qui grimpiions vers la poterne occidentale de la forteresse le long des rochers à pic où s'accrochent des grenadiers. Les murs ne sont plus intacts au sommet de leur montagne rocheuse. Mais les ruines et la vallée obscure et sauvage, font toujours une vive impression.

Durer a gravé à l'eau forte des lieux semblables auxquels nulle végétation ne prête de douceur, et qui ne sont que précipices et hautes murailles. Les créneaux de Lamiasar se sont effrités, mais ils dominent toujours le paysage voisin de leurs lignes sévères qui suivent les contours de la montagne en tronc de cône, encerclant un terrain en pente de 1.500 pieds de long sur 600 de large, où l'on rencontre quelques restes de bâtiments disséminés.

Les constructions sont rares du côté ouest. Le précipice naturel a dû toujours servir de défense suffisante. Seule une série de petites tours sont postées à chaque saillie de la roche respectivement à une portée de flèche. Au sud et à l'est le rempart existe encore, fait de pierres brutes, arrachées à la montagne à différentes époques sans doute, car certaines parties sont construites en pierres plus petites que les autres. La muraille épouse les lignes de la montagne, on dirait une forteresse de Vauban édiflée bien avant son temps. Les forces assaillantes ont dû avancer à découvert presque partout.

L'approche n'est possible qu'au nord, à cause de l'épaulement qui relie le château à la montagne située en arrière. C'est là aussi que la canalisation d'eau arrivait du village supérieur de Viar, visible au travers d'un étroit défilé du Naina Rud. Ceci devait être le point délicat de la

défense, et pourtant je n'ai pas vu un tracé de fossé ni d'ouvrages extérieurs destinés à protéger la poterne du nord. D'ailleurs celle-ci, et tout ce qui l'approche, est très abîmée, mais il y a eu certainement une puissante défense de ce côté, car une fois la hauteur nord prise, toute l'enceinte du château qui dévale de là le long de la pente était à la merci de l'agresseur.

La porte sud à 500 pieds plus bas est bien mieux conservée. L'entrée extérieure fait face à l'ouest, puis après les ruines d'un corps de garde on pénètre dans l'enceinte du côté N.-O. Il y a une différence de niveau de près de 20 pieds entre la porte extérieure et la porte intérieure, leur porche actuel est fait de grosses pierres carrées. Dans l'enceinte elle-même on se trouve en présence de nombreux bâtiments en ruines, quelques-uns tout à fait modernes, et sans doute édifiés par des bergers à une époque plus récente.

Il ne semble pas que la forteresse ait jamais servi après sa prise par Hulagu. Des débris de poterie jonchent le sol par milliers, tous d'une facture ancienne, semblables à ceux que l'on trouve à Alamut. Mais on ne voit pas trace à Lamiasar des échantillons de poterie du xviii^e siècle qui témoignent de l'existence tardive du rocher d'Alamut. La construction principale paraît avoir été sur le sommet même de l'éminence juste en dessous de la porte du nord. Elle couvrait un espace d'environ 100 sur 85 pieds. On y trouve 12 pièces longues et étroites orientées vers l'orient, et une tour à l'angle sud-est. La partie sud du bâtiment est la mieux conservée, elle possède toujours ses portes à ogive qui, de chaque extrémité, ouvrent sur un passage donnant accès à des pièces voûtées de 6 mètres de long sur 1 de large. Les fenêtres en sont grossières, on y voit encore les enchâssements de carreaux. L'épaisseur des murs est de 3 pieds 10 pouces. Tout ce travail est exécuté sans art avec d'énormes pierres ou plutôt des blocs de rochers.

Le long des remparts extérieurs aucune construction n'est restée debout sauf deux tours de moindre impor-

tance, en partie démolies et faites en moellons bien plus petits que les défenses d'au-dessus. Deux niches rondes et d'étroites fenêtres pointues sont restées intactes. Les fenêtres qui n'ont pas de clef de voûte, une bande de mortier en tenant lieu, me paraissent plus récentes que les gros blocs des murs du sud. Le niveau général du sol ne paraît guère avoir changé car les trous d'écoulement des eaux, toujours visibles dans le rempart, sont encore en place par rapport au niveau actuel.

A côté des bâtiments plus récents, on trouve par endroit, des pièces voûtées à demi enfouies au milieu de l'enceinte. Sans nul doute, quelques coups de pioches nous rendraient le plan primitif de la forteresse. La partie la plus intéressante en est à présent l'aménagement des eaux que l'on peut retrouver sans peine. L'abée de Viar descendait jusqu'au château par l'épaulement du nord et aboutissait à des citernes rectangulaires de 6 mètres sur 2 et profondes de 2 mètres au nombre de 6, creusées dans la roche solide. J'en comptais trois tout contre le mur de la forteresse, au nord et à l'est. En cas de sièges, de nombreuses autres citernes du même genre, placées dans l'enceinte étaient destinées à la réserve d'eau, les unes à l'intérieur, tapissées de mortier possèdent une voûte maçonnée, les autres ont été simplement taillées dans le roc. On les trouve un peu partout. Sans doute chaque habitation avait-elle sa citerne comme dans la forteresse des Assassins à Sahyan, en Syrie. Dans la partie basse de l'enceinte, il y a dans une ceinture de rochers qui va de l'ouest à l'est, une rangée serrée de ces réservoirs dont le plus grand a plus de 40 pieds de long. Le rocher porte encore la trace d'étroits conduits destinés à l'écoulement de l'eau d'une citerne à l'autre, de sorte que l'abée qui pénétrait tout en haut dans l'enceinte par le mur septentrional, remplissait tous les réservoirs.

Ce n'était d'ailleurs pas là les seules possibilités d'approvisionnement d'eau. Dans le rempart est, à mi-chemin, environ de sa longueur et tout près de deux citernes extérieures creusées dans des dalles rocheuses contre la

muraille, un passage couvert descend à 900 pieds plus bas vers la rivière. Il en subsiste encore un tronçon de 3 pieds de large pourvu d'une voûte de maçonnerie grossière épaisse d'un pied environ. Ce tronçon aboutit au niveau de la rivière à une tour de dix pieds carrés. La terre emplit à présent passage et tour, mais sans nul doute on y avait établi un escalier primitif car la pente de la montagne est bien trop abrupte pour un simple sentier. Les gens de Shahrstan obéissant à une curieuse tradition, donnent à ce passage le nom de Gurg-u-Mish — le loup et le bélier — Ils me racontèrent que l'on faisait entrer dans le tunnel les béliers portant des outres d'eau attachées sous le ventre. Derrière eux, on amenait des loups. Terrifiés par la poursuite des loups, les béliers grimpaient à toute allure et amenaient l'eau au château. Il faudrait l'imagination d'un expert en folklore, pour trouver l'origine de cette légende extraordinaire.

Un homme de Shahrstan qui nous avait offert des figures en route, vint nous rejoindre pendant que nous étions installés autour du samovar, dans une des pièces voûtées à demi comblée. La chaude lumière du jour entrait par l'arche de la porte, qui ouvrait sur le défilé de Naina Rud. Au-delà, plus haut, des villages perchés sur deux îlots de verdure. Puis loin encore les chaînes rocheuses de Gavan Kuh, se dressaient entre nous et la Caspienne.

Bientôt un autre homme nous arriva on ne sait d'où. S'asseyant à nos côtés à la manière amicale des Orientaux, il se mit à nous donner avec volubilité une foule de renseignements que nous ne lui demandions pas. Nous apprimes ainsi que, à quelque distance des villages, s'élevait l'Imamzadeh de Nur Rashid fréquenté par les pèlerins. Ces sanctuaires isolés situés à l'heure actuelle loin de toute habitation témoignent de la présence ancienne de localités bien plus peuplées, ce sont d'utiles points de repère pour l'historien.

On sait en réalité fort peu de choses sur la région, et il reste à découvrir bien des lieux non identifiés dans ses

replis. Les Daylamites restaient aussi étrangers aux habitants plus sédentaires de la plaine, que les Highlanders en leur temps. Mustawfi qui a dû être assez renseigné à leur sujet, dit que l'hostilité entre eux et les tribus du bas-pays datait de l'époque des Sassanides, alors que Shapur était obligé d'user de corruption à leur égard pour les maintenir loin de sa ville de Qazvin qu'il était en train d'embellir.

Pendant le règne des Ommeyyades, Muhammad, le fils de Hayjaj, le fameux gouverneur, pénétra dans les montagnes pour les attaquer. De Daylam arrivèrent ensuite les princes Buwayid qui gouvernèrent l'Islam pendant le x^e siècle. Leur capitale prit le nom de Rudbar, et la résidence du gouverneur fut appelée Shahrستان. Il est raisonnable de croire que le nom de Shahrستان dans le district de Rudbar est un legs de ces temps lointains. Je laisse à des spécialistes comme le professeur Minorsky le soin de juger en la matière. Mais le Shahrستان moderne occupe certainement une position centrale dans cette vallée fertile, à deux jours de voyage de Qazvin. D'ailleurs village et château gardent un aspect de grande ancienneté.

Quand la propagande d'Ismaïl devint très puissante et que les Assassins s'établirent dans le pays, il semble que, recueillant l'héritage des Buwayides ils avaient repris la vieille querelle contre les Seldjoucides, en se servant sans nul doute du loyalisme tenace des montagnards. Tandis que tout l'Orient était dévasté par les Mongols, que les villes de Merv, de Balkh, de Tus, de Ray, de Nishapur noyées dans le sang restaient incapables de se relever — le désert s'étend à présent entre leurs cultures —, les hommes de Rudbar tenaient toujours les hauteurs escarpées d'où ils plongeaient sur les noyers de Shahrستان et le Shah Rud dans sa vallée basse domina leurs ennemis pendant des mois.

Laissant ces lieux, nous revînmes par les rizières et les petites collines à notre Imamzadeh où nous attendaient le chef de Shahrستان et son Mirza. Ils formaient

un couple fort amusant. L'un, homme du monde jovial d'âge moyen, avait un aspect un peu tapageur encore renforcé par deux boucles d'un roux éclatant qui pointaient droit au-dessus de chaque oreille, alors que sa chevelure massée au sommet de la tête gardait une teinte noire naturelle. Ajoutez à cela un costume européen à la dernière mode, une montre et une chaîne, notre homme faisait plus qu'il ne l'eut voulu l'effet d'un joyeux noccur. Le Mirza était un de ces Persans, au visage triste et ascétique aux yeux mélancoliques, aux manières paisibles, à la maigreur pathétique, qui passent leur vie en méditations vaines sur des sujets abstraits et manifestent un doux enthousiasme pour de belles et innocentes passions, telles que la calligraphie. Assis sur le misérable tapis de leur hutte, les paysans se tenant respectueusement à distance, les deux hommes me soumirent à un sérieux interrogatoire. Le maître posait les questions, mais le Mirza, l'homme de science, inclinait la tête à mes réponses, était évidemment chargé de prononcer le verdict final sur la plausibilité de mes prétextes historiques concernant mon voyage. Le résultat de l'entrevue fut en ma faveur et je promis de revenir voir le seigneur de Shahmistan.

Mais à présent c'était Ismaïl qui me créait des difficultés. Il avait pris mon guide à part et le suppliait en secret de ne plus me parler de forteresses, même s'il en connaissait d'autres dans la région du Shah Rud et de ses moustiques. Ismaïl trouverait bien des châteaux à me faire visiter plus haut dans la montagne.

Je lui en voulais naturellement de se mêler de mes affaires, mais cette nuit même, couchée sous ma moustiquaire en plein champs, je me sentis très peu bien. La Providence se mettait du côté d'Ismaïl, il était plus prudent de remonter vers Alamut et d'abandonner la vallée basse jusqu'à une saison plus propice.



CHAPITRE V

LE TRÔNE DE SALOMON LA TOMBE DE SITT ZEINABAR

On raconte que le roi Salomon ayant épousé la reine de Saba ne parvint par aucun moyen à se faire aimer d'elle. Il était vieux et elle était jeune. Ce fut en vain qu'il essaya de la séduire. A la fin il expédia en reconnaissance tous les oiseaux du ciel, les chargeant de découvrir pour lui le lieu le plus froid du monde. Le lendemain à l'aube, les oiseaux étaient tous de retour, sauf la huppe qui resta absente tout le jour. Comme le crépuscule tombait elle revint elle aussi, s'inclina devant le roi, et lui raconta la raison de son retard. Elle avait trouvé un sommet si glacial que lorsqu'elle avait voulu s'envoler, ses ailes avaient gelé au sol, et n'avaient repris leur élasticité qu'au soleil de midi. Alors elle était venue en toute hâte porter cette nouvelle au roi.

Salomon construisit son lit sur ce sommet et y amena Balkis la reine. Lorsque le froid de la nuit tomba elle fut incapable de le supporter et se glissa dans la tente de son époux. Au matin, Salomon boucha la pente rocheuse et une source chaude en jaillit pour permettre à la reine de se baigner. Cette source subsiste jusqu'à ce jour.

Voici l'histoire de la montagne que l'on appelle encore le trône de Salomon, Takht-i-Suleiman, et qui s'élève au sud-est de l'Elburz. C'est le plus haut sommet à l'ouest du Demavend et le troisième sommet par ordre de grandeur de la Perse. En descendant de Salambar vers la mer, en 1930, après avoir visité le Rocher des Assassins d'Alamut, je l'aperçus qui étincelait dans sa solitude

neigeuse, au bout d'une vallée non indiquée par ma carte, et je décidai de pénétrer encore une fois dans ces montagnes et de les examiner de plus près, si j'en trouvais l'occasion à un autre moment.

Au mois d'août 1931, je passai une semaine peu agréable, au milieu du bruit, de la poussière et des moustiques de l'hôtel de Qazvin, en attendant de voir arriver mon vieux muletier Aziz de derrière la ligne d'horizon azurée qui sépare la vallée des Assassins de la plaine. A la fin un message me parvint, porté par Ismaïl, le domestique d'Aziz, type le plus rustaud, le plus mal venu le plus incurablement stupide de tous les palefreniers que la Perse ait jamais produit. Ses haillons de cotonnade pendaient autour de lui avec l'air de lui appartenir si peu que l'on ne pouvait que se demander par quel système de relativité ils tenaient ensemble. Après avoir farfouillé parmi ses amulettes contenues dans un sac de cuir, il produisit un chiffon de papier m'informant qu'Aziz ne pouvant quitter son petit garçon malade, m'attendrait à Alamut, dont je savais le chemin par mon voyage de l'année précédente. Ismaïl était chargé de m'y conduire avec ses deux mules.

Je pensais remonter la vallée fortifiée des Assassins, en sortir par son débouché oriental et continuer à me diriger vers l'Est et le trône de Salomon. Après quoi, ou bien je descendrais au Nord dans la jungle, presque inexplorée, ou bien je continuerais à longer la ligne de partage des eaux pour examiner à loisir le cours supérieur des torrents de Shah Rud.

Mais le hasard retarda ces projets. Au grand hôtel de Qazvin, et tout en buvant des verres de « dug » ou lait caillé mêlé d'eau, après le dîner, les notables du cru me parlèrent de Lamiasar, une des plus importantes forteresses des Assassins et l'une des deux seules qui soutinrent de longs sièges avant la destruction finale par les armées mongoles de Hulagu Khan. La forteresse se trouvait quelque part dans les montagnes de Rudbar à l'ouest de ma route. Jamais encore les historiens n'en avaient

identifié l'emplacement. Malgré ces indications plus que vagues et bien que le climat du Shah Rud inférieur fut très insalubre à cette époque de l'année, je résolus de me mettre en quête de cette place forte perdue.

Dès le premier soir nous sortîmes des montagnes de Rudbar et aperçûmes Lamiasar aux dernières lueurs du couchant à peine visible sur une hauteur de l'autre côté de la vallée à deux jours de voyage environ, et nous atteignîmes en effet ce château, mais Ismaïl terrifié par la chaleur et la maladie essaya de persuader aux gens du pays, de cacher tout autre ruine, afin que je revinsse sur mes pas aussi vite que possible. Mais tout ceci est une autre histoire qui n'a rien à voir avec le trône de Salomon, et qui d'ailleurs a été racontée au chapitre précédent.

Pourtant le fait que je tombai malade dans la vallée influença la suite de mon expédition, de sorte que je commencerai mon récit par le début de ma maladie. J'espérais encore en arrêter les progrès en différant l'ascension de l'Alamut, et tombant dans le piège que me tendait la perfide diplomatie d'Ismaïl, je renonçai pour le moment aux ruines possibles de Rudbar et je repris la route de l'Est le long des rives du Shah Rud.

Ismaïl enchanté de son succès chevauchait derrière moi sur la mule à bagages, et composait, à mon intention, une sorte de rhapsodie sur les délices qui nous attendaient dans les montagnes. Le sentier étroit et rouge était rongé par le flot et la pluie du côté de la rive, puis il s'élargit dans des rizières boueuses où la chaleur et les moustiques régnaient en maîtres. La belle et fertile vallée avait l'air d'un monde à part, séparée par ses chaînes de montagne de la plaine de Qazvin. Des hauteurs bleues de plus en plus vaporeuses, en fermaient l'horizon bas à l'occident. A l'est, nous pénétrions dans les contrées salées du Rudbar, inhabitées et désertiques à l'égal de la lune.

Le Ma'dan Rud, rivière amère comme l'Achéron venant des marais salés, pénétrait en avant de nous dans les terres nues. Nous le traversâmes, la piste alors devint si étroite qu'Ismaïl se vit forcé de décharger les bagages

et de flatter les mules, les faisant passer l'une après l'autre tout en disant sur leurs origines les choses les plus affligeantes, ponctuées de coups de badine par derrière. Moi, pendant ce temps, j'étais assise la tête dans les mains à contempler la rivière débordée et me demandant ce qui pouvait bien se passer en moi pour me rendre aussi malade.

Un peu plus loin, se dressaient les sommets rouges de la gorge de l'Amamut, rochers nus empilés et arrondis par les intempéries. La plupart des ponts avaient été emportés, cependant il en restait un qui présentait un sérieux fléchissement au milieu, mais restait assez solide. Plus bas, sur l'autre rive du Shad Rud, il y avait un village nommé Kandichal.

Ici point de sel sur la terre et la nature apparaissait plus élémentaire, tandis que nous chevauchions le long d'une roche en surplomb bien haut au-dessus des eaux brunies par la fonte des neiges.

Je me sentis alors trop mal pour continuer ma route. Nous nous trouvions dans un petit creux solitaire où un tombeau tout blanc, un Imanzadeh dormait son sommeil paisible devant quelques champs de blé en pente. A côté coulait un ruisseau près d'arbres fruitiers hirsutes. Un pâtre à la barbe grise vêtu de bleu comme un paysan et portant le bonnet de fourrure noire, nous permit de nous arrêter et Ismaïl dressa mon lit en plein air sous un poirier et un « sanjid » couvert de vigne.

Je restai là pendant près d'une semaine, sans espoir de guérison, les yeux fixés, durant ces jours vides, sur les montagnes pelées du Rudbar de l'autre côté de la rivière. Les ombres des nuages, seules mouvantes dans ce pays immobile, y traçent leurs arabesques. La contemplation de cette contrée désolée semblait elle-même la préparation à la désolation plus grande de la mort, et peu à peu mon esprit perdait toute crainte et s'emplissait d'une paix austère.

Je vécus de blanc d'œuf et de lait caillé. On faisait bouillir de l'orge dans mon eau, afin que je reconnusse

l'eau bouillie au goût. Le petit cours d'eau qui descendait du village de la montagne n'était pas, sans doute, aussi pur qu'il en avait l'air.

Je dus faire un effort indicible pour organiser ma vie de malade, n'ayant de secours qu'en Ismaïl et les femmes de Kandichal, dont le dialecte me demeurait inintelligible. L'une d'elles du nom de Zarah s'occupait de moi moyennant quatre pences par jour. Vêtue de haillons qui pendaient sur elle en lambeaux, elle avait le plus beau, le plus triste visage qu'il m'eût jamais été donné de contempler. Elle s'asseyait sur l'herbe près de mon lit, les genoux remontés, silencieuse et ses yeux aux lourdes paupières fixés sur la vallée et les hauteurs lointaines où passaient les ombres, elle ressemblait à quelque saint dont la béatitude éternelle serait troublée par la voix lointaine de la tristesse de ce monde.

Je me demandais à quoi elle pouvait bien penser, mais j'étais trop faible pour poser des questions et je tombais d'un évanouissement dans l'autre me réveillant que pour voir des femmes accroupies par bandes autour de mon lit, leurs enfants dans leurs bras, attendant l'effet de la quinine.

Toute la vallée du Shah Rud désespérément pauvre et infestée de malaria, est dépourvue de médecins. Même le savon y était un luxe inconnu. Un jour, un homme de Kandichal y amena une femme de Qazvin qui resta un an dans la vallée avant de s'enfuir pour retrouver la civilisation, et laissa après elle le souvenir d'un morceau de savon, merveille de son trousseau.

Les femmes m'apportèrent des œufs et du lait caillé dans des bols de faïence bleue d'Hamadan, en guise de paiement pour mes soins médicaux. Assises autour de moi, elles me regardaient avec pitié, en observant les longs silences communs à l'Orient. Derrière nous se dressaient les montagnes qui nous séparaient de Qazvin, des routes carrossables et des courriers postaux. Il fallait dix heures de chevauchée, pour parvenir à une région moins perdue, aussi inaccessible que si nous eussions été dans un autre monde, ce qui, du reste était le cas.

Un peu à l'écart nos mules paissaient sous un autre bouquet d'arbres et Ismaïl, assis tout le long du jour fumait des pipes l'air mécontent, soucieux uniquement de s'en aller. Le vieux Seyid avait coutume de le retrouver, sa faucille en main, car on était au temps de la moisson. Il s'arrêtait en passant devant mon lit, et, me tournant soigneusement le dos par respect des convenances, il me demandait de mes nouvelles, ajoutant que Sitt Zeinabar, la patronne du sanctuaire, opérait des guérisons. C'était un beau vieillard descendant d'un vénérable Seyid Tahid, et certainement très respecté de tous. Il me raconta que Sitt Zeinabar était fille de l'Imam Musa de Kadhimain en Irak. J'étais ravie d'être tombée sur une sainte — si rare dans ce pays — et je promis à son Seyed de lui sacrifier un chevreau si je guérissais par son entremise. La petite source de la sainte que l'on appelle la source des guérisons paraissait propre et pure. Je fis le vœu de ne pas me servir d'autre eau pour mes aliments, ma boisson et ma toilette. Chaque soir Zora favorablement impressionnée par mon attitude descendait péniblement à travers champs portant un pot à deux anses. Au retour, elle aspergeait d'eau mon visage et mes bras en murmurant des bénédictions dans sa langue incompréhensible.

Au crépuscule le vieux prêtre revenait de la moisson, déposait sa faucille, s'asseyait et fumait la pipe à côté d'Ismaïl. Il lui parlait des difficultés que lui créaient ses ouailles, qui avaient essayé de lui chiper ses terres. Mais Sitt Zeinabar les avaient punies, en provoquant des inondations du Shad Rud, deux années de suite, de sorte que les basses rizières furent emportées par les flots. Les ouailles se repentirent et rendirent ses biens au vieillard. Celui-ci, lorsque l'obscurité tombait se levait pour allumer une petite lampe à huile, qui brûlait toute la nuit dans le sanctuaire. Il empruntait à cet effet mes allumettes au lieu de son briquet.

Le troisième jour je n'étais pas mieux, et mon cœur commençait à flancher. Je résolus d'envoyer Ismaïl et l'une des mules à Qazvin de l'autre côté de la chaîne

montagneuse pour y consulter un médecin. Ismaïl revint dans l'après-midi du lendemain avec un flacon de digitale et une lettre en mauvais anglais, écrite par un « ami » inconnu. Celui-ci espérait que je me rendais compte maintenant de la gravité de ma situation et que j'abandonnerais l'idée folle de voyager en Perse sans protection.

En réalité j'avais déjà renoncé à toute idée de voyager et j'envisageai un séjour éternel, à l'ombre de la tombe de Sitt Zeinabar. Mais le cinquième jour ma température tomba, la douleur cessa. Depuis longtemps je ne pensais plus au trône du roi Salomon. Cependant je jugeai possible de me faire transporter de l'autre côté de la crête, et de trouver une auto pour Téhéran.

En dépit de nuées de moustiques, je dormis paisiblement cette nuit là, tranquillisée par le fait que j'avais été capable de prendre une décision. De temps à autre je m'éveillais, et contemplais la constellation de Cassiopée, entre le feuillage des poiriers et de la vigne. Finalement je me levai à la douce lueur de l'aube, car Ismaïl était déjà en train de faire les valises. Il étendit ma couverture au sommet des bagages pour que je pusse chevaucher à demi couchée. Quelques moissonneurs matinaux, Zora et le vieux Seyid, vinrent me dire au revoir. Et, à la clarté du matin, je regardais les montagnes. Je n'avais pas été en mesure de les voir pendant mes jours de maladie, aujourd'hui elles m'apparaissaient au-delà d'Alamut, à l'orient, comme une vision à la fois nette et éthérée. Oh ! pouvoir en escalader les pentes et se trouver bien loin de tous ces moustiques, à l'air pur des hauteurs ! Cela suffirait pour me remettre ! Brusquement je décidais de ne pas aller à l'hôpital mais de me confier aux montagnes et d'essayer d'atteindre en fin de compte le trône de Salomon. A ce moment, j'étais déjà installée sur ma mule, et tout ce qu'Ismaïl eut à faire, c'est de retourner ses bêtes et de partir dans la direction opposée.

Un médecin d'Alamut.

En arrivant à Alamut l'année précédente, j'avais trouvé la rivière en pleine crue et nous avions pénétré dans la vallée par un sentier muletier, au-dessus de la falaise et du défilé de Shirkuh. Mes forces ne me permettaient pas d'emprunter le même trajet, ce ne fut heureusement pas nécessaire. Nous étions en août et les eaux basses pouvaient être passées à gué, ce qui nous permit de suivre en zig-zaguant sur les rives la gorge où la rivière Alamut se jette dans le Shah Rud.

Des rochers empilés des deux côtés forment un couloir éventé, à peine effleuré par les rayons solaires. Sur la gauche s'enfonçaient des précipices rouges pareils à ceux que j'avais vus dans ma maladie. A droite, les bandes de granit noir et gris des masses de Shirkuh ou de Bidalan comme on appelle cette partie du promontoire qui dégringole à pic jusqu'au niveau de l'eau à des centaines de mètres plus bas. Quelque part au sommet se trouve Durovon la forteresse des Assassins.

Mais j'avais de quoi faire sans penser aux Assassins. Même sur terrain plat il nous fallut trois heures pour atteindre le versant de Kandichal, après quoi, étendue sur ma couverture, je me fis une piqûre camphrée pour calmer ce cœur ennuyeux qui faisait des siennes, et j'absorbai un œuf et du brandy, seule nourriture que je me risquais à prendre. Nous étions à l'extrême limite de l'ombre projetée par le défilé à l'endroit où l'emplissaient la grâce d'eaux courantes pareilles à la lumière, les blocs de rochers des rives se couvraient des fleurs mauves d'une plante rampante, et, dans les crevasses plus humides, poussait un buisson odorant de près de cinq pieds de haut, aux feuilles laiteuses, aux grappes de fleurs roses veinées de rouge en forme de cloche qui frémissaient à la brise de la rivière, et répandaient tout alentour leurs secrètes délices.

Après nous être reposés, nous reprîmes notre voyage

pour deux pleines heures dans la première portion chaude de la vallée d'Alamut jusqu'à ce que nous fussions en vue de la contrée découverte de Shahrak, verte de ses noyers, de ses peupliers et de ses prairies. Des paysans faisaient la moisson à l'ombre des arbres. Les bœufs noirs circulaient lentement autour des tas de blé, ils en exprimaient les grains à l'aide de lourds rouleaux de bois.

« Les années pareilles aux bœufs noirs foulent le monde ».

A une petite distance, des jeunes gens travaillaient de la fourche, et dressaient des meules de paille que le vent chassait de côté à mesure que tombaient les grains plus lourds. Nous descendîmes de nos mules et je me couchai sur l'herbe à l'abri des noyers. Ici, de même qu'à Sitt Zeinabar, je me trouvai sous une juridiction féminine, car le chef du pays est une femme, bien que ce ne soit vraisemblablement pas une sainte.

Un des villageois vint bientôt me prier d'aller la voir, mais j'en étais bien incapable, et demeurais étendue les yeux fermés, entourée par les montagnardes dont les vêtements aux couleurs vives et l'air de prospérité faisaient contraste avec la pauvreté qui règne en dehors de cette vallée. J'avais déjà noté la chose l'année précédente. Ces femmes pleines de pitié pour moi restaient à m'éventer pour chasser les mouches de mon visage, tandis qu'une petite fille saisissant ma tête de ses deux mains en pressait les tempes avec une douce fermeté. Ce geste, de plus en plus appuyé, me procurait une étrange sensation de repos comme si les jeunes forces passaient en moi.

A trois heures et demie, ce fut encore le départ. Nous espérions arriver au début de la vallée, et rencontrer mon guide Aziz avant la tombée de la nuit dans une région sans moustiques. Mais cela ne devait pas être. Les crêtes de grès brûlant étaient intolérables au chaud soleil de l'après-midi. La soif me torturait. L'eau exerçait sur moi une attirance qui tenait de l'ensorcellement. Je songeais à Ulysse et aux sirènes. Tout ce que je pus faire, ce fut de ne pas me laisser glisser dans la rivière tandis que nous

la traversions, pour rester couchée dans les flots. Vers cinq heures, les arbres du village de Shutur Khan nous apparurent à un coude de la route, et je décidai de m'y arrêter chez mes amis de l'année précédente, et de ne pas pousser plus avant ce soir-là.

Le premier habitant qui nous salua possédait un petit terrain en forme de melon, en dehors du village. Il descendit en courant de son étroite plateforme, perchée sur quatre piquets dans le but d'éviter les moustiques (une idée peu sensée) pour nous souhaiter la bienvenue.

Tout le monde nous attendait, dit-il. Au prochain tournant nous aperçûmes la forteresse des Assassins, le rocher d'Alamut aux derniers rayons du soleil qui brillait dans la vallée du nord. Le seigneur de Shutur Khan, propriétaire du château, se tenait debout avec toute sa famille sur le seuil de sa porte pour nous recevoir. Tous se montrèrent fort aimables. Rien n'avait changé depuis un an, sauf que le hêbe était mort et qu'on en attendait un autre. La jolie fille que son mari avait abandonnée, se mourait d'une étrange maladie, due, prétendait-on, à ce qu'elle avait avalé une coquille de noix par mégarde. Comme je me glissais dans mon lit sur la terrasse, la jeune femme avec ce sens de la beauté qui, en Perse compense tant de défauts, dit à une servante de faire dériver le ruisseau dans le jardin afin que son murmure me procurât de l'apaisement pendant la nuit.

Au fait, j'étais trop fatiguée pour dormir, mais je jouissais du bruit léger des peupliers dont les feuilles se heurtaient au clair de lune. Malgré la longue journée la fièvre n'était pas revenue. Je me sentais infiniment heureuse d'être sortie de ce Shah Rud mortel et de me retrouver dans les montagnes. Le silence de la vallée montagnaise s'étendait comme un théâtre vide sur notre village et ses cours d'eaux, la paix emplissait la nuit. Mais tout à coup je fus la proie d'une nouvelle et étrange crise qui sembla aspirer hors de moi le moindre atome de réel ; je sentais une sécheresse destructive me ratatiner toute, bientôt à cette sécheresse succéda un

flot de sueur. Un petit frisson désagréable m'apprit que je devais avoir affaire à la malaria.

Cette complication nouvelle était la goutte d'eau qui fait déborder le vase, elle rendait le départ du lendemain matin impossible. Je restais tristement dans mon lit, où mes diverses connaissances villageoises vinrent me saluer. Parmi elles mon vieux guide Aziz montrait un visage où luttait le plaisir et le chagrin. Il m'annonça la nouvelle surprenante de la présence d'un médecin, venu des rives de la Caspienne pour passer des vacances dans un village situé à cinq heures de cheval du nôtre. « Je ne l'ai pas amené, pensant que ce serait trop cher », ajouta Aziz. Le docteur refusait de rester dix heures en selle pendant ses vacances pour moins de cinq tomans (10 s). « Mais, fis-je, la santé vaut plus que l'or » ou d'autres paroles du même genre, et j'envoyai aussitôt Ismaïl en quête du médecin.

Il revint à la nuit avec un jeune homme soigneusement vêtu à l'euro péenne, sauf qu'il n'avait pas de col et portait des chaussures qui n'étaient autres que des givas persanes de toile blanche. Il avait un visage agréable au nez fort. Une mèche de cheveux retombait constamment sur un de ses yeux qui était marron. Sa bouche semblait toujours sur le point de sourire d'un amusement secret qui lui était propre. Il me posa des questions judicieuses et diagnostiqua du paludisme et de la dysenterie, maladies auxquelles nous sommes habitués, fit-il observer.

Demain je vous emmènerai dans mon village, et je vous guérirai au bout d'une semaine, dit-il en me faisant successivement des piqûres de camphre, d'émétine et de quinine, le tout en quantité, et avec une rapidité surprenante. « Voulez-vous à présent une injection de morphine pour vous faire dormir? »

Ses doses de quinine comportaient trois fois le maximum indiqué dans mon guide médical, et je me dis qu'une expérience similaire faite avec de la morphine risquerait d'avoir un effet trop persistant. Je refusai donc et tournai mon attention sur un bol de soupe, qu'on appelait harira, et qui était faite de riz d'amandes et de lait.

— Les amandes, dit le docteur, qui avait expressément commandé cette friandise pour moi, sont excellentes contre la dysenterie. Elles nous nettoient à l'intérieur comme du savon. Le poivre est bon également.

J'eus un regard dubitatif que le docteur saisit au vol et il répéta : « Nous en savons plus long que vos médecins sur ces maladies ».

On apporta le souper que l'on posa sur une natte ronde à même le sol à la tête de mon lit. Mon hôte et le docteur s'assirent autour à la lueur d'une petite lampe à huile. Le repas fini, ce fut le tour de l'opium. Les deux hommes balançaient la pipe au-dessus d'un petit brasero à charbon de bois. Cette scène à la lumière vacillante me fit penser au « débauché » qui me frappait dans mon enfance chez Mme Tussaud. Ici le vice existait en réalité, et je me trouvais moi-même de façon assez surprenante dans l'action, les fumeurs d'opium étant accroupis à côté de mon lit dans la vallée des Assassins.

— Je vois bien que vous nous désapprouvez, dit le docteur avec un de ses sourires bizarres, en levant brusquement les yeux. Je me blâme moi aussi, mais je fume quand même.

— Vous mourrez jeune, fis-je objecter. Il haussa les épaules, de cet air de fatalisme mélancolique, que l'Orient conservera quand toute religion aura disparu.

Le lendemain je me sentis si faible qu'il me fut à peine possible de traverser la terrasse pour aller à ma chambre et je ne me jugeai pas en mesure de voyager. M'habiller et emballer mes affaires fut plus que difficile. Je me trouvais mal deux fois dans mes bagages, et finalement en émergeai rien moins que rassurée quant aux cinq heures de cheval qui m'attendaient. Mais si je manquais d'entrain, le docteur en avait de reste. Il me hissa sur ma mule, on me mit en main mon ombrelle. Les aimables gens de Shutur Khan me firent des signes d'adieu, et je fus emmenée, languissante et passive en amont de la vallée, nue et chaude, dès qu'on a dépassé le village.

Nous traversâmes la rivière Alamut et restâmes sur

la rive méridionale. Le sentier de l'an dernier, d'une étroitesse surprenante, montait sur l'autre versant vers les falaises rouges abruptes. J'étais incapable cependant de prêter grande attention au paysage. A demi couchée sur ma plateforme cahotante, je ne voyais guère au premier plan que le docteur, dont les pieds se balançaient au-dessous de sa selle et dont le chapeau Pahlevi posé sur l'oreille, couvrait un mouchoir destiné à protéger la tête du soleil. Le docteur fredonnait une chanson d'amour persane, tout en brandissant sa canne et les longues oreilles de sa mule ballottaient en avant de lui.

Au bout de trois heures nous nous trouvions de nouveau dans une partie verte de la vallée, et arrivions à Zavarak, le plus joli de ses villages, niché à l'ombre de grands arbres. C'est le village important d'Alamut. Le frère de Nasir-ud-Din Shah, s'en empara comme d'un don royal, y construisit un château-fort, et s'y maintint pendant vingt-cinq ans en dépit des protestations des paysans qui n'avaient plus jamais eu de maître depuis le temps des Assassins. Lorsque l'on détrôna le dernier Shah, les gens de Zavarak prirent la forteresse, la rasèrent, retrouvant ainsi leur indépendance. Ils sont, comme on peut se le figurer, les soutiens dévoués du nouveau régime.

La population entière était dans les prés, battant et vannant le grain. Tableau de prospérité toute arcadienne.

On me souleva de ma selle pour me coucher dans une petite pièce sur un tapis de feutre. Là, je fus gratifiée de verres de thé, d'une piqûre de camphre et d'un drap jeté sur toute ma personne pour m'éviter les mouches. Pendant ce temps le docteur bavardait avec la famille de mon hôte et écoutait les nouvelles. Trois heures plus tard nous repartions encore.

A présent, nous avançons vers le sud sur la pente de l'Elburz, qui en cet endroit forme une immense terrasse en surplomb, parallèle à la vallée mais à mille pieds au-dessus, et coupée à intervalles plus ou moins réguliers par des crevasses profondes, presque perpendiculaires. Trois villages s'élèvent sur la terrasse. Painrud, Balarud,

Verkh, chacun d'eux séparé de ses voisins par ces crevasses, chacun d'eux adossé au demi cercle formé par l'épaulement de l'Elburz, en face d'Alamut et toutes les hauteurs orientales jusqu'au trône même de Salomon, qui se dresse souverain à l'horizon.

Notre ascension se poursuivait pendant une heure et demie, d'abord en zig-zaguant le long de la muraille de la vallée d'Alamut, puis sur une pente plus douce mais encore fort raide, par les chaumes du replat. Enfin, nous atteignîmes Balarud, suspendu au nord parmi des jardins. Un ruisseau coule entre ses maisons et tous les arbres fruitiers possibles l'abritent sous leurs ombrages, noyers, cerisiers, pommiers, poiriers, ainsi que des abricotiers, peupliers et saules.

Aziz qui avait, pour me servir, laissé en plan ses affaires au village de Garnrud donna de l'éperon à sa mule.

-- Quelle maison vous plairait-il d'habiter? dit-il.

Je choisis une haute bâtisse avec deux pièces sur le toit et dont trois côtés donnaient sur des espaces découverts. Aziz partit pour en faire sortir les occupants. Obéissant aux lois inconditionnelles de l'hospitalité en Orient, ils déménagèrent en un quart d'heure la plus grande partie de leurs possessions, balayèrent les nattes de roseaux étalées sur le sol avec un balai de feuilles très peu efficace, et me permirent de m'installer chez eux, alors qu'ils s'établissaient dans une baraque à l'air de poulailler située plus bas. Aziz et Ismaïl s'occupèrent du mobilier, pendant que debout à la fenêtre je contemplais le Trône de Salomon tout noir, dressé haut et net dans le ciel lointain. Je n'aurais pas cru le revoir jamais d'aussi près.

La vie du village.

Je passai à Balarud une semaine de convalescence. J'avais une bonne chambre munie de deux portes, d'une fenêtre et d'une quantité de petites niches creusées tout autour des murs de paille et de boue. Le plafond était fait

de troncs de peupliers recouverts d'autres posés en croix par dessus, le tout surmonté d'une couche de ronces, destinées à supporter la boue du toit. Par terre, sur les nattes de roseaux on avait étendu des couvertures Mazanderani en feutre à dessins bruns, rouges, bleus et gris. Au-dessus des niches pendaient des guirlandes de roses sèches, et l'intérieur en était décoré de nattes brodées auxquelles l'absence de savon dans le village avait dès longtemps donné une couleur terne. Au mur on voyait une photographie. Ces efforts en vue d'atteindre une certaine élégance européenne venaient du fait que les deux gendres tenaient restaurant à Shabsavar sur la côte, en hiver, laissant leurs femmes et une vieille mère à Balarud. Je dressai mon lit dans un coin de tout ce luxe, là où je pourrais me retirer derrière ma moustiquaire quand le cercle des villageois accroupis par terre, ou Aziz et son petit garçon, occupés à manger bruyamment leur dîner près de la porte, me fatigueraient par trop.

Le docteur venait me voir deux ou trois fois par jour pour me faire des piqûres de quinine. Une centaine de grains par jour pendant trois jours de suite, effrayèrent définitivement la malaria et la chassèrent.

Le docteur s'asseyait près de moi et bavardait tout en s'occupant de son opium. Tenant délicatement une braise incandescente au bout d'une petite pince de cuivre, il la pressait contre la pâte brune, qui, en bouillant et se liquéfiant dans le réservoir de porcelaine répand une odeur nauséabonde. Quand l'opium ne suffisait pas à le consoler, le docteur posait devant lui un flacon de poche de rhum.

Seules les natures les plus fortes s'adaptent à la solitude. Ce charmant jeune homme se démoralisait lentement, rien que parce qu'il lui manquait quelqu'un de son bord à qui se confier. Il avait passé ses examens à Téhéran, et maintenant il vivait sur les rives de la Caspienne au milieu de la fièvre typhoïde, de la dysenterie, du paludisme, dans une région mortelle. Lord Curzon en a dit : « Il n'y a sur le même parallèle pas un seul endroit

aussi insalubre dans le monde entier ». Et sir John Chardin raconte que lorsque Shah Abbas y envoyait un gouverneur, les courtisans posaient cette question : « A-t-il assassiné ou volé pour être nommé gouverneur de Gilan? »

La petite fille du docteur qui faisait ses dents avait commencé à s'étioler à la chaleur humide du rivage. C'est pourquoi le père était revenu au village maternel dans les montagnes, pour la première fois depuis ses années d'études et à un moment aussi providentiel pour moi.

Il avait sauvé outre moi, un autre Anglais. Ce jeune homme qui voyageait le long de la mer Caspienne pour acheter de la soie, était tombé malade et avait également cherché refuge dans les montagnes. Le docteur l'avait trouvé dans un village perdu, en plein délire de typhoïde, incapable de dire un mot à son serviteur persan. Il pleurait silencieusement dans ses oreillers, chose compréhensible pour quiconque s'est trouvé dans une situation pareille. Mais il était encore assez fort pour se débattre violemment quand on lui administra un bain froid, et même pour guérir « La vérité, dit le docteur, est que nous en savons plus long que vous sur ces maladies, car nous n'avons affaire qu'à elles pendant notre vie entière ».

Le docteur avait à lutter contre bien des difficultés, et en premier lieu les complications et les frais des envois de produits d'Europe. En second lieu venaient la répugnance et l'ignorantisme des populations. Mon ami le seigneur de Shutur Khan qui passait ses hivers dans les milieux éclairés de Qazvin refusa la possibilité de sauver sa fille mourante quand arriva le docteur, parce que la décence lui interdisait à tout prix d'être vue par un homme; tout ce que le docteur fut autorisé à faire c'est d'envoyer à la malade une dose de sels d'Epsom par l'entremise de son père.

Quant aux villageois ils ne venaient en général que pour des cas sans espoir. Les prix du docteur n'étaient cependant pas exorbitants même pour ces gens.

Quand je quittai Balarud après une semaine de piqûres

constantes et de soins de tout ordre, et que j'offris — malgré les énergiques protestations d'Aziz — 20 shillings à mon médecin, j'eus grand-peine à lui faire accepter une somme aussi élevée.

Le temps passé à Balarud fut très agréable. Je m'amusaissais fort à la pensée que ma carte ne portait aucune indication de notre village. Nous n'existions pas dans ce vaste monde, et pourtant nous étions bien là, moissonnant notre blé, vivant, mourant, contractant mariage tout comme ailleurs. A droite et à gauche nous apercevions les villages de Verkh et de Painrud, tout proches en apparence, mais séparés de nous en réalité par de profonds canons. Au delà du renfoncement de la vallée d'Alamut, c'étaient le rocher des Assassins, les montagnes de Haudegan et de Syalan et les nobles contours du trône de Salomon, but éventuel de notre voyage. Le soleil et les ombres alternaient sur les pentes et les promontoires, marquant les heures du jour.

Au bout du village sur une sorte de terrasse qui dominait le canyon, on s'occupait à la récolte. Les vieillards assis au soleil guidaient les rouleaux de bois hérissés de piquants qui devaient passer sur le blé. De grandes meules dorées et des bœufs noirs bossus, se découpaient sur l'espace créé par la vallée profonde. Au-dessus de nous, là où les rochers de Siahsang se rattachent déjà aux monts Elburz, un petit triangle de neige salie indiquait la naissance du torrent de la crevasse.

En plongeant mes regards dans cette faille, j'y pouvais distinguer un milan qui planait étrangement menu dans l'abîme. Un sentier très raide dégringolait jusqu'à un moulin établi près d'un filet d'eau au fond de la gorge. C'est là que le village fait moudre son blé.

Au printemps un loir tué au bord du canyon tomba droit dans l'eau tant la pente est abrupte. Ici au sommet les pluies qui entraînent la terre ont mis à jour des tombes contenant des bronzes anciens. L'endroit a sans doute été habité depuis des siècles, la vie y est toujours restée sensiblement la même. Devant la petite mosquée

se dresse une colonnade de bois, des piliers grossièrement sculptés ressemblent à ceux de Persépolis, à double chapiteaux plats, posés l'un sur l'autre. Ils renforcent la théorie selon laquelle les maisons de bois de Mazanderau sont à l'origine de l'architecture particulière aux rois achéménides.

— Pourquoi ne cultivez-vous pas davantage de terres ? demandai-je aux villageois. Car seul un tiers environ du sol de la terrasse est couvert de cultures.

— Nous avons assez de blé comme cela ! fut la réponse.

— Mais vous pourriez vendre le surplus !

— A qui pourrions-nous le vendre ? tous les villages d'Alamut ont suffisamment de blé pour leurs besoins !

— Vous pourriez le vendre à Qazyin ou sur la côte.

— Nous n'avons jamais vendu de blé.

Ils vendent les noix qu'ils ont de reste, et achètent du thé, du sucre, de la paraffine et les quelques petites choses que le village ne peut produire lui-même. Les trois quarts des récoltes appartiennent au Arbab, le propriétaire du village ; le quart restant va aux paysans. Sur le sol battu devant les maisons, les femmes tissent des tapis en faisant passer le fil sur deux bâtons, et en se servant d'une sorte de main d'acier pour frapper la chaîne et la maintenir en place. Ou bien elles gardent ces tapis pour meubler leurs demeures, ou bien elles les vendent pour dix toman environ après un mois de labeur.

Les couvertures de feutre fabriquées avec de la laine, du savon et de l'eau pétris ensemble et que l'on roule sur le sol jusqu'à ce que l'on obtienne la forme et la consistance désirées, sont bien moins chères. J'en ai acheté une pour six shillings et m'en suis servie pendant tout le reste de mon voyage.

Le deuxième jour de mon installation, le propriétaire du village vint me voir avec le docteur. C'était un officier en garnison à Tabriz. Il avait fort bonne apparence d'uns ses guêtres et son uniforme kaki. On lui voyait une dent en or, et ses manières étaient très agréables. Il s'excusa sur la simplicité de son village, mais en même temps, il

était fier de lui. Je le découvris lorsque je lui confiais combien j'en appréciais l'air pur et la tranquillité. Nous irions chasser l'ibex dès que je me sentirais plus forte, me dit-il.

L'ollicier séjournait au village pour y préparer le mariage de sa fille, et aussitôt que je me sentis capable d'affronter la forte pente de la montagne, je grimpai à l'autre bout du village pour aller voir mon hôte ainsi que la femme du docteur. Cette dernière était une jolie femme bien mise à la mode de la ville avec un voile blanc épinglé sous le menton et de toute évidence en fort bons termes avec son jeune époux. Deux garçons déguenillés mais robustes, Gustarz et Darius couraient autour d'elle et la petite Raushana ou Roxana (d'après la femme persane d'Alexandre) dont la dentition avait si providentiellement amené sa famille à Balarud, roucoulait sur les genoux de son père tandis qu'il s'escrimait de son mieux à écraser des drogues à mon intention dans un mortier posé à terre, et me racontait qu'Alexandre le Grand était venu en Perse.

L'autre demeure n'était de loin pas aussi charmante, car l'Arbab n'avait pas envie de me montrer sa fille dont il avait honte. Elle-même partageait le sentiment de son père au point de ne pas vouloir ouvrir la bouche. Son père ne l'avait jamais revue et ne s'était pas inquiété d'elle depuis qu'il l'avait quittée tout enfant, pour vivre avec une autre femme quelque part ailleurs, laissant son ménage villageois se débrouiller au milieu des paysans. A présent il était en train de marier la jeune fille à un de ses fermiers, et il en aurait fini avec sa responsabilité paternelle. En dépit de ses manières agréables il ne valait pas mieux que la plupart des propriétaires terriens persans qui ne résident pas sur leurs domaines. Un léger vernis de civilisation qui suffit pour leur faire mépriser le pays d'où ils tirent leurs revenus, et une inconscience complète quant aux devoirs qui pourraient se rattacher à leur situation contribuent à créer chez eux le type du gentilhomme que l'on trouve dans certains recueils de mémoires

français du XVIII^e siècle. Lorsqu'on rencontre ce type en chair et en os on comprend les idées d'où est née la révolution de 1789.

Je n'ai trouvé cet état de choses que lorsque le maître du village était un « civilisé » et vivait en ville. Dans les endroits plus primitifs le maître résidait sur ses terres, fermier lui-même parmi les autres fermiers et le contentement semblait régner partout.

De jour en jour je reprenais mes forces au bon air. Chaque matin je sortais pour regarder les montagnes, du côté où les brumes marines de la Caspienne venant du Nord vers la ligne de partage des eaux, se déversaient comme une vague sur notre vallée, pour se dissoudre et fondre à la chaleur de notre soleil.

Les doses de quinine de mon docteur se réduisaient à 50 grains au lieu de 100 par jour, je pouvais marcher sans me reposer à chaque pas. Aziz était fort désireux de partir. Je manquais de le perdre car l'état le réclamait au sujet d'un tapis qu'il avait soi-disant acheté à Qazvin. Or, le fait d'acheter un tapis fait de nous un marchand soumis à la taxe, ou bien il faut prouver le contraire. Mais je n'allais pas me séparer d'Aziz et rester livrée à moi-même dans la vallée des Assassins.

Le gouvernement attendrait, il ne pouvait nous atteindre jusqu'à ce que nous soyons parvenus dans des régions plus accessibles. D'ici là je me remettrais assez pour organiser mon départ de Garmrud. J'y étais d'autant plus décidée qu'une colonie de hannetons avait envahi ma moustiquaire, les seuls hannetons que j'ai rencontrés en Mazanderan.

Nous nous mîmes donc en route le lendemain matin. Assise sous le porche de la petite mosquée, j'attendais mes mules. Le trône de Salomon brillait faiblement comme une flamme transparente dans le ciel blanc de l'été. Aziz et son petit garçon étaient partis en avant pour préparer mon arrivée à Garmrud et Ismaïl devait m'emmener dans la vallée où je visiterais en chemin un vieux château.

— Ne m'oubliez pas, dit le docteur en prenant congé; nous ne nous verrons plus jamais. Tenant en main ma montre que je lui laissais en souvenir, il fit un signe d'adieu et nous suivit du regard, tandis qu'au tintement de nos mules nous dévalions dans les chaumes.

Trois mariages.

En descendant de notre terrasse vers Alamut, nous passâmes par Zavarak et primes quelques instants de repos, devant la maison sous les arbres, puis ce fut la traversée directe de la vallée jusqu'à un petit village du nom d'Ilan, où, à ce qu'on disait, une tour des Assassins commandait la route de Svalan et de la Caspienne.

Les pistes vont de la vieille forteresse d'Alamut par Atun, Ilan et de nombreux cols du Sialan jusqu'aux rivières de Do et de Seh Hizar dans le nord. Il est naturel qu'on ait construit des fortifications pour surveiller ces voies d'accès — ce qui est inattendu ce n'est donc pas l'existence mais le caractère de ces ruines. — Elles sont situées au sommet d'une énorme roche de près de 100 pieds de haut, et tombant aussi à pic de tous côtés qu'un « gendarme » dans les Alpes. Faite d'une sorte de poudingue, elles ont roulé dans un dédale de roches semblables, qui fait songer à Dante, escaladant un cercle infernal après l'autre. Dans un creux de ces roches grêlées, des abeilles sauvages ont fait leurs nids. J'attrapai un peu de miel au bout d'un bâton, jamais je n'en ai goûté de plus doux.

Un vieillard occupé à garder ses chèvres sur le versant consentit à nous servir de guide et bientôt des paysans d'Ilan nous rejoignirent. Ils nous firent voir une saillie étroite permettant tout juste de poser le pied et de tourner le coin de la roche pour atteindre une fente d'où nous pûmes nous élever à l'aide de nos bras écartés contre les parois. Un dernier passage abrupt sur le poudingue, démoralisa complètement Ismail. Tout en haut de ce lieu inaccessible s'élèvent les restes de cinq compartiments taillés dans la pierre, ainsi qu'un réservoir d'eau

de 3 pieds sur 12, creusé apparemment à la main un peu plus bas. Nulle trace de mortier, nul débris de poterie, nul signe d'habitation. Ce devait être une simple tour de guet. Le village d'Ilan, misérable au milieu de quelques rares arbres, apparaît au nord dans un triangle du paysage.

Désappointée et épuisée, je m'en revins le long de crêtes rouges à Zavara et, à la fin de l'après-midi, retrouvai dans la vallée la piste de l'année précédente, à travers des combes vertes aux arbres fruitiers couverts de gui. A notre droite, coulait la rivière; à gauche, se dressaient les flans escarpés de Nevisar Shah. A la nuit tombante, nous arrivâmes à Garmrud adossé aux falaises qui ferment la vallée.

La femme d'Aziz vint à notre rencontre avec beaucoup d'autres femmes du village, vêtues de rouge et de jaune. Elles formaient un joli tableau entre les peupliers et les rochers de la rivière. La femme d'Aziz courut en avant pour s'emparer de la bride de ma mule et me conduire en triomphe, tandis que les gens assis sur les toits de leurs maisons, me souhaitaient la bienvenue. Un air de fête planait sur toutes choses, car on devait célébrer le lendemain trois mariages, dont l'un d'eux était en quelque sorte une affaire internationale entre notre village et celui de Pehiban, situé sur la route du col.

Dans ces circonstances, il fallait bien que le trône de Salomon nous attendît encore, car rien ne pourrait décider Aziz à s'en aller avant les réjouissances.

Sa femme était plus jolie que jamais, mais la désunion régnait dans le ménage. Aziz s'était remarié, et passait la majeure partie de son temps avec la nouvelle épouse, qui habitait de l'autre côté de la rivière. Il faut que je dise, pour sa défense que la vie n'était pas trop agréable pour lui quand il regagnait son ancien foyer. La vieille dame, au visage d'aigle, sa mère, le soutenait de toutes ses forces mais la femme offensée ne voulait pas entendre parler d'un compromis. Telle Médée, et bien d'autres dames de moindre importance, elle dressait devant son

mari, avec une insistance dénuée de tact, le miroir du passé avec le relevé de tous ses manquements depuis le mariage seize ans plus tôt alors qu'elle était âgée de quatorze ans et lui de seize. On n'aurait pu attendre du meilleur des hommes qu'il se félicitât d'une attitude pareille, mais le chagrin de la pauvre femme était si profond qu'il semblait inutile de lui prouver combien elle empirait les choses par ses invectives. L'amour, comme la porcelaine brisée, devrait être enterré et pleuré, car seul un miracle peut le ressusciter. Mais qui donc en ce monde n'a pas, en des instants de désespoir, pensé qu'il rappellerait par des paroles, ce qui est irrémédiablement perdu ?

Aziz jouissait de la situation avec une sorte de timidité modeste : Ses amis le taquinaient en le qualifiant de joyeux compère.

Il était fort amoureux de sa nouvelle femme, une beauté résolue aux cheveux noirs et aux muscles de fer, qui aurait été capable de pulvériser le petit homme d'une seule pression de main, et qui sans nul doute, le fera un de ces quatre matins.

— Qu'en pensez-vous ? me dit-il d'un ton confidentiel, et il prit un air plutôt maussade, lorsque je répondis qu'à mon avis, un homme ne vit plus de jours paisibles quand il a épousé deux femmes simultanément.

Tout le monde compatissait dans la vieille maison aux explosions de colère de ma jolie amie comme à une maladie regrettable mais naturelle — triste épisode auquel il faut s'attendre dans la triste vie d'une femme en ce monde. — Mais quand les paroles prenaient trop de violence, le père, doux vieillard assis dans un coin avec sa longue pipe, arrêtait sa fille, lui rappelant qu'elle n'avait pas de raisons extraordinaires de se plaindre. L'opinion générale reconnaissait à Aziz le droit de prendre une seconde femme si tel était son désir.

Dans ces moments-là, la seule consolation à laquelle on pouvait songer, c'était de parler du petit Muhammad. Sa mère l'embrassait en sanglotant, traitement auquel il se soumettait avec un air de condescendance mascu-

line, remarquable mais alarmant chez quelqu'un d'aussi jeune.

Muhammad à huit ans venait d'être fiancé à une petite camarade de jeux de cinq ans, friponne rousse aux yeux bleus, que tout le monde gâtait, et qui profitait au maximum de ses brèves années de souveraineté comme si elle eût compris à quel point elles étaient éphémères. Le petit Muhammad était content lorsqu'on faisait mention de sa Namzadeh et s'en montrait très fier. Les enfants faisaient un couple charmant, ils jouaient ensemble et grandissaient dans la liberté villageoise que pourraient envier les Persanes de la ville.

Le lendemain devait avoir lieu le triple mariage et une grande effervescence régnait déjà au village quand je sortis de mon lit.

La première cérémonie consistait en une visite à la mariée. La dame de céans me prépara un plateau, chargé de noix, de raisins de Nuhud, et d'un pain de sucre posé au milieu. On devait apporter ce plateau en guise de cadeau avant notre arrivée. Nous suivîmes dans nos plus beaux atours, mon hôtesse s'avancait portant une jupe de ballerine en indienne fortement amidonnée, par dessus son pantalon noir, une chemise de damas jaune et un gilet de velours rayé. Un bonnet de dentelle sur lequel se balançait un ornement fait de coquilles de cowries, était noué sous son menton. Elle avait quatre bracelets et un collier d'ambre mêlé de piécettes d'argent, de turquoises et de divers autres menus objets. Une amulette était fixée à son bras droit. Sa belle-mère avait un costume encore plus gai, chemise de soie jaune, gilet vert, à boutons d'or, un mouchoir blanc recouvert d'un mouchoir rouge, fixé en pointe sur le front.

Grimpant entre les maisons nous arrivâmes dans une pièce encombrée de femmes et plongée dans une pénombre confuse, car la lumière n'y arrivait que par une petite ouverture ronde au plafond. On remplissait le coffre de mariage, c'était un objet en métal doré et peint à trois serrures. Toutes les femmes aidaient à l'emballage. La

population féminine entière du village entraît et sortait apportant des présents, examinant le trousseau de la mariée, courant dans une chambre intérieure pour aider à la confection du pilau, et parlant avec excitation sur un diapason aigu.

Dans un coin à part la fiancée debout, était complètement cachée sous un chadur ou voile bleu pâle. Elle resta là sans bouger pendant des heures, tandis que s'écoule le flot des visiteurs, sans qu'il lui soit permis de s'asseoir avant que la principale invitée ne l'en prie, et sans prendre sa part de la gaieté générale. Je montai et soulevai son voile pour la saluer, mais je fus terrifiée de voir deux grosses larmes couler sur ses joues peintes. Ses paumes et ses ongles étaient teints au henné. Des peignes en cellulose verte à bon marché retenaient ses cheveux frisés. Elle portait une robe rose brodée à la machine d'un goût affreux, et un gilet de velours vert acheté tout spécialement à Qazvin. Toute cette splendeur derrière le chadur bleu, pleurait de crainte et de fatigue, absorbée dans Dieu sait quelles pensées, image voilée ne participant pas à la fête. Elle ne devait plus apparaître en public pendant vingt et un jours après son mariage, me dit-on.

Les parents masculins de la fiancée étaient assis par terre en cercle, dans la chambre des hôtes dans une attitude plus calme et plus digne. On leur avait donné à manger. Bientôt je fus invitée à me joindre à eux, et à accepter des bols de soupe colorée au safran où flottaient des morceaux de poulet. Quand les bols furent débarrassés, et que les femmes eurent aussi pris leur part du repas dans la salle bruyante, nous commençâmes à nous amuser. On apporta deux plateaux de cuivre en guise de tambours. La tante de l'épousée, dame ornée d'autant de chaînes et d'anneaux qu'une idole indienne, assise les jambes croisées, battait la mesure, et l'une après l'autre les femmes vinrent danser, tandis que l'assistance frappait dans ses mains. Les danseuses tenaient un mouchoir que, par intervalles, elles jetaient à l'une ou à l'autre personne de la société. Celle-ci y enveloppait une

pièce d'argent et le relançait à l'envoyeuse. Ces femmes dansaient avec un remarquable abandon faisant craquer les jointures de leurs doigts et sautant en l'air à pieds joints.

La mariée restait toujours debout dans son coin le visage entièrement caché. Mais il allait être temps de partir pour elle. Déjà des messagers variés étaient venus annoncer l'approche des jeunes gens. Les amis du marié ne tarderaient pas à venir chercher la jeune fille. On les renverrait deux ou trois fois, pour bien montrer qu'on ne faisait preuve dans cette affaire d'aucune hâte indécente, mais en fin de compte ils réussiraient à l'amener dans la nouvelle demeure.

Quand nous descendîmes au village, les jeunes gens étaient en train de le parcourir dans un galop furieux. Leurs mules, enchantées de ne pas porter de fardeaux et magnifiques sous les tapis qui les couvraient, caracolait d'un bout à l'autre des ruelles, étroites comme les cellules d'une ruche.

Deux des mariages étaient en train. On attendait d'un moment à l'autre la mariée de Pichiban. Elle devait faire trois heures de cheval sous son chadur le long du sentier escarpé qui descend de Salambar. Mais la voilà qui arrivait annoncée par le bruit des bâtons entre-choqués et des tambours « Chulbe chini ham laria, Chulbe chini ham laria » criaient les garçons, en dansant autour d'elle. On sentait passer un vague regard de désarroi et d'inquiétude à travers le chadur qui cachait la dame et sa mule jusqu'aux bottines à élastiques. Deux oncles postés de chaque côté maintenaient l'épousée en équilibre sur le chemin raboteux à l'extrême. C'est ainsi que la pauvre et humble femme, doit affronter le mariage dans une complète obscurité. Le village bouillait d'impatience, tandis que la mariée approchait sur sa mule semblable à une galère en haute mer. A quelques pas de la porte on la souleva hors de la selle, et on lui mit une chandelle allumée dans chaque main : devant elle, sur des plateaux on portait dans la demeure nuptiale, son miroir, son Coran, du blé

et du riz coloré dans de petites tasses, le tout entouré de chandelles brûlantes. Mais elle s'arrêta sur le seuil, les deux chandelles élevées dans ses mains gantées de coton blanc. Le marié debout sur le toit jeta sur elle de menues monnaies, du blé et du riz coloré. Les petits garçons de Garmrud étaient à l'affût depuis longtemps, il y eut une grande bagarre autour des pièces. Et la mariée incapable de voir ce qui se passait, toute occupée de ses chandelles qui ne devaient pas s'éteindre dans ses mains, chancelait sur le seuil, bousculée de tous côtés, si elle ne tomba pas ce fût grâce au soutien des deux oncles. Il est bon d'avoir de la famille en de pareils moments. Enfin, on franchit le seuil à grand effort. A l'abri de sa maison, la dame se dévoila pendant que le marié ne lui prêtant plus aucune attention maintenant qu'elle était à lui, se consacrait tout entier au devoir de nous accueillir. Lui aussi est obligé de rester debout dans un coin de la pièce jusqu'à ce qu'un des invités le prenne en pitié et le prie de s'asseoir. Cependant le jeune garçon — il avait tout juste quinze ans — supporta l'épreuve avec plus de gaieté que sa fiancée. Ses chaussures nouvelles et sa cravate orange — car il était habillé comme un Ferangi en l'honneur de la fête — étaient suffisamment somptueux pour compenser tous les ennuis du mariage.

Il y eut encore des danses, et un idiot du village vint se tortiller sur le plancher formant des nœuds avec ses membres, pour nous amuser, spectacle révoltant s'il en fut. Après quoi, laissant la mariée Pichiban chez elle, nous revînmes à notre représentation qui atteignait au moment pathétique de la rencontre entre l'épousée et l'époux aux confins du village.

Après deux ou trois tentatives vaines, et diverses galopades dans l'espace vide près du torrent, les jeunes gens de sa famille avaient enfin décidé la fiancée à quitter l'abri de la maison paternelle. Escortée par sept amies de la jeune fille, le petit cortège fit le tour extérieur du village et était en train d'y rentrer venant des champs de blé à l'ouest. Le marié grimpa sur son toit, aperçut

sa fiancée à distance et redescendit pour sauter sur sa mule et se précipiter vers les arrivants ses amis chevauchant derrière lui. Les deux petites cavaleades se rencontrèrent à l'endroit précis où la vallée s'incline vers de paisibles lointains : arbres, rivières, campagnards occupés à battre leur blé. Sur cet arrière plan se détachaient les vêtements brillants de la petite troupe, les couvertures bariolées des mules, la statue voilée de bleu de la mariée sur sa monture, tableau significatif d'une cérémonie ancienne qui exprime le sens de la vie en ces lieux où cette vie reste si simplement vécue. Le marié et la mariée se séparèrent encore après leur rencontre et arrivèrent à la maison par des voies différentes. On apporta, à grand' peine, le coffre de mariage et d'autres trésors, comme des lampes et des samovars, que les gens portaient sur leurs têtes. Les nouveaux voisins se réunirent pour souhaiter la bienvenue à la mariée sur les toits plats, dominés par la muraille de rochers qui ferme Garmrud au nord et à l'est. C'est ici que la jeune fille allait vivre sa vie nouvelle, c'est ici qu'elle allait faire partie du village, à un point que nous ne pouvons concevoir nous autres qui faisons tant d'histoires au sujet de la communauté et de notre participation à la vie commune, mais qui pourrons quitter cette communauté chaque fois que l'envie nous en prend.

Le village dans ces contrées reculées est l'unité de mesure de toute chose, le censeur auquel personne de ceux qui en font partie ne pourra jamais échapper. C'est le centre de tout loyalisme, la norme de tous les jugements. Vous êtes heureux ou malheureux selon l'opinion que le village a de vous, et même vous ne pratiquez la vertu que parce que le village s'attend à ce que vous le fassiez.

Une semaine après ces événements, arrivant dans l'une de ces petites communautés, je demandai des pommes de terre. L'homme auquel je m'adressai, haussa les épaules : « Nous ne plantons pas de pommes de terre, dit-il. Et indiquant de la main un groupe de maisons

distant de moins d'un mille : « Ceux-là en plantent, ajouta-t-il, mais notre village ne les a jamais cultivées, ça n'est pas la coutume ».

En regard de cet instinct conservateur inné chez la bête humaine, l'énergie qui nous fait faire des choses nouvelles en dépit de tout est vraiment surprenante. La puissance doit en être incalculable, si nous considérons l'inertie massive qu'elle est sans cesse en train d'attaquer. Ne jugeons pas trop extraordinaire le village où ne poussent pas les pommes de terre. Toute communauté civilisée dans le Royaume-Uni pourrait faire étalage d'une demi douzaine de choses faites ou non faites, avec aussi peu de raison.

Le lendemain des noces est un jour de fête, chaque invité fait un cadeau d'argent et offre ce cadeau au moment où il s'assied devant le pilau. Cependant mon impatience de me retrouver dans les montagnes grandissait, et j'offris ma contribution aux réjouissances le jour même du mariage, résolue à partir pour Salambar le matin suivant malgré les regrets d'Aziz que j'arrachais aux bras de sa femme. J'avais peur en lui permettant de se réinstaller, de courir le risque de ne jamais le décider au départ.

Il avait retrouvé son domestique de l'année précédente, Hujjat Allah, le Refuge d'Allah, beau garçon simple, qui accepterait de marcher en tenant la mule par la bride de trois heures du matin à minuit, et serait encore prêt à toute autre besogne. Aziz lui donnait quatre vingt shilling par an, en plus de sa nourriture, et le traitait en égal, car c'était un de ses cousins éloignés. Durant le mois entier que je passai avec ces deux-là, je n'eus jamais la moindre plainte à formuler, sur le compte de l'un ou de l'autre.

J'étais résolue à partir... mais nous ne nous mîmes en route qu'à 8 heures et demie le lendemain matin et ce ne fut pas sans effort. De plus, nous avions oublié la moitié des objets nécessaires au voyage. Ils durent nous suivre sur le dos de parents hors d'haleine, et furent jetés pêle-mêle sur le reste des bagages.

Retenez-le longtemps loin d'ici, murmura la femme d'Aziz en me disant adieu, je n'ai pas envie de le voir retourner dans cette maison de l'autre côté de la rivière.

Le maître des troupeaux.

Après avoir passé les étroits de la vallée des Assassins sous les rochers à pic de Nevizar Shah, nous quittâmes le sentier de la rive pour entreprendre, dans une région granitique sauvage, l'escalade de l'an dernier en vue d'atteindre le col de Salambar. Elle est plus raide que celle du Hornli au dessus de Zermatt. Nous vîmes bien moins de monde cette année: au printemps et à l'automne l'activité est très grande sur les routes des cols de la Caspienne et nous étions au mois d'août 1923. Peu de fleurs aussi, pourtant je trouvai diverses sortes d'œillets, de la bouvrache, des mauves, du jasmin, des mignonnettes, un chardon rose parfumé et un buisson couvert de bractées blanches et rose pâle comme la neige au soleil couchant, l'*Atraphaxis spinosa*. En passant sous une cascade à 8.000 pieds d'après mon anéroïde, j'aperçus dans la terre humide la *Gentiana septemfida*. J'en éprouvai une joie soudaine comme de la rencontre d'amis en pays étranger.

Pendant que nous nous reposions dans une chaikhana, cabane basse au toit de branchages, au long foyer de terre qui sert aussi de siège, nous nous aperçûmes que dans l'agitation des adieux quelqu'un avait oublié de ferrer les mules. Le Refuge d'Allah se mit en devoir de le faire avec des fers tout prêts suspendus par une ficelle au toit de la hutte et à l'aide de quelques clous tordus qu'il sortit de dessous sa chemise comme un conspirateur.

Assis dans la hutte nous buvions du thé, écoutant la maîtresse de maison aux yeux de gipsy, nous raconter son pèlerinage de l'année précédente en compagnie de la mère d'Aziz, à Meshed dans le Khorassan. Le mari restait encore à Garmrud pour les fêtes du mariage, et nous étions les premiers à lui en apporter des nouvelles.

A une heure de l'après-midi nous arrivions aux cabanes de Pichiban. Nous étions sur le plateau qui s'étend au nord de la vallée supérieure d'Alamut, et allions faire l'escalade du versant dont le trône de Salomon est le point culminant. Des prés ondulaient sur le plateau, coupés de ruisseaux dont les rives humides étaient couvertes de gentianes. La masse de l'Elburz de l'autre côté de la vallée paraissait plus petite que sous les neiges de l'hiver, mais un semi glacier tout menu pendait encore dans chacune de ses deux poches et la neige subsistait à l'est sur le mont Sat. Une ligne zig-zagante de stratifications blanches, court à travers la contrée inhabitée. Elle porte le nom de sentier d'Abraham. Selon une tradition absolument anti-historique, le patriarche voyagea par ici, et le lait qui s'écoulait des mamelles des brebis qu'il poussait devant lui laissa ces marques persistantes.

L'air était léger à cette hauteur, les lointains plus clairs, enfin nous étions vraiment dans les montagnes.

Dans un creux parsemé de blocs de rochers, et où des sources jaillissaient du sol, un maître de troupeaux et ses gens passaient l'été. Les toits de leurs cabanes étaient faits avec les peupliers de Narmirud situé en bas dans la vallée. Le dessus se terminait par des fagots et de la boue. Les murailles du fond n'étaient autres que la paroi même de la montagne qui avançait dans les pièces de grosses dalles, de rochers. Sur les trois autres côtés on avait construit des murs de pierres empilées les unes sur les autres. Un bloc servait de table, une bande de terre battue, de foyer. Autour de la hutte, de petits parcs de pierres pleins de crottes de mouton répandaient une odeur âcre qui, mêlée à la fumée du foyer, n'est pas désagréable au montagnard.

Ces gens vivaient à Verkh en hiver et sur les pentes de Chala au printemps. Ils n'emportaient aux pâturages d'été que le strict nécessaire pour vivre. Leurs principaux ustensiles consistaient en pots de terre à quatre anses dans lesquels on fait le beurre sans ménager ni temps, ni patience en agitant doucement le lait. On fait

sécher le lait caillé dans des sacs suspendus aux toits. Ceux-ci qui ne sont élevés que de quatre pieds au-dessus du sol, servent de tables à l'extérieur. Des chiens, des moutards, et des marmites encombraient le petit campement, dont tous les habitants s'arrêtèrent de travailler pour nous considérer avec une surprise méfiante.

Tandis qu'Aziz accomplissait un de ses plus importants devoirs non officiels, qui était d'expliquer ma présence aux indigènes, je m'assis près du foyer de la cabane principale jouissant des jeux de la lumière venant de la porte sur quatre vases de terre qui remplissaient presque l'intérieur, dont le fond ressemblait à une caverne. Un berceau prenait la place restante et dans le berceau un bébé parcheminé condamné à une mort prochaine absorbait du lait et des chupattis, aliments mal cuits, auxquels il faut attribuer des milliers de décès d'enfants chaque année. La paroi de la montagne qui formait le mur du fond était toute noire de mouches pétrifiées par la chaleur du feu. Seule l'atmosphère alpine peut compenser tous ces manques de confort.

A cinq heures et demie je fus contente d'avoir mon manteau. Les rayons du soleil avaient perdu leur ardeur et pendant cette soirée piquante, on avait l'impression d'aspirer la santé et la force avec le froid de la montagne. Au couchant, les troupeaux suivis de leurs bergers, coulaient comme du miel le long de la pente. Au-delà des cris, des appels, des aboiements, des bruits du camp, s'étendait le silence des lieux inhabités, l'altière paix des solitudes.

Le maître des troupeaux et Aziz avaient quantité de choses à se dire, c'étaient de vieux amis. L'aspect du maître témoignait de l'habitude de l'autorité, habitude entretenue sans doute par trois épouses. Notre hôte s'excusa de la simplicité de la vie à la montagne, mais il ne s'y attarda pas, étant un homme bien élevé. Je les laissai bientôt à leurs bavardages pour chercher le petit parc où l'on avait dressé mon lit au clair de lune. Sous les pâles espaces du ciel, l'Eburz tendait ses plis majestueux



comme enveloppé d'un royal manteau de lumière. La lune planait au-dessus, à peine plus haute en apparence que notre lieu de repos nocturne. Lorsque je m'éveillai quelques heures plus tard elle ne semblait pas avoir bougé de place. Je fus tiré de mon sommeil par une grosse forme noire, qui soufflait tout contre mon oreiller et qui bougeait au milieu de mes savons et ustensiles de toilette. Pendant un instant d'effroi je crus à la présence d'un être humain. Je me forçai à regarder à quoi j'avais affaire, et je vis un veau noir fort intéressé par mes bagages, et qui se répandit en grognements indignés quand je le chassai.

A huit heures trente, le lendemain matin, nous atteignimes le Salambar à une heure et demie de Pichiban. De là, on abandonne le monde méridional pour aborder les pays verdoyants du nord. J'allai cueillir des fleurs pour réhabituer à l'exercice mes muscles affaiblis, mais il n'y avait guère de plantes sur ce versant, l'eau n'arrivant au niveau du sol que plus bas près de Pichiban. La sécheresse favorisait la croissance d'un petit nombre de cousinets épineux, à floraison abondante rose, sèche et craquante comme du papier. Au sommet du col, les chaikhama encore en usage un an plus tôt étaient abandonnés et en ruines, le poids de la neige avait éventré les petites coupoles de leurs toits.

A mes pieds la vallée de Seh Hizar étalait ses méandres jusqu'aux jungles de la Caspienne. Derrière moi, se dressait l'Elburz. Je restai assise pendant trois heures au soleil à faire des relevés, essayant de déterminer les altitudes avec un niveau d'Abney qui, de tous les instruments de poche, semble être le plus exaspérant et le plus délicat.

Faire une offre de mariage à une beauté capricieuse n'est rien en comparaison de la difficulté de maintenir ce coquin de niveau en place pendant une seconde; l'ombre même d'un frémissement, et l'on ne voit plus rien. Or, qui pourrait garder une main ferme sur ces cols persans balayés par le vent?

« Spite of the world, the flesh, the Devil

He strove to keep his spirit level. »

En dépit du monde, de la chair, de Satan.

Il s'efforce de garder l'équilibre de son esprit.

Bien des fois j'ai pensé à cette épitaphe d'ingénieur ! et j'ai maudit à cœur joie le niveau d'Abney. Et quand je déballe mon petit nécessaire d'instruments de précision, je ne regarde jamais ses surfaces anguleuses avec l'affection que je porte à mon compas, dont le visage rond, placide et sûr est celui d'un ami.

Tandis que je prenais des notes dans mon carnet, Aziz et le Refuge d'Allah enfonçaient la gourde d'aluminium jusqu'au col dans un tas de ronces enflammées et faisaient le thé. Je jetai un dernier regard sur le paysage : la vallée des Assassins à l'ouest et ses défilés vaporeux où, dix jours plus tôt seulement, je passais doutant d'en revenir en vie. Balarud, sur sa corniche, pareil à un jouet d'enfant, et cachant le rocher d'Alamut, la crête nette d'Haudegan se découpant sur le ciel. Les reverrai-je encore ? mais je ne m'en affligeais pas trop, n'étaient-ils pas miens pour toujours ? Puis je descendis en courant le versant nord, Aziz derrière moi, parmi de menues sources et des fleurs, la Nepeta semblable à la lavande, les campanules, une fleur de la famille des sauges, appelée Benj, et des plants d'iris sans fleurs. J'en arrachai un pour la racine.

— Que voulez-vous en faire ? me demanda Aziz qui était snob sur le chapitre fleurs. Ce n'est pas un narcisse.

Et je sus le nom de l'iris que les gens du pays appellent Sirish.

Encore trois heures le long de notre vieille route de Marau dans une étroite vallée bordée par la muraille du Salambar, toute verte sur son versant nord.

Sur des champs, en pente raidie, des brouillards constants avaient noirci les meules de foin. La rivière coulait au-dessous de nous dans un lit creusé par son effort millénaire. Elle se tordait comme un ver dans son canyon de terre.

En traversant l'abîme sur un affluent secondaire, je trouvai de l'herbe du Parnasse, une autre de mes amies alpines. Ici les fleurs étaient différentes de celles qui poussent sur les versants plus méridionaux, et moins alpines. C'étaient des scabieuses blanches et bleues, des absinthès, des vesces, des marguerites blanches et jaunes.

La vallée pastorale supérieure finit à Maran, et des fourrés d'aubépines et d'églantiers annoncent la jungle caspienne. Le Seh Hizan, coule entre des montagnes boisées que j'avais suivies l'an passé me rendant à la mer.

Le soleil de l'après-midi derrière nous, éclairait les toits plats et les peupliers du village qui se détachaient, comme dans un halo de lumière par contraste avec les rangées des sombres promontoires au-delà et au-dessous d'eux.

C'est là que nous abandonnâmes notre ancien chemin pour descendre à pie vers le gué et remonter dans des champs ensoleillés face à l'ouest. Après quoi, passant par des fourrés aux feuilles violettes et à la fleur charnue, analogue à la digitale qui me firent penser aux forêts anglaises, nous découvrîmes à un tournant la vallée de Darijan orientée d'est en ouest, et plate comme une carte de géographie.

Un vieil ouvrage de défense, le Qal' a Marvan, qui n'est plus aujourd'hui qu'un amoncellement de pierres se dresse à l'entrée de la vallée d'où l'on a vue aussi bien sur le Seh Hizar que sur Darijan. De là, notre sentier descendait sans peine et nous amena au crépuscule de l'autre côté de la rivière à Sern (composé d'une dizaine de maisons) et à un quart d'heure de là à Sharistan où les maisons sont au nombre de vingt environ. Un des anciens du village assis sur le seuil à fumer la pipe, nous invita à nous arrêter chez lui pour la nuit.

Inutile, dans ce monde surpeuplé de croire que l'on arrive premier où que ce soit. L'Emir Sipahsalar de Tunakalum, qui se suicida à l'âge de quatre-vingts ans, à cause d'une manifestation intempestive de la curiosité royale au sujet de ses finances et qui possédait un pavillon de chasse du côté de Darijan, avait amené à ce

que l'on raconte, quelques Anglais dans cette vallée.

De plus, j'appris qu'un ingénieur hongrois dont la femme était grecque, était installé dans le village, un parmi vingt autres qui après le suicide de l'Emir, imaginèrent de développer le pays pour son nouveau maître, le Shah.

Les gens de Sharistan cependant auraient pu être des insulaires des mers du sud avant le temps du capitaine Cook tant ils étaient peu influencés par ces contacts avec la civilisation. Ils se précipitèrent vers moi comme si j'avais été un cirque. On me demanda d'innombrables fois de monter sur un toit et de me montrer des pieds à la tête à un public sans cesse renouvelé. Seuls les anciens, d'ardents Sbi'as au milieu desquels se trouvait un derviche, s'abstinrent du spectacle et me jetèrent à distance des regards gênés, honteux de montrer de l'intérêt pour un objet aussi négligeable.

En y réfléchissant il paraît bien extraordinaire, que l'indifférence passe pour un signe de supériorité dans le monde entier. On admet explicitement que l'âge ou la dignité personnelle, emplissent l'esprit au point que les affaires confuses des autres, glissent sur lui sans être perçues. Du moins c'est l'impression que donnent non seulement les mullas de villages, mais les ministres, les évêques, les douairières et tous les gens bien élevés en général. Le village de Sharistan ne faisait pas exception à la règle, sauf que ses dignitaires trouvaient plus difficile de cacher l'effort que nécessite une absence totale de curiosité.

Ce genre de conventions ne troublaient pas Aziz, il venait bravement s'occuper de moi et de mes besoins, avec un respect qui frappait les paysans plus qu'aucune autre de mes particularités. Il arrivait tout juste profondément dégoûté m'annoncer que bien qu'il fût possible de se procurer du poulet et des œufs, on ne les donnerait d'une main qu'en recevant de l'argent de l'autre. Nous n'avions jamais rencontré pareil manque d'hospitalité dans la vallée d'Alamut, ajouta Aziz avec emphase.

Je pensais à part moi — et la suite me donna raison — que la présence de la femme grecque de l'ingénieur hongrois devait être à l'origine de cet état de choses, et je dis simplement à Aziz d'une voix chargée de tristesse que ce village devait être bien différent de tous les autres où nous avions séjourné jusqu'alors. Cette douche fut reçue par les hommes de l'assistance avec une honte visible; et ils m'auraient évidemment apporté des poules, des poulets et tout le reste, n'eût été la fermeté de leurs femmes qui n'avaient pas l'intention de permettre à des conventions abstraites de mettre en péril les finances de leur ménage. Nous dûmes nous incliner devant le sexe le plus résolu...

Somme toute, peu nous importait de payer nos aliments, mais nous étions froissés de voir réduits à des transactions commerciales ce qui devait occuper la place plus élevée de dons offerts et rendus. Lorsque les femmes s'aperçurent de notre bonne grâce à payer six pence pour une volaille, elles aussi furent prises de remords, et marmottèrent des excuses, alléguant leur pauvreté. Et, en effet, elles étaient pauvres, vêtues de haillons, moitié à la façon des montagnardes, moitié à celle de la jungle. Les hommes portaient des mocassins aux pieds et des bonnets de peau de mouton, ce qui les faisait ressembler à Pierre l'Ébouriffé. Ils avaient aussi des collets en peau de mouton qu'ils appelaient shaulars, noués sur les deux épaules et munis de comiques bouts de manches simulées. La pluie de la Caspienne met des heures à traverser cette espèce de carapace de tortue.

J'aspirais à la solitude et à la paix, et usais de mon mieux de l'incident précédent et de mon mécontentement justifié, pour obtenir l'une et l'autre.

— Les femmes, dis-je en m'adressant au paysage en général pendant une pause amenée par le paiement de mes six pences, les femmes sont des créatures ignorantes.

L'assemblée des hommes, ravie de voir la discussion passer des questions ménagères à celles bien plus évi-

dentes de la supériorité masculine se rua sur les dames et les abreuvant d'insultes, les chassa du toit à la cuisine.

A présent la vallée était pleine de charme. Une dernière lueur de jour traînait aux confins du village dont les toits plats mêlés de grands arbres escaladent la pente l'un par dessus l'autre. Derrière la haute montagne contre laquelle nous nous adossions, la lune montait encore invisible mais inondant le ciel, très haut au-dessus de nos têtes, de douces vagues de lumière qui s'intensifiaient de plus en plus. Ici, il y avait plus que de la beauté, nous étions loin de tout, comme fermés du monde par de hautes barrières.

Aucune carte n'a encore marqué le nom de ce lieu pour des yeux étrangers. Une impression de vie tranquille, inchangée depuis des siècles passés et oubliés, emplissait de sa paix nos âmes de pèlerins.

C'est ici qu'à l'ombre lunaire de la montagne elle-même, j'entendis raconter la légende du roi Salomon et de son trône, et une autre version disant que le prophète surchargé de femmes à ne plus savoir qu'en faire, en envoyait chercher une autre chaque nuit, et la laissait au matin gelée par l'air des montagnes. Les hommes de *Shahristan*, assis autour de moi fumaient leurs longues pipes en clignant de l'œil, à la pensée du traitement infligé à ses femmes par le roi Salomon. On trouve encore sur le sommet de la montagne, prétendaient-ils, des éclats de bois et des clous provenant du lit du roi. Mais à y regarder de plus près, je m'aperçus que personne à ce qu'il semblait n'était encore monté là-haut, sauf un vieux montagnard poilu, le *skikari*, chasseur d'ibex du village. Il semblait répugner à décrire les choses en détail, mais se déclara disposé à nous emmener soit au sommet même, soit au col situé plus bas.

Je décidai de remonter d'abord la petite vallée où jaillit la source d'eau chaude, créée pour la reine de Saba, et qui attire du monde à trois ou quatre jours de marche par ses guérisons. De là, nous ferions l'ascension de la muraille du trône, et peut-être celle du sommet. De toutes

façons, nous traverserions ce grand contrefort et nous irions nous frayer un passage dans la région attrayante de son versant oriental.

Ce grand contrefort va tout droit, à peine incliné, depuis le trône jusqu'à un col au-dessus de Seh-Hizar, d'où l'on passe à Daku dans la jungle. Entre ces deux points il n'y a qu'un seul autre col, un peu au nord de la montagne, qui soit accessible aux mules, quoique difficile. Aziz et le Refuge d'Allah, niaient son existence, ne désirant en aucune façon avancer à l'est de leur propre pays; mais ce n'est pas pour rien qu'on est élevé dans la montagne, et le shikari me montra le col de Kalan juste à l'endroit où je le présumais. C'est donc là qu'après notre visite à la source, nous nous rendrions en prenant le shikari pour guide. Le départ eut lieu à sept heures du matin le lendemain. En un quart d'heure nous étions à Darijan, le dernier village qui possède quarante maisons, un mulla et un établissement de bains à petites coupoles de boue, enjolivées par des bouteilles plates de couleur verte, destinées à laisser passer le jour et qui luisaient au soleil du matin.

Je n'avais parlé que persan pendant trois semaines, et je sentais que je ne pouvais renoncer à la chance de rencontrer une autre Européenne quelles que pussent être mes préventions contre la Gréco-Hongroise. J'allai donc frapper à une porte basse de Darijan, derrière laquelle, m'avait-on dit, se tenaient l'ingénieur et sa femme. En effet après un long intervalle, apparut une femme anguleuse, ébouriffée, s'excusant si fort de n'être pas levée à sept heures du matin que mes propres excuses pour une visite aussi matinale restèrent à l'état d'intention. La dame aussi à ce qu'elle me dit allait à la source chaude de Ab-i-Garm, le bain de la reine de Saba, et je promis de l'attendre.

Nous remontâmes la vallée vers Mian Rud, ce qui signifie « Entre deux rivières », c'est là, en effet, que se rencontrent les deux cours d'eaux qui encerclent les flancs nord et ouest du Takht-i-Suleiman, et descendent

ensemble à Darijan. Une ville ancienne, est dit-on, ensevelie en ce lieu, et quelques renflements du sol semblent indiquer encore vaguement le travail de l'homme.

Un peu plus haut, au-dessus du confluent des eaux, le pavillon de chasse de l'Emir défunt est en assez mauvais état pour ajouter bientôt une ruine de plus au cimetière du monde dans lequel nous jouons notre jeu. Le dessin de ses jardins est déjà perdu, bien qu'une rangée d'édifices sans toit et de mangeoires pour chevaux, subsiste encore sur un mamelon herbeux, à l'ombre de la montagne. Tout auprès, le courant d'air de la vallée agitait le feuillage d'un cerisier énorme et solitaire. Point de village, rien qu'une maison de paysans, et les deux rivières qui se rencontraient en écumant au bas de près en pente. Nous suivîmes celle de droite, remontant une longue et étroite vallée inhabitée, mais visitée par les faneurs et les bergers. Au milieu s'élève la cabane de branchages d'un ermite.

L'eau coulait brune et blanche entre les rochers sur lesquels poussait un étrange coquelicot écarlate. Nous la traversions et la retraversions tandis que notre vallée entourant le pic occidental du trône comme avec un bras ne formait qu'un unique sillon avec un seul affluent à l'ouest. Elle était large et gaie, sans arbres et bordée de pâturages là où la montagne ne poussait pas ses bastions et ses contreforts jusque contre la rivière. La pente ouest était la plus douce, une crête calcaire se détachait blanche contre le ciel, et sur une autre crête on apercevait des épines roses bien poussées et espacées comme dans un parc.

Enfin, nous avons quitté le torrent, il coulait bien plus bas dans un canyon formant des flaques bleues, semblable à un collier de saphirs au soleil. Un tournant du sentier, à deux heures de Darijan, nous fit voir la source toute proche. A Balarud et plus loin, dans la vallée du Shah Rud, j'avais entendu parler de ces lieux comme d'un centre fréquenté par tout le pays, sorte de Karlsbad de la montagne, et bien que j'ai appris à me méfier en général

des descriptions des Persans, je ne m'attendais pas à rencontrer une solitude alpine pareille à celle qui s'étendait devant nous.

La rivière coulait dans une vallée pierreuse sans la moindre ombre. Tout juste au-dessus sur la pente se trouvaient deux petites grottes, précédées d'un minuscule enclos de pierres sèches. Des stries d'un jaune délavé sur le rocher indiquaient la présence des sources minérales.

Une douzaine de personnes environ, hommes et femmes étaient installés sur des blocs dans la vallée. Ils avaient lâché, sur le versant, leurs mules qui arboraient une série de sonnailles sur leur train de derrière. Cet arrangement assez incommode, semble-t-il, permet aux muletiers endormis d'entendre leurs bêtes qui, pendant la nuit ne sont pas attachées. Sur le terre-plain au bord de l'eau, on avait entouré quelques gros rochers d'un mur de pierres de la hauteur de deux pieds. Les visiteurs pouvaient loger dans cet enclos.

Après une tournée d'inspection, nous avons choisi la plus engageante de ces habitations. Un gros bloc l'abritait vers le sud. Nous y installâmes la petite tente qui devait nous donner de l'ombre, étendîmes les couvertures sur le sol, et nous mîmes en devoir de préparer le thé et de discuter avec nos compagnons, sur les effets des eaux sur notre être interne comme s'il se fut agit d'Aix-les-Bains ou de Bade.

En somme l'endroit était bien plus amusant que ces deux séjours célèbres — grâce à la grande simplicité des choses — les rochers, l'herbe, l'air et l'eau formaient tout le paysage, paysage si léger, si pur que la seule évocation de la maladie semblait difficile. Les gens, d'aimables montagnards de Talaghan et de Kalar Dasht en vacances, semblaient prêts à se lier d'amitié avec le monde entier. Je croyais avoir emporté un minimum de bagages, mais quand je vis comment voyageaient les autres, à deux jours de cheval de chez eux, dans ces solitudes montagneuses n'ayant qu'un peu de pain et de fromage dans un

mouchoir et un samovar pour leur thé, j'eus honte de tout cet attirail étalé par terre autour de moi.

Je vis pour la première fois ici la coiffure que portent les jeunes femmes de Kalar Dasht, un cercle de minces feuilles d'argent cousues sur un ruban avec parfois une turquoise au centre. Ce cercle se porte de biais sur une tempe au-dessous du mouchoir. Je marchandais l'une de ces coiffures et allais l'obtenir quand le Refuge d'Allah, témoin silencieux mais indigné de ces négociations, fit remarquer que le prix de deux shillings était monstrueux pour une pareille babiole. Il me l'arracha des mains malgré ma résistance et la relança à la dame, en déclarant à notre mutuel chagrin que l'affaire était close.

A ce moment le soleil se trouvait droit au-dessus de nous, pas un pouce de la vallée ne se trouvait à l'abri de ses rayons, sauf l'étroit espace sous ma tente.

La Gréco-Hongroise apparut alors, au sommet de la colline, assise sur un monceau de bagages et tenant une ombrelle. Son arrivée donnait à notre réunion la dernière note d'élégance.

— Quels horribles gens ! (1), fit-elle, quand mes compagnons qui s'étaient levés pour la saluer s'accroupirent de nouveau à environ deux mètres de distance. Elle les chassa du bout de son ombrelle, en ajoutant : Madame, jamais je n'aurais cru possible de vivre dans un lieu aussi sauvage, je pleure dans mon lit toutes les nuits !

— Pauvre vous, mais tout ce monde paraît bien inoffensif.

— Comment le savoir ? Les maisons ne sont pas closes. Il y a dans tous les toits une ouverture où passe la lumière et je m'attends toujours à voir un étranger se laisser tomber dans ma chambre. Mon mari est absent toute la journée. Je pense sans cesse qu'il est au fond d'un

(1) En français dans le texte.

précipice. Il n'y a pas de vrai sentier, si vous tombez, vous êtes mort.

Ces paroles étaient déraisonnables. Pourquoi quel qu'un tomberait-il d'un sentier? Mais la dame ne s'arrêtait plus, elle avait tant de chagrins à exposer.

— Nous avons perdu presque tous nos bagages la nuit dans un torrent en arrivant ici par la forêt. Le pont a cédé et tout notre cognac est tombé dans l'eau.

Voilà qui était, en effet, une tragédie, mais pour quelle raison avaient-ils traversé la jungle dans l'obscurité?

— C'est parce qu'ils nous ont fait partir trop tard.

Je me sentis pleine de sympathie pour la pauvre femme à ces derniers mots.

« Vous ne pouvez vous figurer, Madame, la vie terrible que je mène ici. Les indigènes nous détestent. J'ai bien vieilli depuis mon arrivée, il y a trois semaines.

Le mari était toute la journée absent à surveiller les travaux. Il s'était lancé dans un commerce de gramophones qui lui avait mangé tout ce qu'il possédait. Il espérait, à présent, refaire sa fortune par des travaux exécutés pour le Shah. Mais les paiements royaux, selon la femme, étaient rien moins que réguliers. Le Shah entendait développer son nouvel état qui s'étend depuis la côte de Khurramabad et de Shahsavar, jusqu'à la ligne de partage des eaux sur tout le Seh-Hizar. Shahsavar sera le nouveau port, les richesses forestières et minérales des montagnes devront toutes être exploitées. Je dis un peu inconsidérément, la suite le prouva, que les cartes m'intéressaient fort et que je voudrais bien voir celles de l'ingénieur pour obtenir quelques indications sur les altitudes, mon anerôïde qui n'indiquait pas au delà de 10.000 pieds allant être inutilisable au-dessus de Mian Rud.

Nous allâmes nous baigner dans la grande grotte à la pénombre verte, dont Aziz gardait l'entrée. L'eau était chaude et trouble, bordée de menues fougères, la grotte profonde de 3 pieds, juste assez grande pour que deux personnes pussent s'y mouvoir confortablement. Ce bain,

le premier depuis trois semaines, était si agréable que je le prolongeai bien trop, et me sentis plutôt mal à l'aise pour tout le reste du jour, car l'eau, de toute évidence, contient beaucoup de soufre et de fer.

La dame continua ses lamentations pendant et après le lunch. La paix de la petite vallée, vola en miettes au contact de ses inquiétudes. Quand le soleil baissa à l'horizon, elle remonta sur sa mule et s'en alla. Ses sentiments à mon égard étaient ceux d'une sœur, me confia-t-elle, en me mettant entre les bras malgré mes protestations une veste en peau de mouton. Elle partait pour le sud le lendemain et *Dieu merci* ! Il n'en avait plus besoin. A peine avait-elle tourné l'angle de la vallée que les indigènes méprisés revinrent, débballèrent leurs blagues à tabac, remplirent leurs longues pipes et s'installèrent pour bavarder confortablement.

La nuit tombait bien plus vite que la veille sur la montagne. L'air s'imprégna d'humidité, et brusquement insidieux et sans bruit un brouillard blanc s'insinua dans la vallée, son museau pointé vers nous contre la rivière. Un instant plus tard il nous avait enveloppés et déversait sur nous ses fines gouttelettes.

Ma tente est faite de deux pièces de toiles fermées par des haubans, mais je n'avais apporté qu'une des parties pour voyager moins chargée. Cette partie dressée n'atteignait qu'à mi-hauteur des poteaux et couvrait tout juste mon lit qu'elle préservait de l'eau sinon de l'humidité. Elle me servait aussi d'utile abri pour faire ma toilette quand je n'en trouvais pas d'autre.

Aziz et le Refuge d'Allah disposèrent le tout aussi commodément que possible pour la nuit tandis que je restais assise, le col relevé, sous la pluie, me demandant pourquoi, au nom du ciel, je me trouvais là quand je possédais à moi un intérieur confortable. Je me souvins alors de mon parrain qui, à la question de quelqu'enthou-

(1) En français dans le texte.

siaste sur les pensées qui l'agitaient pendant ses nuits solitaires dans la splendeur des montagnes, répondait : « Je pense, en général, pourquoi diable suis-je venu ici ? » Mais un feu brûlait dans notre enclos.

Il n'y avait pas de vent, seul un doux crachin tombait innocemment sur les épaules des hommes occupés à chercher les muies perdues dans l'ombre. Ils avaient à peine l'air humain sous leurs raides vêtements de fourrure dans l'obscurité grandissante de la nuit. Lorsque je me fus réchauffée en buvant du thé brûlant je me déshabillai rapidement, rangeai mes vêtements sous mon oreiller pour les tenir au sec, me glissai dans mon lit et me sentit de nouveau satisfaite. Quant à Aziz et au Refuge d'Allah, ils s'enveloppèrent respectivement dans un shaular et un tapis mazanderami et s'endormirent sur le seuil instantanément.

Le trône de Salomon.

Le lendemain une rangée de grosses gouttes pendait comme une frange au bord de ma tente; je jetai par dessous un regard sur un monde terne et sans vie. En fait de visiteurs de la source, on ne voyait que quelques formes grises immobiles au milieu des pierres.

Tout à coup un léger frémissement se fit sentir. Les femmes, dont les haillons de cotonnades et les jupes de ballerines pendaient lamentablement après la nuit humide se mirent en mouvement et allèrent à la recherche du torrent.

Une petite brise matinale rendit l'air plus vif. Et quand le soleil apparut derrière la montagne, le brouillard de la Caspienne se déchira et s'évanouit. Il monte, paraît-il, presque chaque soir et n'épargne que les grands sommets.

A 7 heures 1/2, nous avons levé le campement. Enfin, après de si longs délais nous allions affronter les remparts du trône de Salomon. Je songeais avec nostalgie au sommet lui-même et j'en parlai au shikari qui parut bien plus réservé qu'il ne l'avait été à Sharistan. La

question resta en suspens. Pour l'instant nous descendions à Mian Rud par le sentier de la veille, rencontrant des faneurs qui ployaient sous des charges d'herbes au parfum de thym. Puis nous quittâmes la route de Darijan et tournâmes nos pas vers l'autre rivière qui encercle le côté nord du grand trône.

C'est là que se produisit la première anicroche. Notre shikari enchanté de recevoir six pences par jour, et un jour de repos par surcroît, s'était offert à l'aube à nous apporter un ibex de la montagne : Aziz dans un accès de générosité au sujet duquel il ne m'avait pas consultée, lui avait prêté mes jumelles pour l'occasion. Le résultat fut que nous ne vîmes ni shikari, ni ibex, ni jumelles pour le reste du jour et peu après Mian Rud, nous découvrîmes que nous étions sans guides et perdus.

Au début cela n'eut pas d'importance. Nous n'avions qu'à cheminer sur des pentes herbeuses en direction de l'est, laissant la rivière et son étroite vallée à notre droite. La pyramide centrale du trône, noire comme un donjon dans l'ombre, dressait de l'autre côté ses saillies massives où apparaissaient çà et là des lignes vertes. Les difficultés commencèrent quand le torrent remonta brusquement à travers une vallée impraticable en apparence vers la haute cime du Trône lui-même. Notre sentier, d'autre part, continuait droit sur une muraille de rochers de quelque mille pieds de haut, qui d'après les paysans de Mian Rud constituait le col de Kalau ou Chertek, ainsi que certains le nomment d'après les pâturages situés à ses pieds.

Avant d'atteindre le point où il faudrait résoudre cet impossible problème, nous fûmes distraits par l'arrivée de la servante sourde de la dame Gréco-Hongroise. Elle me tendit un billet évidemment écrit après un entretien entre quatz-yeux avec l'ingénieur, et qui me réclamait, avec des excuses, la peau de mouton offerte avec tant d'insistance la veille. La dame ajouta que son mari se montrait désireux de voir ma carte.

La chose était impossible car nous allions vers l'est

et non à Darijan. Je le fis comprendre par signes à la sourde, que nous suivimes des yeux tandis qu'elle descendait jusqu'à une source près de la rivière. Elle en rapporta notre gourde et celle de sa maitresse pleines d'une eau minérale pétillante et délicieuse. Le laboratoire municipal de Paris déclare en français et en persan, que cette eau contenait par litre les ingrédients suivants :

	Silice.....	Gr. 0,0275
	Allumine	0,0002
	Oxyde de fer	0,00628
A l'état de bicarbonate	Soude	0,184
	Chaux.....	0,5064
	Magnésie	0,985
	Potasse.....	0,926
	Chlore.....	0,1204
	Acide sulfurique	0,1201

La source coule ici sous le nom de Shelef et est connue sur la côte, sous celui de Khurramabad, mais elle est pour l'instant trop inaccessible pour qu'on puisse l'exploiter.

Nous nous trouvions sur une crête et enfilions du regard la vallée désolée jusqu'au pic du trône de Salomon. Le massif que nous avions contourné depuis notre départ du campement à Ab-i-Garm, était le plus à l'ouest des trois sommets dont se compose le groupe. Je crois qu'on l'appelle le mont des Orphelins, latim Kuh, bien que je ne tiennne ce renseignement que du shikari.

Le pic central aux flans escarpés et au sommet aplati comme un donjon naturel est reconnaissable de loin dans la région du Shah Rud grâce à sa forme spéciale. Il nous apparaissait au milieu des deux autres par dessus de vastes champs de neige avec son aspect sombre et noir qui justifie son nom de Siah Kaman, l'arc du cardeur noir. Sur la gauche plus près de nous, le trône lui-même élevait sa pyramide, aux contours adoucis, comparable

au Weissborn la plus belle des montagnes, mais moins détachée que ce dernier du paysage environnant, car la grande muraille qu'il nous fallait escalader, la rejoint par son éperon septentrional.

La vallée sauvage est orientée en direction du pic. Ses eaux descendent des champs de neige et des glaciers qui emplissent la faille profonde située entre le trône et le Cardeur noir. Bien que l'accès n'en semblait pas difficile pour un montagnard entraîné, je me sentis découragée à sa vue, moi qui restais encore affaiblie par ma maladie. Pour commencer il s'agissait de faire une descente raide, puis une longue marche dans la vallée où nous ne distinguons pas trace de sentier muletier. Ensuite au lieu de suivre une crête, nous serions obligés de grimper à même la paroi morne et noire de la montagne, le long d'interminables éboulis, avant de faire l'escalade du véritable pic rocheux. En y réfléchissant, je jugeai que l'entreprise exigerait dix heures d'efforts. Mian Rud, le dernier endroit où mon anéroïde avait pu m'être de quelque utilité était à 9.500 pieds. La vallée que nous dominions devait, d'après mes estimations, être un peu au-dessus de 10.000 et le trône lui-même me paraissait devoir atteindre environ 15.300 pieds. Même la plus optimiste des convalescentes ne pouvaient envisager de faire une montée de 6.000 pieds dont la majeure partie dans des éboulis. J'espérais cependant encore que le shikari une fois lassé de chasser avec mes lunettes, viendrait nous révéler l'existence d'un sentier muletier le long de la vallée, ou une autre voie contournant la montagne par le sud-est. Pour l'instant rien à faire, qu'à planter la tente dans une combe verte où paissaient quelques vaches autour d'une cabane vide, et d'admirer les beautés de la nature en attendant le shikari et son ibex.

Nous restâmes pendant des heures, assis au milieu des blocs de rochers éparpillés dans les hautes herbes, des fleurs de *Nepeta* et des iris. Aziz, bourrelé de remords à cause des jumelles poussait par intervalles de longs appels à travers la vallée du côté de la masse irrespon-

sable d'Iatim Kuh. Le shikari oublieux devait, à notre avis, se promener sur ses pentes noires et escarpées.

Comme l'après-midi avançait, il devint indispensable d'entreprendre certains actes. Je crus plus sage de prendre la direction de Kalau plutôt que de descendre dans le fallacieux espoir de trouver dans la vallée un sentier invisible de l'endroit où nous étions. Il serait plus facile de réparer une erreur en rebroussant chemin à la descente qu'à la montée.

Par conséquent, nous entreprîmes la première partie de l'ascension de la barrière rocheuse. Nos mules n'attaquaient la pente presque verticale que par de courts efforts, faisant voler des pierres et s'arrêtant à tout instant, elles attendaient évidemment quelque miracle de mule qui nous ferait changer d'avis. Après une heure de peine nous atteignîmes, entre deux montagnes, une autre combe plus grande appelée Chertek, au bout de laquelle notre barrière de rocher rouge surmontée d'une pointe en forme de tourelle, se dressait plus haute que jamais, décevant mirage, proche et net dans la claire atmosphère des hauteurs.

A l'extrémité de la combe dont leur petitesse nous faisait mesurer les proportions, des moutons paissaient les cailloux et têtes rapprochées se chauffaient ensemble au soleil. Le Refuge et moi partîmes en quête du berger. Des bandes de perdrix se levèrent avec leurs petits à notre approche, et coururent sur les rochers poussant leur cri harmonieux.

Le berger nous apparut au loin sur le versant, mais le Refuge d'Allah ne songeait pas à se fatiguer pour aller le trouver. Le voyageur en Perse jouit de tous les privilèges. On ne lui indique pas sa route par pure courtoisie, mais quoi que l'on soit en train de faire il faut l'abandonner à son appel pour lui apprendre ce qu'il désire savoir, fût-on à n'importe quelle distance. Nous étions tout juste à portée de voix et cependant pas assez près pour entreprendre une conversation. Le Refuge d'Allah se montra indigné des hésitations du berger, qui met-

trait une demi-heure à rejoindre ses moutons de l'endroit où nous nous trouvions. Enfin après des appels réitérés notre homme se décida à venir vers nous. Il sautait de roche en roche avec l'équilibre naturel aux montagnards. C'était un jeune homme en tunique kahki et pantalon de toile bleue avec une toison de cheveux teints au henné sous son bonnet frisé d'astrakan noir. Ses yeux étaient verts et il tenait un bâton à la main. Il est impossible à une mule de descendre la vallée, dit-il. L'unique sentier aux alentours était celui de Kalau que nous suivions. Nous revînmes auprès d'Aziz qui avait déjà déchargé nos bêtes dans un parc à moutons à clôture de pierres sèches tout au bord de la combe.

Il fit froid après le coucher du soleil, d'un délicieux froid alpestre. Plein de ronces bonnes à brûler poussaient au milieu des racines d'iris.

Et, comme les deux hommes s'asseyaient autour du feu et que je venais de me glisser dans mon sac de couchage pour avoir chaud, Aziz fut réhabilité. Une voix résonna dans la nuit et le shikari portant ma jumelle, et trois œufs de la ferme de Mian Rud entra dans notre cercle.

Aucun ibex ne pendait sur son épaule, mais il en avait vu tout le jour à travers la jumelle, vus à les toucher de la main, disait-il, semblant croire que cette occupation pleine de charme serait pour nous autant que pour lui, une cause de jouissance. Sans perdre plus de paroles il s'installa devant le pain et le fromage. C'était une âme timide et simple, l'un des rares habitants de la vallée, qui y passait toute l'année, hivernant sur la côte. Il n'avait de sa vie parlé à un Européen, et n'en avait jamais vu avant l'arrivée de l'ingénieur hongrois. Mais en découvrant que j'aimais à entendre parler des sentiers et de la solitude sauvage des montagnes et lorsqu'il me vit manger et boire comme une personne tout ordinaire, il se montra moins réservé. Cela d'autant plus, après les joies de sa journée en tête à tête avec les jumelles. Il se mit à nous entretenir de ses expériences de chasseur, plus fami-



harisé avec les us et coutumes des bêtes et avec les tempêtes et les saisons qu'avec la vie des hommes.

La nuit dans notre combe élevée fut infiniment paisible. Derrière le pic de Salomon, la lune déversait ses rayons en éventail tandis que nous étions plongés dans l'ombre. L'air était calme à la fois chaud comme par une nuit d'été sans vent, et froid de la proximité de la neige. Il y flottait un parfum de foin coupé.

De la vallée montait, porté par les rafales de vent qui y soufflait, un bruit d'eau intermittent comme le halètement d'un train dans le lointain. Et par delà des abîmes de clarté lunaire, nous voyions Salambar et les montagnes d'Alamut, se dissoudre dans les brumes célestes.

Le lendemain matin levés de bonne heure, nous entreprîmes l'ascension de la grande muraille. Les moutons étaient déjà en train de brouter, cette fois sur la pente nord-ouest d'où le berger nous lança un salut sonore au passage.

Je n'ai qu'un souvenir vague et pénible de cette ascension qui dura quatre heures et demie. Bientôt le sentier fut trop escarpé pour qu'on pût y chevaucher. Il zigzaguaient sans répit comme un vol de mouches. Je calculai que l'altitude du col devait être d'environ 14.000 pieds, à en juger partie d'après mon niveau Abney, partie d'après la hauteur de Salambar au loin (qui a 11.000 pieds, et dont le niveau est le seul marqué sur ma carte), partie aussi d'après la fatigue de mes hommes. La respiration nous devenait difficile.

Je n'étais pas encore capable de fournir un exercice fatigant, même dans les circonstances les plus favorables, et l'altitude m'éprouva pour la première fois de ma vie. Je ressentais une impression de viscosité froide à la naissance du cou, et une ombre noire passant sur mes yeux me cachait par intervalles le monde extérieur. Les deux hommes m'installaient sur une mule, dès que la pente se faisait un peu moins raide, mais la piste n'est praticable qu'à des bêtes très peu chargées et il fallut faire à pied toute la dernière partie. Je me traînais, me

reposant tous les cinquante pas ou à peu près, avec la sensation de vivre un cauchemar, enfin après un dernier et terrible éboulis, j'émergeai sur la crête.

Nous étions au sommet de la grande barrière, au seuil du pays désiré dont nous voyions la large ossature brune dirigée au nord-ouest se développant en courbes plus ou moins régulières, pareilles à des vagues dont l'une cacherait l'autre. Il s'enfonçait dans la vallée de Darijan, puis lance à l'ouest un éperon vers le Seh Hizar, tandis qu'une longue crête enferme vers le nord Daku et le Iza Rud dans une jungle inexplorée.

Du moins c'est ce que me raconta le Refuge d'Allah qui avait passé à Daku. Au sud, la crête s'élève jusqu'au véritable trône de Salomon, dans la belle pyramide enneigée sur sa face nord était à présent à une proximité décevante. Au nord-est du pic se montrait un autre sommet moins haut, le Barir. Tout autour s'étendait le monde. Minuscules, comme vues par le petit bout d'une lunette, les montagnes d'Alamut, le Rudbar, l'Eburz, Narghiz Kuh et Syalan que j'avais contemplées de Balarud si hautes alors au milieu des autres sommets de leur chaîne, disparaissaient tout en bas au-dessous de nous, la distance leur prêtait une teinte effacée. En avant à angle droit courait une profonde vallée, cachée de temps en temps par des éperons avancés de notre propre système. A l'extrémité, des forêts couvraient les pentes des crêtes en dents de scie.

— Voilà, dit le shikari, la vallée du Sardab Rud. Il vient de la direction de Talagbau, que nous ne pouvons voir là-bas vers le sud, de l'autre côté du col des Mille Troues, le Hazarchal. Le Sardab Rud s'écroule dans la plaine de Kalar Dasht dont vous voyez un coin par là au nord-est.

Dans cette région les montagnes allaient s'abaissant et s'arrondissant, se paraient de forêts, puis disparaissaient dans les brumes de la Caspienne. Au-delà à l'est il y avait d'autres chaînes inconnues de mes compagnons, les montagnes de Kujur. Et plus loin que tout, incroya-

blement élevé, strié de neige, entouré de cumulus, le Demavend brillait serein au-dessus des choses terrestres. Mais il ne fut visible que pour un instant.

Cependant, bien que peu de joies soient comparables à celle que l'on éprouve en contemplant un pays nouveau du haut d'une crête qu'on vient d'escalader, la joie du complet accomplissement ne devait pas être nôtre. Si mon récit était une histoire de complot au lieu d'un journal de voyage, l'ingénieur hongrois y apparaîtrait certainement sous la figure du traître. C'était lui, bien que nous ne pussions le savoir à ce moment là, qui nous volait notre triomphe. Lui qui, dans la paix arcadienne de Darijan, avait pris à part notre shikari, lui racontant que si la dame étrangère faisait l'ascension du trône que nul Ferangi n'avait encore escaladé, le gouvernement tout entier et Shah Riza lui-même viendraient punir ceux qui auraient aidé à l'entreprise. Lui, l'ingénieur n'était pas monté là-haut, pourquoi quelqu'autre y monterait-il? Sans nul doute, c'est le raisonnement qu'il se tenait au profond de son âme noire. Notre shikari ne dit rien, mais au lieu de partir d'Ab-i-Garm, d'où un sentier facile nous eût mené à distance accessible du sommet, il nous conduisit sur cette crête, et nous montra l'impossibilité d'aller plus loin avec un air de pieux regret et de résignation. Mais nous ne sûmes rien de tout ceci avant le lendemain matin. Pour autant que j'en sois informée, le trône de Salomon n'a pas encore été conquis par un alpiniste européen, et je maudis l'ingénieur de tout mon cœur, souhaitant que sa femme ne s'arrête pas de parler, et que ses mesures angulaires soient perpétuellement inadéquates (1).

(1) Depuis que ceci a été écrit, M. Busk de la légation anglaise, à Téhéran, a fait l'ascension du pic central — Shah Kaman — et découvert que c'était le point le plus élevé du trône d'une hauteur d'environ 17.500 pieds. Voir son rapport dans « Alpine journal » de novembre 1933.

Bergers dans la jungle.

Au col, nous jouissons tous du fruit de nos peines, surtout les mules dont la charge avait été déposée sur le sol. Aziz et le Refuge s'étaient depuis longtemps résignés à ma passion pour les cols de montagne, dénués pour eux de tout intérêt, lieux secs, balayés par les vents, dépourvus de fourrage pour les bêtes, et hostiles aux êtres humains. Ils savaient cependant que la discussion était inutile, et s'installèrent pour dormir à l'abri des bagages, le mieux qu'ils purent, pendant que je me battais avec les fantaisies de ma carte, et, les comparant à la réalité qui s'étendait devant moi, essayais de trouver un chemin pour le retour.

La carte (Survey of India au millième) laissait beaucoup à désirer. Un trait rouge pointillé indiquait la vallée du Sardab Rud et le col de Hazarchal, il en était de même pour le Salaubar et le Seh Hizar. Mais entre ces deux parallèles, pourquoi avait-on omis complètement le trône de Salomon, sommet le plus haut à l'est du Demavend. Les seules montagnes marquées l'étaient à une mauvaise place, et après avoir tenté en vain de rétablir l'harmonie, à l'aide de mon compas, j'en vins à la triste conclusion que le cartographe avait dessiné cette région par oui-dires, conclusion d'autant plus triste qu'elle me faisait douter de mes points de triangulation à leur origine.

Où donc se trouvait la rivière bleue qui, selon la carte, se jetait à l'est dans le Sardab Rud. Le paysage n'en montrait pas trace et le shikari en niait positivement l'existence. J'avais espéré que je ferais entrer le nom de cette rivière dans le monde de la géographie, de sorte que je fus extrêmement ennuyée de constater qu'elle n'existait pas.

Le vent éprouvait à l'égard de ma carte les mêmes sentiments que moi, pour un peu il l'aurait mise en pièces. Il ébranlait même les nerfs solides du compas, et

sous ses assauts le niveau Abney se comporta comme un fou. Quelle différence avec la paix, bien abritée, du cabinet de travail de M. Reeve à Kensington. Je lui adressai une pensée affectueuse, par delà le continent qui nous séparait, et je commençai à me demander quel sommet des alentours il me recommanderait pour y exercer mes capacités d'amateur. Dès que l'on redescend d'un col tous les pics qui, de là-haut paraissaient si remarquables s'évanouissent derrière un premier plan sans importance. C'est ainsi que le philosophe est éclipsé par le politicien. Les montagnes ne réapparaissent qu'après des kilomètres, et des jours ou des heures et, sous un autre aspect — comme les principes du philosophe — ils sont méconnaissables. En effet, de la vallée on voit à peine le vrai sommet, quelque'épaulement secondaire usurpe le droit de barrer l'horizon et induit le géographe en erreur.

Mais ici nous nous heurtions à une troisième difficulté. De presque tout le paysage étalé devant nous, la région forestière semblable à une mer, les montagnes, les chaînes lointaines à l'horizon et les systèmes plus proches dont les crêtes escarpées descendaient vers le Shah Rud, rien ne portait de nom qui me fût connu. Sauf pour la vallée à mes pieds et le Kalar Dasht à plus grande distance, ni ma carte ni le shukari ne pouvaient me donner aucune indication.

Je cherchai pendant trois heures la solution de tous ces problèmes, après quoi je me sentis extrêmement lasse. Mais faisant encore un effort, je grimpai par un amoncellement de dalles roses jusqu'à une légère éminence située à 100 pieds plus haut de manière à pouvoir plonger sur la jungle par-dessus le large dos de la crête. Il n'y avait pas grand chose à voir. Cette contrée inconnue s'enveloppe dans le double mystère des arbres et du brouillard et il est aussi difficile de la voir de loin que de la visiter. J.-B. Frazer parle de ses labyrinthes presque impénétrables qui, à l'exception d'une bande étroite le long de la côte sont demeurés inchangés depuis son temps. Et le Major Noël dans le *Journal de la Société*

royale de géographie de juin 1921, évoque les « forêts vierges et les indigènes presque aussi sauvages que la forêt elle-même, où le tigre est à l'affût en plein jour dans les fourrés et se promène ouvertement sur le rivage la nuit ».

La nouvelle route d'automobiles a dû pourtant mettre fin à cette habitude.

À l'origine je pensais qu'après l'ascension du trône de Salomon, je descendrais dans ce pays sombre et y recueillerais quelques renseignements sur les hommes qui y vivent, peuple primitif à ce que l'on m'avait dit, habitant le creux des arbres, et hostile aux voyageurs. Ces gens-là avaient donné du fil à retordre aux Anglais à la fin de la guerre, surexcités qu'ils étaient par un meneur du crû, appelé Kuchek Khan. Plus tard, ils vinrent en aide aux révolutionnaires russes, ou plutôt entreprirent des razzias indépendantes, concurremment avec les autres; et les habitants pacifiques du pays les considérèrent comme des Bolcheviks. Khurramabad a servi en quelque sorte de quartier général à Kuchek Khan et l'Emir Sipahsalar. L'homme au pavillon de chasse de Mian Rud, lui avait témoigné de l'amitié lui permettant d'établir un droit de péage à Marzau, de pénétrer en Darijan, et de faire payer un toman pour tout chargement de riz qui passerait le Salambar.

Il y a environ huit ans, ses successeurs Bolcheviks essayèrent le même jeu. Ils pénétrèrent en Alamut et pillèrent le pays jusqu'à Balarud, mais les troupes gouvernementales vinrent les refouler au-delà de Syalan. L'Emir Sipahsalar qui avait été en bons termes avec eux aida à leur expulsion. Darijan avait été pillé mais les troubles n'atteignirent jamais la région orientale plus lointaine du Kalar Dahst, bien que celle-ci aussi fût infestée par des brigands d'un genre plus commun, comme d'ailleurs tous les cols au nord de Qazvin.

« Nous ne pouvions aller nulle part, nous autres charvardars, me dit Aziz, sans payer une taxe à tel ou tel

individu à chaque passage de col. Puisse Allah bénir ce Shah Riza qui a délivré le pays.

On entend répéter ces louanges par tous les pauvres gens en Perse, constatation faite pour compenser les accusations des propriétaires riches, et des marchands de la ville.

Retournons cependant aux habitants de la jungle. Tout en longeant le rebord de la montagne et en plongeant mon regard sur ce pays, du haut de quelqu'éminence, tandis que mes compagnons m'entretenaient des diverses particularités qui leur en étaient connues, j'en vins à me demander s'il existe véritablement là une race à part, ou s'il ne s'agirait pas plutôt d'un mélange de gens des villages qui vivaient dans le maquis à certaines époques de l'année. Kuchek Khan était un homme de la jungle prétendaient Aziz et le shikari. Il venait des environs de Presht, et portait les cheveux longs et la barbe comme les Daylamites du Moyen Age. Quand on se mit à sa poursuite, il fut impossible de s'emparer de lui, mais on le chassa dans ses retranchements de la montagne où il mourut de froid.

Ses deux amis et lieutenants, Hala Qurban et Hishmet, ne venaient pas du tout de la forêt. Le dernier était originaire de Talaghan. Le Refuge d'Allah l'avait connu et l'avait vu pour la dernière fois, menottes aux poignets et les pieds liés, sur une mule. On l'emmenait prisonnier à Téhéran. Parmi les Bolcheviks plus tardifs se trouvaient en réalité surtout des Alamuti, des Talaghani et des bandits de la côte mêlés à quelques étrangers.

Inutile, paraît-il, de voyager dans le maquis en été car il est vide, ses habitants le désertent pour la montagne. Les plus hauts villages forestiers, tels que Daku, grosse agglomération dont la carte ne fait pas mention cependant, servent de séjour d'été aux riverains de la mer. Il semble qu'il n'existe pas de populations stables dans cette vaste ceinture de forêts qui va des montagnes à la côte, mais un échange constant entre les villages alpins et côtiers, qui tous ont leurs stations fixes et leurs pâturages pour les diverses saisons de l'année.

Je ne pus rien savoir sur ce qui se passe en dehors de ces villages connus. Il y a de ce côté de longs espaces inhabités d'un ou deux jours de marche à la suite. Les bergers et les bûcherons qui les parcourent forment-ils une race spéciale? ou plutôt comme je le croirais probable, sont-ils semblables aux gens que je rencontrais et avec lesquels je vivais: quoique plus farouches à cause de leur vie solitaire et de leurs plus rares séjours au centre social qu'est le village, je n'en sais rien. Je ne pouvais espérer éclaircir ce mystère, les hauts sommets et les basses terres infestées de paludisme m'étant également inaccessibles. Je décidai donc de suivre la coutume estivale de la région et de m'en tenir aux pâturages alpestres. Puisque la carte était aussi peu explicite à leur sujet, j'irais inspecter à loisir les rivières qui descendent du trône de Salomon, et, finalement suivant le Shah Rud jusqu'aux transparences séduisantes de sa source, je traverserais un col quelconque pour tomber sur la route de Téhéran à quelques centaines de miles à l'est de l'endroit où je l'avais quittée.

Telle était donc ma résolution: je contemplai une fois de plus le vaste monde de ce point le plus haut de mon voyage avant de m'en retourner à regrets avec le Refuge d'Allah. Lui aussi avait escaladé la petite éminence. Malgré sa fatigue, il faisait à pied tous les trajets que nous faisions à cheval, il se croyait obligé à ne jamais me laisser grimper sur une montagne sans protecteur, et me suivait en silence portant mon appareil de photos et mes jumelles, restant à distance suffisante pour empêcher le fer de ses clous ou tout autre objet indésirable, etc., d'entrer en contact avec mon compas. Si je lui disais que sa présence était inutile il répondait simplement: « Il est bon de voir le monde », puis il restait assis à fumer regardant sans cligner des yeux le paysage inconnu, et gardant un air de sérénité que les économistes jugeraient difficile à concilier avec un revenu de 4 lbs par an.

Sur le versant oriental du col je ne trouvai pas d'iris, mais une quantité de *Nepeta* au bord d'un névé, sur

lequel nous nous laissâmes commodément glisser, puis nous suivîmes des eaux souterraines dans une vallée rocheuse bien différente de la pente découverte par où nous étions montés. Au bout de deux heures, le soleil se couchait. Au loin il éclairait encore les pâturages jaunissants sur la falaise qui nous enfermait; un troupeau paissait là-haut. Le shikari, familier avec ce pays, tourna brusquement court abandonnant le sentier et se dirigeant au travers des rochers vers un hémicycle pierreux appuyé contre une paroi verticale. C'était là que vivaient les bergers. Nous étions encore bien au-dessus de la région des villages. L'abri, si je puis le qualifier de ce nom, (car les murs n'avaient que deux pieds de haut), contenait quatre sacs de laine, des gourdes de peau de chèvres, une couverture, des ciseaux à tondre, et la moitié de la carcasse d'une chèvre ou d'un mouton évidemment destinée à être mangée, morceau par morceau. Nous établîmes notre campement au milieu de tout cela. Dans l'obscurité grandissante, les troupeaux rentraient, remplissant l'étroit couloir au-dessus de nous de leurs bêlement et de leur piétinement, tandis que les bergers s'occupaient à les traire. Rumeurs amicales, dans ce lieu austère. La nuit fut très froide, mon anéroïde n'avait pas encore atteint le niveau accessible à son activité. Nous devions donc coucher au-dessus de 10.000 pieds. Le ravin était trop resserré pour que pussent y pénétrer les rayons de lune. Plus haut, ils éclairaient les rochers. Et dans l'ombre les troupeaux dormaient, s'agitant un peu de temps à autre. Une bise glacée courait sur le sol.

Le lendemain nous partîmes à sept heures, nous séparant de notre shikari. Il s'était excusé de demander six pence par jour et se montra confondu et muet de reconnaissance lorsque je lui payai le temps qu'il mettrait à retourner à Darijan en y ajoutant un petit cadeau. Ce fut après ce moment d'émotion que j'appris l'attitude de l'ingénieur au sujet du Takht-i-Suleman.

Au fur et à mesure de la descente nous rencontrions des cours d'eau venant de la droite, torrents écumeux

qu'on appelle tous Barir dans le pays. Une des principales difficultés géographiques est l'absence de nom de presque tous les sommets. Les cols ont des noms, les pâturages en ont une foule, mais on ne se soucie pas de baptiser les sommets qui ne servent à personne, sauf quand ils sont aussi impressionnants que le Cervin.

Le résultat de cet état de choses est que l'on qualifiera une montagne différemment selon le côté par où on l'approche. Les bergers lui donneront partout le nom du dernier pâturage de leur versant. Le voyageur devra faire preuve dans ces conditions de grandes qualités de discrimination.

La seule et unique cabane de cette vallée sauvage s'appelait aussi Barir. Ce n'était qu'une grande étable, à demi enfouie avec un toit de bardeaux presque au niveau du sol. Des moutons et des chèvres l'entouraient au gai soleil matinal, prêts à partir pour le pâturage. Bientôt ils les quitteraient, nous dirent les bergers pour retrouver leurs quartiers d'hiver sur la côte.

En descendant à pied, car la chevauchée restait difficile, je vis une trappe pour les martres, très nombreuses dans ces montagnes. Le dispositif en était fort simple. Une branche fourchue s'enfonçait, fourche en avant dans une excavation du sol, couverte de quelques bâtons sur lesquels on avait posé de lourdes pierres. La martre passe sous la fourche, elle y est prise par les épaules, et en faisant effort pour se dégager amène la chute des bâtons et des pierres qui l'écrasent. On garde les peaux pour les vendre à des marchands ambulants qui viennent à cet effet dans la vallée, et donnent jusqu'à 20 shillings pour une bonne peau.

Nous avons marché deux heures et demie avant d'atteindre enfin la vallée principale où, venant du sud-ouest, le Sardab Rud, vert et blanc, se précipite impétueusement. A présent, à mon grand soulagement, on pouvait à nouveau enfourcher les mules. Je me sentais mal après les efforts de la veille et je me demandais si je n'allais pas m'effondrer ici à cinq jours de cheval de

Téhéran et au point le plus éloigné de mon voyage, alors que la route la plus proche, accessible à un véhicule quelconque était distante de trois jours. Pourtant je repris des forces comme la journée s'avancait, et bientôt nous arrivions dans une région assez plaisante en elle-même, pour faire oublier l'âme et le corps.

Kalar Dasht.

Sardab Rud veut dire « Rivière aux eaux froides ». Le torrent dégringole la pente sud-est du Trône de Salomon et coule au pied du Col des mille cavernes. Pas un village, pas une habitation pendant plus d'un jour sauf une cabane chaikhana au-dessous du confluent du Sardab Rud avec le Barir dans une combe plate et herbeuse appelée Vanderaban. Un sentier court le long de l'eau. C'est une des voies de communication de la montagne, suivie chaque jour par une centaine de personnes au moins venant de Kalar Dasht ou de Talaghan. Nous avons dû le matin en rencontrer au bas mot trente, qui, après la nuit passée dans la forêt arriveraient dans leurs vallées méridionales vers le soir. Presque tous ces hommes portaient des sacs de charbon et me saluèrent car Talaghan et Alamut sont voisins, et Aziz connaissait la plupart de leurs demeures.

Bientôt notre rivière tourna au nord, de petites gorges y déversaient leurs eaux. Sur la gauche, une gorge y aboutissait également mais elle était à sec excepté en hiver. Après cette gorge il n'y eut plus de vallées latérales pendant des heures. La rivière pointillée de bleu de ma carte qui aurait dû apparaître quelque part de ces côtés venant de la gauche, se révéla pure fantaisie, comme je l'avais déjà supposé. La plus belle des vallées se trouve dans la jungle. Entre des clairières et un océan de feuillage des montagnes rouges s'avancent comme des coques de navires dressées très hauts dans le ciel : Les arbres, épines, hêtres, frênes, sycomores « dinjar », néfliers, poiriers, imposants de taille et d'envergure, sont

disposés en ce lieu comme dans un parc. La rivière forme d'étincelants remous entre leurs racines. Tout alentour au clair soleil, loin de toute vie humaine, règne une atmosphère virginale de liberté, de joie solitaire, animée du murmure léger de la rivière et du vent.

Des troupeaux de bovidés à bosse séjournent dans la vallée en été. Le fils du berger, jeune Gilaki aux cheveux blonds, aux traits menus, au teint clair, à la tête nordique finement modelée, sortit de cette solitude, inhabitée en apparence, pour nous regarder déjeuner sous une aubépine. Dans sa main, il tenait une hachette ornée d'une spirale gravée et provenant de Khurramabad, sur la côte. Chose remarquable, les gens qui fabriquent des objets à la main, trouvent toujours le temps d'ajouter à leur œuvre quelque perfection de plus, qui en fait une joie pour le regard.

Nos instruments exécutés à l'aide d'une machine pouvant faire la même chose à moins de frais, sont trop utilitaires pour supporter le moindre ornement. A Téhéran je prenais un plaisir journalier à regarder les sacs qui servent à emporter les ordures de la rue. Ils consistaient en une toile tissée à dessins rouges et bleus très décoratifs.

Peut-on imaginer un conseil municipal de Leeds ou de Birmingham, faisant preuve d'un goût aussi délicat ? La beau é, à leur avis, est ce que l'on peut acheter pour un musée : les pots, les casseroles, les robinets, les poignées de porte, bien qu'on les regarde vingt fois par jour n'ont pas le droit d'être beaux. Ainsi nous appauvrissons nos âmes et gardons les jolies choses et même nos jolies pensées, pour de rares occasions, perdant la plus grande partie de notre vie à méditer sur nos taupinières domestiques ou sur le Stock Exchange, au milieu d'objets aussi laids que les formes les plus laides du péché.

Le jeune Gilaki, comme tous les habitants de la jungle que j'avais rencontrés jusqu'ici, passait ses hivers sur la côte, quand le froid des hauteurs s'accroissait au point que « même une corneille ne pouvait plus voler ». Je l'interrogeai sur Daku dans la jungle, et il me raconta

que le village était à deux jours de voyage au travers d'une vallée qui ouvrait tout près de Kalar Dasht, vallée sans rivière menant à un col du nom de Mazigasar, et de là le deuxième jour à Daku sans que l'on rencontrât ni hameau, ni indigènes en route.

Vers 4 heures de l'après-midi, nous arrivâmes à l'orée de ce vallon, ou plutôt de deux de ces vallons, Kulud Qal'a et Rashak, l'un orienté à l'ouest et l'autre au nord-ouest, tous deux sans un ruisseau, et tous deux aboutissant à Daku. Ils ouvraient ensemble sur la plaine de Kalar Dasht dans laquelle nous allions déboucher.

Le capitaine L.-S. Fortescue, et le major J.-B.-L. Noël ont visité ces lieux et dit que Kalar Dasht, avait été le terrain de chasse favori de Nasir-ud-Din Shah, qui établit un sentier muletier par ici, de façon à ce que son harem et toute sa cour pussent l'accompagner pendant ses vacances annuelles. C'est une plaine riche d'environ 20 miles de large, notre vallée y aboutissait en pente douce bordée à droite, de collines et de terres labourables, dominées tout en aval par des bois. A gauche, le long de la rivière la muraille montagneuse continue plus basse mais abrupte. De petits hameaux enveloppés de verdure, Mujil et Ujabey, émergeaient entre les champs de blé. Rudbarek se dressait devant nous sur la rivière. Avant d'y arriver, je m'assis sur une pièce et pris les relevés du Takht-i-Sulciman du Black Carder, et de la pointe de Barir, tous visibles à nouveau dans le lointain au-dessus de la vallée forestière. Jamais je ne les avais vus aussi beaux. Les villageois qui arrivaient avec leurs troupeaux se montrèrent fort sociables, mais nous avions tous joui de la solitude paisible de la nuit précédente, et décidâmes de ne pas demander l'hospitalité mais de camper, si possible, en dehors du village.

Ce fut bien la dernière fois que nous tentâmes quelque chose d'aussi irréalisable. Nous trouvâmes un coin agréable avec de gros galets pour l'aménagement de notre foyer. La rivière aux eaux froides, qui avait été notre compagne de voyage de la journée, y coulait verte

et impétueuse dans la pénombre. Mais à peine avions nous étalé nos sacs sur le sol, et fait jaillir une flamme, qu'une procession se montra comme une chenille noire, se dirigeant vers nous sous les arbres. L'avant-garde avait un aspect assez plébéen, une masse d'enfants, m'incitait à sympathiser avec. Aziz qui m'entendait me lamenter sur la mortalité infantile (presque tous les nourrissons que j'avais connus l'année précédente à Alamut avaient péri) répondit « il vaut tout autant que la plupart des enfants meurent les premières années, sinon on ne pourrait plus en avoir la seconde ». De toute évidence à Rudbarek les petits ne mouraient pas comme ils auraient dû le faire, ils arrivaient en foule, gentils mais accablants.

Les parents suivaient et le cercle s'élargit, un autre cercle se forma à l'extérieur du premier. Mais nous résistions encore à toutes les invitations. Tout à coup une vague de respectueuse agitation passa sur la foule, un des Agha, Kurde gras à ventre proéminent avec un triple menton et des yeux en boule de loto vint s'asseoir sur le tapis en face de moi.

— Où sont les papiers qui vous autorisent à rester ici? dit-il brutalement sans même prendre la peine de me saluer.

Je m'étais levée à demi par politesse, mais changeai rapidement d'avis devant cette attaque inusitée. « Mon passeport est en ordre, fis-je languissamment, mes domestiques vont le chercher ». Le Refuge d'Allah s'en alla avec obéissance fouiller les valises. Il est toujours déprimant de voir un Persan s'aplatir devant l'autorité d'un tyran. Le gros homme ignorant ma présence et s'attendant évidemment à trouver des abîmes d'imposture dans mon passeport, restait assis comme si chaque minute de délai était une faute de plus, ajoutée à la masse des autres qui dépassait déjà la patience officielle. Il avait ce genre de tête dont la forme me déplait. Je résolus de rester assise et de me laisser piétiner plutôt que de faire le moindre effort pour résister.



Je mentis : « Très heureuse de vous voir » avec cette légère inclinaison de tête qui accompagne la politesse. « Votre amabilité est extrême », fut-il obligé de répondre, car une formule en appelle une autre « le passe... »

Je continuais : « Votre santé est-elle bonne ? » refusant d'être tenue en échec. S'il ne savait pas les choses que l'on dit aux étrangers, moi je les savais, et ne lui en épargnerais pas une.

— Oui, Dieu merci, murmura-t-il en finissant sa phrase par un grognement indistinct dépourvu de la cordialité qui aurait dû s'y trouver. Le passe..., reprit-il.

Mais il y a environ quinze formules de politesse dont on peut se servir lors d'une rencontre, chacune d'elle exige une petite révérence, chacune d'elle nécessite une réponse appropriée accompagnée également d'une révérence. Je connaissais à peu près la moitié de ces formules et l'Agha Kurde en eut sa bonne ration. Quand nous fûmes au bout de mon répertoire il était maté et ne demanda plus le passeport. Après un intervalle décent pour laisser aux règles de la politesse le temps de faire leur œuvre, je pris mes papiers des mains du Refuge d'Allah et les tendis à mon adversaire, qui, à présent sentait fortifié par la présence de la plupart des agnats de Rudbarek dont le nombre augmentait autour de moi, et dont la grosse masse de l'Agha formait le centre.

Le passeport était tout à fait en règle, d'ailleurs s'il ne l'avait été, personne n'aurait pu en remarquer les imperfections.

— Qu'est-ce que c'est que ça, fit-il en indiquant la signature du consul de Bagdad.

— Ça, dis-je avec une absence totale de scrupules, c'est la signature du vizir de notre roi.

Je compte que tout le monde me viendra en aide et me traitera en amie après avoir lu ce paragraphe et je commençai à traduire les remarques de Lord Curzon sur la première page : à passer sans être empêchée ou inquiétée.

L'Agha, son Mirza et les divers anciens, écoutaient visiblement impressionnés.

— Sommes-nous amis avec les Anglais ? demanda l'Agha à la fin, allant droit au centre de l'argumentation, avec une perspicacité louable.

Je les satisfis sur ce point, mais en somme la bataille était déjà gagnée. Nous n'eûmes plus qu'à souffrir d'un excès d'hospitalité. Il n'était plus question d'une nuit paisible et solitaire. L'Agha voulait me recevoir chez lui.

Voyant que la résistance serait vaine, je laissai mes deux hommes déballer mes affaires et me joignis à la procession, qui à présent, se dirigeait vers le village dans la nuit.

Il est triste d'avouer que je gâtai ma victoire en tombant dans un torrent. Les ponts n'existent que sur les cours d'eau aussi importants que le Sardab Rud, et comme je sautais dans l'obscurité, un galet glissant me trahit. La procession derrière moi était ravie et l'Agha lui-même qui me précédait tourna la tête et, me voyant saine et sauve quoique trempée continua d'avancer d'un bon pas, sur des chemins qui auraient pu appartenir au Devonshire. Sa maison était une construction à deux étages, genre chalet, couverte de bardeaux et précédée d'un jardin clos plein de légumes, des haricots d'Espagne, des potirons, des tournesols.

Quelques-unes des maisons de Darijan avec leurs balcons de bois, marquaient déjà un progrès sur celles d'Alamut et du versant méridional de la ligne de partage des eaux en général. Mais ici à Kalar Dasht on retrouve réellement les restes d'une ancienne prospérité. Elle se manifeste par des demeures ornementales autant que confortables. Elles valent bien des maisons de campagne des Alpes. On y trouve des balcons et des caves en saillie, des plafonds à caissons rappelant l'Italie et la Renaissance, des cheminées, des niches ornées de stucs en relief. Coqs, corbeilles de fleurs, figures géométriques, le tout provenant clairement du temps où Kalar était une ville florissante, c'est du moins ce dont j'espère faire la preuve.

La maison de l'Agha n'était pas la plus belle en Rud-barck, celle de son frère l'éclipsait. Ce frère était un Kurde au visage allongé, aux manières gaies, aisées et insouciantes si fréquentes chez l'homme de la tribu. Il ne s'inquiétait pas qu'il y eût un passeport ou non, et me regardait avec une franche admiration pour le courage dont j'avais fait preuve en venant de si loin.

Pendant que nous étions assis dans une pièce de l'étage supérieur attendant le dîner, il commença à me parler d'un capitaine anglais qui avait séjourné chez lui et dont le persan avait impressionné tout le monde par son énergie sinon par sa richesse. Son langage ne consistait qu'en deux phrases : « l'ibex s'est échappé » et fils d'un père carbonisé » la plus forte des épithètes persanes que le capitaine avait apparemment de fréquentes raisons d'employer.

Le sport doit être excellent dans la région. La rivière a des truites, les montagnes des daims, des ibex, des sangliers. Le climat est parfait, les gens agréables et pacifiques. Seul son éloignement de toute grande route a dû écarter pendant si longtemps tout visiteur de ce pays.

En attendant le repas, nous parlions religion, et notre première hostilité s'effaçait, par degrés. Je récitai le chapitre ouvert du Coran et me montrai moins ignorante qu'on ne l'avait supposé. Une traduction du notre Père établit l'unité essentielle de la religion à la grande satisfaction du petit Mirza de Medine lui-même. Une courte discussion historique amena du fond d'un coffre une traduction persane de l'Histoire de la Perse de Sir John Malcolm que l'Agha étudie au cours des soirées d'hiver.

On n'arrive pas dans l'un de ces villages de montagnes sans tomber sur une ou deux personnes auxquelles les vieilles légendes sont familières, et en général on trouve sur un rayon quelque copie de Firdusi.

Parmi les Kurdes de Kalar Dasht, ces classiques semblaient entretenir un esprit patriotique plutôt agressif,

et l'Agha fut légèrement froissé lorsque m'ayant demandé qui gagnerait au cas d'un conflit entre nos deux nations, je lui répondis que ce serait *nous* sans aucun doute.

— Si nous nous battons, chacun de nous est un Rustum, fit-il en gonflant son torse déjà avantageux et en posant ses deux mains en évidence sur sa ceinture qui devait avoir quelques poignards.

— Nous avons tout autant de Rustum, fis-je observer, et plus de fusils. Cette remarque fit rire le frère qui avait le sens du comique et de la sympathie pour moi. J'amenai la conversation sur des sujets moins délicats en rappelant à mon hôte qu'à présent tous les Rustum des deux côtés vivaient en paix et en amitié.

Ces Khwajavend, originairement des Kurdes d'Ar-dalan et de Garu installés par Agha Muhammad Khan Qajar dans divers villages du Kalar Dasht, se montrèrent très précieux et intelligents sur le chapitre des informations historiques. Ils furent les premiers à me parler du tumultus de Kalar à quelques heures de voyage, dont le nom seul suffirait à éveiller l'intérêt de tout historien.

Le site de Kalar.

Bien qu'il soit possible de glaner ici ou là quelques détails historiques sur le Tabaristan, la contrée montagneuse de Mazanderan, ils sont en général bien maigres et incohérents, et ne peuvent servir à la reconstitution de la vie du pays telle qu'elle a dû être avant que les armées de Tamerlan n'eussent tout dévasté au xiv^e siècle.

Les anciennes légendes persanes sont nées ici et sans doute elles retracent de façon imprécise des événements dont le récit ne s'est pas transmis généralement. On raconte que la bataille entre Rustum et Sohrab s'est déroulée, quoiqu'en pense Mathieu Arnold, en un lieu appelé Likash dans le pays de Ruyan.

La région était pleine d'enchantements et de présages, sorte de Brocéliande peuplée de figures de héros en quête d'aventures. Sur la côte on prétendait que Jinn le Blanc,

le Div-i-Safid, avait construit la forteresse de Ispi Rud. Minuchihr, le roi, se réfugia à Chalandar. Il y trouva une plaine marécageuse. L'assécha en déplaçant quelques blocs de rochers que l'on montre encore à l'embouchure de la rivière Chalus, puis il éleva à ce que l'on dit la tour de Ruyan qui plus tard devint la capitale du district.

Les géographes du moyen âge parlent de Ruyan comme d'une ville florissante aux nobles constructions et aux beaux jardins. Tout auprès se trouvaient le pays et la ville de Kalar. On me raconta à Kalar Dasht qu'un cumulus connu encore sous le nom de kalar existait dans les environs. Je me pris à espérer non seulement de pouvoir l'identifier à l'ancienne cité mais de confirmer grâce à sa position un point de l'histoire médiévale de la région concernant les limites orientales de l'habitat des Daylamites. Ces peuplades de brigands de la montagne inspiraient une constante terreur et vivaient en guerre perpétuelle avec leurs voisins. Au XII^e siècle, les Assassins commencèrent à prendre possession du pays et héritèrent en grande partie de la réputation de ses habitants.

Le rapport qui existe entre Kalar et les Daylamites est prouvé par le géographe Yaqut. Il rapporte que la ville est à une heure de marche de Chalus situé sur la côte, à deux jours de Ray (près de Téhéran), à trois d'Amut à l'est et à un jour de la frontière des Daylamites. La seule ligne de démarcation qui, venant de la plaine de Kalar, remplit ces diverses conditions est le col de Hazarchal, Darijan, l'autre vallée, ne pourrait jamais passer pour être à une journée de voyage, et au nord, c'est-à-dire à l'ouest et au nord ouest de Kalar c'est la jungle épaisse jusqu'à Daku à deux jours de marche. Le Hazarchal mène à la vallée supérieure du Talaghan qui, au X^e siècle, est présentée comme faisant partie du pays de Daylam, et naturellement Kalar devait être, d'après les estimations de l'époque, à une journée de cette région fertile. Et on pouvait avec autant d'exactitude considérer la ville comme étant à proximité des

forteresses daylamites de la jungle occidentale. Dans les deux cas, la situation de Kalar remplit les conditions géographiques requises, et correspond aux nombreuses références des historiens de ce temps.

Yaqut fait aussi mention de la petite ville de Sa'idabad, d'après lui elle était située tout près de Kalar, sur la route entre Hasankeif et Laktar. Ce dernier village subsiste toujours. Hasankeif, bien que n'existant pas sur les cartes est à présent la capitale du Kalar Dasht presqu'en vue de Rudbarek. La piste de Kalar à Ruyan, devait être aussi celle de Hasankeif à Lakbar, le long de la vallée du Pul Rud où il faut chercher Sa'idabad.

J'ai donné ces références parce qu'elles sont à la base de la géographie de Kalar. Mais lors de mon voyage je n'avais pas de livres dans mes valises. Je ne me souvenais que de l'importance de Kalar par rapport aux Daylamites. S'il fallait y chercher vraiment l'emplacement de la ville ancienne, nous avions probablement passé la frontière Daylam en descendant de Barir le long du Sardab Rud.

Je passai une nuit heureuse à Rudbarek dans une chambre haute à trois fenêtres, grâce à une bassine d'eau chaude et au luxe inaccoutumé de me laver en privé. Je me sentais en paix avec le monde entier.

Le matin apparut sur les chaumes en pente douce. Des bœufs à bosse labouraient devant un arrière plan de forêts et un petit ruisseau murmurait dans le potager aux premiers rayons du soleil. Après la solitude de la montagne j'éprouvais ici une impression de soulagement et de confort. Que ces villages pourraient être exquis si les habitants ne venaient pas constamment faire la conversation. Manger, prendre du repos, écrire, lire et méditer sous la surveillance d'une cinquantaine de personnes était toujours une épreuve pour moi bien que j'en eusse pris l'habitude à la fin de mes pérégrinations.

Les Khwajavend avaient tous la joyeuse et libre sociabilité des indigènes du Luristan auxquels il se rattachent. Ils vinrent en corps après le premier déjeuner pour me

conduire, de l'autre côté du Sardab Rud qui arrose le village sous de grands noyers, à une belle maison à deux étages à balcons de bois. On y accédait par une cour de derrière.

C'était la maison du frère de l'Agha, le capitaine Fortescue y avait logé lors de ses deux visites. On m'y avait menée pour me montrer un mobilier funéraire antique que l'inondation avait mis à jour dix ans plus tôt. Le frère était un hôte charmant, ses manières étaient moitié celles d'un homme du monde, moitié celles d'un voleur de grand chemin. Il était célibataire et prêt à tous moments à offrir sa main et son cœur, mais temporairement me sembla-t-il, et, tel un héros élisabéthain, sans y attacher trop d'importance. Il me fit voir tous ses trésors y compris cinq verres à champagne et une coupe à fruits dorée, avec un air de dire :

« If these delights your heart may move »

« Si ces délices vous tentent... »

Il restait assis à me contempler d'un air méditatif à travers ses longs cils, pendant que je tournais et retournais dans mes mains deux pots et un javelot de bronze provenant de la tombe.

Ces objets de toute évidence étaient fort anciens, et des gens experts en la matière m'ont affirmé depuis qu'ils devaient remonter à environ 1.500 ans avant J.-C. et qu'ils étaient semblables à d'autres mobiliers funéraires trouvés dans l'angle sud-ouest de la Caspienne. Les deux pots étaient en terre grise rayée de lignes et de menus cercles.

La forme en était belle. La pointe de javelot de bronze était brisée sans doute pour des fins rituelles, on l'avait découverte sur la poitrine du squelette, tandis que les vases de céramique se trouvaient près de la tête. Peut-être serait-il possible de mettre à jour d'autres tombes au même endroit — dans la vallée du Rashak que nous avons parcourue la veille — à quelque distance de son débouché sur la plaine. Il ne fallait pas songer cependant à obtenir de la population qu'elle fit des fouilles, les lois étant très strictes en Perse sur ce point-là.

Une heure environ se passa à ce marchandage, interrompu seulement par de fréquentes absorptions de thé. Quand les deux principaux interlocuteurs arrivaient à un point mort, les amis et les connaissances reprenaient la controverse et remettaient les négociations en train. Finalement je me départis de deux tomans et un cortège se forma pour porter les objets en triomphe jusqu'à ma chambre.

Après cela je m'arrangeai pour échapper à mon entourage et il me fut permis de circuler dans le plus exquis des villages. Toutes les maisons sont enfouies dans les noyers et les arbres fruitiers. La rue principale n'est qu'un étroit sentier de terre battue à côté des ondulations charmantes de la rivière. Des rais de soleil tachaient l'ombre presque aussi verte que les dômes feuillus qui la projetaient, une orgie de verdure s'étalait sur la palissade des petits jardins. Les vives couleurs des perles et des anneaux tant aimées des femmes kurdes, faisaient paraître celles-ci aussi brillantes que des papillons devant leurs murs blancs. Elles étaient assises à filer sur des bancs qui couraient le long de tout l'extérieur de la maison comme dans les palais italiens.

Vers trois heures et demie, je me décidai à traverser la plaine à l'est, de manière à me rapprocher du tumulus de Kalar, que j'avais l'intention d'explorer le lendemain.

Je pris congé des deux épouses de l'Agha. Toutes deux m'avaient témoigné beaucoup d'amabilité mais elles étaient assez franches pour insister en présence l'une de l'autre sur le peu d'agrément qu'elles tiraient de leur voisinage, l'Agha corroborait ces dires : « Un homme ne peut se tirer d'affaire confortablement qu'avec une femme à la fois », me dit-il.

— Je pense qu'une seule suffit », affirma la plus jeune dont la position était sûre. Elle punctua cette assertion d'un hochement de tête dans la mesure où le lui permettait sa coiffure volumineuse. Mais une expression de vive inquiétude passa dans les yeux de l'épouse la plus vieille et la moins aimée.

— J'ai l'intention de la répudier bientôt », fit l'Agha, s'adressant à l'assistance en général.

Je sentis que ce n'était pas le moment de soutenir la cause de la monogamie.

Deux jeunes personnes en visite à Rudbarek s'offrirent à nous emmener au-delà de la plaine jusqu'à leur maison de Lahu où nous passerions la nuit. Nous nous dirigeâmes en leur compagnie, par ce bel après-midi d'été, vers la vaste étendue de Kalar Dasht qui s'ouvrait au pied des dernières ondulations montagneuses.

Hasankeif sur la rivière, est la ville principale de la plaine. C'est elle dont Yaqut fait mention au x^e siècle. La police y a son siège au cas où quelqu'un voudrait s'y aventurer. Mais Kurdichal dans les montagnes à l'est, et Lahu au sud-ouest sont les plus gros villages, d'environ 200 maisons, respectivement habités par des Khwajavend, mêlés du moins à Lahu, d'un certain nombre d'Ali Ilahis qui vivent à couteaux tirés avec les Kurdes.

Aux abords de Lahu nous nous trouvions dans une contrée fertile en dehors des montagnes. On avait fauché le blé et le chanvre. Sur des plates formes élevées au-dessus du sol les meules se dressaient noires contre les lointains de la vallée occidentale où s'estompaient comme une fumée légère les grands sommets de Salomon de Barir et de Qabran. Du sud-ouest venait un petit cours d'eau, le Dakulad. Une crête boisée ferme de ce côté la vallée du Sardab Rud. Dans ses replis se cache un lieu de pèlerinage, l'Imamzadeh de Shahre Zamin.

Au sud de la crête et vers l'est une ceinture de montagnes plus basses qu'on appelle Bashm (ou Bash) sépare Kalar Dasht de Chalus. Sans doute la ville de Kalar se trouvait-elle près de ce passage bas et facile. Elle est toujours à trois jours de cheval de Qazvin comme au temps où Yaqut en parlait dans ses écrits. Plus bas au nord la vallée du Pul Rud, qui mène à la ville voisine de Ruyan, connue aussi sous le nom de Sharistan. On dit qu'elle est à seize lieues de Qazvin en passant par un col.

Pour vérifier les dires des vieux géographes il est fort

avantageux d'user des mêmes méthodes de transport qu'eux mêmes. Je fus en mesure d'évaluer très exactement la signification de la lieue ou « farsah » pour le voyageur médiéval. En gros on l'évalue à quatre milles, mais en voyageant avec un guide local j'ai toujours trouvé cette évaluation trop basse. Aziz, par exemple, me disait toujours que huit farsah représentaient une journée entière de marche. Mais notre plus longue étape — six heures et demie de marche le long d'un sentier de vallée, plus ou moins uni, sans compter les haltes — ne dépassa pas trois farsahs d'après les estimations locales. Quand on compte les distances par journées de voyage, les évaluations sont bien plus exactes, celles de Yaqut qui compte un jour de Chalus et trois d'Amul sont parfaitement raisonnables en ce qui concerne le col de Bashm. Un voyageur moderne, ferait peut-être le dernier trajet en deux jours, mais on a construit à présent une bonne route côtière, alors qu'autrefois la piste tournait à l'intérieur des terres à Natil, escaladait la ligne de partage des eaux près de Ruyan et redescendait à l'ouest le long de la vallée du Pul Rud.

Le point faible des évaluations de Yaqut, du moins en ce qui concerne le col de Bashm, ce sont les deux jours de distance de Ray (Téhéran). Cette route-là a dû changer très peu au cours des siècles. Je ne l'ai jamais faite moi-même, mais il doit être possible, bien que peu facile, d'accomplir le trajet en deux jours. M. Rabino, la meilleure autorité du pays, dit que c'est faisable. Il faut traverser deux lignes de partage des eaux, et bien souvent en montagne un trajet d'un jour dépend du passage de ces lignes. Les gens se lèveront de bonne heure et feront une longue journée pour arriver à traverser le col, ou bien au contraire, s'ils doivent franchir deux cols rapprochés, ils limiteront leur effort à une journée courte pour éviter de passer la nuit loin des villages.

Un voyageur au temps de Yaqut devait avoir peu de raisons de s'attarder dans cette partie du trajet si les Daylamites tenaient la haute vallée du Talaghan, comme

nous en avons conclu d'après la position de Kalar. Cette ville et Chalus étaient toutes deux fortifiées contre les Daylamites, et par suite du voisinage de ce peuple de bandits, les touristes de l'époque utilisaient moins les routes occidentales qui traversaient les montagnes.

Des informations exactes devaient en conséquence être plus difficiles à obtenir. Depuis les temps les plus reculés et, de siècle en siècle jusqu'à nos jours, on parle de la solitude, des difficultés et des dangers naturels des sentiers du Mazanderan. Il reste pourtant le fait que deux jours sont bien courts pour aller de Bashm à Ray.

Le site de Bashm par ailleurs, remplit les autres conditions indiquées pour l'emplacement de Kalar par les anciens géographes. Les probabilités concernant cette localité, sont renforcées encore par les traces d'anciennes habitations répandues tout au long du versant de la vallée de Chalus. Je devais y trouver le lendemain des pierres tombales sculptées, datant évidemment de périodes très reculées. J'appris aussi que le labourage des champs mettait à jour des restes de murs et de constructions, et que dans ces montagnes, on parle encore d'une grande ville disparue. Le tumulus de Kalar situé au pied du col de Bashm dans la plaine, constituait peut-être ainsi que le suggérait M. Rabino, le palais du gouverneur. Un autre point plus loin vient à l'appui de l'identification générale de ces lieux. La grande route de Shah Abbas construite par le monarque au xvi^e siècle qui menait au rivage de la Caspienne, ne s'enfonce qu'une seule fois dans les terres — et précisément dans la vallée de Chalus — M. Rabino dit qu'un tronçon de la route existe toujours près de Pishembur, village à l'extrémité nord du Kalar Dasht, où des sentiers de traverse s'en vont vers Daku et la jungle. Comme je n'avais avec moi ni livres, ni indications d'aucune sorte, je négligeai Pishembur, et ne fit que l'apercevoir de l'autre côté de la plaine, au lieu d'aller l'explorer. Mais il reste le fait que si la route du roi pénétrait aussi loin dans ce district montagneux au lieu de se maintenir sur la ligne côtière

bien plus facile, ce devait être parce qu'une raison suffisamment importante justifiait ce détour dans le pays de Kalar. Sans doute, Shah Abbas avait-il établi sa route sur le tracé de l'ancienne piste d'Amul (la capitale de la plaine) à Ruyan et plus loin en passant par Banafshe (qui existe encore sous le nom de Banafshade juste au dessous de Bashm) à Kalar et dans le pays de Daylam.

A l'appui de ces évaluations, il subsiste dans la plaine de Kalar Dasht, le souvenir d'une civilisation ancienne et prospère. Les constructions surtout font penser que les habitants continuent à exécuter de façon imparfaite ce qu'ils savaient bien mieux faire jadis.

Les ornements de stucs et les beaux plafonds, les jolies galeries de bois, tout parle de « noblesse déchue ». Avant mon départ de Lahu une femme m'apporta un morceau de tuile vernie du XIII^e siècle environ. Elle me dit l'avoir trouvé près du tumulus, mais je ne pus l'acheter, la femme, croyant qu'il valait son pesant d'or.

Lahu.

Nos hôtes étaient pauvres et nous fîmes sensation en arrivant chez elles. À peine y étions-nous que la plus jeune des femmes s'offrit à me montrer la vue au sud du village, où le Dakulad sort de la forêt pour entrer dans la plaine. Cette offre avait uniquement pour but de m'exhiber moi-même à la population. Je m'en aperçus bientôt car après de multiples grimpées et descentes dans Lahu, charmante agglomération enfouie dans les ombrages, et comme après avoir dépassé la dernière maison nous nous trouvions devant un espace découvert sans plus personne pour nous observer, mon guide perdit tout intérêt à la promenade et me persuada de revenir en arrière aussi vite que possible, pour faire visite à des gens importants que je me devais de connaître à son avis. C'est ainsi que dans un village anglais, on amène le visiteur distingué chez des gens qui seront « enchantés de le voir », quels que soient par ailleurs ses propres sentiments à cet

égard. Il y avait dans tout cela une sorte de drame dont le sens m'échappait. Alors que l'on insistait pour me faire demeurer dans tel ou tel endroit, avec un effort visible pour me « produire » sous mon meilleur jour, on me faisait passer à la hâte devant d'autres maisons habitées comme je l'appris le même soir par des Ali Ilahis que les Kurdes tiennent pour « Infidèles ». On pourrait croire que dans une contrée prospère pleine de villages, il est possible de s'arranger à ne pas vivre porte à porte avec ses ennemis. Le seul désagrément d'une haine qui dure toute une vie serait une épreuve trop grande pour des nerfs européens. L'Orient ne sent pas ces choses de la même façon, ou peut-être considère-t-il le voisinage d'un ennemi comme un excitant non sans charme dans son existence journalière.

On trouve des gens n'ayant pas bougé de place pendant des générations et qui, vivant dans une promiscuité aussi étroite que l'huile et le vinaigre, sont incapables de se mêler.

En revenant à la maison je m'aperçus qu'un nuage troublait la cordialité de la société. Il fallait en accuser l'attrait exercé par Aziz ou le Refuge d'Allah. Le maître de maison avait demandé à sa femme ce qu'elle avait bien pu penser pour inviter des étrangers de sexe masculin à venir chez elle. Il ne voulait rien savoir de nous et mon escorte, les sourcils froncés, s'appretait à camper dans la cour. Notre hôte, et avec lui tout le village, allaient s'abaisser jusqu'à manquer aux devoirs de l'hospitalité. Les anciens circulaient d'un camp à l'autre essayant de sauver la réputation de Lahu.

Je restais assise à l'écart, sous une sorte de dais dans le salon, dénombant les biens de la famille suspendus aux chevrons du toit, et surveillant les femmes qui, complètement abattues et troublées, faisaient rôtir à la flamme des morceaux de poulet destinés à mon souper. A l'autre bout de la pièce où se trouvait un autre dais pour les hommes on faisait des ouvertures de paix. Aziz les recevait avec une condescendance hautaine tout à

fait extraordinaire chez ce petit homme doux et bienveillant. Le local n'avait pas de fenêtres, mais était percé par endroit d'ouvertures rondes d'environ un pied de diamètre. On ne connaît pas le verre dans ces montagnes. La pièce intérieure où se retire la famille quand les froids de l'hiver commencent pour de bon, n'avait pas d'ouverture du tout. Mais un fourneau de terre est aménagé au-dessous du niveau du sol. On le remplit de charbon et on le recouvre d'une couverture sur laquelle chacun s'assied au chaud les jambes repliées, sans avoir rien à faire qu'à bavarder tant que l'hiver dure.

Malgré certaines insinuations obscures sur le danger que pouvaient me faire courir les Ali Hahis, je refusai de dormir dans la maison, et fis dresser mon lit près des vaches et des mules au clair de lune. J'allai me coucher après une longue conversation avec un vieux bonhomme, appelé Saïd Brahim, qui vint distraire mon attention du manque de courtoisie de mon hôte, tout en m'entretenant de l'histoire de la Perse. Il me raconta que la plaine de Kalar appartient toujours aux propriétaires paysans. On y trouve plus de contentement qu'aux pays de Kujur et de Khurramabad, à l'est et à l'ouest dont le Shah est le maître. Ce vieillard était charmant. Il montrait cet intérêt pour la vie en général, qui distingue le paysan, le montagnard de l'homme de la tribu. Le savoir était pour lui un dieu, quelque maigre que pussent être les bribes de science qu'il avait amassées dans le Kalar Dasht. Si l'on me demandait d'énumérer les joies du voyage, je citerai comme l'une des plus grandes, ces rencontres inattendues avec ce qu'il y a de meilleur dans la nature humaine. Quand on tombe ainsi par surprise sur un de ces cas, et souvent dans un milieu moins que favorable, on se rend compte avec une agréable reconnaissance combien la bonté, la courtoisie, l'amour des choses de l'esprit sont répandues partout dans ce vaste monde, claires floraisons qui s'épanouissent dans tous les climats, sur tous les sols.

Nous fûmes en retard le lendemain matin grâce à mon

désir d'acheter au bazar une « golapish » (couronne d'argent portée par les jeunes femmes) et des boutons d'argent. Les dames de Kalar portent aussi des pendants d'argent tout autour de leurs courtes tuniques, mais il n'en restait plus au bazar qui consistait en une rangée de neuf à dix cabanes à peine ouvertes ce matin-là. L'activité y était limitée à deux jours par semaine. Ce bazar et quatre établissements de bains faisaient de Lahu presque une ville. Pourtant ses chemins montagneux où poussait l'herbe, sa mare aux canards, et ses maisons plantées au petit bonheur, les unes blanchies à la chaux, d'autres aux murs de bois et de boue soigneusement calfatés, le faisait plus ressembler à un village du Devonshire agrémenté de quelques chalets suisses, et rempli d'habitants, dont les goûts vestimentaires n'auraient pas encore été gâtés par le machinisme.

Ici comme à Rudbarek planait comme une atmosphère de prospérité ancienne. Lahu a dû vivre des siècles de tradition ininterrompue depuis les temps les plus reculés. La ville de Kalar a été détruite par les Mongols au début du XIII^e siècle, mais rebâtie et close de murs en 1346. Elle se maintint sous la direction de ses chefs locaux — une famille du nom de Padhushan — depuis la fin du VII^e siècle jusqu'en 1595, année de sa destruction complète par le Shah Abbas. L'Islamisme pénétra lentement dans la région, sans heurt, ni guerre, grâce au prosélytisme des réfugiés d'Alid. Les gouverneurs arabes régnèrent en harmonie avec les maîtres indigènes, et jusqu'au X^e siècle, ces montagnards restèrent « en partie idolâtres, en partie des mages ». Je fis emplette au bazar de Lahu d'une médaille d'argent ayant appartenu à un de ces princes locaux du VIII^e siècle et portant sur le revers un autel à Zaraastre.

Après Lahu nous allâmes visiter le tumulus de Kalar qui n'est qu'à une heure du village en direction nord-est. Il se dresse dans la plaine n'ayant d'autre voisinage qu'un deuxième petit tumulus, le Golegombe, d'environ 30 pieds de haut et 550 pieds de diamètre. J'y trouvai quelques débris de poterie noire vernie et beaucoup de poterie

commune rouge, mais rien qui rappelait la tuile vernie de la femme de Lahu ou la céramique colorée de la forteresse des Assassins. C'est un beau tumulus qui attend son archéologue.

De là-haut se découvrait un paysage paisible et fertile. Au premier plan, des champs de blé, des meules sur leurs plates-formes. Vers l'ouest de longues trainées forestières, sur les pentes des montagnes de Salomon, dressées dans le fond lointain de la vallée, et des crêtes boisées plus basses au nord, du côté où le Sardab Rud passant par un défilé abandonne Kalar, et s'écoule vers la mer à travers la jungle.

La nuit dans la vallée de Chalus.

Le Chalus est une longue vallée étroite, que parcourt le bon chemin de Nasir, ud, Din. Il est à présent praticable aux autos, et rejoint la nouvelle route de Karaj venant de Téhéran, mais à notre passage il n'avait pas encore été touché. Nous suivions les pentes faciles du col de Bashm, laissant Banafshade à notre gauche, et dépassâmes Sangesarek, Shahri et Kiviter. Aziz protesta contre ma décision de ne pas entrer à Kiviter. Il détestait que l'on négligeât des villages offerts par la Providence à l'heure du déjeuner, cependant je dirigeai ma mule hors du sentier à travers champs, vers un petit Imamzadeh de Muhammad, caché dans un bocqueteau de hêtres. L'endroit était solitaire. M'avait-il avertie obscurément de sa présence? Rien en tout cas ne pouvait me faire prévoir de loin tant de beauté. Les hêtres se dressaient au-dessus d'un petit mur de galets autour d'une chapelle blanchie à la chaux, et patinée par le temps et le soleil. La porte était de bois ouvragé. A proximité du sanctuaire se trouvaient des tombes sculptées de la ville ancienne. Elles étaient en grand nombre et, à demi-enfouies dans la terre. La mousse et le lichen avaient rongé les arabesques et les ornements de pierre.

Chaque tombe consistait en quatre dalles dont deux

courtes à la tête et aux pieds, et deux longues, quelquefois plus, de chaque côté. Au milieu il n'y avait que de la terre. On n'y voyait pas de caractères arabes ni d'inscription d'aucune sorte, mais une bordure de dessins géométriques. Parfois les dalles placées à la tête et aux pieds marquaient au centre une légère renflure, caractéristique de la région sans doute, car je vis des dalles semblables à Joïstan dans le Telaghan. Il y avait aussi des tombes plus récentes aux alentours, car le cimetière est encore en usage. Une caisse contenant le Coran pour les fidèles se trouvait sous le porche de la chapelle, mais nous ne vîmes pas un habitant du pays, sauf les oiseaux qui se sentaient chez eux. Tout à coup trois petits Kurdes qui semblaient maître du vide lui-même rien que pour regarder au travers de mes jumelles, m'entraînèrent à quelques mètres de distance voir d'autres tombes sculptées. Elles abondent sur tout le versant y compris Kiviter, Shahri et la crête septentrionale que l'on désigne ici sous le nom d'Ikane. Quelques restes de murs apparaissent de-ci de-là, ce ne sont plus que des amas de pierres confus, mais les populations villageoises affirment qu'une grande ville s'adosait jadis à la crête. Les jeunes garçons me dirent qu'ils n'avaient vu d'inscription sur aucune tombe.

Le plus âgé d'entre eux savait lire et écrire. Il y avait à Kiviter un mulla qui lui donnait des leçons, et il avait fait aussi un court séjour à Téhéran. « J'aimerais apprendre l'anglais, me dit-il, croyez-vous que je puisse y arriver en six mois ? »

C'est un plaisir de se trouver en présence de cet esprit kurde, vif et entreprenant, si différent de l'apathie des paysans de la plaine. Les montagnards posséderont la terre, c'est un fait certain.

Assez tard dans l'après-midi, bien que je ne puisse dire l'heure exacte, ma montre s'étant mise en grève, nous quittâmes notre sanctuaire pour descendre jusqu'à la vallée par de larges terrasses naturelles parsemées d'arbustes épineux. Puis, traversant un petit ravin où foisonnaient des taillis d'accacias, nous grimpâmes au

crépuscule jusqu'au village de Baude, où nous espérions passer la nuit.

Un profond silence nous enveloppa même avant que nous n'eussions atteint les maisons — une douzaine environ — Pas une âme n'était en vue. Aux dernières lueurs du jour les jardins enclos brillaient de toute leur exubérante luxuriance, lançant des rejets sauvages de haricots d'Espagne et de courge jusque sur le sentier. Personne ne répondit à nos appels réitérés. Enfin un chat vint se frotter contre la colonnade de bois, vide de ses habitants. Des sarments de vignes traînaient un peu partout et des figues pas mûres pendaient au-dessus du sentier. Un âne solitaire tout rond et luisant de santé, qui visiblement ne nourrissait contre nous aucune arrière-pensée, broutait de-ci de-là attrapant par endroit un bout de feuillage des jardins.

Autour du village, des champs d'arzan, sorte de millet, ondulaient prêts à être moissonnés sans personne pour les faucher.

Il n'y avait plus rien à faire à Baude et nous prîmes en direction du sud-ouest, un large chemin, presque carrossable, remontant le torrent qui roulait dans son lit de rochers bien au-dessous de nous. Son fracas augmentait avec la nuit tombante. Partout ailleurs c'était le même silence inhumain.

Dans la pénombre s'élevait le chant des moustiques, expliquant la solitude de la vallée, car ces terres plates insalubres sont abandonnées en été. La population se rend alors dans les *yailags* de la montagne, à quelques heures de distance des villages.

Un sentier raide descend vers le torrent, à la demi-douzaine de maisons et au pont de Barazan. Après l'avoir considéré attentivement du haut de la falaise où nous nous trouvions, il fallut bien conclure que ce hameau lui aussi était vide de ses habitants et nous poursuivîmes notre route sous la voie lactée qui dominait exactement notre étroit vallon. L'obscurité s'épaississait au point que nous ne voyions même plus les oreilles de nos mules.

Aziz se mit à chanter. La chanson parlait d'un jeune homme des tribus qui, le fusil sur l'épaule s'en va à la foire de Tunakabun et y rencontre Zerengis.

- « Tu as une tente en été, ai Zerengis
 « Ta courte tunique est faite de velours, ai Zerengis
 « Mon cœur est plein d'émoi, ai Zerengis
 « Je crains que tu n'en aimes un autre, ai Zerengis
 « Tourne ton amour vers moi, ai Zerengis ».

Au refrain qui terminait chaque strophe, le chanteur baissait la voix lui donnant un accent infiniment profond. La ballade en prenait une étrangeté poignante.

Mais les parents de Zerengis ne voulurent pas entendre parler de son mariage avec le jeune homme au fusil, et je ne sus jamais la fin de l'histoire, car brusquement une lueur apparut dans le silence et l'ombre de la vallée. Nous découvrîmes qu'elle venait des ruines de la Chaïkhana brûlée de Masal. Repris par l'espoir bien qu'intrigués de l'absence complète de tout bruit, aucun chien n'aboyait même à notre approche, nous poussâmes nos mules vers la lumière. En arrivant sur le terre plain de la chaikhana, nous vîmes une lanterne posée par terre à la tête d'un homme qui, enveloppé d'un shaular, paraissait dormir. Partout alentour il n'y avait trace d'êtres humains. L'homme ne se leva pas et ne répondit pas à nos saluts. Aziz et le Refuge allèrent à lui et lui parlèrent à voix basses, mais n'en tirèrent que des monosyllabes. Ils revinrent au bout d'un moment pour me dire d'un ton bref, que ce lieu n'était pas fait pour y passer la nuit, et tourner les mules vers le point d'où nous venions. Ce ne fut qu'après quelques minutes de chevauchée que je pensai à interroger mes compagnons sur le singulier accueil du maître de la chaïkhana.

— Ce n'était pas le maître, dit Aziz. La chaïkhana a brûlé entièrement avant hier, et l'homme était un étranger en route vers Téhéran, et trop malade pour continuer son chemin.

— Quoi, m'écriai-je ! Vous ne voulez pas dire qu'il

était couché là prostré par la maladie, et que vous ne lui avez pas porté secours.

— On ne peut venir en aide à tous ceux que l'on rencontre, dit Aziz qui ne manque cependant pas d'assister n'importe quel mauvais sujet de mendiant, dès qu'il en aperçoit un. « Sans doute cet homme était-il mourant; il est trop pauvre pour avoir même un âne qui le porterait. Il ne vient pas de notre pays. »

J'insistai pour retourner à la chaïkhana, mais mes paroles soulevèrent de vives protestations, même de la part du Refuge d'Allah, silencieux et soumis à l'ordinaire, et je compris qu'il me serait bien difficile de faire revenir sur leurs pas ces deux hommes fatigués. Ma propre fatigue eut sa part sans doute dans la répression de mon élan de charité. Nous nous décidâmes à un compromis. A la prochaine chaïkhana nous enverrions du secours au malade ou bien nous retournerions vers lui après avoir soupé si aucune chaïkhana n'apparaissait sur notre route. Je chevauchai tristement dans la nuit, démoralisée par la cruauté d'Aziz dans ces vastes espaces solitaires où les mots d'étranger et d'ennemi sont pour ainsi dire synonymes.

Que les Alpes sont donc amicales, avec leurs villages et leurs petits clochers qui se dressent jusqu'au bord des glaciers. Nul étranger couché au bord de la route ne serait privé de l'aide d'une main secourable. Mais ici! Aziz le meilleur, le plus doux des hommes, me jugeait folle, de me tourmenter au sujet de quelqu'un « qui n'est pas de notre pays ». Les grands chefs religieux sont tous venus d'Asie. C'est le continent le plus spiritualiste, nous nous plaisons à le répéter. Mais peut-être le fait est-il dû à ce que l'infortune humaine est tellement plus évidente, le besoin de confiance en quelque chose de plus universel que la charité des hommes, tellement plus grand que partout ailleurs. La vue de tant de souffrances doit inévitablement susciter des prophètes au cœur tendre et profond. Les époques sombres produisent des saints. Peut-être leur rareté, est-elle de nos jours le

résultat d'un niveau plus élevé de sécurité et de bienveillance.

Il s'avéra que la chaikhana suivante, dont la vague silhouette nous apparut dans l'obscurité, avait été brûlée elle aussi. Nous étions à ce qu'il semblait dans le vallon de la mort, cependant nous entendions clapoter le petit ruisseau qui traversait le sentier, et nous décidâmes de passer la nuit en cet endroit. On dressa mon lit à la lueur de la lanterne. Aziz et le Refuge d'Allah se sentaient heureux partout car ils ne vivaient que de pain et de *chupattis*. Il fallait toujours leur rappeler que mes besoins étaient un peu plus variés. Il nous restait pourtant des œufs et une dernière boîte de sardines. Comme nous finissions notre repas, des pas se firent entendre sur la route, et nous vîmes venir le compagnon du voyageur malade. Celui-ci n'était donc pas tout seul dans le vaste monde. L'autre était allé chercher de quoi manger. Il s'en alla muni de tout ce qu'il nous fut possible de lui donner y compris de la quinine et j'allai me coucher plus satisfaite. La voie lactée, la voie de Dieu s'étendait telle un couvercle sur la vraie boîte qu'était notre vallée. Les étoiles s'y pressaient à l'envie comme des pâquerettes dans un pré. Des moustiques chantaient dans l'air étouffant.

J'étais décidée à quitter le Chalus à la première heure le lendemain et à rentrer chez moi par des contrées plus salubres et plus élevées.

Le Seigneur de Bijeno.

La première trace d'habitation se montra après une heure de chevauchée au crépuscule de l'aube.

Dans une chaikhana située au bord de la route on servait à déjeuner aux voyageurs. Notre ami le malade, y avait passé une heure auparavant au petit jour. Emportant de nouvelles provisions de pain, nous dirigeâmes nos pas vers l'orient et le petit village de Tuvir perché au-dessus de la route, dans des bouquets d'arbres. Il fallut

y grimper par un sentier raboteux, taillé de place en place de marches faites avec des pierres tombales sculptées, semblables à celles qui entouraient l'Imamzadeh de la veille.

Le Chalus est une de ces vallées enfoncées profondément et qui débouchent très haut sur des terrasses comparativement plates, parsemées de villages et de champs invisibles d'en bas. La piste que nous suivions à présent courait d'un village à l'autre, à travers des bocqueteaux de hêtres, de chênes et d'aupébins, où se cachaient des ruisselets. On aurait pu se croire en Angleterre. Un brouillard humide qui vint sur nous, voilant les distances, ajouta encore à cette impression de chez nous que nous donnaient les ronces et les herbes où perlaient des gouttelettes d'eau parmi les galets. Les villages que nous traversions n'étaient pour ainsi dire habités que par des femmes, les hommes étant montés plus haut avec les troupeaux. Nous dépassâmes Tavir, Qutir, Meres. Puis ce fut Kandichal, et la route pénétra de l'autre côté de la crête dans la vallée du Sardah Rud. Dans le premier village, Pishkur, une belle maison de pierre s'élève au milieu de chalets de bois. Je ne m'attendais pas à y être saluée par un Bahai de Tunakabun dont j'avais fait la connaissance un an plus tôt.

Je n'acceptai pas de m'arrêter cependant. Me fiant à la carte et aux probabilités du pays, je voulus continuer sur Delir qui a dû être visité par des Européens, la carte en donnant une référence assez exacte. Mes deux compagnons, eux, n'en avaient jamais entendu parler. Aussi, grande fut leur surprise en s'apercevant que le village existait réellement.

Après Pishkur la pluie se mit à tomber effaçant entièrement le paysage. Aziz alla interpellé deux hommes qui vannaient le grain sous l'averse et s'enquit auprès d'eux du nom du propriétaire de Bijéno le village où nous allions arriver. Bientôt enfilant une plaque de boue glissante entre des maisons, nous débouchions devant un chalet aux piliers de bois sculpté. Il fallut écarter un mouton qui bloquait l'entrée de la salle de réception du

seigneur, après quoi nous nous trouvâmes en face du propriétaire de Bijéno. A côté de ce jeune homme assis sur le plancher à fumer sa pipe d'opium, on avait posé un peigne et un miroir de poche.

Le seigneur de Bijéno nous témoigna plus que de la cordialité. Il était ravi de voir de nouveaux arrivants un jour de pluie. En un clin d'œil il alluma un feu dans le foyer, tandis que je m'asseyais par terre pour me sécher. Des bouffées de brouillard entraient par la porte ouverte. Le mouton noir vint s'installer entre nos chausures, la femme du maître, belle femme autoritaire et bienveillante, que son mari avait fait venir de la pièce voisine, s'assit jambes croisées devant le samovar tandis que quatre filles dont la plus jeune devait avoir sept ans, s'accroupissaient en rond et caressaient un chat blanc du nom de Mahmal au poil orné de bandes de henné.

Dans un recoin éloigné de la pièce, un domestique au long visage ascétique avec deux boucles qui lui tombaient sur les oreilles de dessous son bonnet de feutre noir, s'occupait à dépecer un mouton nouvellement écorché avec un couteau de poche, emprunté à l'une des filles. Il exécutait cette opération avec une propreté remarquable et d'une façon qui convenait à un salon.

Je passai ma journée dans cette atmosphère familiale. Le maître me raconta que des Bolchevicks étaient arrivés jusqu'à Bijéno, avaient assassiné son frère et emporté 150 moutons.

Il s'agissait en réalité de maraudeurs indigènes dont j'avais entendu parler, mais le nom de Bolchevicks couvre une multitude de péchés et dans tous les pays on en parle avec une haine violente. Il faudra une active propagande pour les faire considérer avec moins de malveillance.

Ces raids constituaient le dernier événement d'importance dans le district en exceptant le suicide de Sipah-salar, et ils sont restés gravés dans la mémoire des gens. A présent que la paix règne dans le pays, la vie du village est dans une stagnation complète en ce qui concerne les petits seigneurs.

Ils n'ont pas encore appris à se soucier réellement de leurs états. L'opium sape leur énergie et les empêche de faire l'effort d'aller chasser dans les montagnes. Tout ce qu'ils font, c'est de rester assis chez eux à recevoir des visiteurs et de bavarder inlassablement ou d'écouter les nouvelles.

Dans la chambre voisine, les femmes de la famille, assises paresseusement elles aussi, attendent le hasard d'un ordre du maître. Quand l'hiver s'installe dans le pays, elles se retirent dans leur refuge sans fenêtres à l'intérieur de la maison, apportent leur « kursi » sur le foyer central enfoui sous le plancher et continuent à bavarder jusqu'à la fonte des neiges.

Le seigneur de Bijéno était un liseur. La soirée se passa à deviser sur l'histoire d'Alexandre et des souvenirs de la révolte des Boxers traduits du français en persan. Je retrouvai cette étrange épave de livre dans un coin reculé et sauvage du Luristan, charmant les loisirs d'un chef de tribu. Mais l'histoire d'Alexandre est partout appropriée entre le Nil et l'Indus, dans les contrées où le conquérant invincible passa dans une trainée de splendeur qui reste attachée à sa mémoire. Sa légende avec celle des héros de Firdusi est familière à la plupart des seigneurs de village. En un sens on regrette pour eux qu'ils soient condamnés à la seule lecture des faits d'armes, alors que la pratique de la guerre est abandonnée. Pourtant il n'y aurait que la guerre qui les empêcherait de s'abrutir entièrement dans la médiocrité villageoise.

Le seigneur et sa famille ne se lassaient pas de me dépeindre le confort et la magnificence de l'établissement de bains de Bijéno. Ils me dirent qu'une eau pure renouvelée chaque jour et amenée depuis la source de la montagne alimentait un réservoir où, chauffée à point, elle recevait les ablutions de la femme du maître et de ses amies, avant qu'aucun villageois ne fût autorisé à s'y plonger. On m'en offrait la jouissance pour moi toute seule, si je le désirais.

Le brouillard pénétrait toujours à travers la porte,

sombre et sinistre, la pluie ruisselait au dehors. Je fus tentée par la perspective d'un bain chaud d'eau claire et j'acceptai l'offre de mes hôtes malgré une répugnance instinctive. Vêtue d'une robe de chambre, j'affrontai le brouillard, précédée de deux des filles de la maison, et d'une servante munie d'une lanterne. Nous descendîmes une étroite sente boueuse, passâmes à travers champs, revînmes vers les maisons pour aboutir finalement au pied de l'escalier de catacombes souterraines jonchées de débris et de coquilles d'œufs, où cinq ou six Ménades vieillissantes, dont rien ne voilait les corps repoussants, me reçurent avec des exclamations de joie. J'avais l'impression que j'allais être initiée par des sorcières aux mystères d'un monde de ténèbres. A travers deux arches basses en pierre, on apercevait l'eau, mare stagnante qui paraissait dater de plusieurs semaines. Les édentées aux corps nus me virent hésiter et m'invitèrent avec des cris de plaisir à entrer dans le bassin. Mais le courage me manqua. Tout en me rendant compte que mon attitude serait une insulte pour Bijéno et tous ses habitants, je ne pus me résoudre à me baigner et serrant ma robe de chambre autour de moi, je m'enfuis.

Quand je revins dans le cercle de famille, j'y trouvai le musicien du maître. C'était un petit homme parcheminé en complet de drap bien trop vaste pour lui, retenu étroitement par une ceinture. Il avait l'air de sortir d'une comédie musicale. Il jouait d'une flûte qui aurait pu appartenir à Théocrite. Elle était faite d'un roseau du Chalus et ornée de dessins pyrogravés, un poisson, un chameau, un ibex, et quelques figures géométriques, le tout exécuté d'une manière simple et délicate. La flûte avait près de deux pieds de long, elle était munie de trois clefs, deux très rapprochées l'une de l'autre, la troisième placée à distance.

Le flûtiste jouait l'air de rassemblement des moutons, que les bêtes connaissent. Dès qu'elles l'entendent, elles se réunissent d'elles-mêmes sur le versant de la montagne. En prêtant l'oreille je songeais aux montagnes italiennes

de mon enfance, alors qu'un vieillard passait par le village chaque matin en jouant du cor. A son appel les chèvres sortaient par les portes basses de leurs étables pour le suivre. Nous restâmes longtemps à écouter les airs de flûte que le seigneur accompagnait de temps à autre de quelques modulations monotones et tristes. Quant à moi je fis preuve d'un talent insoupçonné en chantant des chansons allemandes, souvenir de ma nursery.

Toute la journée du lendemain, noyée de brouillard, se passa à étudier les cartes de mon hôte au salon. J'y dormais aussi avec la famille. Nous étions six dans la même chambre mais heureusement avec une porte ouverte. C'était une pièce agréable percée de niches tout autour selon l'usage. Un canal étroit construit à la base des murs, et rempli d'eau courante y ajoutait une touche d'originalité. On comptait que les punaises y tomberaient et s'y noieraient. Mais le nombre en paraissait bien restreint. Ce ne sont pas des insectes aventureux et il leur manque l'élan de la puce.

Le col de Sialis.

Le troisième jour, un rayon de soleil nous révéla tout à coup un versant montagneux inattendu en face de nous, et nous partîmes aussitôt, impatients d'arriver dans la vallée de Talaghan, but dernier de notre voyage d'explorations avant le retour.

Le brouillard restait attaché à nos flancs comme les Cosaques à ceux d'une armée en retraite. Un bruit de tambour s'éleva des profondeurs ouatées tandis que nous chevauchions le long des rives du Halis. C'était un cortège de pèlerins, d'une cinquantaine d'âmes, tel qu'il devait en exister au temps de Chaucer, en route pour Meshed en Khorassan. La plupart des pèlerins étaient vieux. Quelques-uns montaient des ânes, d'autres marchaient appuyés sur des bâtons. Parmi eux se trouvaient beaucoup de femmes. En apparence, elles n'avaient

d'autre bagage que ce qu'elles pouvaient nouer dans un mouchoir. Deux jeunes gens portaient les tambours bas dont nous avons entendu le bruit. Tout le cortège nous salua et nous répondîmes en passant : « Que Dieu vous accorde la force », ce qui est la formule correcte en pareil cas. Puis les pèlerins disparurent à nouveau dans le brouillard.

Les nuages se levèrent un moment pour nous découvrir Natil, gros village sur une pente herbeuse que descendait un jeune marchand kurde de Kurdistan derrière ses deux ânes chargés de marchandises. Il sortit du thé de l'une de ses sacoches et le pesa dans une balance en mettant deux pierres dans le plateau opposé pendant qu'Aziz discutait le prix. Venu à Natil en hiver pour acheter des peaux de martres aux montagnards, il voyageait à présent avec quelques denrées que les paysans ne pouvaient tirer de leur propre sol.

Le brouillard nous enveloppa au delà de Natil, cachant les gros rochers à notre droite, comme nous montions dans l'herbe vers le col de Michilisera.

Parfois une crête brillante nous apparaissait semblable à l'épaule d'une déesse en fuite, ou bien quelque voyageur surgissait des profondeurs blanches pour disparaître aussitôt. L'un de ces étrangers était un bel homme en pantalon rouge rapiécé de bleu. Les sonnailles de nos mules résonnaient dans un silence feutré et en l'absence de tout autre intérêt je m'occupais de la flore qui poussait à nos pieds : gentianes, linium, gueules de loup, plants d'iris, sempervinum, et gazon violet dans les fentes des rochers. Les gentianes sont très abondantes au-dessus de 8.000 pieds. Elles brillent comme des étoiles, et leurs calices velus retiennent des gouttelettes d'eau.

Au sud du Michilisera se trouve Delir, importante agglomération de 150 maisons à l'entrée d'un plateau bas, entre deux cols, le Michilisera d'où nous venions et l'Anguran, hors de portée de notre vue au sud. le plus fréquenté des cols entre le Chalais et le Talaghan. Par derrière, le Takhti Suleiman se dresse de plus en plus haut

et plus rocheux au-dessus de vallées sauvages et nues; mais à l'est on distingue une bande plate de terres cultivées de quelques milles de long; un cours d'eau sinueux arrose un autre petit village. Hat, puis tombe du plateau comme d'une corniche dans les abîmes invisibles de la vallée du Chalus.

Le soleil apparut comme nous dégringolions à grande allure, effarant les enfants qui jouaient sur le bord de la route. Ils me jetèrent un long regard, fondirent en larmes et se sauvèrent en criant. Leur terreur était imputable à mon béret qui épouvante invariablement tous les bébés du Mazanderan. Les adultes de Delir n'avaient guère plus de sang froid que leurs enfants, et ils se montrèrent bien plus gênants. Près de deux cents femmes s'assemblèrent sur les toits, ou se pressèrent autour de ma mule dans les rues étroites, se risquant même à toucher mes vêtements pour s'assurer de mon existence réelle. Pour un peu elles m'auraient étouffée. Elles étaient vêtues de couleurs brillantes, leur couronne d'argent campée coquettement sur un œil. Quantité d'ornements d'argent bordaient leurs vestes courtes. Je n'intéressais pas moins les hommes, mais ils avaient à tenir compte de leur dignité, et n'apparaissaient que de-ci, de-là.

Dans son désespoir, Aziz s'adressa à cette portion d'humanité plus raisonnable, et arriva à me procurer un peu d'espace respirable en chassant les femmes qu'il traitait de bêtes sauvages des forêts.

Il fallut abandonner très vite l'espoir de déjeuner dans une maison. Autant déjeuner dans une tornade. Mais tout à coup après un échange de questions et de réponses, un homme de Talaghan émergea de la foule et prit l'affaire en mains. Le pays de Talaghan est situé porte à porte avec celui d'Alamut, et par conséquent était bien capable, de l'avis d'Aziz, de produire quelques braves gens. Les deux hommes s'entendirent pour blâmer la malignité de tous les autres lieux de la terre. Ils me conduisirent hors des rues du village, tandis que la foule tumultueuse courait derrière nous et me firent remonter la vallée

pendant une demi-heure environ. Seuls les plus énergiques des poursuivants arrivèrent à nous suivre. Le Refuge d'Allah était resté en arrière pour trouver de quoi manger. La crête derrière Delir s'élève graduellement jusqu'au Hazarchal, le col des milles cavernes et ses sommets qui annoncent, comme de plus faibles harmonies, le grand accord du trône de Salomon perdu dans l'invisible lointain. Nous étions assis au débouché de la vallée jouissant de la tranquillité et regardant le paysage au travers de mes jumelles qui nous révélaient de nouvelles cimes derrière des nuages changeants. Mais le Refuge d'Allah arrivait vers nous tenant cinq œufs dans ses mains, et un coq qui criait sous son bras. Il se mit en devoir de couper le cou de l'animal, avec une violence farouche, destinée de toute évidence à la population barbare de Delir. De petites processions de gens qui serpentaient à travers les chaumes, troublèrent la fin de notre repas et m'incitèrent à pousser encore plus loin dans la vallée. Mais je fus obligée avant de repartir de répondre aux nombreuses questions que me posait sur la religion une fille de Mirza — c'eût été un bas bleu en ville — entourée d'un cercle d'amies.

Il n'y a ni Kurdes, ni Turcs dans cette contrée. Les habitants ont des yeux noirs et un esprit fanatique. Le nom d'Arménien appliqué sans discrimination à tous les Chrétiens leur inspire du dégoût. Mais je m'aperçus que mes quelques notions concernant le Coran, et la simple politesse qui consiste à donner aux saints et aux prophètes musulmans les titres de respect auxquels les gens sont accoutumés, m'attireraient bientôt l'amitié de tous.

Dans le pays on estime que le torrent de Delir forme la rivière de Chalus. Nous le suivîmes jusqu'au point où, tournant à angle droit, il coule en tourbillonnant dans la vallée des sept sources. C'est en ce lieu que nous décidâmes de camper pour la nuit. Un feu fut allumé dans un enclos semi circulaire construit par des bergers contre une falaise au bord de l'eau. Sur l'autre rive il n'y avait que deux petits champs d'arzan entourés de murs, au milieu

des rochers, des herbes courtes, des eaux grises. Plus haut, quelques buissons épineux pouvaient servir de combustible. Tout à coup surgit du néant un homme portant une hache à long manche, et dont les cheveux noirs tombaient raides sur son cou. Il se trouva que c'était un guide. Je l'engageai à cause de son aimable sourire, et au bout de quelques instants il réapparut avec un fusil et une marmite. Puis ce fut un vieux trappeur qui nous rejoignit. Berger à Kujur, il était cousin, disait-il, de Riza Shah qui était originaire de ce pays. D'humeur joviale, un bâton sur l'épaule et un minuscule bonnet de fourrure sur la tête, il vint s'asseoir près de nous, me demanda une drogue qui lui donnerait des enfants, et nous parla de la pose des pièges pour les bêtes de la montagne.

Vers le soir le ciel s'éclaircit — de petits nuages planaient très haut, et des hirondelles volaient sous la falaise — l'eau faisait un bruit harmonieux, et notre pilau l'imitait en grésillant dans la marmite. Pendant que nous faisions cercle assis sur des pierres, de petits groupes de visiteurs venus de Delir pour nous voir, se mirent à nous entretenir de mille sujets, et avec beaucoup de savoir-vivre, arrivèrent par degré au chapitre des produits pharmaceutiques. Ils ne pouvaient s'en procurer qu'à Téhéran, à trois heures de cheval de chez eux. Ils avaient des visages fins, sillonnés de rides et encadrés de longs cheveux comme les portraits du xiv^e siècle. La ressemblance médiévale n'était pas uniquement extérieure. Le même genre d'existence créait un type semblable.

Nous fûmes rejoints aussi par un couple touchant, gens d'âge moyen avec un bébé malade, qui mourait sans aucun doute de faim. La femme portait l'enfant pendant que le mari tenait, en guise de cadeau, six œufs noués dans un mouchoir qu'il posa devant moi sur le sol avec une pathétique humilité. « Tous nos enfants sont morts, me dit la femme, et, si celui-ci meurt aussi, je serai trop vieille pour en avoir d'autres ».

Ces pauvres gens ne doutaient aucunement que je ne



fusse capable de guérir leur petit, mais ils doutaient de ma bonne volonté, étant donné l'insignifiance de leurs six œufs. Je leur donnai une boîte d'Ovomaltine en espérant que les choses s'arrangeraient. Ils en éprouvèrent une joie qui me déchirait le cœur.

Le col de Sialis n'est pas aussi difficile que le Kalau, tout en étant presque aussi élevé et praticable seulement pendant les mois d'été. Il sert essentiellement au transport du sel venant du sud, alors que le charbon et les marchandises plus lourdes font le tour par le col bas et facile d'Anguran.

Il nous fallut cinq heures et demie de montée constante pour arriver au sommet depuis notre campement, situé à 8.000 pieds. Nous grimpions d'abord dans des taillis de chèvres puis au milieu de rochers parsemés par endroits de plaques de neige.

Toujours incapable de supporter l'altitude, je dus faire presque tout le trajet à mule, malgré les cuisants remords que j'éprouvais au sujet de ma monture. Le parfum des montagnes nous saisit le cœur, dit Aziz, qui se hissait sur une mule dès que je montais moi-même, sans avoir les mêmes excusés.

Le Refuge d'Allah avait dû interrompre son déjeuner parce que j'insistai pour un départ matinal, mais il marchait sans le moindre signe de faiblesse, aussi ferme que le paysage autour de nous. Aucun travail n'était de trop pour lui.

Le sentier du Salis plus beau que celui du Kalan, dominait à droite une vallée sauvage et déserte, fermée par le Lashkarek, pic en forme de cône qui se dressait tout près du col des Mille Cavernes. Les rochers noirs d'une montagne qu'on appelait le Siahkulu nous faisaient face de l'autre côté du ravin semblable au rempart d'une forteresse. A notre gauche nous apercevions les bandes de courbes vertes de la vallée des Sept Sources, où commencent les cascades du Chalus.

En chemin nous croisâmes des mules qui portaient des paniers de petites pommes de Talaghan, et il nous fut

possible de nous rafraîchir. Mais quelle pénible ascension ! Le col lui-même étirait indéfiniment ses terrains couleur de sable vers une ligne d'horizon qui se dérobaît. C'était un de ces cols formant un monde à part de monticules et de creux. Du haut de la hauteur de Saraban, qui constitue en quelque sorte un des promontoires du col, un magnifique paysage d'altitude se déroulait à nos yeux. De là à l'aboutissant de la chaîne des Mille Cavernes dont les sommets les plus proches surgissaient au-dessous de nous, nous aperçûmes une fois encore le Takht-i-Suleiman enguirlandé de neige et les autres cimes, ses sœurs, formant un vaste hémicycle où la rivière des eaux froides, notre Sardah Rud prend sa source. Autour de lui et plus bas, les montagnes s'étendaient comme les plis d'une couverture. Les gradins méridionaux de l'Elburz invisibles jusqu'alors, s'estompaient à l'occident lointain. Plus bas venant vers nous et vers l'Orient s'ouvrait le lit du Shah Rud de Talaghan, large et populeuse vallée. Des hauteurs bleues déchiquetées, coupées de plusieurs cols, tous sensiblement au même niveau bordaient le versant le plus éloigné. Au delà, mais hors de portée de notre vue, c'est la plaine de Qazvin, Téhéran, le monde des autos. Le géographe du Survey of India, avait contemplé les hauteurs du fond de cette platitude civilisée, il avait atteint la ligne d'horizon du côté sud, et déterminé l'emplacement des lieux, me donnant enfin après mes longues semaines de voyage un point fixe pour me servir de base.

La descente vers le Narian se fit par un sentier rocailleux. Nous ne voyions les confluent de la rivière qu'à leur embouchure car une série de crêtes comparables à des arêtes de poisson, séparaient quantité de pentes, vallées désertes, avant de s'effondrer dans les gorges et les précipices du Shah Rud.

Au-dessus des gorges, une piste qui va droit vers l'Orient depuis le col d'Anguran réunit des villages construits dans les parties moyennes de ces vallées latérales sur une ligne plus ou moins parallèle au cours d'eau principal, bien que beaucoup plus élevée.

A mesure que nous nous approchions de la rivière, vers le soir, les parois montagneuses devenaient de plus en plus abruptes. Nous cherchions un coin abrité et herbeux pour y faire paître et dormir nos bêtes. A l'instant où nous découvrîmes l'endroit rêvé dans un petit hémicycle rocheux au bord de l'eau, Aziz se mit à éternuer. Rien n'aurait pu le décider à s'arrêter après un présage aussi sinistre. Nous le suivîmes docilement quoiqu'à regret, mais impossible de trouver quelqu'autre lieu de campement jusqu'au moment où nous arrivâmes en pleine obscurité aux prairies de Narian. On déchargea les bagages dans un champ labouré entouré de saules, et rempli du cri des grillons et du murmure des ruisselets qui couraient sur le terrain en pente. Musique réjouissante après le silence des hauteurs.

Le Shad Rud supérieur.

J'avais l'intention de me rendre directement à Téhéran, relevant au passage le cours du Shad Rud oriental que les cartes n'indiquent pour ainsi dire pas. Mais le problème de la frontière des Daylamites me décida à faire auparavant un détour vers l'ouest par Ioistan, au cas où il existerait des traces médiévales au débouché de la piste de Hazarchal.

Ioistan, accessible par Dizan et Mehran au delà de terres rouges monotones, se trouva être un village prospère. Nous y découvrîmes les anciennes pierres tombales à bosse (appelées shutur ou chameaux). Les maisons sont ornées de stucs sculptés et de treillis de bois, mais nulle part nous ne vîmes de restes de fortifications.

A l'ouest, le Shah Rud coule dans une vallée ouverte, riche en villages. L'agglomération principale, centre du gouvernement, est située à quelques heures de cheval au milieu de bosquets de verdure. Au nord-ouest, on ne voit guère de l'Elburz qu'un versant en pente douce, peu impressionnant et masqué pour les régions plus basses par une infinité de replis et d'ouvrages avancés.

Du côté opposé de la vallée, le terrain s'élève peu à peu jusqu'au col situé sur la ligne de faite. On y rencontre un bon nombre de villages et plusieurs sentiers qui redescendent jusqu'à la plaine de Qazyin. Le sol est rougeâtre comme celui d'Alamut, ce qui, ajouté aux contours plus melleux du paysage, donne au Talaghan un aspect souriant et paisible en comparaison du sombre granit et de l'altière sévérité du Takht-i-Suleiman.

Mon repos à Ioistan au début de cette contrée moins austère, ne fut pas de longue durée. J'avais entendu parler d'un château-fort, à quelques heures de distance sur notre versant du Hazarehal près de Parachan. En dépit de la chaleur, et en dépit du surcroît de fatigue que l'on éprouve à revenir sur ses pas, en dépit des remontrances d'Aziz et de l'éloquent silence résigné du Refuge d'Allah, je résolus d'aller à Parachan : laissant au village le chargement des mules avec Aziz, le Refuge d'Allah et moi nous nous mîmes à nouveau en route pour la vallée de Hazarehal aux plus chaudes heures de l'après-midi.

Aucun incident ne marqua notre chevauchée, sauf qu'à un tournant du chemin au-dessus de Dizan, nous fîmes la rencontre d'un jeune garçon qui marchait avec précaution portant un œuf dans chaque main. Obéissant à une curiosité intempestive je demandai à quoi pouvaient bien servir ces œufs, l'endroit ne me paraissant pas approprié à la fabrication des omelettes.

— Ils sont destinés à guérir une mule malade, fit le jeune homme. Le mulla du village a écrit dessus des versets du Coran et on va les poser sur le front de la mule qui a été prise de convulsions en bas, sur un pré.

— Si Dieu le veut, elle sera guérie, fis-je dans le meilleur style de l'Oracle de Delphes, puis nous passâmes à la hâte, car le crépuscule tombait, un autre pont du côté de Parachan. Nous étions à nouveau dans la montagne, le ruisseau était étroit et bordé de bruyère; à côté le village escaladait la pente.

La première chose qui nous frappa ce fut une rue formée par des meules de foin plus hautes que des maisons,

serrées les unes contre les autres et mêlées de chardon, elles étaient destinées au fourrage d'hiver, car Parachan le dernier village avant le col est sous la neige pendant quatre mois de l'année. Les seuls sentiers frayés à ce que l'on me raconta, sont alors ceux qui mènent au ruisseau, ou les traces qui vont aux étables et à la maison. Un village de la vallée est aussi difficile d'accès qu'une contrée étrangère. Si quelqu'un tombe malade il lui faut se tirer d'affaires de son mieux jusqu'à la fonte des neiges, ou bien mourir. (De toutes façons comme il n'y a pas de docteur dans la vallée de Talaghan, cela ne fait guère de différence). On conserve les provisions d'hiver des hommes dans de grands sacs de grains, placés à l'intérieur des maisons, en plus de thé, de sucre, de paraffine en quantité suffisante pour la période d'enneigement. Parfois les jeunes gens se risquent à chasser l'ibex, qu'ils rabattent dans un cercle fait par dix ou douze d'entre eux. Puis ils convergent tous vers l'animal et s'emparent de lui sur le versant de la montagne où la neige gêne sa fuite. On pourrait croire que ces habitants des montagnes, après tant d'hivers de loisirs auraient inventé quelque mode de locomotion tel que les skis ou les raquettes de neige, pour s'échapper de leur prison! Mais rien de ce genre n'a été fait et je passai la soirée à essayer de décrire dans un persan fort inadéquat, les éléments des sports d'hiver.

Le Philosophe qui gouverne Parachan, était un vieillard d'une dignité vénérable, coiffé de l'ample turban bleu foncé, de la secte des Huseini, confraternité ultra Shi'a, très répandue dans le pays. Il habitait une petite maison dont le sol de boue séchée, qu'encombraient des objets féminins : berceaux, quenouilles, blanes écheveaux de laine à filer, s'élevait très haut au-dessus de la rue en pente raide. La bru du maître, qui portait le nom de Bouton de fleur, tenait le ménage. C'était une jeune femme fraîche et avenante, agréable à regarder et d'une grande amabilité, bien que son langage en dialecte local, ne nous fût d'aucun secours

pour la conversation. Le Philosophe lui aussi se montra cordial, dans la mesure (et un peu au delà de cette mesure) où il jugeait pouvoir le faire à l'égard d'une personne aussi dangereuse pour son prestige religieux qu'un membre du sexe féminin. Je me rendis compte des lacunes de ma situation. J'étais arrivée presque sans bagages, et dépendais de mon hôte pour des objets tels que bols, cuvettes, etc. Mais je découvris que bien que le Philosophe voulut bien céder sur un point et me permettre de boire dans la faïence du ménage, il ne se croyait pas autorisé à risquer son salut en me laissant me laver.

Je me résignai à la saleté, avec une bonne grâce et une compréhension de ce point sensible qui gagnèrent le cœur de mon hôte, car il m'invita bientôt à quitter la société inférieure de son harem pour m'asseoir sur le tapis du thé avec les Anciens. Pendant que nous discussions des affaires de Parachan, toute la population du village passa à la queue leu leu devant la porte ouverte pour me regarder à tour de rôle. Personne n'avait jamais vu une Européenne, me dit-on, et on ne se souvenait pas non plus d'avoir rencontré un Européen, bien que le capitaine Fortescue ait dû passer par ici, se rendant au col. Le Philosophe, en sa qualité de chef, était chargé de collecter les taxes. Le gouvernement réclamait une somme déterminée, mais le collecteur pouvait réunir cette somme à son gré. Je n'ai jamais vu cet arrangement produire quelque mécontentement. La méthode qui consiste à mettre les choses entièrement entre les mains d'un ancien de la localité ayant sa popularité à conserver parmi les siens est sans aucun doute bien plus satisfaisante que l'encaissement direct par un fonctionnaire officiel. Le chef de Parachan avait en outre l'avantage de la sainteté qui le rendait cher à ses concitoyens. Il avait d'ailleurs l'air juste et bon. Tandis qu'il récitait dans l'obscurité les dernières prières du jour, sa voix planait sur son troupeau endormi, formes indistinctes enveloppées d'ombre sur les toits plats et sous les étoiles.

Orion se leva au-dessus des ruelles du village et à la clarté des étoiles, les jeunes gens, faucilles en main, partirent couper le foin de la montagne. Nous quittâmes Parachan à l'aube en compagnie du chef pour grimper jusqu'à la soi-disant tour, connue sous le nom de Ahmad Rajé qui se trouvait à une heure de distance sur un éperon de rocher. Rien ne subsistait au-dessus du niveau du sol, à part quelques débris de poterie indéfinissables. Il est impossible qu'il y ait jamais eu en ce lieu, autre chose qu'une petite tour de gué pour surveiller la route du col. La tempête soufflait sur le Hazareh. Le trône de Salomon surgissait au milieu des nuages et j'étais heureuse d'avoir presque fait le tour de l'inaccessibile, et de contempler sa magnificence vue du côté sud, après l'avoir admiré des trois autres points cardinaux. Quand la pluie et la grêle se mirent à tomber sur nous, du haut de la crête, nous primes à la hâte un raccourci pour Joistan, le long des pentes à moutons qui bordent la rivière Shirbash, enfoncée dans un canyon profond. Un sentier se dirigeait vers Ab-i-Garm, notre source chaude de la vallée de Daryan, on y peut arriver en une journée. Très haut un Imamzadeh vénéré apparaît tout blanc entre les rochers des monts Sat et Avater. Nous apercevions du côté opposé tous nos points de repair familiers.

Le lendemain fut consacré au voyage de Joistan, dernier village du Shah Rud. Nous chevauchions entre les contreforts de vallées incultes et inhabitées, coupés par endroits de défilés où passaient des sentiers invisibles venus de plus haut. L'animation était grande, due surtout au transport du charbon venant par le Hard Rud, torrent qui descendait, du col d'Anguran dans notre vallée. Dans l'après-midi, nous retrouvâmes des prairies pastorales de Gatideh, et les pentes herbeuses, qui de Garab le dernier village, vont jusqu'au col facile d'Asalek.

Nous établîmes notre campement à la belle étoile et le lendemain, nous nous joignîmes à la file matinale des mules porteuses de charbon, vers les plaines sans arbres du sud. Notre escalade nous menait du côté nord au col de

Sirbash. Le château de la Vierge, Dohtar Qal'a, se dresse dans un paysage solitaire, petit pentagone irrégulier, flanqué d'un contrefort circulaire à un de ses angles. Ce château nous fût plutôt une déception, car il est comparativement moderne. Il est construit en petites pierres avec plus de soin que les ruines plus anciennes d'Alamut et du Shad Rud inférieur. Les murs ont trois pieds d'épaisseur et au milieu du bâtiment, une sorte de sillon est à moitié rempli de terre et de gravier. Jadis, un village a dû s'accrocher au mur de Dohtar Qal'a dégringolant jusqu'à un creux en forme de coupe. Sur le bord opposé de la coupe un cimetière aux tombes actuelles fait penser que ces lieux ont été habités récemment. Une ou deux pierres tombales remontent au xvii^e siècle. Elles ont été taillées dans un calcaire vert pâle qui n'existe pas dans les environs et qui m'intrigua jusqu'à ce que le lendemain je trouvai, bien plus bas dans une vallée méridionale, les rochers d'où il provient.

Il faut, pour qu'on ait pris la peine de les monter jusqu'à ce cimetière élevé, supposer une active circulation et un niveau de vie assez aisé dans ces hautes terres. Sans doute étaient-elles jadis bien plus peuplées que de nos jours. Une ancienne conduite d'eau suit encore le versant. On dit qu'elle a été édiflée par Malik Shah, le Seldjoucide. Nous nous trouvions sur le sentier supérieur qui suit ces étendues solitaires depuis le col d'Asalek à l'est pour atteindre en traversant des pâturages déserts, Kochiré au haut bout de la vallée de ce nom, et aller sans doute bien plus loin encore, de village en village.

Tel que, le château de la Vierge avait sur bien d'autres ruines anciennes l'avantage d'être au-dessus et non au-dessous du sol. Seul le véritable expert a des yeux pour voir, comme dans une vision, les trésors enfouis. A nous autres, la poussière de la tombe des grands hommes ne dit rien.

*Le roi Pandiou est mort.
Tous ses amis ont disparu dans l'ombre.*

On aime à donner une base visible aux yeux de son imagination.

Dohtar Qal'a nous en fournissait une remarquable, comme disent les journalistes. La vallée du Shah Rud s'enfonçait dans le lointain, et la masse du Takht-i-Suleimân, porté sur six chaînes de montagnes comme un héros sur les épaules de la foule lançait en avant des crêtes plus basses, comme des pattes d'araignées. Lui seul à ses flancs couverts de neige. Autour du trône les hauteurs s'étagaient décroissantes. Nous apercevions la longue faille du Hard-Rud, encerclée par des roches pointues, Zarine Kuh derrière lui et en face de nous, se montrait par-dessus l'épaulement herbeux du col d'Anguran où passe la route des caravanes de Dehdar.

Aucune construction humaine n'était visible dans cette solitude en dehors du vieux fort et d'une cabane, enfoncée presque jusqu'au toit dans la pente, pour s'abriter du vent et de la neige. Je m'y couchais en frissonnant, à une altitude de près de 10.000 pieds jusqu'au moment où au plus froid de la nuit, le Refuge d'Allah rampa hors de sa couche et vint étendre sa propre couverture sur ma personne endormie, tandis que lui-même se recouchait dans les ronces du dehors, enveloppé dans son shaular.

Vers la route de Téhéran.

A sept heures, le lendemain, nous étions au col. Même alors, la bise soufflait si aiguë que les deux hommes firent un grand feu de ronces, pour s'asseoir auprès pendant que je faisais mes relevés, les doigts gourds. L'endroit était important, car la carte donne des détails exacts sur ce versant méridional du Shad Rud et j'espérais que mes derniers relevés du Takht-i-Suleiman et de l'Elburz me permettraient une approximation à peu près correcte de tout le reste.

Du col nous descendîmes vers le sud, avec l'impression mélancolique de tourner le dos aux montagnes. Nous suivions un ravin étroit, égayé par une seule cascade, en

direction du district d'Arengé. Après un temps, notre sentier remonta le long des hauteurs qui dominaient la vallée. L'un de mes pieds qui dépassait la sacoche me faisait l'effet de pendre dans le vide au-dessus des méandres que le torrent enroulait autour des rochers. Puis un petit village ombragé de mûriers, nous accueilli au bas de la pente. Il y faisait chaud à une altitude de 5.000 pieds.

Nous déjeunâmes à Arian le deuxième village. Les femmes étaient occupées à faire de la confiture de petites prunes et de pommes de la forêt. Elle les font cuire sans sucre et les mettent sécher au soleil jusqu'à ce qu'elles tombent en poudre. Puis elles s'en servent pour assaisonner la soupe. On emploie de la même manière comme assaisonnement les pépins de raisin.

Mais en plus de cette espèce de conserves, les dames d'Arian font quelques excellentes vraies confitures qu'elles mangent en buvant le « shiré », sirop de mûres sucré, connu dans la Perse entière.

Notre vallée prenait une beauté sauvage. De hautes falaises calcaires, l'entouraient de leurs remparts fantastiques, réguliers comme un travail de maçonnerie. La rivière d'un vert de jade lavait les rochers verts de nos pierres tombales. A Pulab, la rivière Laura débouche sur la gauche, et nous trouvâmes les premiers poteaux de la route du Shah, terminée à présent, mais qui alors semblait une entreprise titanesque et impossible. Des pierres tombales apparaissaient de place en place, indiquant que nous nous trouvions sur une voie ancienne très fréquentée. On se servait de ces pierres pour la route nouvelle, et il n'en reste sans doute plus trace aujourd'hui.

J'étais fatiguée de cette marche incessante de rochers en rochers, leur chaos s'élevait du bord même de l'eau où notre sentier se frayait un passage sur d'étroites corniches. Seul en de rares endroits quand le lit du torrent s'élargissait en sorte d'amphithéâtre, de petits villages se groupaient au milieu de leurs arbres. En passant sans

nous arrêter nous attrapions les fruits sucrés des mûriers.

Le paysage désert devenait plus farouche à mesure que le jour tombait. Avec ses rocs empilés dans un désordre violent, il donnait l'impression d'un orchestre discordant, sans plus rien de l'harmonieuse sérénité des montagnes plus élevées. Mais enfin comme l'obscurité se faisait plus grande, la vallée s'ouvrit en une large courbe, et devant nous Varian se cachait dans ses bosquets et ses vergers, au travers desquels la rivière coulait librement reflétant les dernières lueurs du jour.

Nous demandâmes à coucher au village et on nous conduisit dans un jardin plein d'arbres fruitiers. Une petite maison à trois pièces agréables s'élevait sur une terrasse où l'on s'empressa d'étendre des tapis. On m'apporta un plat de raisins et de poires, beaux fruits des plaines plus chaudes, et j'appris que notre dernier trajet, le lendemain, se ferait sur la surface unie de la nouvelle route carrossable.

Nous nous étions arrêtés un peu plus haut dans la vallée dans un village célèbre pour ses tissages, avec l'intention d'y marchander une de ces couvertures de laine qu'on appelle jajims. Grâce à Aziz on avait amené la couverture désirée dont les bandes multicolores et le tissage serré, avait obtenu l'approbation des hommes, après qu'ils l'eussent palpée savamment. Les négociations durèrent jusqu'à mi-chemin de Varian, agrémentées de nombreux refus, de reprises, d'allées et venues du propriétaire entre son village et nous.

A présent la couverture dont j'étais très fière fut soumise à l'examen de l'assemblée des dames de Varian, qui étaient venues me voir. Aussitôt elles se levèrent, disparurent, et revinrent avec un jajim bien plus séduisant. Toutes sortes de fantaisies géométriques étaient tissées dans ses bandes. Et une nouvelle série de marchandages s'engagea.

J'avais payé dix shillings pour le jajim plus simple, il me faudrait donner bien plus pour le spécimen supérieur, disaient les femmes.

— J'avais payé bien trop pour le premier, disais-je, raison de plus pour ne pas faire la même chose avec le deuxième.

La dame qui avait exécuté le tissage, jeune personne gaie aux yeux noirs, dit qu'elle n'avait pas envie de vendre. Elle avait mis bien du temps à faire le jajim, ayant filé toute seule et teint la laine et inventé le dessin.

— C'est vrai, dis-je, et je ne voulais pas la priver d'un pareil objet de valeur, pourquoi d'ailleurs irai-je acquérir un autre jajim puisque j'en avais un déjà, ce ne serait qu'en guise d'extra non indispensable, si le prix en était modéré. Et je lui rendis la couverture pour la nuit, tandis que les aînés des deux parties reprenaient le cœur.

Aziz et le Refuge d'Allah me surveillaient d'un œil sévère, connaissant ma faiblesse dans les cas de batailles aussi prolongées.

Ils avaient bien raison. Le lendemain matin on nous tendit la couverture au passage, du seuil d'une porte.

C'était la dernière nuit de mon voyage, et je ne pus dormir à l'air étouffant des basses altitudes dans le petit jardin à la fontaine jaillissante et sous les feuillages peu familier des arbres après le ciel ouvert des montagnes. Je réveillai Aziz de bonne heure mais ne parvins pas à le faire lever. Quand nous partîmes enfin, deux mille ouvriers travaillaient déjà à la route, et il nous fallut passer devant la plupart d'entre eux.

— Dieu vous donne la santé, Dieu vous donne la santé, répétait poliment le Refuge d'Allah à chaque équipe de travailleurs. C'étaient des campagnards robustes au visage agréable, ayant un peu l'aspect des terrassiers d'Europe. Ils gagnaient à ce que l'on me dit trois krans (six pence) par jour, et venaient des villages voisins. Ils avaient terminé le tronçon plat jusqu'à Varian et s'attaquaient à présent aux intervalles rocheux qui restaient comme des îlots. En ces endroits-là, nous étions forcés de quitter la route unie pour prendre l'ancien sentier, plus escarpé que jamais par contraste. Diverses surprises



nous y attendaient, sous forme de la dynamite ou d'hommes chargés d'instruments variés.

Pour un peu, l'un d'eux aurait causé ma mort et celle de ma mule, pendant que nous avançons sur une saillie du rocher au-dessus du torrent. Un terrassier vint vers nous, deux barres de fer sous le bras, et comme ces barres étaient longues et leur équilibre instable, la pointe de l'une piqua ma bête au passage. Shikar, la mule, avait déjà fait preuve d'une attitude méfiante à l'égard des bienfaits de la civilisation, tels qu'ils se révèlent dans la construction d'une route. Cette attaque non méritée, la déconcerta tout-à-fait, elle fit demi-tour à toute allure le long de la pente caillouteuse qui nous séparait de la rivière à trois cents pieds au-dessous de nous. Personne n'est plus incapable de se tirer d'affaire qu'un cavalier perché sur une valise comme sur une plateforme, sans rênes et sans étrier. Le goût du suicide n'est pas prévu dans son cas. Mais heureusement le Refuge d'Allah marchait à cet instant devant ma mule dont il tenait la bride. Il la retint de toutes ses forces, en lui parlant doucement. La mule s'arrêta. Je me laissai glisser par terre et pus sauver mon appareil de photo, au bord même de l'abîme.

— Dieu merci, il n'est pas cassé, fis-je avec la courte vue du photographe. Le Refuge d'Allah ne dit rien pendant un long moment.

— Si vous aviez été tuée, fit-il à la fin d'un ton de reproches, qu'aurions-nous dit en arrivant sans vous à Téhéran ?

Après cela Shikar, la mule, montra une aversion déterminée pour qui que ce soit porteur d'un objet quelconque, elle faisait un écart dès que nous arrivions à un passage étroit de sorte que nous fûmes heureux de voir le dernier des deux mille ouvriers et de pouvoir cheminer sur la surface unie de la vaste plaine rouge qui s'étend entre les montagnes.

Un vieux fort aux murs de boue commande l'entrée de la vallée. Plus loin, aux heures les plus chaudes de

L'après-midi, nous trouvâmes Karaj sur la grand'route. C'est là que je me séparai du Refuge et des mules qui devaient marcher durant tout le jour et toute la nuit pour arriver à Téhéran. Aziz et moi nous nous résignâmes aux ennuis et au manque de confort des autos persanes. Il y eut encore bien des délais et des accidents en vue même de la capitale, mais finalement nous y arrivâmes vers le soir, et, dans un jardin fleuri, au milieu des raffinements de l'existence, nous nous dîmes au revoir la main sur le cœur.

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris



Kéram-Khan.



Homme du Luristan.



La fiancée de Gal'a Kafrash.



La passe de Sirbesh.



Caravane dans le Luristan.



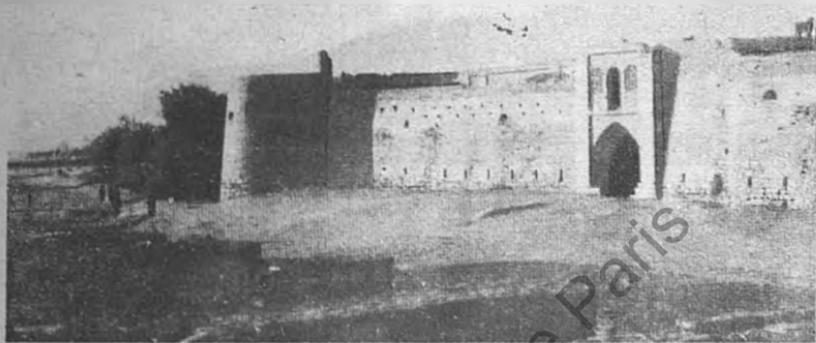
Le guide de l'auteur dans la vallée des Assassins.



Camp de l'auteur sur les pentes du trône de Salomon.



Village dans la vallée d'Alamut.



Fort Alishtar.



La garde de la passe de Varazan.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE	7
CHAPITRE I. — Une quinzaine dans le N. O. du Turistan.	9
CHAPITRE II. — Le trésor caché.	58
CHAPITRE III. — Voyage à la Vallée des Assas- sins.	196
CHAPITRE IV. — Le château fort des Assassins à Lamiasar.	233
CHAPITRE V. — Le Trône de Salomon.	250
ILLUSTRATIONS	359

ACHEVÉ D'IMPRIMER
CHEZ JOSEPH FLOCH
MAITRE-IMPRIMEUR A
MAYENNE

Numéro éditeur : 132
Dépôt légal : 2^e trimestre 1946

Institut Kurler de Paris

BIBLIOTHÈQUE DE VOYAGES

JEAN ALLOUCHERIE
GRAND NORD

Hommes et bêtes des terres glacées

PAUL COZE
L'OISEAU-TONNERRE

Paysages et Magie Peaux-Rouges

COW-BOYS

Rodéos et jeux du lasso

ALBERT FINET
AU PAYS DE LA BIBLE

Nazareth, Jérusalem, la Mer Morte, Jéricho

THEODORE MONOD
MEHAREES

Explorations au "vrai" Sahara

ANDRÉ PARROT
VILLES ENFOUIES

Trois compagnes de fouilles en Mésopotamie

MARI

Une ville perdue... et retrouvée par l'archéologie française

RENE PUAUX
REVENONS EN GRÈCE

Pittoresque itinéraire écrit par un fervent et érudit voyageur

FREYA STARK
LES PORTES DU SUD

Dans l'Arabie inconnue

GEORGES TRIAL
OKOUMÉ

Bêtes et gens d'Afrique

Prix: **J. S.**
300 fr.